Yann KERVRAN

Les Pâques de sang

Cycle Ernaut de Jérusalem Tome II



Publié sous licence

CC-By-Sa

Framasoft est un réseau d'éducation populaire, issu du monde éducatif, consacré principalement au logiciel libre. Il s'organise en trois axes sur un mode collaboratif : promotion, diffusion et développement de logiciels libres, enrichissement de la culture libre et offre de services libres en ligne.

> Pour plus d'informations sur Framasoft, consultez http://www.framasoft.org.

Se démarquant de l'édition classique, les Framabooks sont dits « livres libres » parce qu'ils sont placés sous une licence qui permet au lecteur de disposer des mêmes libertés qu'un utilisateur de logiciels libres. Les Framabooks s'inscrivent dans cette culture des biens communs qui favorise la création, le partage, la diffusion et l'appropriation collective de la connaissance.

Pour plus d'informations sur le projet Framabook, consultez http://framabook.org.

Copyright 2017 : Yann Kervran, Framasoft (coll. Framabook) Les Pâques de sang est placé sous Licence Creative Commons By-Sa

 $({\tt https://creative commons.org/licenses/by-sa/3.0/fr/}).$

ISBN: 979-10-92674-18-7

Prix: 18 euros

Dépôt légal: janvier 2018

Couverture : Psautier d'Albans, résurrection du Christ le 8e jour, Jean XX, 26-29, vers 1130. Domaine Public commons.wikimedia.org

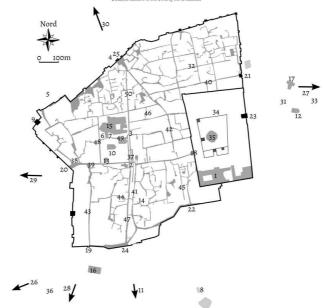
Remerciements

Écrire un roman dont l'intrigue se déroule lors d'une des principales fêtes religieuses médiévales autour du lieu le plus saint du christianisme constituait sans nul doute une gageure pour l'irréductible mécréant que je suis. Je tiens donc à remercier Martine et Joël Schmitz, amis et voisins peu distants, qui m'ont grandement éclairé sur certains aspects de la liturgie catholique. Les moments passés avec eux à tenter de différencier le Propre de l'Ordinaire ou d'identifier les références des Antiennes ont été parmi les plus agréables de la recherche documentaire. En outre, la traduction du texte original en latin et les explications fournies par Joël m'ont permis de mieux comprendre le rythme des célébrations et l'importance de certains moments. Qu'ils soient ici remerciés.

Pour Elora, éclatante petite lumière

Jérusalem en 1157

(d'après D. Pringle, The Churches of the Crusader Kingdom of Jerusalem & A. Boas, Jerusalem in the Time of the Crusades)



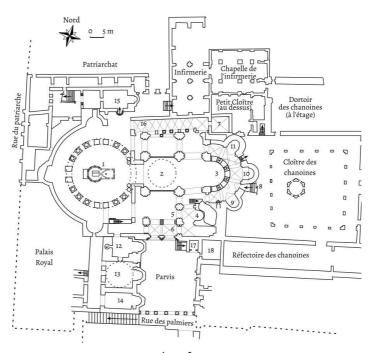
- 1. Ancien palais royal
- 2. Change des Hospitaliers/change latin
- 3. Change syrien
- 4. l'Asnerie
- 5. Léproserie 6. Palais royal
- 7. Parvis du Saint-Sépulcre 8. Piscine de Siloé
- 9. Tour de Tancrède
- 10. Quartier hospitalier de Saint-
- Jean 11. Chaudemar / Chapelle de la
- Vierge
- 12. Église de l'Agonie du Christ
- 13. Église Saint-Jean de l'Hôpital 14. Église Saint-Martin
- 15. Église Saint-Sépulcre 16. Église Sainte-Marie du Mont-

- 17. Tombeau de la Vierge 18. Belle Porte
- 19. Porte de Belcaire 20. Porte de David
- 21. Porte de Josaphat 22. Porte des Tanneurs
- 23. Porte Dorée
- 24. Porte du Mont-Sion
- 25. Porte Saint-Étienne
- 26. Route d'Encharim 27. Route de Béthanie
- 28. Route de Bethléem 29. Route de Jaffa
- 30. Route vers Naplouse/La
- Mahomerie après Ramathes
- 31. Jardin de Ĝethsémani
- 32. Quartier de la Juiverie/ syrien
- 33. Mont des Oliviers

- 34. Mont du Temple
- 35. Temple du Seigneur 36. Vallée d'Hinnom
- 36. Vallee d Hillion 37. Rue aux Herbes/ Malquisinat/Rue Couverte
- 38. Marché au Grain 39. Rue de David
- 40. Rue de Josaphat 41. Rue de l'arche de Judas /rue
- saint Martin
- 42. Rue de saint Jean
- l'évangéliste 43. Rue des Arméniens
- 44. Rue des écrivains
- 45. Rue des Tanneurs
- 46. Rue du maréchal 47. Rue du Mont Sion
- 48. Rue du Patriarche
- 49. Rue du Sépulcre
- 50. Rue Saint-Étienne

Le Saint-Sépulcre en 1157

(d'après D. Pringle, The Churches of the Crusader Kingdom of Jerusalem & A. Boas, Jerusalem in the Time of the Crusades)



Légende

- 1. Sépulcre du Christ 2. Omphalos, centre du monde
- 3. Maître-autel, entouré des stalles et de la chaire du Patriarche
- 4. Chapelle du saint Sang (auj. d'Adam, rdc) et Calvaire (étage) appuyés contre le Rocher 5. Tombes royales : Godefroid de Bouillon et
- Baudoin Ier
- 6. Tombes royales : Baudoin II et Foulque
- 7. Prison du Christ (en contrebas)
- 8. Chapelle Ste Hélène et Chapelle de la Ste Croix (en contrebas, sous Cloître des chanoines)
- 9. Chapelle de la Flagellation 10. Chapelle de la Couronne d'Épines 11. Chapelle St Nicolas
- 12. Chapelle St Jean (et beffroi au-dessus)
- 13. Chapelle de la Trinité 14. Chapelle St Jacques (Jacobite)15. Chapelle Ste Marie (Arménienne)16.

LISTE DES PERSONNAGES

Pèlerins

AMALRIC

ASCELINE

ERNAUT DE VÉZELAY

GOBERT

GRINGOIRE LA BREITE

HERSANT DE BONDIES

JEFFROY L'ENGLOIS

Lambert

MACIOT POINT L'ASNE

LIBOURC

MARCEL L'ESPÉRON

NIRART

OUDINNET

PÈRE LIGIER, prêtre

PHELIPOTE

PONS DE MELLO

SANSON DE BRIE

YLAIRE

Hôpital de Saint-Jean

RAYMOND DU PUY, grand maître de l'Hôpital

FRÈRE GARIN, hospitalier

FRÈRE MATTHIEU, hospitalier

FRÈRE RAYMOND, hospitalier

FRÈRE STASINO, hospitalier

JORIS, client 1

JOSSELIN, client

ROUSSEL, client

THOMAS, prêtre hospitalier

Clercs du Saint-Sépulcre

FOUCHER D'ANGOULÊME, patriarche

AMAURY DE NESLE, prieur du Saint-Sépulcre

GIRAUD, chanoine

^{1.} Terme utilisé alors pour désigner ces serviteurs dans la hiérarchie de l'Hôpital.

Administration royale

ARNULF, vicomte de Jérusalem RÉGNIER D'EAUCOURT, chevalier BASEQUIN, sergent BASET, sergent DROART, sergent EUDES LARCHIER, sergent FOUQUES, sergent du vicomte UCS DE MONTELH, mathessep²

Bourgeois du roi

André de Tosetus Geoffroy de Tours Pierre de Périgord Pierre Salomon Rainald Sicherius

Habitants de Jérusalem

ABDUL YASU, loueur de montures
ABU MALIK AL-MUHALLAB, marchand musulman
BLAYVES LE BOITEUX, négociant en moutons
GUSHAK LE MULETIER, négociant en fruits
MARGUE L'ALLEMANDE, pâtissière
MILE, gardien de Chaudemar
SAÏD, voisin d'Ernaut

^{2.} Sergent du roi au statut élevé, assistant le vicomte.

Prologue

Monastère bénédictin de la Charité-sur-Loire, hiver 1223

Le novice dodelinait de la tête, le regard perdu dans le vague, admirant les flammes dansant dans l'âtre de l'infirmerie. Il attendait que le moine dont il consignait les récits se réveille enfin.

Pour l'instant, le vieil homme respirait paisiblement, ronflant parfois légèrement. Lorsqu'un convers entra, une oule fumante tenue à bout de bras à l'aide de chiffons, une bonne odeur de soupe envahit la pièce.

Les malades et les blessés s'agitèrent. Le dormeur souleva une paupière fatiguée et sourit de contentement. Réveillé par l'excitation qui gagnait l'endroit, Déodat se leva et vint assister à la distribution, rompant les miches pour les plus faibles, apportant les écuelles et les cuillers. Le potage était agrémenté de quelques tranches de lard, flottant dans un épais bouillon de chou, de navet et d'ortie. L'odeur en fit saliver le jeune frère, impatient de goûter à son tour à l'excellent repas. Lorsqu'il revint à sa place, il trempa avec gourmandise son pain, partageant un regard de connivence avec le vieux narrateur. Celui-ci n'avala qu'une partie de son brouet puis se réinstalla confortablement sous

les couvertures, comme s'il avait froid malgré la chaleur ambiante. Il se frotta doucement le nez.

« Je n'ai plus si fort appétit que jadis, garçon. Dieu sait comme j'ai tenu grande joie à mangeailler, mais j'en ai fini avec ce péché-là. »

Déodat hocha la tête en assentiment et posa sa propre écuelle au sol, attrapant son écritoire.

« Souhaitez-vous narrer quelques faits sur ce point, frère? »

Le vieillard eut un rictus ironique, amusé par l'idée.

- « Certes pas. Inventorier ses vices est déjà bien déplaisant pour confesse. Je ne vois guère en quoi cela pourrait édifier d'étaler mes faiblesses. Rappelle-moi plutôt où nous en étions rendus...
- Vous avez dépeint l'arrivée en Terre sainte, les premiers temps là-bas. »

Le vieil homme acquiesça, cherchant dans sa mémoire les traces de ce qu'il souhaitait évoquer.

- « Il me semble plus important de te parler ce jour d'hui des premières Pâques en la sainte Cité.
- Cela devait être merveilleux spectacle, propre à emplir de joie le cœur des voyageurs de Dieu.
- Si fait, mais la félicité des offices fut gravement perturbée en cette année-là, la cinquième ou sixième année du règne le roi Baudoin ¹. »

Déodat attrapa rapidement une plume et la trempa dans sa corne d'encre.

- « Car lorsque la lumière inonde les cœurs, l'ombre n'en est jamais bien loin, tapie au revers. Ce furent des torrents de boue qui se déversèrent, des hordes de malins qui œuvrèrent en cette semaine sainte entre toutes.
- Était-ce quelque méchante attaque des païens qui causa ce trouble?

^{1.} Le roi Baudoin III de Jérusalem (1131-1162), qui prit véritablement le contrôle du royaume en 1152.

— Non pas. Il n'est nul besoin de chercher le mal en son ennemi lorsqu'il se love en son sein propre. Le plus infâme des bourbiers, le plus terrible, n'est pas celui qui s'étend au loin, mais au plus proche de soi. Lorsque le mal est celé en un cœur, il gâte tout, tel un fruit putride en un panier. »

Le vieil homme toussa légèrement, se recroquevillant comme un parchemin trop sec.

« Mais il est tout aussi certain que c'est parmi le pourrissement que les plus belles fleurs se plaisent le mieux. Et si toute cette putréfaction répandit le mal, elle accueillit aussi les racines de la plus admirable des roses. »

Chapitre 1

Jérusalem, rue de David, matin du dimanche 14 avril 1157

La foule était toujours dense dans la rue de David. Un ciel gris, uniforme, n'apportait que peu de lumière et aucune chaleur. Bousculé par les marchands pressés, les portefaix encombrés, les animaux bâtés, Ernaut avançait doucement, suivant docilement la file qui serpentait entre les étals. Sa haute taille lui permettait d'examiner à son envie ici et là et son imposant gabarit, tout en muscles, empêchait qu'on n'entrave son cheminement, du moins de façon volontaire. Le jeune homme avait revêtu sa tenue de voyage, en laine solide, et arborait un turban plus ou moins correctement enroulé autour de la tête. Son aspect de guingois donnait un côté comique au personnage, malgré la puissance qui émanait de son physique. Les mois passés en mer et sur les routes avaient tanné sa peau, contrastant avec ses cheveux et ses sourcils clairs. Sa barbe, de plusieurs jours, habillait d'un léger hâle brun son menton. Il remonta la rue du Patriarche de façon à rejoindre l'église du Saint-Sépulcre par la chapelle Sainte-Marie : par un escalier, l'accès en était plus direct jusqu'à la tombe du Christ. Tandis qu'il descendait les marches, Ernaut eut un pincement au cœur. Il ne traversait plus le lieu sans se remémorer les tragiques événements

auxquels il avait été mêlé. Sans s'y attarder, il laissa ses yeux traîner au sol, à la recherche de quelques traces de ce qui s'était passé. Plusieurs fidèles, visiblement des Arméniens, étaient occupés à prier devant les icônes.

Ernaut les dépassa et entra dans la vaste rotonde. À l'abri de l'imposante coupole, l'édicule renfermant le tombeau du Christ était, comme d'habitude, environné de nombreux pèlerins. Néanmoins, on pouvait désormais se déplacer à son aise, le flot des croyants étant reparti à la fin de la semaine de Pâques. Ici et là, des prêtres encadraient les prières, assistaient les âmes. À l'entrée du passage qui ouvrait vers l'église et le chœur, sous la haute arcade, un chanoine entre deux âges surveillait d'un regard d'aigle les alentours. Le visage plutôt carré, sa tonsure ne laissait qu'une couronne brune parsemée de gris autour de son crâne. Les paupières plissées, la bouche aux lèvres fines pincées, il observait sans bouger la tête, ses yeux vifs se contentant d'aller de droite et de gauche. Sa coule était d'une belle laine noire, ample et souple, accentuant l'impression de gravité s'échappant du personnage. Il n'était pas question pour lui de tolérer un officiant qui ne soit pas autorisé à organiser une messe improvisée ou s'installer sur un autel. Tout était codifié, planifié, chaque congrégation avait ses droits, et privilèges, et comptait bien les voir respectés. Le clerc était là pour cela. Parmi la foule, Ernaut ne pouvait passer inaperçu. Les yeux du chanoine s'arrêtèrent sur le jeune homme et un sourcil fin s'arqua en une grimace de désapprobation. Il fit quelques pas d'une démarche empressée, le délicat lainage de sa longue tenue volant autour de ses jambes. Un observateur attentif aurait pu voir son crâne brillant, fraîchement rasé, osciller doucement de droite et de gauche en signe de désaccord. Il attendit d'être auprès du géant pour faire entendre sa voix, d'un ton sec :

« Mon fils, quelle surprise de vous revoir céans! Je vous pensais déjà retournant en votre pays. »

À voir l'éclat qui brillait dans ses yeux, il formulait un espoir plus qu'une pensée. Ernaut ne chercha pas à relever et hocha la tête avec humilité.

« Si fait, père, je ne devrais plus être en cette cité, mon frère déjà chemine au nord. »

Étonné devant si rapide reddition, le chanoine attira Ernaut un peu à l'écart, sous les arcades des hauts piliers. Habitué à accueillir et rassurer les pèlerins, il savait reconnaître ceux qui se présentaient en détresse. Il oubliait alors tout, y compris ses griefs, soucieux de ne se consacrer qu'à son devoir de pasteur des âmes.

- « Subsiste-t-il encore soucis en vous que vous demeuriez près le sépulcre du Christ? Ne puis-je apporter quelque baume sur vos plaies?
- Je ne sais. Malgré toute ma dévotion, je me sens fort égaré depuis ces Pâques. Je pensais trouver là accomplissement de ma Foi, je ne ressens que grand trouble. »

La remarque fit se dessiner un rictus moqueur sur le visage austère.

« Peut-être sentez-vous en votre cœur le malaise que vous avez engendré. Seul bien vilain mécréant saurait vivre en paix après cela. »

Ernaut lança un regard contrarié au petit homme qui osait le provoquer ainsi, puis se calma bien vite.

- « Certes oui. Je ne peux me prétendre fier de pareil outrage, mais il me semblait que j'œuvrai sur le chemin du Christ, le prenant en semblance pour mon Salut et celui de faibles.
- Il est aisé de se fourvoyer quand la passion vous habite, garçon! » ajouta le chanoine, sentencieux.

Le jeune homme inclina la tête, conscient de la vérité de ces paroles. Cela n'était pas une découverte pour lui et ne lui apportait aucun réconfort.

« Mais lorsque les démons s'en prennent à innocents, faibles, que pouvons-nous faire, que devons-nous faire, mon père? »

Le chanoine examina Ernaut comme il l'aurait fait d'une bête de somme à la foire, prenant quelques instants pour réfléchir à sa réponse.

- « Il n'est pas possible pour nous de comprendre les desseins du Seigneur, nous devons bonnement les accepter et nous soumettre.
- Mais si Dieu m'a fait tel que je suis, ne dois-je pas m'efforcer d'user des miens talents pour plus faibles que moi, comme chien protégeant brebis? »

Le chanoine réprima une exclamation amusée.

« Voilà bien étrange idée pour justifier si fâcheuse aventure. Il n'est guère en nos moyens de changer les choses, garçon. Je serais incliné à croire que vous oubliez devoirs de bon chrétien. Alors même que vous étiez pérégrin. L'intention peut être belle, mais elle doit cheminer en bon sentier, et le chien n'est rien sans la houlette d'un juste pasteur. Sinon l'arrivée se fait en terrible lieu, où les âmes se tourmentent. »

Voyant que son sermon faisait mouche, il conclut sa démonstration d'une voix moins amène.

« C'est ce qui t'est arrivé, garçon. »

Ernaut hocha la tête, contrit. Une angoisse commençait à lui comprimer la poitrine. Comme le chanoine avait aisément résumé ce qu'il ressentait! Il lui fallait trouver une solution pour alléger son fardeau, retrouver la paix intérieure.

- « N'y a-t-il moyen de cheminer à rebours, de racheter pareille faute?
- La Maison du Seigneur n'a jamais porte close, mais pour si fort outrage, grande pénitence est nécessaire. As-tu vu confesseur qui puisse te guider droitement? »

Le géant secoua la tête en dénégation. Il n'était pas encore prêt à s'expliquer en détail devant un prêtre, et certainement pas devant Dieu.

« Alors, empresse-toi de le faire. »

Ernaut fouilla dans sa besace, faisant tinter les pièces qu'il resserrait dans sa bourse.

« Serait-il de quelque profit de verser offrandes au sanctuaire, pour messes ou luminaires? »

Une lueur intéressée brilla furtivement dans les yeux du clerc, vite maîtrisée, tandis que sa voix se faisait condescendante. Des années d'appels aux dons entraînaient chez lui des réflexes dont il n'était certainement même plus conscient.

« Il n'est jamais inutile de le faire, car les prières aident au pardon de l'âme par le Seigneur. Mais, s'il devient alors plus enclin à t'écouter, il lui faut t'entendre pour pouvoir pardonner. Le saint Office ne saurait tarder, nul doute qu'il t'apportera grand réconfort si tu t'ouvres de vrai au Christ. Nous sommes au dimanche du Bon Pasteur, ne peut-on voir là signe qu'il a désir de te ramener au parmi du troupeau? »

Ernaut acquiesça en silence, remâchant son trouble. Il lança un coup d'œil vers le tombeau du Christ, pour lequel il avait cheminé des mois durant pour son Salut et dans l'espoir d'une vie nouvelle. Malgré toute cette attente, et l'accomplissement de son voeu, il ressentait un immense chagrin en lui, avivé par le souvenir d'un engagement failli.

Jérusalem, Temple du Seigneur, matin du dimanche 24 mars 1157

Le soleil venait à peine de se montrer derrière le Mont des Oliviers, pourtant la foule était immense, assemblée face à ce qu'on nommait alors le Temple du Seigneur. Les pèlerins étaient si nombreux que certains tentaient de grimper aux arbres qui parsemaient l'esplanade pour ne rien manquer des cérémonies. Comme chacun brandissait qui un rameau d'olivier, qui une branche de palmier, on aurait dit une forêt vivante, ondoyant sous le souffle d'une puissante tempête. Chacun s'efforçait d'être au plus près du petit groupe d'officiants perchés sur le parvis devant le grand bâtiment octogonal. Habillés avec opulence, ils entouraient un évêque, reconnaissable à sa chape rouge, sa haute mitre et sa crosse d'or scintillant dans le soleil du matin. Lorsqu'il s'approcha, encadré d'autres prêtres, chacun comprit qu'il s'apprêtait à bénir les végétaux agités vers lui. Les fidèles criaient des Alleluia sans même entendre ce qui se disait.

Parmi eux, Ernaut, immense gaillard à l'aspect encore juvénile, surpassait tous ses voisins au moins de la tête et le plus souvent des épaules. Il arborait pour l'occasion une coupe à l'écuelle toute fraîche et un rasage récent. Son visage franc, carré, mais affable, surplombait une masse de muscles lui permettant de brandir à lui seul plus de feuillages que n'en auraient eu besoin vingt personnes. Enthousiaste, il criait comme les autres, s'efforçant de répondre par des hurlements fervents aux prières et supplications initiées par l'évêque, dont il n'apercevait que la silhouette. Autour de lui, certains lui lançaient des regards courroucés ou indulgents, parfois admiratifs.

Ernaut ne faisait pas à proprement partie d'un groupe de voyageurs venus jusqu'ici. Son seul compagnon, son frère Lambert, était alité dans le grand hôpital de Saint-Jean, aux prises avec de mauvaises fièvres depuis qu'il avait contracté la vérole à leur retour de Galilée. Il y avait bien quelques passagers du *Falconus* ¹ avec qui il avait plaisir à se retrouver pour les cérémonies, ou partager un repas, sans pour autant prétendre être intégré à leur communauté. Ils ne s'étaient d'ailleurs croisés que rarement lors de leurs visites dans les différents endroits cités par la Bible, et le fil qui les reliait s'était peu à peu distendu.

^{1.} Voir le premier tome, La nef des loups.

Lambert et lui n'étaient pas de simples marcheurs de Dieu, ils étaient là pour honorer un vœu, certes, mais ils prévoyaient de s'installer, de profiter des offres alléchantes que les souverains d'Outremer faisaient aux Latins pour venir s'établir. À peine débarqués, ils s'étaient empressés, Lambert surtout, de découvrir tous les lieux saints, en attendant de pouvoir assister aux célébrations de Pâques. Ils se mettraient en quête de quelques arpents à cultiver une fois leurs dévotions accomplies. Pour Ernaut, si le voyage était plaisant, toutes les cérémonies lui paraissaient la plupart du temps ennuyeuses.

Il ne comprenait rien à ce que faisaient les religieux et il participait du bout des lèvres, chantant souvent en retard de sa voix râpeuse, parfois les mauvais hymnes. Il ne partageait pas la foi simple et sincère de son frère et n'avait estimé sa venue outremer que comme une occasion de découvrir des régions inconnues, de nouveaux lieux, voire de nouvelles aventures. Il n'était plus désormais suffisant pour lui d'être maître du Poron², il espérait devenir quelqu'un de plus important, comme son père l'avait toujours pressenti. Et la Terre sainte, le royaume de Jérusalem, représentait l'endroit idéal pour cela.

Pour l'heure, le jeune homme, emporté par l'enthousiasme ambiant, agitait en tout sens ses branches, manquant d'assommer ou d'éborgner une bonne douzaine de personnes à chaque ressaut de la vague. Les palmes et les rameaux constitueraient pour tous ces voyageurs le symbole de leur venue en ces lieux révérés, un souvenir longtemps chéri, qu'ils montreraient avec respect à leurs amis, leurs enfants. Ils tiendraient en main le témoin matériel de l'aventure spirituelle qu'ils étaient pour la plupart en train de vivre.

Les religieux, chanoines du Saint-Sépulcre, moines de Saint-Jean de l'Hôpital, de Sainte-Marie Latine et du Mont Sion, s'organisèrent finalement en procession pour rejoindre,

^{2.} Lieu-dit à côté de Vézelay, voir Qit'a « Les croisés du Poron ».

par le nord du Quartier du Temple puis la porte de Josaphat, le cortège solennel du Patriarche qui revenait de Béthanie avec la Sainte Croix. La cohue était immense, pourtant l'avancée se faisait sans heurt, malgré la presse.

Imprégné de l'ambiance fervente, Ernaut attrapa un enfant qui semblait noyé dans la masse, parmi ses frères, sœurs et amis plus grands et le posa un temps sur ses épaules, s'attirant un sourire reconnaissant du père, débordé à gérer sa marmaille. Bien que la tête du cortège chantait à l'unisson avec les religieux, le milieu de colonne où se trouvait le géant se contentait de prières proférées avec plus de piété que de talent, et du brouhaha s'échappait parfois quelques amen ou kyrie, lancés par un groupe de voix plus déterminées que les autres.

Cahin-caha, la procession franchit l'entrée orientale de la ville, et descendit dans la vallée. Le soleil soulignait les contours de la foule qui venait face à eux, depuis l'est. Très tôt, les plus courageux avaient accompagné le patriarche jusqu'à l'endroit où Jésus avait ressuscité Lazare et s'en revenaient par le Mont des Oliviers, galvanisés par la vision de leurs frères et sœurs issus de la cité, avec lesquelles ils allaient pénétrer, sur les traces du Christ, dans Jérusalem, par la Porte Dorée. Elle n'était ouverte que pour cette occasion annuelle, murée le reste du temps. Devant eux, les prélats s'étaient rejoints autour de la sainte Croix, dans son reliquaire d'or, portée par le vieux patriarche Foucher d'Angoulême, assisté de quelques jeunes clercs.

Le soleil faisait scintiller la relique, obligeant ses admirateurs à plisser les yeux, comme s'ils cherchaient à voir une lumière trop brillante pour de simples mortels. Progressivement, un chant parvint aux pèlerins les plus éloignés, « *Ave, Rex noster* ³ » initié par les chantres, puis repris par la foule qui s'agenouillait au fur et à mesure. Lorsqu'ils se relevèrent, ce fut pour entonner tous en chœur la même antienne, qu'Ernaut répéta en boucle jusqu'à ce

^{3. «} Salut, notre roi », antienne de procession.

qu'il comprenne que les autres enchaînaient sur « Fili $David^4$ ».

Comme il mettait tout son cœur dans les paroles qu'il déclamait, il rougit face aux quelques rictus amusés ou courroucés de son entourage et, vexé, décida de se contenter de bouger les lèvres sans chercher à en faire sortir le moindre son. Ce n'était pas la première fois qu'il recourait à ce stratagème depuis qu'il était arrivé. Le nombre de cérémonies auxquelles il avait assisté et leur complexité l'avaient dissuadé de tenter d'en comprendre le déroulement, encore moins d'en prévoir les prières. Il souriait benoîtement à une vieille femme, comme pour s'excuser de son erreur lorsqu'il réalisa que ses compagnons étaient tous de nouveau en train de s'agenouiller.

Le temps qu'il s'exécutât, tout le monde se redressait au chant du « *Pueri Hebraerum, portantes ramos olivarum* ⁵ ». Et quand il se décida finalement à participer à cette nouvelle antienne qui se répétait, hurlant de sa plus belle voix, « *portantes ramos olivarum* », ce fut pour entendre autour de lui « *vestimenta prosternebant in via* ⁶ ». Cette fois-ci, les visages tournés vers lui furent encore plus nombreux et un vieil homme d'un groupe de pèlerins qu'il connaissait de vue pour les avoir souvent croisés sur des lieux saints, s'approcha de lui en jouant des coudes. Il lui chuchota, l'œil rieur et le sourire aux lèvres :

« Malaisé de s'y retrouver lorsque tu n'as quelque prêtre à l'entour pour te guider, garçon. »

Ernaut acquiesça en silence, hochant du menton. L'ancien lui fit signe de se pencher, n'ayant aucune chance d'atteindre son oreille quand bien même il se serait hissé sur la pointe des pieds. Il lui glissa :

^{4. «} Fils de David », suite de la même antienne.

 $^{5.\,}$ « Les enfants des Hébreux, portant des branches d'olivier », antienne de procession.

^{6. «} Les enfants des Hébreux étendaient leurs vêtements sur le chemin », autre antienne de procession.

« Moi, je me contente de remuer babines, mais je récite en ma tête le *Credo*, le *Pater* ou l'*Ave*, selon. Ainsi je ne fais pas affront au Seigneur. »

Satisfait de lui, il hocha de la tête à plusieurs reprises, démontrant par l'exemple son astuce, riant pour lui-même de son innocent stratagème. Ernaut fit une moue et se dit qu'il tenterait peut-être cela une prochaine fois. Cela avait au moins le mérite d'être plus respectueux que sa technique personnelle. Son frère l'avait suffisamment sermonné sur l'importance qu'il y avait à participer de tout son cœur aux nombreux offices en ce lieu saint, en cette période sacrée. Il en allait de l'observance de son vœu et, partant de là, de sa rédemption. Malgré toute la forfanterie dont il était capable, le jeune homme n'était pas assez sot pour gâcher les chances qu'il avait d'être purifié de ses fautes. Ne seraitce que dans le cas où il aurait de nouveau besoin d'un tel recours à l'avenir.

Descendant vers le sud, l'énorme procession suivait la Croix et le clergé aux toilettes colorées, soulevant un nuage de poussière qui faisait tousser la fin de la colonne. Il fallut du temps pour que tous soient réunis à l'entrée de la ville. Bénéfice de sa grande taille, Ernaut ne perdait pas une miette de ce qui se passait. Devant les deux hautes arcades moulurées se tenaient tous les célébrants, en face desquels étaient assemblés de nombreux enfants. Ils chantaient de nouvelles antiennes, reprises par la foule ici et là, mais le jeune homme n'était plus le seul à se tromper et les voix se faisaient moins vaillantes alors que la liturgie se complexifiait.

Ernaut sourit et se demanda ce que signifiait tout cela. Il savait que cette cérémonie faisait écho à l'entrée du Christ dans la ville sainte, le prêtre d'un groupe qu'il côtoyait de temps à autre le lui avait expliqué quelques jours plus tôt. C'était à cette occasion que le Seigneur s'était fait capturer et crucifier avant de ressusciter. Tandis qu'il repensait à cette histoire, Ernaut admirait la pierre jaune inondée de soleil,

que le ciel bleu parsemé de nuages cotonneux mettait en valeur. Sur les remparts, un garde était penché vers la relique et semblait participer aux festivités.

Au-dessus d'eux, ondoyant dans le vent léger, en haut d'un mât surplombant la porte, la bannière du roi de Jérusalem flottait paresseusement : une grande croix d'or entourée de quatre plus petites, sur un fond blanc. Ernaut avait pu l'admirer un bon nombre de fois et la trouvait désormais familière. Il était bien loin, le modeste bourg de Vézelay où il était né, entre les vignes et les champs de blé, sur les bords de la Cure. Il tourna la tête, contemplant la combe qui descendait vers le sud, où d'imposantes et mystérieuses tombes avaient été édifiées pour d'anciens rois. Là où il se trouvait avaient été enterrés les braves qui avaient pris la ville, deux générations plus tôt. Ils avaient l'honneur d'être dans la vallée la plus vénérée de la chrétienté, au plus près de quartier du Temple. Pour l'heure, néanmoins, la foule piétinait les dalles de pierre qui recouvraient les héros, leur assénant une nouvelle leçon d'humilité.

Tandis qu'il laissait son esprit vagabonder, il sentit que le cortège reprenait son avance. Il passa sous les arcades, impressionné par la beauté des chapiteaux sculptés rehaussés de couleurs vives. Au moment où il se trouva dans le couloir, bousculé et bousculant, il s'efforça de toucher des doigts l'anneau doré qui s'était ouvert de luimême à l'approche du Sauveur. Du moins c'est ce qu'il lui semblait avoir compris lorsque le prêtre lui avait fait le récit de l'entrée du Christ. Il n'était d'ailleurs pas le seul, de nombreux pèlerins se signant ensuite de la même main, le visage recueilli. Une volée d'une quinzaine de marches menait à l'esplanade où avait été érigé le Temple du Seigneur.

L'air était vif, le soleil clément, et la foule en liesse déclamait les chants d'allégresse d'un cœur vibrant. Beaucoup se contentaient de lever les bras et leurs rameaux vers les cieux en psalmodiant, d'autres applaudissaient, les larmes aux yeux, tandis que certains embrassaient leurs proches, heureux de partager leur bonheur d'être là en pareil instant. Ils faisaient le tour du parvis en direction du temple de Salomon, l'ancien palais royal, désormais propriété des chevaliers du Temple, les hommes au blanc manteau frappé de la croix rouge. L'immense bâtiment faisait peine à voir, encore partiellement ruiné, encombré d'échafaudages, de piles de moellons et de tas de chaux qui en indiquaient la réfection.

La foule s'assembla au sud, sur les marches, parmi les caroubiers, les aliboufiers et les palmiers. La ferveur remplissait les cœurs d'allégresse et éclairait les visages. Les pèlerins tenaient en leur main le symbole de leur voyage. Ils pourraient retourner heureux dans leurs demeures, pardelà la mer, et conserver jusqu'à leur mort ce témoin de leur dévotion. Ernaut avait pris grand soin de se munir de nombreuses branches, pour son frère Lambert bien sûr, mais pas seulement. Il en distribuait maintenant aux fidèles alentour, les serrant dans ses bras puissants quand ils manifestaient leur reconnaissance.

Beaucoup ne suivaient plus guère le déroulement de la cérémonie, perdus dans leurs prières personnelles ou occupés à se congratuler avec leurs proches. Lorsque le chantre termina l'antienne « *Circumdederunt me gemitus mortis* ⁷ », le silence se fit peu à peu. Les clercs qui entouraient le patriarche, vêtus de leurs tenues rouges, se réunirent en petits groupes à destination de leurs congrégations respectives pour y assister à la messe dominicale. Lentement le murmure devint brouhaha tandis que les fidèles osaient parler plus fort, se rassemblaient avant de s'égayer dans la cité. Quelques-uns restaient au Temple du Seigneur, mais le plus grand nombre se dirigeait par la Belle Porte vers le cœur de la ville pour rejoindre, par la rue de David et le quartier de l'Hôpital, le Saint-Sépulcre. Ernaut se trouvait parmi

^{7. «} Les gémissements de la mort m'ont environné », antienne tirée du psaume 17.

ceux-ci, cherchant du regard s'il ne repérait pas quelques connaissances avec qui assister à la messe. L'édifice risquait d'être bondé, certains impotents et malades ayant l'habitude d'y demeurer la plupart du temps. Nul doute qu'ils auraient pris soin de s'installer au plus près de l'autel et du chœur où se tiendraient les chanoines entourant le patriarche.

À un jet de flèche devant lui, Ernaut aperçut le crâne de l'Englois. C'était un ancien contact de son père qu'il avait connu lors de leurs fréquents voyages en Normandie, où ils portaient leur vin, à destination de l'Angleterre. Il était là comme meneur d'un groupe de fidèles normands. Ils n'avaient pas de prêtre avec eux, mais l'un des pèlerins était clerc et suffisamment versé dans les Écritures et la liturgie pour assister et encadrer sa petite troupe.

Bousculant des coudes et des bras, le jeune colosse tenta de se faufiler pour avancer plus vite, aussi efficace et délicat qu'un sanglier à travers blé. Il interpela le vieil homme d'un salut amical. La mine avenante, bien que fatiguée, se tourna vers lui. Jeffroy l'Englois était un poissonnier qui aimait la bonne chère. Son visage portait les stigmates d'une vie à se faire plaisir à manger, mais il était désormais amaigri, ses joues retombant, flasques, sur une mâchoire carrée, surplombant un cou où son goitre n'était plus que rides. Il tentait de cacher sa calvitie, sans grand succès, en remontant ses mèches grises sur le sommet de son crâne.

Son regard malicieux étincela lorsqu'il reconnut la voix qui l'interpellait.

- « Or donc, mon p'tit bourguignon! Comment qu'y va?
- Fort bien, vous rendez-vous au Sépulcre?
- N'est-ce pas seul endroit où aller en pareil jour de Pâques Fleuries?
- Certes. Mais vous auriez pu avoir désir de célébrer messe en autre lieu.
- J'ai parcouru trop de chemins et de mers pour ne pas y prier tout mon soûl avant de m'en départir. »

Fin psychologue, le vieil homme ajouta:

« Goûterais-tu de voir le saint mystère en mienne compagnie? »

Ayant aperçu le jeune géant qui devisait avec leur compagnon, plusieurs des pèlerins de son groupe saluèrent Ernaut, de la main ou juste d'un sourire. Quelques têtes peu familières s'étaient jointes à eux, mais il en connaissait la plupart. Ils s'étaient croisés la première fois à Nazareth, en début de l'année, puis ils s'étaient retrouvés ici et là, au gré de leurs pérégrinations respectives. Il leur était de temps à autre arrivé de voyager quelques jours ensemble, de partager un hébergement, de rompre le pain de concert. C'était l'usage en Terre sainte. Bien que le flot de pèlerins soit continu, en grand nombre, on finissait toujours par reconnaître des visages, la plupart débarquant et repartant aux mêmes saisons, quand la traversée était possible et de façon à être présents pour Pâques. Parfois, les chevaliers du Temple du Christ rassemblaient en un large groupe beaucoup de marcheurs, les aidant à franchir sous escorte une zone dangereuse. Plus rarement, les frères de Saint-Jean de l'Hôpital faisaient de même. La plupart du temps, chacun était libre de parcourir les lieux où s'étaient déroulés la plupart des vies, des histoires, des miracles, dont ils entendaient parler à la messe ou admiraient le récit sur les décors des plus belles églises.

Régulièrement, on croisait des marcheurs de Dieu venus d'autres contrées, des Allemands, des Provençaux, des Anglais... et même des pèlerins encore plus exotiques, noirs de peau et pourtant bons chrétiens. Alors quand on avait le plaisir de pouvoir échanger avec des personnes de langue proche, on ne se privait pas d'évoquer ensemble le pays, avec nostalgie, tout en faisant défiler les lieues dans ces régions étrangères et en se prosternant dans les édifices saints.

Matin du lundi 25 mars 1157

Aux abords de la petite église Saint-Martin, Ernaut croisa quelques enfants qui jouaient au milieu de chiens, se passant une balle de bois en riant. Ils soulevaient une grande quantité de poussière en courant, au grand dam des femmes qui allaient et venaient, occupées à gérer l'approvisionnement de leur foyer. Cette vision mit le cœur d'Ernaut en joie et il fut tenté un instant de participer avec eux, mais il savait qu'il n'était plus temps pour lui de se livrer à de semblables amusements. Il souffla, comme pour chasser cette idée de sa tête, puis obliqua en direction de la rue de l'Arche de Judas, remontant vers le nord de la cité de Jérusalem. Il louait avec son frère une pièce dans un immeuble de la partie sud de la ville.

Ce qui lui avait immédiatement plu, c'était la possibilité de se rendre rapidement aux bains, distants d'à peine plus d'une portée d'arbalète. En outre, ils étaient peu éloignés de la porte de Sion, qui permettait de partir vers les régions méridionales du royaume. Surtout, elle ouvrait sur une zone où il faisait bon se reposer, admirer les environs depuis les hauteurs qui accueillaient Sainte-Marie, le mont Sion. Bien que nombreux endroits de la cité fussent plus ou moins à l'abandon, envahis de verdure, voire convertis en jardins, il était toujours agréable de s'en échapper pour prendre l'air depuis la butte au-dessus de la piscine de Siloé. À la fin de l'hiver, beaucoup d'habitants y profitaient du soleil dans l'après-midi, s'appuyant parfois à la muraille, le dos chauffé par la pierre. Des hommes de guerre venaient de temps à autre s'entraîner à l'épée, l'arc ou l'arbalète, le visage sérieux et affairé. Il arrivait même que certains prennent leur activité tellement à cœur que cela dégénérait en pugilat incontrôlé, provoquant l'hilarité ou la crainte dans les environs, selon l'humeur des spectateurs.

Ernaut avait été tenté à plusieurs reprises de rejoindre les soldats, dans l'espoir de faire fructifier les quelques

conseils qu'Enrico Maza lui avait donnés 8. Mais il s'était abstenu, tout d'abord en raison de la présence de Lambert, qui lui rappelait régulièrement qu'il était là pour accomplir un vœu et pas pour s'amuser. Et depuis que son frère était tombé malade, Ernaut n'arrivait pas à se résoudre à trahir la confiance, ou l'espoir, que son aîné plaçait en lui. Tandis qu'il déambulait vers le nord de la ville, en direction du quartier de l'Hôpital, Ernaut se laissa bercer par l'effervescence des rues. Jérusalem n'était jamais plus peuplée qu'à l'approche de la Semaine sainte. De nombreuses nationalités se retrouvaient là pour célébrer ensemble les mystères divins, dans le lieu le plus sacré de leur foi. La cohue était telle qu'il fallait généralement avancer en file, devant les étals proposant de la nourriture, des vêtements, de la céramique, du mobilier, des pièces d'orfèvrerie, des boissons... Et il était fréquent qu'on soit suivi ou précédé d'une mule ou d'un âne, d'un chariot à bras ou de portefaix, dont les lourds paquets rendaient l'approche de certaines échoppes assez périlleuse.

Au cœur de la ville, à la croisée des rues principales se trouvait le Change latin. Plusieurs hommes s'affichaient là l'air crâne, l'épée au côté et le casque à nasal négligemment posé sur la tête, un haubergeon sur les épaules. Ils ricanaient entre eux en dévisageant les femmes qui passaient alentour mais toisaient également quiconque aurait pu causer un problème. C'était le lieu où les voyageurs pouvaient se procurer les monnaies locales contre leurs pièces étrangères. On y trouvait surtout des pèlerins venus d'Europe, les marchands ayant à faire plus particulièrement avec le change syrien, plus loin au nord, au-delà du Marché couvert, où l'on pouvait dénicher toutes les espèces du Levant, y compris sarrasines.

Ernaut obliqua sur sa gauche et rejoignit la rue de David. Il comptait emprunter une venelle qui se faufilait entre les boutiques alignées du côté droit de la voie et qui

^{8.} Voir le premier tome, La nef des loups.

permettait de retrouver la place au cœur du quartier de l'hôpital de Saint-Jean. C'était un endroit toujours empli de vie car il n'accueillait pas que les malades et les infirmes, mais aussi beaucoup de voyageurs désargentés. Certains se contentaient de venir quérir leurs repas, préférant s'abriter comme ils le pouvaient ici et là, passant parfois leurs journées dans les lieux saints à prier pour leur âme et celles de leurs proches. Chaque jour, un grand nombre recevait sa pitance en de longues files patientes.

Les besoins en approvisionnement étaient immenses et quotidiennement, de fréquents convois d'animaux de bât, de porteurs, vidaient leur chargement de grain, de légumes, de viande, de vin, dans les celliers des frères de l'hôpital. Ernaut et Lambert avaient choisi de louer leur propre logement, étant suffisamment aisés pour cela. En outre, cela leur donnait l'occasion de mieux découvrir la vie dans la cité outremer, et de se préparer à leur installation future dans le royaume. Lorsqu'il sortit du passage voûté et retrouva le soleil, la douce chaleur se répandit sur la nuque puissante d'Ernaut. Le temps était encore frais, les premiers rayons matinaux faisaient comme une agréable caresse sur sa peau.

Il fut un instant tenté de humer l'air à plein poumon, mais il écarta aussitôt l'idée, inquiet de s'emplir le nez de la puanteur ambiante. Des cuisines approvisionnant l'hôpital s'exhalaient un ensemble de saveurs qui auraient pu flatter ses narines si elles ne mêlaient pas aux relents des caniveaux qui couraient sous ses pieds, à la sueur et la poussière des bêtes qu'on y amenait, ployées sous des chargements aussi divers que des sacs de nourriture, du foin, des outres ou du bois. Quelques tas d'immondices attendant d'être évacués attiraient tous les chiens galeux du quartier, bataillant ferme contre les hordes de chats et de rats qui leur disputaient les détritus. Toute l'agitation empuantie qui régnait là finit par le submerger et il porta machinalement la main à son visage, se frottant le nez comme pour en détacher l'odeur âcre. Fouettant autour de lui avec sa branche de palmier

pour en chasser les mouches, il pressa le pas, impatient de rejoindre le grand hôpital de Saint-Jean, laissant néanmoins son regard dériver sur les magnifiques bâtiments de couleur miel qui l'entouraient.

Les cris d'étourneaux affairés résonnaient entre les hauts murs de la vaste place où il se trouvait maintenant. Il était impressionné par l'imbrication des constructions, dont la majeure partie était neuve. Au-dessus des magasins bordant la venelle couverte qu'il avait empruntée s'étendait la zone réservée aux femmes, pour leurs soins ou d'éventuels accouchements. On y gardait aussi les enfants n'ayant plus personne pour s'occuper d'eux, le temps d'en faire des adultes autonomes. Face à lui, vers l'ouest, était implanté un vaste ensemble qui hébergeait les frères de l'Hôpital, leurs officiers et, depuis quelques années, des chevaliers de leur ordre. Séparé de cet imposant complexe qui abritait également l'église conventuelle de Saint-Jean-Baptiste par un passage couvert débouchant dans la rue du Patriarche, se trouvait à sa droite l'impressionnant hospice, établi sur plusieurs niveaux.

Les sous-sols constituaient une partie des celliers où la fortune de l'ordre était entreposée. Ce n'était pas de l'or ni des joyaux, mais des vivres pour les pauvres et les frères, du tissu pour les couchages et la vêture, de l'huile pour éclairer les édifices, toutes les denrées qui leur permettait d'assurer leur mission de charité. Le rez-de-chaussée était occupé par l'immense salle de soin pour les hommes. On disait qu'il s'y dénombrait plus de mille lits, minutieusement organisés, sous la responsabilité d'une armée de valets, serviteurs et de quelques médecins.

L'étage au-dessus accueillait les pèlerins qui n'avaient nulle part où s'abriter, le temps pour eux de s'acquitter de leurs vœux dans la Cité sainte. Ils se trouvaient au plus près du Saint-Sépulcre, qu'ils pouvaient rejoindre par une large porte, au nord. Enfin, surplombant le tout, un imposant clocher qui défiait ostensiblement les chanoines voisins, affirmant haut et clair la puissance des moines de Saint-Jean de l'Hôpital. S'approchant de l'entrée arrière du bâtiment où l'on soignait son frère, il souriait à la cantonade. Il avait l'impression d'être de retour en France car se côtoyaient sur ce vaste perron plus d'Occidentaux que partout ailleurs dans la ville : Français, Provençaux, Aquitains, Bretons, Normands, Flamands, Anglais, Germains, Savoyards... Toutes les nations semblaient s'être retrouvées ici et noyaient dans leur masse les quelques autochtones, dont la plupart s'activaient, une charge dans les bras.

Rien d'anormal à ce que les foules de tous les pays se rassemblassent en un tel lieu. Le centre du monde n'était-il pas à quelques pas, marqué solennellement d'une pierre dans le Saint des Saints, l'église du Saint-Sépulcre? Il eut tôt fait de franchir le porche d'accueil ouvrant sur la partie dédiée aux malades. Sous le portique d'entrée, il salua d'un signe de tête enjoué le valet affairé à balayer l'accès du bâtiment où les moines, leurs médecins et leurs servants prodiguaient leurs soins aux fiévreux, patients et blessés.

L'air y était frais et le bourdonnement d'une intense activité, amplifiée par l'écho sous les hautes voûtes, renforçait l'idée que les visiteurs n'y étaient pas les bienvenus pour badiner. Malgré son assurance habituelle, bénéfice d'un physique hors du commun, Ernaut se sentait comme un enfant dans la vaste zone emplie de lits et de paravents, de coffres et de tables, où docteurs, chirurgiens, chefs de salles et domestiques soignaient plusieurs centaines de nécessiteux chaque jour. Une ruche ronflante où les abeilles seraient intégralement habillées de noir, marquées d'une croix blanche sur la poitrine. Et pour le coup, il s'estimait aussi utile à l'endroit qu'un gros bourdon esseulé devant des butineuses agitées.

Il venait, comme chaque jour, s'enquérir de son frère. Lambert avait attrapé la vérole peu de temps après leur arrivée dans la ville sainte et il avait été confié dès lors aux bons soins des hospitaliers. Traité comme un prince et soigné par les meilleurs praticiens, il se remettait, quoiqu'avec lenteur, et n'avait pas eu trop à souffrir. Bien que son visage garderait des traces indélébiles de l'affliction, ses yeux n'avaient pas été touchés et les docteurs l'estimaient désormais hors d'affaire, encore que trop faible pour sortir avant quelques jours. S'avançant dans les travées, Ernaut tentait de gêner le moins possible les allées et venues de l'intense domesticité qui vaquait à ses tâches.

Il dépassa deux employés qui enveloppaient un corps dans un linceul sur un brancard, entourés de quelques parents éplorés. Plus loin, un médecin examinait une fiole d'urine comme s'il s'agissait d'une pierre précieuse, sous le regard admiratif des serviteurs de salle attentifs. Un hurlement strident lui fit tourner la tête, et il vit des valets accourir au milieu d'un attroupement autour du lit d'où était venu le cri. Un visage en sueur se releva, puis un bras ensanglanté; le chirurgien s'essuya le front en jetant un œil désolé vers son patient puis se pencha de nouveau sur sa tâche, après avoir empoigné la scie que lui tendait son assistant.

Frissonnant à l'idée de devoir un jour passer entre les mains d'un tel praticien, Ernaut manqua de renverser un vieillard qui avançait à grand-peine. Glissant dans des savates de fine étoffe en oscillant de droite et de gauche, il fit un bond en arrière perdant en un instant le bénéfice d'un long moment de marche. Un sourire embarrassé sur le visage, le jeune homme se dépêcha de rejoindre une autre rangée, histoire de se faire oublier. Lorsqu'il arriva enfin à la zone où était alité son frère, il vit ce dernier relevé sur sa couche, bien emmitouflé dans ses couvertures, en train d'avaler un épais gruau. Il se laissa tomber plus qu'il ne s'assit sur le coffre au pied du lit, levant la main pour tout salut.

« Alors, comment se porte le malade ce jour d'hui? »

Le regard toujours un peu enfiévré, Lambert sourit en avalant sa cuillérée puis reposa son écuelle devant lui.

- « Plutôt bien, je dirais. La nuit a été fort excellente, si l'on excepte l'agitation toujours présente ici.
 - Ils ont fait procession spéciale hier soir? »

Le malade oscilla de la tête avec lenteur, se dépêchant d'avaler une nouvelle cuillerée avant de répondre.

« Même pas! Je l'espérais, mais ils se sont contentés de l'office habituel, juste en fin de complies. Ils ne m'ont d'ailleurs pas laissé assister à la messe. »

Ernaut fit une moue, se mordant la lèvre supérieure tout en regardant le visage désormais grêlé de petites cicatrices de son frère. Lambert reposa le récipient vide sur un tabouret à côté de son lit tout en balayant de la main devant lui.

- « Mais foin de tout cela! Conte-moi plutôt ce que tu as fait toi! J'aurais tant aimé venir à tes côtés pour la procession. » Ernaut esquissa un demi-sourire, inclinant la tête.
- « Bein, il y avait grand monde, de tous les pays. J'ai entendu des langues que je ne connaissais pas, c'est encore plus incroyable qu'à Provins ou lors des foires de Saint-Denis! Je m'étais levé aux aurores pour être tranquille. On est revenus en grande pompe avec les évêques, les abbés, tout ça. Puis nous sommes rendus au Saint-Sépulcre pour messe. J'étais avec Jeoffroy l'Englois et son groupe. Ils te passent le bon jour d'ailleurs...
- Voir tout cela de mes propres yeux! Peut-être fois prochaine... Il semblait y avoir si admirable foule!
- Un peu, oui. Tu te serais fait écraser! J'ai dû user de ma palme pour fouetter un peu à l'entour, histoire de pouvoir respirer! »

Voyant que son frère se moquait de lui, Lambert ne releva pas.

« Puis il y a eu fort longue messe, *Ave rex noster*, tous ces trucs et puis voilà. Ne t'inquiète pas, j'avais acheté belle palme pour toi aussi. »

Il agita aussitôt la branche qu'il tenait à la main d'un air facétieux. En réaction, Lambert fit une moue contrariée.

- « Ne te fais pas plus mécréant que tu n'es. C'est gentil d'avoir fait bénir rameau pour moi, mais il me faudra revenir participer en mon temps.
- Comme tu veux, mon vieux. Pour moi, voilà désormais chose faite. Dans quelques jours mon vœu sera accompli!
- Il ne s'agit pas seulement d'être présent, Ernaut, je te l'ai dit mille fois! »

Lambert essuya son front, où la sueur collait ses cheveux bruns. Il soupira longuement, l'air contrarié. Ernaut tourna la tête, marquant une pause, faisant mine de s'intéresser à l'activité environnante le temps que la tension entre eux retombe. Lorsqu'il posa de nouveau les yeux sur son frère, il empoigna sa besace et y plongea la main, tout sourire.

« Je t'ai amené aussi force friandises, sucreries au miel, aux amandes et aux pistaches. C'est absolument délicieux, il faut que tu en aies goûtance. J'ai trouvé ça en une petite échoppe au près de la maison. »

Vérifiant qu'il n'y avait aucun responsable aux alentours, il fit glisser un petit baluchon bien garni vers son frère. Celuici s'empara du présent sans mot dire et le dissimula sous un pan de couverture.

« C'est gentil, mais tu sais ici la mangeaille est excellente. Ils servent un pain vraiment... su-ccu-lent! »

Il accompagna sa dernière remarque de gestes démonstratifs de la main et d'un claquement des lèvres. Tandis qu'ils discutaient, un groupe affairé se rapprochait d'eux peu à peu. C'était la visite matinale du médecin, qui vérifiait que ses prescriptions étaient suivies tout en contrôlant l'état des patients sous sa garde. Il était entouré d'une nuée de valets et de domestiques qui se chargeaient de donner les remèdes ou de manipuler les malades. Le frère de l'hôpital de Saint-Jean responsable de la zone en profitait pour faire une inspection. Et malheur aux assistants qui n'avaient pas fait leur travail correctement!

D'ailleurs, Ernaut aussi s'était déjà fait rabrouer plusieurs fois par frère Garin. Le visage autoritaire couronné d'un petit chapeau de feutre blanc, il lançait ses ordres d'une voix sèche, la fente qui lui servait de bouche s'ouvrant à peine. Et il semblait à l'adolescent que ses deux bras ne faisaient qu'un, étant donné qu'il ne paraissait jamais tenir ses mains que serrées l'une dans l'autre contre sa poitrine. Ses yeux globuleux lui donnaient un aspect un peu effrayant, d'autant qu'il avait l'air de tout voir, comme un vautour sur sa branche.

À maintes reprises, il avait repris Ernaut lorsque celui-ci apportait des friandises, interdites, à son frère. Malgré tout, Lambert disait qu'il était un brave homme, toujours prêt à améliorer le confort de ceux dont il avait la charge. Bien que strict dans ses ordres, il savait être obéi sans abuser de son autorité. Tandis qu'il se rapprochait, jetant un regard en biais sur chaque couche, il ne pouvait manquer Ernaut, qui tentait pourtant de se faire oublier en se dissimulant derrière le petit groupe d'employés. Il vint droit sur lui, les pans de son habit à peine dérangés par ses modestes enjambées.

« Eh bien! Eh bien! Notre jeune destorbeur est de retour? »

Le ton amical de sa voix n'était jamais un indicateur de ce qu'il avait en tête, les reproches les plus cinglants et les encouragements et félicitations étant débités d'une façon relativement monocorde. Mal à l'aise, se tortillant un peu, Ernaut lui répondit le sourire aux lèvres :

- « Le bon jour, frère Garin. Je suis venu m'enquérir de la santé de Lambert.
- C'est tout à ton honneur, garçon. J'espère que tu n'as pas de nouvel tenté de lui glisser interdites denrées. »

Ernaut lança un regard en coin vers son frère, comme appelant à l'aide, et bredouilla quelque « euh » embarrassés avant de finalement arriver à composer une réponse.

« J'ai bien appris la leçon, soyez-en assuré. Je ne tiens guère à devoir exécuter encore force corvées à votre service. »

Le chef de salle secoua la tête en dénégation et pointa l'index vers le ciel.

« Ce n'est pas pour moi que tu les as fournies. Nous sommes tous ici valets de ton frère et de ses pareils. Les servir, c'est servir Dieu. »

Le rictus de Frère Garin sembla se muer en discret sourire tandis qu'il parlait. Les yeux légèrement plissés, il arborait presque un visage espiègle.

« Quoi qu'il en soit, tu ne peux pas demeurer. Nous avons grand labeur et, même si tu n'étais si imposant, il n'y aurait pas de place pour toi ici. Cette halle de l'hôpital est royaume de malades et de soigneurs. Les bien portants, ouste! Embrasse ton frère et fais-moi plaisir de débarrasser le plancher. »

Obéissant à cette amicale injonction et trop heureux de s'en tirer à si bon compte, Ernaut se leva d'un bond. Alors qu'il se penchait vers son frère, l'hospitalier ajouta :

« Et profites-en pour récupérer ces petits gâteaux que tu as dû faire choir par mégarde de ton sac. »

Milieu de matinée du lundi 25 mars 1157

Un peu désappointé, Ernaut se dirigea vers le passage qui donnait sur la rue du Patriarche, à l'ouest. S'arrêtant le temps d'engouffrer les quelques desserts qu'il avait dû récupérer, il réfléchit à ce qu'il allait faire de sa journée : pas de cérémonie particulière aujourd'hui et il avait déjà prié dans la plupart des lieux saints des environs. Il était donc indécis sur la manière dont il pourrait s'occuper, ayant espéré pouvoir rester un peu avec son frère.

Il se sentait perdu dans cette ville animée où il ne connaissait vraiment personne. Il avait bien revu quelquesuns des voyageurs du *Falconus*⁹, mais la plupart ne reviendraient que pour la fin de la Semaine sainte et les célébrations de Pâques. Se pourléchant afin de bien avaler la moindre miette, les pouces coincés dans la ceinture, il commença à avancer sans trop réfléchir où il se rendait, se laissant porter par le mouvement de la foule, toujours dense aux abords du Saint-Sépulcre.

Avec sa haute taille et son gabarit, il ne manquait pas d'attirer l'attention sur lui, des jeunes filles parfois, mais le plus souvent de marchands inquiets et de sergents du guet circonspects. Il voulait remonter tranquillement vers la porte Saint-Étienne, en rejoignant la rue du même nom qu'il retrouverait très vite. Il décida donc de prendre à main droite le chemin vers l'est, descendant les escaliers qui menaient au parvis du Saint-Sépulcre auquel on accédait en franchissant une colonnade au nord, puis il continua vers les marchés aux abords du Change syrien. Sans conviction, il se disait qu'il se baladerait peut-être hors la ville pour aller contempler le paysage depuis le Mont des Oliviers.

Il sourit en passant devant l'entrée principale de l'Hôpital, réalisant qu'il aurait pu sortir directement par là. Tout en marchant, il contemplait les boutiques présentant des produits qui lui paraissaient tellement exotiques jusqu'alors. Les rues étroites étaient littéralement envahies par les denrées qui débordaient des petites échoppes. La plupart ne faisaient que quelques pieds de profondeur et le vendeur devait se balancer sur une corde fixée au plafond pour s'extraire de derrière ses marchandises. On pouvait y admirer des médailles pieuses, de modestes souvenirs de Terre sainte, des palmes pour ceux qui n'osaient en prendre sur un arbre.

Tous les commerces n'étaient pas néanmoins dédiés à la religion et les accessoires pour les élégantes disputaient

^{9.} Voir le premier tome, La nef des loups.

la place à l'encens et aux parfums. Des marchands d'habits d'occasion étaient nombreux également, achetant, ravaudant et revendant des tenues d'étoffes colorées. Les vêtements étaient si étranges : chapeaux faits d'un interminable foulard enroulé, habits à longues et larges manches, en coton bariolé, et ceux en soie! Il n'aurait jamais pu rêver s'en procurer quand il vivait à Vézelay avec ses parents. On en trouvait ici, déjà portés par d'autres auparavant, à des prix bien plus raisonnables. De qualité inférieure certes, mais cela demeurait de la soie.

Il s'arrêta devant un étal où était disposé justement tout un assortiment de toilettes de seconde main. Le vendeur, un Syrien au turban imposant, lui sourit d'un air engageant, dévoilant de trop rares dents. Impatient de satisfaire son client, il montrait du doigt une pièce ou l'autre avec entrain, présentant chaque robe, sûrement de façon élogieuse, dans une langue qu'Ernaut ne comprenait pas. Ernaut se gratta le menton, et indiqua au marchand ce qu'il cherchait, pointant son index sur le couvre-chef de l'homme. Ce dernier le regardait d'un air indécis, étalant avec enthousiasme tout ce qui lui tombait sous la main dans sa petite boutique, lançant d'une voix rauque :

- « Très bon qualité! Très bon prix! », sans vraiment comprendre ce qu'on attendait de lui.
- « Non non, compère, je veux chapel comme toi, ce truc, là sur ta tête. »

Le vendeur de la boutique à côté s'esclaffa et pointa la tête hors de son arcature, se penchant par-dessus ses articles.

« Lui pas comprendre, je peux dire si tu veux. »

Heureux de trouver un peu d'aide, le jeune homme put enfin se faire comprendre de son interlocuteur. Après avoir porté son choix sur une belle pièce aux extrémités décorées, il passa quelques monnaies d'argent et repartit avec le turban bien fixé sur la tête, grâce aux vendeurs attentionnés dont il avait égayé quelques instants. S'estimant désormais irrésistible, et bien plus intégré à son nouveau pays, il jetait dorénavant un œil qu'il s'efforçait d'arborer plus connaisseur sur ce qui se présentait à lui, une légère moue indiquant bien aux marchands qu'il était familier de tout cela.

Il traversa ainsi le marché des chandelles, où l'on pouvait acquérir les cierges à brûler devant les autels et les statues. L'endroit sentait particulièrement bon, avec les bains de cire qui servaient à quelques-uns pour tremper leurs mèches de coton. Arrivé à la croisée de la rue aux Herbes, il sentit les odeurs qui montaient depuis Malquisinat, où se trouvaient de nombreuses boutiques vendant de la nourriture, depuis de simples potages jusqu'à des mets délicats et les pâtisseries les plus savantes. Sur sa gauche il entendait les clameurs du marché aux volailles, le caquètement des poules le disputant au cacardement des oies, vaincus parfois par quelques cris de coqs. Bien que la viande fût interdite en ces temps de Carême, au même titre que les œufs, certains étaient dispensés, et quelques habitants ne respectaient pas le calendrier catholique, appartenant à une église orientale.

Ne sachant pas résister à l'appel du ventre et l'appétit aiguisé par un début de repas prometteur, il vira sur sa droite, accomplissant un nouveau quart de tour autour du quartier de l'hôpital. Étant donné l'heure, il y avait beaucoup de personnes qui venaient s'acheter de quoi se restaurer pour le déjeuner. C'était un vrai festival pour les narines, les senteurs épicées se mêlant aux arômes de fruits et aux effluves caramélisés. Partout dans la rue on entendait rissoler, frire, gratter, égoutter, remuer, battre. Ernaut devait véritablement forcer le passage s'il voulait obliger les clients à se détacher des étals ne serait-ce que le temps pour lui de se faufiler. Il finit par se décider pour des boulettes de poisson recouvertes de graines de sésame, enfichées sur une baguette de bois et agrémentées d'un bon morceau de pain plat.

Son festin à la main, il chercha à sortir de la marée humaine pour avaler tranquillement ce qui s'annonçait comme un excellent repas. Il savait que plus bas dans la rue il existait un endroit où il y avait comme une petite cour, au débouché d'une venelle où des ordures étaient généralement entassées. De l'autre côté, faisant face à quelques boutiques de changeurs on trouvait des bancs de pierre dont il espérait, peut-être naïvement, qu'il y dénicherait une place libre.

Mais la foule qu'il y découvrit en se rapprochant le fit soupirer de mécontentement, arrachant d'un coup de dent une boulette de sa pique pour nourrir son désagrément. Il comprit néanmoins bien vite qu'il y avait quelque chose d'anormal, les badauds ne progressaient pas et regardaient tous en direction de l'esplanade au bout de la ruelle, commentant quelque chose entre eux. Il se faufila, de façon souple selon lui, en bousculant tout le monde de l'avis de ceux qu'il écrasa, et parvint à s'avancer suffisamment pour avoir un aperçu de ce qui se passait.

Des sergents du guet étaient occupés à écarter le tas d'immondices sous les ordres d'un homme à la belle tenue. Vêtu d'un bliaud de laine orange brodée et d'un mantel bleu à décor, la quarantaine, les cheveux châtains coupés à l'écuelle et la barbe bien taillée, il arborait une splendide épée au côté. On murmurait autour d'Ernaut qu'il s'agissait du mathessep Ucs de Montelh, le chef des valets d'armes qui servaient la Cour des Bourgeois. Il tenait par les épaules une fillette brune d'à peine dix ans, aux vêtements rapiécés et les yeux emplis de larmes, et se penchait de temps à autre vers elle pour la réconforter.

Ernaut tendit le cou pour mieux voir ce qui se passait, provoquant une nouvelle vague de bousculade ponctuée de cris et de soupirs énervés. Il comprit alors ce que ces hommes dégageaient : le corps d'une femme était maintenant discernable, recouvert jusqu'alors d'ordures. Lorsque les sergents entreprirent de mettre au jour le visage, ils eurent un mouvement de recul et l'un d'eux se releva, la main sur la bouche, le regard affolé. D'où il était Ernaut n'arrivait pas à voir pour quelle raison. Curieux,

il se déhancha tellement qu'il manqua de faire tomber ses voisins, attirant un bref instant l'attention du responsable des gardes. Hypnotisé par ce qu'il observait, ce dernier ouvrait des yeux inquiets, un peu hagards.

Ne voulant pas perdre de sa superbe devant la foule, Ucs toussa et donna quelques instructions pour qu'on couvre le corps, en attendant de l'emmener. Puis il éloigna la gamine et demanda à ceux qui s'étaient amassés de reprendre leur chemin, qu'il n'y avait rien d'intéressant à voir. Munis de leur lance qu'ils tenaient à deux mains, à plat, les sergents entreprirent donc de repousser le public agglutiné, qui ne se dispersait que de mauvaise grâce. Profitant de ce que certains des gens alentour parlaient français ou provençal, Ernaut laissa traîner son oreille, l'air détaché, tout en finissant d'avaler sa brochette qu'il avait négligée quelques instants.

- « Ce serait pérégrine du Tournaisis on m'a dit!
- Pauvresse, finir pareillement!
- Sûrement un de ces sarrasins païens. Il y en a moult en les rues, ils tiennent toutes les échoppes!
- Certes non, il n'y a que bons chrétiens ici. Les païens ont été boutés hors le royaume.
- Moi, on m'a toujours dit que d'aucuns avaient fait croire qu'ils étaient convertis, mais ce ne sont que menteurs et larrons. D'ailleurs... »

La femme qui parlait alors se pencha auprès de son groupe pour finir sa phrase à voix basse, jetant un œil inquiet à la ronde. Croisant l'air innocent d'Ernaut au passage, cela ne sembla guère abuser la commère. La bande opéra finalement un repli stratégique à l'écart, en direction du nord. Le jeune colosse haussa les épaules et déchira d'un coup de dent un morceau de pain. Quand il baissa les yeux et se tourna, il s'aperçut qu'il se trouvait désormais au premier rang, le manche d'une lance vaillamment brandie devant lui par un petit homme au regard décidé, pour le faire reculer. Indifférent à la demande muette, il s'efforçait de mieux voir

le corps, curieux comme à son habitude. Un détail l'intrigua : il lui sembla reconnaître la besace à demi versée sur le sol, en vieille toile décorée d'une croix de galons croisés.

Le mathessep allait repartir après avoir donné discrètement ses instructions lorsqu'il prit conscience du géant qui, seul, demeurait à examiner la scène.

- « Dis-moi, aurais-tu problème d'entendement pour demeurer là malgré mes ordres?
 - Le pardon, maître, il me semble bien que... »

Ernaut n'était pas totalement sûr de ce qu'il allait avancer et, surtout, de ce que serait la réaction de son frère quand il apprendrait qu'il s'était encore mêlé de ce qui ne le regardait pas.

- « J'écoute, qu'as-tu à dire?
- Je connais la besace laissée là. La femme qui la tenait ne l'aurait certes pas jetée alors je crains que le corps ne soit sien.
- Tu pourrais m'indiquer son nom, celui de son groupe? »

Sans même attendre une autorisation, Ernaut s'avança doucement, adressant un sourire au garde qu'il dépassa sans gêne.

« Certes oui, mais il me faudrait voire outre ».

Ucs fit un signe de tête pour qu'on dévoile le corps à Ernaut. Le crâne était méconnaissable, comme s'il avait été écrasé par un cheval fou. La mâchoire disloquée, le front défoncé, n'offraient plus qu'une caricature de visage. De la coiffe maculée de taches brunes et rouges dépassaient de nombreuses touffes de cheveux autrefois gris, frisés, désormais trempés de sang, collés dans les hématomes coagulés et la matière cérébrale répandue.

Le spectacle arracha une grimace à Ernaut. Il s'inquiéta un court instant du destin prochain des boulettes de poisson qu'il venait d'avaler. Le mathessep ne le quittait pas des yeux, attendant une réponse, qui sortit d'une voix blanche.

- « Si fait, il me semble bien la reconnaître. On la nomme Phelipote, je n'en sais guère plus. Je l'ai vue à moult reprises avec d'autres tandis que nous rendions grâce en une chapelle ou l'autre.
- A-t-elle quelque parentèle en la Cité? Est-elle de bonne famille? Sa mise est fort modeste, mais peut-être estelle ainsi vêtue par humilité.
- J'ai souvenance qu'elle avait un sien mari qui la compaignait. Et peut-être d'autres familiers, je ne saurais dire. »

Ucs hocha la tête, pensif.

- « Il me faudra évoquer l'affaire en la Cour. Il serait bon que tu puisses rendre raison à d'éventuelles questions.
 - Je n'en connais guère plus, maître.
- J'ai bien entendu, la Cour aura peut-être désir de t'ouïr à ce sujet, jeune... Quel est ton nom d'ailleurs?
 - Ernaut de Vézelay.
- Un Bourguignon, s'exclama le mathessep, comme si le fait l'amusait. Es-tu seul en la Cité?
- Non pas, j'ai fait chemin avec un mien frère, Lambert. Les moines de Saint-Jean le soignent pour mauvaises fièvres. »

Ucs de Montelh renifla et prit quelques instants pour mettre de l'ordre dans ses pensées. Il claqua des doigts en direction d'un de ses hommes, qui s'approcha. Il donna des instructions pour qu'Ernaut soit mené à la session de la Cour des Bourgeois qui devait se tenir en fin de matinée.

D'ici là, il ne devait pas être laissé seul. Le sergent responsable de la tâche, Baset, un brun entre deux âges, le nez camus et la peau mate soupira de dépit. Il n'aimait guère s'acquitter de pareilles corvées. D'autant qu'il ne voyait pas en quoi le grand costaud aurait pu avoir besoin de protection. Et si c'était pour l'obliger à ne pas rater la réunion, la mission était tout aussi vaine, il n'était pas de taille à dompter des ours.

Fin de matinée du lundi 25 mars 1157

La résidence du roi n'était qu'à une courte distance, lovée contre la rotonde du Saint-Sépulcre, coincée entre la rue du même nom et celle du patriarche. L'ancien palais au sud-est de la ville avait été cédé aux chevaliers du Temple peu à peu, quelques années auparavant, et Baudoin de Jérusalem devait s'accommoder d'un conglomérat de bâtiments disparates en guise de demeure. Les rumeurs allaient bon train affirmant que le jeune Baudoin ne se contenterait certainement pas de l'endroit, maintenant qu'il avait établi son pouvoir face à sa mère Mélisende.

Certaines langues acides ajoutaient que l'assaut sur Panéas ¹⁰ lui avait apporté la fortune nécessaire. L'assemblée de la Cour des Bourgeois se déroulait ce jour-là dans une petite salle et Ernaut en y pénétrant fut surpris de sa modeste taille. Sur une estrade était disposé un siège curule à tête de lions, devant un tapis oriental aux motifs géométriques. Face à lui, une demi-douzaine de bancs suivaient les murs tandis que quelques tabourets étaient placés à droite et à gauche. Deux fenêtres décorées de colonnettes laissaient entrer la lumière surplombant un jardin en contrebas, dont on apercevait le feuillage tremblant des arbustes par le verre légèrement coloré.

Baset alla s'installer au fond, adoptant une posture indolente. Il renifla un coup, sur le point de cracher, lorsqu'il réalisa où il se trouvait. Ennuyé, il tourna la tête de droite et de gauche avant d'avaler bruyamment d'un air contrarié le projectile si bien préparé. Un sourire sans joie aux lèvres, Ernaut patienta quelques instants à la porte, mécontent d'être tenu enfermé par une belle journée. Il entendit le brouhaha annonciateur de l'arrivée d'un groupe au moment où il s'apprêtait à aller vérifier si les châssis des fenêtres pouvaient pivoter pour admirer la vue au-dehors.

^{10.} Aujourd'hui Baniyas, sur le Golan, à ne pas confondre avec Baniyas, ville portuaire du nord de la Syrie.

Une dizaine de personnes entra, sans prêter attention à ceux qui se trouvaient là. Ils étaient tous vêtus d'habits révélateurs de leur statut. Ce n'était que souples lainages, amples coupes et décors brodés, le tout en d'éclatantes couleurs. Il ne leur manquait que les éperons d'or pour en faire des chevaliers. Parmi eux trois hommes s'installèrent sur les tabourets, arrangeant les plis de leurs atours d'un geste machinal. Baset lui souffla à l'oreille leurs noms tandis qu'ils prenaient place.

De carrure modeste, le premier, André de Tosetus, avait la peau mate, de hautes pommettes et les yeux presque bridés, d'un noir profond. Sa barbe finement taillée et ses cheveux courts attestaient du soin qu'il portait à sa personne. Des rides avaient inscrit sur son faciès maigre la bonne humeur qu'il manifestait à l'instant même, échangeant quelques propos amusants avec son voisin, Pierre de Périgord. Celui-ci était bien plus impressionnant, avec une bedaine pointant en avant comme l'étrave d'un navire. On le devinait néanmoins puissant, car il se mouvait avec aisance. Une imposante barbe bien entretenue lui mangeait la moitié du visage, dont on apercevait les yeux clairs, vifs et inquisiteurs. Son crâne était orné d'un bonnet de feutre brodé. Le dernier, Rainald Sicherius, échangeait quelques mots avec un écrivain flanqué de son apprenti portant l'écritoire. Très brun de cheveu, il se déplaçait comme un ours, les bras ballants, le regard baissé et les sourcils froncés. Sa pilosité broussailleuse lui remontait vers les paupières et des poils noirs garnissaient une partie de son cou. Lorsqu'il lui arrivait de sourire, on l'aurait cru prêt à mordre. Malgré cela, ou peut-être pour cette raison, Ernaut le trouva immédiatement sympathique. Derrière lui venait le mathessep Ucs de Montelh, toujours équipé comme il l'était le matin, le front soucieux. Il alla se tenir contre les fenêtres, après avoir salué de la tête les présents.

Puis entra le personnage que tous attendaient, qu'Ernaut n'avait jamais vu, mais qu'il reconnut sans aucun doute. Arnulf, vicomte de Jérusalem, n'eut que quelques enjambées à faire pour se trouver sa place sur l'estrade. Il était vêtu d'un magnifique bliaud de soie, aux motifs végétaux jaunes sur fond vert. Le pendant de sa fine ceinture rehaussée de plaques dorées dansait à chaque pas entre ses genoux, attirant l'œil. De taille moyenne, il avait le torse puissant du chevalier habitué au haubert, aux cavalcades et à la vie rude sous le harnois. Sa mâchoire carrée était glabre, avec des lèvres tellement étroites qu'on l'aurait cru sans bouche. Ses yeux sombres étaient enchâssés derrière d'épais sourcils où le gris commençait à manger le noir, comme dans ses cheveux qu'il portait coupés à l'écuelle, comme nombre de soldats.

Il leva une main ornée de nombreuses bagues pour que le silence se fasse. Rapidement on n'entendit plus que quelques toussotements, raclements de gorges et reniflements.

« Le bon jour à ce conseil, nous sommes céans pour tenir audience plénière de la cour des bourgeois du roi en ce... »

Il se tourna vers l'écrivain, qui compléta aussitôt :

- « 25e jour de mars.
- Nous devons examiner meurtrerie d'une pérégrine, questions d'usage et plusieurs documents pour la Grand Secrète ¹¹. Je vous laisse commencer les discussions? »

Le plus petit des jurés se tourna vers le mathessep.

« Maître Ucs, pouvez-vous faire récit? Est-celà meurtrerie ou simple homicide? »

Le sergent s'avança d'un pas :

« De sûr meurtrerie, maître André, une pauvre infortunée qu'on a fort sauvagement occis en une venelle. Rien n'a été robé parmi ses biens et le corps fut celé d'ordures. »

Quelques murmures indignés ponctuèrent la dernière déclaration.

^{11.} Administration royale des finances, sous l'autorité du sénéchal.

- « Nous ne savons pas encore exact moment de l'assaut, mais le jeune homme présent là il désigna Ernaut du doigt affirme qu'elle était ici avec son mari. Il nous faut le trouver et nous serons éclairés.
- Se pourrait-il que le méfait soit sien? Demanda le juré à l'allure martiale.
- Par ma foi, j'aurais peine à croire, maître Sicherius. Tant de sauvagerie qu'on dirait œuvre de bête, le visage a été brisé et le corps lui-même a reçu si grands coups qu'on croirait tous les os rompus. »

Le vicomte se pencha en direction d'Ernaut.

- « As-tu bonne connoissance de cette pauvresse? Avaitelle bonne entente avec son époux?
- Je ne saurai le jurer sur Évangiles, messire, je n'ai pas souvenance qu'ils se soient bestanciés. Et lui ne m'a pas laissé impression d'être méchant homme.
- Saurais-tu en faire montrance au guet? A-t-il quelque signe reconnaissable? S'il est innocent, il va de sûr s'enquérir de sa dame, et peut-être demander justice. Dans le cas contraire, il cherchera à fuir...
- Si ce n'est déjà fait, messire Arnulf », rétorqua le juré à l'imposante barbe.

L'assemblée se tint coite tandis que le vicomte fixait son contradicteur, ne laissant paraître aucune émotion. Au bout de quelques instants, il se tourna de nouveau vers Ernaut, qui n'attendait que ce signe pour répondre.

- « Il n'est que pérégrin, sans rien de particulier, mais je saurais le reconnaître si je le voyais. Outre, nous avons quelques communs amis.
- Parfait, en ce cas, tu te tiendras au service du mathessep Ucs et de ses hommes. J'aimerais entendre l'homme dans deux jours, au prochain conseil. »

Après un signe de connivence adressé au chef des sergents, de nouveau appuyé contre les colonnettes de la fenêtre, Ernaut trouva une place sur un des bancs. Pierre de Périgord prit alors la parole, soucieux de soulever un point de détail qui le chiffonnait.

- « Ne faudrait-il pas en référer aux frères de Saint-Jean? Le lieu de découverte est de leur ban ¹² ce me semble.
- Pas pour crime de sang, maître Rainald. C'est bien à la Cour des Bourgeois du Roi de s'en occuper, répliqua André.
- Je suis d'accord, mais il ne semble pas déshonnête de montrer quelques égards. Les tenir informés. »

Le vicomte soupira, se frotta le menton.

- « Les frères de l'hôpital ont déjà leur suffisance de soucis en cette période de Pâques. J'ai grand doute qu'ils voient là pertinente nouvelle.
- Il s'agit tout de même de meurtrerie de pérégrin, messire Arnulf. »

Le vicomte allait répondre lorsque Rainald Sicherius crut bon d'intervenir :

« En ce cas, vu l'endroit et la nature de la victime, je dirais qu'il serait bon de porter aussi message aux chanoines du Saint-Sépulcre »

Pierre de Périgord leva les yeux au ciel, provoquant l'agitation de son confrère qui persista.

- « Ils sont concernés par le sort des marcheurs de la Foi autant que les frères de Saint-Jean..
- Cela n'a rien à voir, l'hôpital les accueille, les nourrit, prend soin d'eux. Et surtout, c'est aux marches de leur quartier que tout cela est arrivé.
- Parce que le souci des âmes que manifestent les chanoines vous semble inférieur?
- Certes non. C'est juste qu'ils n'ont guère à voir en cette affaire selon moi.
- Et par ma foi, moi j'affirme que l'on ne peut s'accorder avec l'un et négliger l'autre.
- Vous dites cela, car vous savez fort bien que tout ce qui entre dans les oreilles du prieur Amaury ne tarde guère

^{12.} Juridiction.

à traverser celles du patriarche Foucher! Nous ne sommes pas là pour jouer ses espies! »

Rainald fit mine de quitter de son tabouret lorsque le vicomte intervint, la main levée en guise d'apaisement.

- « Nous n'avons pas à prendre parti en ces querelles. D'autant que depuis le voyage du patriarche auprès de Sa Sainteté Adrien ¹³, la paix semble être de retour entre eux. N'allons pas agiter braises sous la cendre.
 - Qu'entendez-vous par cela?
- Que soit nous donnerons nouvelle à tous, sinon à nul d'entre eux. »

André de Tosetus s'éclaircit la voix pour attirer l'attention sur lui.

« Il ne serait guère prenant de leur porter message à tous. Ne serait-ce que pour avoir quelque savoir sur l'époux, ainsi que pour prévenir les fidèles. Certains pèlerins ne sortent guère hors l'église du Saint-Sépulcre et d'autres, malades, sont tenus en la clôture de l'hôpital. »

Le vicomte hocha le menton, attendant un contradicteur éventuel avant de donner des instructions précises en ce sens à Ucs de Montelhs et à l'écrivain. Puis ils passèrent à des questions financières, fort complexes, dont Ernaut se désintéressa bien vite. D'ailleurs, il voyait que le mathessep lui-même dodelinait parfois de la tête. Au contraire, certains participants dans la salle défendaient avec vigueur leur parti, détaillant les arguments sans fin. Certains d'entre eux semblaient être des professionnels, habitués à des formulations ampoulées et impressionnantes, rapidement ennuyeuses. Baset finit par se rapprocher d'Ernaut et lui fit signe de se pencher vers lui.

« Sais-tu pourquoi saint Yves est seul avocat en Paradis? »

Ernaut fit signe que non de la tête. Le sergent commençait à rire avant même de souffler la réponse.

^{13.} Adrien IV, pape de 1154 à 1159.

« Parce que s'il en était deux, ils ne feraient que parler et nul ne connaitrait plus la paix au Ciel. »

Baset ricana à plusieurs reprises, apparemment enthousiasmé par sa blague. Poli, Ernaut se força à sourire et à approuver de la tête comme s'il trouvait cela drôle. En l'occurrence, il trouvait surtout le temps long. Appuyé contre le mur du fond, il finit par s'assoupir. Le mouvement autour de lui le réveilla alors que la séance était levée.

Tout le monde s'était assemblé en petits comités et les discussions allaient bon train. Baset s'entretenait avec le mathessep et le vicomte quand Ernaut le retrouva. Arnulf le vit approcher et baissa la voix, de sorte que le jeune homme n'entendit que la fin de la conversation.

« ... Nous en rediscuterons lorsque Geoffroy sera présent. C'est prud'homme avisé pour pareils soucis. »

Sur cette dernière phrase, le vicomte salua rapidement les présents et sortit de la salle aussi vigoureusement qu'il y était entré. Le mathessep se rapprocha d'Ernaut pour lui parler, mais fut intercepté par l'écrivain qui avait apparemment encore des documents à lui présenter. Voyant que Baset ne manifestait pas l'intention de s'adresser à lui, le jeune homme attendit auprès des fenêtres.

Autour de lui, de nombreux bourgeois évoquaient l'attaque sur Panéas. Si Baudoin avait remporté une victoire dont il avait besoin, financièrement, et pour l'image de la couronne après tous les soucis avec sa mère, ils déploraient le fait que beaucoup de nouveaux venus aient poussé à une pareille opération. Cela risquait de déclencher des hostilités avec les Damascènes, avec lesquels la paix était établie depuis quelques années, à des conditions plutôt avantageuses en plus, avec le versement annuel d'un tribut en bon argent.

Tout à son pèlerinage, Ernaut n'avait pas réalisé que le royaume de Jérusalem avait une telle activité militaire alors même que des milliers de personnes le parcouraient simplement pour accomplir leurs dévotions. Il avait appris qu'au début de février il y avait eu une chevauchée au nord de la Galilée, mais n'en savait guère plus. Un autre groupe vint se placer plus près de lui et il perdit le fil, pour découvrir cette fois que les Égyptiens avaient voilà quelques mois écumé les côtes du pays, remontant assez loin et se livrant à des opérations de piraterie. Ils s'étaient emparés de plusieurs navires et cargaisons. L'un des interlocuteurs disait que maintenant qu'Ascalon avait été prise, il était temps de se doter de nefs pour régler son sort à la flotte infidèle qui menaçait sans cesse les rivages. Ce n'était bon ni pour les affaires ni pour le royaume selon lui, en insistant sur le premier point.

Très vite, ils changèrent de sujet, comparant leurs avanies respectives depuis quelques années, qui avaient entamé leur réussite, les amenant en deça de leurs espérances malgré l'évidente prospérité que leurs tenues proclamaient. Le vainqueur dans ce concours d'apitoiement fut un rouquin, avantagé par une relative surdité, qui racontait d'une voix forte les récents et violents tremblements de terre dans les territoires du nord. Il y avait perdu sa femme et de nombreuses balles de soie, et semblait tout autant désolé par les deux tragédies.

À aucun moment Ernaut n'eut l'impression d'être dans la cité sainte à quelques mètres du Sépulcre du Christ, à l'approche des fêtes de Pâques. Il aurait aussi bien pu se trouver aux foires champenoises ou normandes qu'il avait tant fréquentées avec son père. Lorsque Ucs de Montelh vint chercher Ernaut, ce dernier allait devenir incollable sur les différentes routes qui permettaient de payer le moins de péages entre Damas et Tyr.

- « Tu vas me compaigner voir quelques autres sergents. Histoire de leur dépeindre le mari.
- Y aurait-il moyen de s'offrir de quoi manger en chemin? », risqua Ernaut.

Le mathessep le dévisagea comme s'il avait vu une étrange bête puis sourit amicalement.

« Bien sûr, nous passerons par Malquisinat, cela ne fait pas grand détours pour se rendre à la Porte de David. »

Il asséna à Ernaut une grande tape dans le dos comme si ce dernier venait lui raconter une bonne blague puis l'invita d'un geste à quitter la salle à sa suite. Derrière eux, oublié par le mathessep, trottinait Baset, le regard sombre.

Après-midi du lundi 25 mars 1157

Les abords de la porte de David étaient très animés lorsqu'ils sortirent de la fortification après avoir entretenu quelques sergents. Principale entrée de la cité, il était toujours difficile de la franchir. Selon le moment de la journée, elle était encombrée d'animaux, de maraîchers portant leurs récoltes au marché, de caravanes marchandes, de groupes de voyageurs à pied, à cheval, en chameau. On s'y retrouvait, on s'y séparait, on y commerçait dans les premières échoppes aux alentours. Le tout sous la surveillance d'une porte fortifiée qui abritait les douanes royales.

Supervisant la cohue depuis leur vigie, les gardes lançaient de temps à autre une corde par-dessus le parapet pour qu'un gamin aille leur remplir une outre de vin contre une piécette pour le service rendu. Plusieurs écuries se trouvaient là également, hébergeant les montures des voyageurs, de ceux qui n'avaient pas la place chez eux, ou pas l'envie de s'en occuper eux-mêmes.

L'accès principal, la rue de David, partait droit en direction du mont du Temple, de l'autre côté de la ville. Très importante artère marchande, elle était encombrée d'étals qui débordaient des produits les plus variés, ne laissant que peu d'espace aux passants. Tandis qu'ils avançaient, de nombreux boutiquiers saluaient Ucs de Montelh, de façon parfois un peu trop empressée, et de temps à autre sans enthousiasme.

Ernaut s'interrogea sur les raisons de cette notoriété.

- « Êtes-vous né en la cité pour être si bien connus de tous?
- Non pas. Je suis arrivé avec l'ost du roi Louis de France, pour le secours d'Édesse ¹⁴.
- Je vous ai peut-être vu alors. J'ai passé mes enfances à Vézelay, où l'abbé Bernard est venu parler devant les hommes du roi justement.
- Je n'y étais pas, je l'ai rejoint par la suite, lors son voyage vers le sud. »

Ernaut se remémora la vaste assemblée qu'il avait admirée alors qu'il n'était qu'un enfant. Ses souvenirs étaient imprécis, il avait été à l'époque émerveillé par l'apparence des riches barons, des chevaliers qui se pressaient autour du pouvoir royal. Son père lui avait désigné les puissants réunis là, mais il n'avait gardé en tête presque aucun nom.

Des années plus tard, il s'était ému d'apprendre que beaucoup étaient morts en chemin et qu'ils n'avaient abouti à rien. La fière armée du Christ avait été réduite à néant dans les sables du désert devant la ville de Damas. Il en avait rêvé une fois, effrayé par les squelettes en haillons de soie, à demi ensevelis au pied de murailles immenses, du haut desquelles de noirs démons à forme humaine riaient. Il avait été très surpris d'apprendre que la cité victorieuse était désormais en paix avec le royaume de Jérusalem et lui versait même un important tribut chaque année. Un adversaire vainqueur acceptant de payer, quel étrange pays se disait Ernaut!

D'un autre côté, les infidèles de Damas étaient peut-être prêts à sacrifier une partie de leur richesse, qu'on estimait colossale, juste pour être tranquilles. De méchantes rumeurs prétendaient qu'ils avaient bien fait don d'une véritable fortune aux chevaliers du Temple du Christ pour qu'ils se retirent et convainquent l'armée des croisés d'en faire autant. Cette pensée vint à l'esprit d'Ernaut lorsqu'il aperçut deux manteaux blancs frappés de la croix rouge, arrivant dans

^{14.} Pour la Seconde croisade, en 1148.

leur direction. L'un d'eux était en civil, l'autre en tenue de guerre, portant haubert et baudrier. Ucs les remarqua aussi et indiqua au jeune homme :

- « Ils possèdent de nombreuses propriétés en ville, et c'est le temps des loyers pour eux aussi. Ils doivent effectuer un contrôle.
- Je pensais qu'ils n'étaient que guerriers voués au martyr.
- Que crois-tu? La guerre est fort vorace, en soudards, mais aussi en monnaies. Elle rapporte parfois, et coûte toujours. Les frères de Saint-Jean vont bien vite l'apprendre.
 - Que voulez-vous dire?
- Ils avaient pour usage de louer sergents d'armes, comme moi, pour leur protection et celle de leurs biens et propriétés. Désormais ils équipent frères chevaliers, des combattants qui portent le manteau noir de l'ordre.
 - Et cela est gênant? »

Ucs opina silencieusement.

- « Il existe déjà les frères du Temple pour batailler encontre les infidèles, il n'est nul besoin de faire soldats des hommes voués à servir pérégrins. On ne peut traire deux vaches de la même main.
- J'aurais cru que chacun ici aurait à cœur de voir des nouveaux guerriers de la Foi prêts à tenir le fer. »

Le mathessep grogna, à demi convaincu.

« La populace jase, tu sais. Personne n'aime que le soigneur se fasse guerrier. Dieu a choisi un rôle pour chacun, et il faut savoir tenir son rang. Sinon c'est perpétuelle fête des fols. »

Il s'arrêta.

« Lorsque frère Gérard tenait l'hospice des pauvres, il n'avait certes pas en tête de devenir fieffé seigneur. Ses héritiers finissent par se croire supérieurs au patriarche. D'aucuns pensent que le vieux Raymond perd le sens avec les ans. Sans compter que le connétable Onfroi lui a fait don de la moitié de Panéas désormais.

- N'est-ce pas normal qu'ils aient si grande renommée? On m'a dit que la fondation de l'Hôpital remonte au temps des anciens rois romains et que Christ lui-même y retrouvait ses disciples.
- Peut-être bien, moi aussi, j'ai ouï ces récits. Mais je n'y ai guère entendu parler de chevaliers portant harnois ni de combats la lance au poing. Il serait plus avisé de fieffer de vrais hommes de guerre plutôt que des servants de Dieu, voilà tout. »

Sur ce point, Ernaut ne pouvait qu'être d'accord. Comme tous les jeunes gens aventureux, il aurait rêvé de chevaucher l'écu au côté, la lance en main, pour aller conquérir des terres qu'il dirigerait ensuite depuis la forteresse qu'il léguerait à son fils. Il sourit, chaleureusement, bien qu'il soit jaloux du statut de son interlocuteur, un des hommes les plus importants de la sergenterie de la cité de Jérusalem.

Continuant leur avancée parmi la foule dense, Ernaut en profita pour détailler l'aspect de Ucs de Montelh. Il était vêtu d'une longue cotte de laine orange adroitement taillée, dont les bras, les poignets et le col étaient garnis de bandes d'un rouge vif, brodées en de délicats ornements floraux. Des chausses ajustées couvraient ses jambes et, s'il ne portait pas d'éperons dorés, il avait tout de même aux pieds des souliers bas, de peau noire, dont les décors de fil étaient désormais collés de poussière. Il se protégeait la tête d'un bonnet de feutre écarlate agrémenté d'une fibule. Et surtout, il arborait un magnifique baudrier sombre, réhaussé d'une boucle et d'un long mordant ornés d'argent. Ne dépassait que la poignée de son épée, à la fusée de cuir noir et au pommeau d'acier légèrement gravé, dont la sobriété indiquait bien qu'il s'agissait d'un instrument de travail quotidien.

Le mathessep s'arrêta au débouché de la rue du Patriarche qui partait sur leur gauche pour rejoindre le Saint-Sépulcre, vers le palais royal. Il stoppa Ernaut d'un geste et siffla un grand coup, attirant les regards des passants. Parmi eux, un rouquin se retourna et fit un signe à Ucs, révélant ainsi qu'il l'avait bien remarqué et l'attendait.

- « Il me faut te laisser, garçon. Je te ferai savoir si je requiers de nouveau tes services. D'ici là, porte-toi bien.
- Grand merci, maître Ucs, j'espère que vous attraperez ce maraud. »

En réponse, le chef des sergents leva les yeux au ciel d'un air dépité en acquiesçant puis s'éloigna rapidement. L'adolescent décida de retourner vers l'hôpital afin de voir son frère. Il en était ennuyé, mais il lui fallait expliquer à Lambert ses dernières occupations. Il en concevait autant d'excitation que d'anxiété. Son aîné n'était en général pas aussi enthousiaste que lui à l'idée de se mêler des affaires des autres. Prudent et circonspect, il rappelait sans cesse à Ernaut ses devoirs, ne lâchant jamais la bride à celui qu'il semblait considérer comme un jeune étalon fougueux. Néanmoins, ses conseils et remarques étaient souvent frappés de bon sens.

La ruelle d'accès à la cour arrière de l'hôpital était bondée. De nombreux pèlerins passaient là une partie de leur journée, prenant l'air tout en s'offrant l'opportunité de rencontrer des compatriotes. Régulièrement, les frères de Saint-Jean étaient obligés de ramener de l'ordre, l'exubérance des attroupements finissant par gêner le service et troubler la paix recherchée. Ernaut avait même entendu parler de combats de coqs qui avaient été organisés quelques mois auparavant. L'absence du grand maître, Raymond du Puy, parti demander le soutien du pape dans son conflit avec le patriarche, avait entraîné un relâchement général.

En cette période de Carême, en pleine Semaine sainte, tout était calme et la seule activité pratiquée était la discussion en petits groupes. Ernaut réalisa que le soleil frappait un angle de bâtiment inoccupé. Il choisit un tronçon de muret qui lui semblait indiqué pour un peu de repos. Bien qu'il en sache l'intérêt, il ne se sentait pas encore prêt à

affronter derechef Lambert et ses sermons. Il finit par fermer les yeux, se laissant bercer par le ronronnement ambiant et la douce chaleur qui montait des pierres chauffées. Il sursauta donc quand une main ferme vint lui taper sur l'épaule.

« Je vois que certains sont comme lézard! »

Le visage souriant de Gringoire la Breite ¹⁵, le cheveu blanc en bataille comme toujours, vint se dessiner sur le ciel. Il empestait le vin et postillonnait comme à son habitude, déclamant comme s'il s'adressait à un pâtre au fin fond de ses champs.

« Alors, garçon, comment te portes-tu depuis le mois dernier? »

Ernaut se leva et salua amicalement le marchand. Ce dernier avait une outre de vin à la main et la lui proposa tout en s'asseyant sur un bout du muret. Le jeune homme déclina d'un signe de tête et se poussa un peu pour son compagnon, clignant des yeux comme si on l'avait sorti d'un long sommeil.

- « Plutôt pas mal. On a eu quelques frayeurs avec Lambert, il a attrapé méchante maladie et les fièvres ne le lâchaient pas. Ça fait presque trois semaines que les frères de l'Hôpital s'occupent de lui. Il est maintenant sauf, il sortira bientôt.
- C'est comme moi, je viens de laisser ma pauvre Ermenjart à l'hôpital à deux pas d'ici. Elle s'est trouvée mal à Jéricho et j'ai dû louer deux mules pour la porter sur un brancard, elle m'arrivait plus à marcher et ne tenait pas en selle. »

Les yeux larmoyants, il avala une grande rasade, s'essuyant la bouche du revers de la main.

« Elle tenait à aller jusqu'à la grotte de saint Jean-Baptiste. En bien maintenant, j'espère qu'il saura intercéder en sa faveur! »

^{15.} Voir le premier tome, La nef des loups.

Ernaut tapota amicalement le bras de son interlocuteur et montra d'un mouvement ample les bâtiments monastiques qui les entouraient.

« Ne vous bilez pas, ils sont fort habiles. J'y vais chaque jour et je peux vous assurer qu'ils ont les meilleurs médecins à leur service. »

Voyant que sa remarque ne soulevait pas l'enthousiasme, il enfonça le clou, se frappant sur le ventre d'un geste démonstratif.

- « Et certainement aussi la meilleure mangeaille. Pour sûr, ça nous change de ce qu'on devait croquer sur le *Falconus*!
- C'est gentil à toi d'essayer de m'apporter espoir, garçon. Le fait est que je suis trop inquiet pour penser à autre chose.
- Et trop soûl aussi pour chasser tes sombres humeurs » pensa Ernaut par-devers lui.

La dernière remarque de Gringoire avait coupé court à la conversation et les deux compères restaient donc là, assis, les yeux dans le vague. Ils regardaient sans la voir l'effervescence qui régnait sur l'endroit, groupes de voyageurs et de pèlerins qui allaient et venaient dans les hôpitaux, découvrant émerveillés le lieu où ils résideraient quelque temps, assistant parfois un proche pour son entrée ou pleurant entre eux la disparition d'un ami ou d'un parent. Un rassemblement un peu plus large se formait progressivement à quelques mètres. Plusieurs fidèles parlaient de façon agitée et la discussion semblait rapidement s'enflammer. On faisait cercle autour d'un homme tenant un long bourdon ¹⁶ à la main, qui paraissait disproportionné eu égard à sa taille. Ernaut se tourna vers son compagnon.

« Je vous abandonne quelques instants, maître la Breite, si vous le voulez bien. Je voudrais savoir de quoi il retourne là-bas. »

^{16.} Bâton de marche, généralement orné, servant aux pèlerins.

Le marchand hocha la tête en acceptation, sans émettre le moindre son. L'alcool commençait à l'abrutir et il lui fallait déjà beaucoup de concentration pour conserver une station à peu près verticale sur son postérieur. L'adolescent se leva et rejoignit le groupe informel qui s'était constitué. Plusieurs personnes, apparemment tous des voyageurs, confrontaient leurs opinions sur la découverte du matin. L'un d'eux avait entendu des sergents du guet en parler et des curieux s'étaient assemblés autour de lui. Un garçon à l'œil torve était en train d'apporter de l'eau à son moulin, visiblement angoissé de se trouver ainsi propulsé sur le devant de la scène.

« On m'a dit que c'était pauvresse morte de faim ou de maladie. C'est malheureux, mais ça peut s'encontrer aussi céans, dans le royaume de Dieu. »

L'air affecté, un moustachu à l'accent chantant s'avança.

- « D'autant plus qu'on sait que moult sarrasins rôdent à l'entour.
- Quel rapport avec le fait qu'une malheureuse passe outre de faim ou de maladie? »

Le moustachu prit un air mystérieux, levant le menton en un éloquent signe d'incertitude. Tapant du bâton sur le sol empierré dans un mouvement emphatique, une vieille femme au visage avenant intervint à son tour.

« Ce serait tout de même bien triste pour une marcheuse de Dieu de succomber à quelques pas de la plus belle demeure du Seigneur sur terre. »

Elle conclut son intervention par un signe de croix, aussitôt imité par quelques dévots. Celui qui semblait être au centre du cercle la regarda comme si elle venait de proférer un juron en pleine messe.

- « Vous croyez qu'une pauvresse comme vous dites, elle aurait vêtements de bonne toile et bourse bien garnie pour un voyage?
- Elle n'a pas été détroussée? Vous en êtes acertainé? » Demanda une grosse femme à face de hibou.

Planté devant elle, le petit homme sec, au visage en lame de couteau, répondit en tapant du poing sur son bourdon, martelant sa déclaration comme s'il voulait la faire pénétrer de force dans les cervelles environnantes.

« Absolument certain! La gamine avait repéré les souliers, de frais ressemelés. En les tirant, elle a découvert qu'il s'y trouvait encore des pieds! »

Une bordée de « Mon Dieu », « Sainte Mère de Dieu » ou de plus prosaïques expressions ponctuèrent alors les échanges quelques instants. Le narrateur, pénétré de son importance, attendit que les visages redeviennent attentifs et les bouches silencieuses pour continuer, usant de toute sa science du discours.

« Elle était encore tout habillée, sa besace à l'épaule... intacte! »

Une voix féminine se fit entendre depuis l'arrière.

« Ne me dites pas qu'on l'a... »

Le conteur écarta d'un geste agacé cette proposition, soucieux de conserver son auditoire concentré sur son propre récit.

« Ça, je ne sais! Ce qui est bien sûr, c'est que le murdrier est un sacré furieux. »

Il bomba le torse et prit une profonde inspiration, tenant l'assistance suspendue au bout de ses lèvres. Il semblait se repaître avec une délectation morbide tandis qu'il prononça sa dernière phrase d'un air solennel.

« Sa gorge avait été entièrement écrasée, comme sa bouche. Pareil que si on l'avait écrasée à coup de pierres. Tout le bas de son visage n'était que viande et os broyés! »

Une nouvelle série d'exclamations, plus colorées et imagées que la première fusa soudain, chacun relevant le buste et reprenant son souffle après l'avoir trop longtemps retenu. Un silence respectueux s'installa quelques instants, que seul le moustachu osa finalement briser :

« Cela ne peut pas être l'œuvre d'un bon chrétien. C'est sûrement travail de sarrasin. On dit qu'ils... » Il hésita un instant, comme si la révélation qu'il allait faire était trop affreuse pour être exprimée ainsi en plein jour.

« ... Qu'ils mangent de la chair humaine! »

Sa remarque souleva un tollé vite suivi d'un tumulte où chacun s'acharnait à convaincre son voisin de la véracité d'un point de vue ou de l'autre. Ernaut avisa la femme à tête ronde à sa droite et un petit groupe de personnes âgées à sa gauche et opta pour un repli stratégique, hochant du chef en assentiment général tout en reculant peu à peu. Pour une fois, la retraite lui semblait le choix le plus pertinent.

Lorsqu'il fut enfin sorti de l'assemblée, il se retourna, pour se retrouver face au moustachu, qui errait justement en quête d'une oreille attentive. Ernaut marqua un temps, puis réalisa soudain que cela pouvait être pris comme une invitation, ce que l'attitude de l'homme lui confirma d'un coup d'œil. Il ne lui laissa pas l'opportunité de commencer.

« Je suis désolé, je dois m'occuper de mon vieux père, qui est là malade. J'avais oublié, je vous demande le pardon. »

Puis il planta là son interlocuteur sans attendre davantage et retourna auprès de Gringoire, qu'il trouva assoupi contre le pilier. Il posa les mains sur ses hanches et jeta un regard alentour.

« Des ivrognes et des excités! Il est beau le royaume de Dieu sur terre! »

Réalisant ce qu'il venait de dire, il regarda par-dessus son épaule vers le nord, une lueur d'angoisse sur le visage. Un peu contrit, il se repentit immédiatement de cette pensée blasphématoire, inquiet d'une telle provocation à quelques mètres de l'endroit le plus saint au monde.

Soirée du lundi 25 mars 1157

Lorsqu'il descendit les marches qui menaient vers le parvis du Saint-Sépulcre, Ernaut arborait sa mine des mauvais jours. Comme il l'avait redouté, Lambert l'avait vivement sermonné sur son attitude, déçu de le voir se lancer une nouvelle fois dans des aventures qui le dépassaient. Il craignait que la fréquentation de Régnier d'Eaucourt ne lui soit montée à la tête ¹⁷. Ils étaient là d'abord pour accomplir leurs vœux de pèlerins puis pour s'établir comme colons, pas pour se pencher sur des mystères qui en concernaient d'autres.

Ernaut lui avait bien répliqué qu'il trouvait une telle attitude bien peu chrétienne, qu'il ne cherchait qu'à rendre service et qu'il ne comprenait pas en quoi cela pouvait offenser Dieu. L'hospitalier en charge de la travée où était soigné Lambert avait fini par leur demander de parler moins fort, car ils dérangeaient les malades alentour. Excédés, les deux frères avaient échangé quelques paroles apaisantes avant de se séparer encore agacés.

Comme toujours, la rue était pleine de monde et il fallait jouer des coudes pour franchir la colonnade qui fermait au sud la placette donnant accès à l'église. En cette fin de journée, le soleil commençait à déserter l'endroit et les parties basses étaient désormais noyées dans l'ombre. Malgré tout on y rencontrait, comme à toute heure, quelques camelots installés à côté de leur natte, présentant des paniers de breloques et de babioles. On pouvait acheter des cierges, comme dans la voie à côté, des objets pieux, des souvenirs.

Il s'y trouvait également des marchands de victuailles, fruits frais, tourtes et pâtés. Certains pèlerins passaient beaucoup de temps dans le Saint-Sépulcre et n'en sortaient que pour s'approvisionner rapidement. Contre les absides des chapelles à l'ouest s'étaient installés quelques artisans qui proposaient de réparer chaussures et cottes à bas prix. Plusieurs fripiers vantaient les pièces de vêtement fatiguées qu'ils offraient à des prix modiques.

Parmi les petits groupes qui se tenaient là, Ernaut remarqua plusieurs hommes de couleur. Il avait été très surpris la première fois qu'il les avait vus, persuadé qu'ils

^{17.} Voir le premier tome, La nef des loups.

étaient tous mahométans. On lui avait expliqué qu'il existait un royaume chrétien, par-delà le désert, et qu'il abritait des disciples du Christ. C'était les descendants de la reine de Saba croyait-on, celle qui avait été subjuguée par Salomon. Les dévisageant de loin il s'arrêta un instant pour acheter un beau cierge à un des revendeurs. Il en choisit un assez gros, de bonne cire, qu'il souhaitait déposer pour son frère. Malgré toutes leurs dissensions, Ernaut n'était pas assez coléreux pour lui refuser l'aide de quelques prières pour accélérer sa guérison.

Sur les marches permettant d'accéder directement à la chapelle du Calvaire, en passant au-dessus des celle des Trois Maries, deux gardiens étaient affalés, discutant avec animation tout en surveillant d'un œil distrait le flot des pèlerins qui allaient et venaient. Une famille, certainement arrivée depuis peu était figée devant le bâtiment, admirant les vantaux de bronze, les tympans sculptés et peints qui les surmontaient. Comme ils parlaient le même dialecte français que lui, Ernaut entendit bien ce que le père expliquait aux enfants.

Les scènes faisaient allusion aux événements qu'ils célébraient alors, durant la Semaine sainte. Depuis la porte gauche, la plus à l'ouest, figurait la résurrection de Lazare, Jésus sur son âne, l'entrée à Jérusalem, le dernier repas avec les disciples et l'arrestation suite à la trahison de Judas. Le tympan occidental présentait la Vierge avec l'Enfant tandis que l'oriental était orné du plus beau des miracles, le Christ en majesté, ressuscité, avec Marie-Madeleine prostrée à ses pieds. Lambert avait traduit à Ernaut la phrase latine que Jésus tenait, extraite de l'évangile :

« Quid, mulier, ploras? Iam iam quem quaeris adoras. Me dignum recoli iam vivum tangere noli 18 ».

^{18. «} Pourquoi pleures-tu, femme? Tu es en train de parler à Celui que tu cherchais. Regarde Moi, digne et vivant, mais ne Me touche pas. », renvoie à l'évangile selon saint Jean, chapitre 20, versets 11 à 18.

Ernaut connaissait bien l'histoire, toute son enfance ayant été bercée des récits de la vie de Marie-Madeleine, dont le corps était conservé à Vézelay où il avait grandi.

Lorsqu'il pénétra dans l'édifice, la fraîcheur habituelle le saisit. Il bouscula plusieurs personnes, occupées à déchiffrer le texte sur la première tombe qu'ils avaient découverte. Ernaut l'avait fait en son temps, impressionné d'approcher la dernière demeure de ces rois de légende, héroïques devanciers, conquérants des territoires latins d'Orient. Il venait souvent se recueillir sur leurs dépouilles, cherchant l'inspiration, éprouvant aussi du plaisir à se remémorer leurs exploits. Depuis l'entrée on trouvait d'abord Foulque, où se situait le groupe de curieux actuels. Il était le père de Baudoin, l'époux de Mélisende dont la réputation alimentait encore bien des rumeurs, alors même qu'elle vivait désormais retirée de la Cour. Puis Baudoin le second, l'ancien comte d'Édesse, cousin des premiers souverains. Au-delà de la colonnade, on pouvait ensuite admirer la sépulture de Baudoin, le premier monarque latin de Jérusalem, frère du duc Godefroy. Celui-ci venait en dernier, au plus près du chœur. Au-dessus de sa pierre tombale, de petites colonnettes soutenaient un couvercle en gable, surmonté d'une croix.

Depuis qu'il était arrivé, Ernaut avait pu entendre toutes sortes de légendes sur le conquérant de Jérusalem. On le décrivait comme extrêmement pieux, ayant rétabli le service chrétien dans bon nombre d'édifices, ce qui n'intéressait que peu le jeune homme. Par contre, il était passionné par les récits de faits d'armes, les batailles la lance au poing, les forteresses rasées, les villes prises. On disait qu'il était capable de trancher en deux monture et cavalier d'un seul coup d'épée ou qu'il avait assommé un chameau d'une simple gifle. Sans nul doute, il constituait pour Ernaut le genre de modèle auquel il pouvait s'identifier.

Dépassant une nouvelle troupe de croyants habillés comme des Syriens, parlant une langue qui lui était

inconnue, il parvint finalement dans le chœur. À sa gauche il voyait la rotonde accueillant le Sépulcre du Christ, qu'il visitait fréquemment. Une foule de petits groupes de fidèles se pressait entre les piliers, le visage tourné vers les hauteurs, parfois plongé vers un recoin, tous s'extasiant devant l'endroit, imprégnés de sa majesté. Certains avançaient à genoux, d'autres sur de pauvres béquilles, de temps à autre aidés par un proche. Là où il se trouvait, Ernaut pouvait admirer la coupole loin au-dessus de sa tête, par la lanterne de laquelle une abondante lumière descendait. Il se dirigea vers la droite, face au chœur des chanoines.

L'abside était évidée par de nombreuses arcatures, surmontées d'une mosaïque saisissante, presque achevée. Le Christ, portant la Croix dans Sa main gauche, menait Adam vers le Paradis, entouré de ses disciples et de sa famille. Une inscription en latin courant sous ce décor lui avait été traduite par un clerc les premiers jours, mais Ernaut n'en savait plus guère la signification, pas plus que de celle qui ornait l'arc fermant le lieu. Il en avait retenu qu'il fallait prier Jésus car Il était ressuscité et, surtout, qu'il faisait des dons aux hommes. Ce dernier point lui avait particulièrement fait chaud au cœur.

Dans l'abside étaient disposés les sièges des chanoines, entourant la chaire du patriarche. Au-dessus de celle-ci une icône de la Vierge était flanquée de celles de saint Jean Baptiste et de l'ange Gabriel. Et devant se trouvait le maître-autel de l'Anastasis. De très nombreux croyants étaient assemblés là, priant à mi-voix ou en commun. Parfois, des clercs de plusieurs groupes organisaient quelques oraisons publiques. Tout cela sous la surveillance attentive de frères lais du Saint-Sépulcre qui veillaient à ce que les prérogatives des chanoines et du patriarche ne soient pas violées.

Toujours prompt à se moquer, Ernaut avait remarqué qu'ils renvoyaient presque systématiquement vers le tronc des offrandes quiconque avait un doute sur ce qu'il convenait de faire. Combien de fois leur avait-on conseillé de

brûler quelques cierges, de faire un don à l'autel et, bien sûr, de prier après tout cela. Il salua de la tête quelques personnes qu'il avait croisées lors de ses visites dans les lieux saints. On finissait fréquemment par retrouver quelques-unes de ses connaissances ici ou là. Il essaya de voir si l'époux de la pauvre défunte était là, sans conviction et sans succès.

Après avoir allumé et fixé sa chandelle sur un des candélabres, il s'agenouilla et entreprit de réciter quelques Ave Maria. Il savait la Vierge toujours prompte à intercéder en faveur des croyants sincères, ce que Lambert était sans nul doute. Ernaut ne s'aventurait guère dans ses prières en dehors du Pater, de l'Ave et du Credo. Il pouvait suivre des lèvres quelques autres, mais sans l'aide d'un prêtre, il était bien en peine de se les remémorer. Tandis qu'il récitait, concentré sur sa demande, il sentit une présence silencieuse derrière son épaule. Il jeta un coup d'œil et aperçut l'un des chanoines, reconnaissables à leurs tenues de laine d'excellente qualité et à leur tonsure soignée. Celuici avait une vingtaine d'années, le regard doux et le sourire chevalin. Voyant qu'Ernaut se signait, il comprit que ses oraisons étaient terminées et le salua d'une inclinaison timide du buste.

« Le bonjour, frère, je suis désolé de vous déranger en pleines oraisons, le père prieur Amaury ¹⁹ aurait grand désir de vous encontrer. »

Ernaut écarquilla de grands yeux.

« Pardon? Vous devez faire erreur, je ne suis que pauvre pérégrin bourguignon, et n'ai jamais eu affaire au père prieur. »

Le chanoine arbora un franc sourire, d'une oreille à l'autre.

« Je le sais, j'avais pour mission de vous trouver, vous êtes bien Ernaut, pérégrin de Vézelay? »

Ernaut hocha la tête, circonspect.

« Comment m'avez-vous reconnu? »

^{19.} Amaury de Nesle (? - 1180), patriarche de 1158 à 1180.

Le sourire redoubla, menaçant de se transformer en rire. Le jeune homme semblait surpris par l'énormité de la question. Il ouvrit les mains et les bras, mimant comme une grosse bête et allait s'expliquer quand Ernaut réalisa. Difficile de le confondre avec un autre en effet. Lorsqu'il s'enquit de la raison pour laquelle le prieur souhaitait le voir, il n'obtint qu'une réponse évasive. Il ne se pouvait tout de même pas qu'on convoque ainsi tous les pèlerins qui auraient blasphémé de temps à autre. Le prieur y aurait perdu ses journées! Dubitatif, il suivit donc le petit homme dans le déambulatoire qui entourait le chœur, longea la chapelle Saint-Nicolas puis franchit une porte et monta un escalier.

Là, il se retrouva dans un élégant cloître, qu'ils traversèrent, passant auprès d'un édicule en pierre qui donnait de la lumière dans la chapelle Sainte-Hélène située en dessous. L'endroit était particulièrement calme par rapport au reste de la ville. Quelques silhouettes se déplaçaient discrètement, chanoines et frères lais à leur service, la plupart du temps silencieuses ou parlant à voix basse. On entendait le pépiemement des oiseaux qui s'accrochaient sur les ressauts des bâtiments.

De l'autre côté de la cour, une vaste salle accueillait quelques bancs tournés et une chaire en bois sculpté et peint, posée sur une estrade. On avait suspendu au-dessus un crucifix et une icône de la Vierge. Un faux appareillage de pierre était dessiné sur les murs dans des coloris ocre. Un magnifique lutrin supportait un épais volume, ouvert, qu'était en train de survoler avec détachement un chanoine. Il avait une trentaine d'années, le visage massif, la mâchoire lourde. Son nez court et large était surmonté de deux sourcils d'un noir de jais. Le plus surprenant dans tout cela était son regard, extrêmement doux : deux iris clairs qui semblaient effleurer les choses sans jamais chercher à les brusquer. Sa tenue, d'un noir profond, habillait un corps qui aurait pu convenir à la guerre, mais qu'on avait contraint, par des

privations, à demeurer modeste. Il portait une belle croix émaillée autour du cou et à son doigt brillait une pierre sur un anneau. À l'entrée des visiteurs, il s'arrêta et, tendant la main, incita d'un geste Ernaut à s'approcher.

Celui-ci se dit au dernier moment qu'il devait sans doute baiser la bague en signe de respect. Ceci fait, le prieur alla s'assoir sur sa chaire. Il toussa plusieurs fois avant de prendre la parole tandis que son invité laissait errer son regard sur les images saintes au-dessus, n'osant pas fixer un personnage si important. Sa voix était grave, harmonieuse, modelée par des années de chant religieux.

« Tu dois avoir souci de te trouver devant moi, jeune homme. Demeure sans crainte, c'est en ami que je te reçois. »

Ernaut sourit à cette affirmation, manifestant son soulagement par un relâchement instantané de sa posture.

« On m'a prévenu que pauvresse avait encontré malemort voilà peu et que c'était pérégrine. Comme tu l'as connue, j'aurais aimé en savoir plus sur cette infortunée. Elle a été frappée aux marches de notre domaine, et je me sens donc d'autant plus coupable de ce qui lui est arrivé »

Un peu décontenancé, Ernaut lui raconta ce qu'il avait déjà déclaré à plusieurs reprises, sans trop se mettre en avant. Le prieur Amaury demeurait impassible, les mains croisées, les coudes posés sur les bras de la chaire. À un moment, un serviteur s'avança pour lui demander audience, lui susurra quelques mots à l'oreille avant d'être congédié d'un geste. Le prélat semblait répugner au moindre mouvement, en dehors du clignement lent de ses yeux.

En outre, il resta silencieux bien longtemps. Ernaut s'était tu sur de nombreuses hésitations, indécis quant à la conclusion qu'il devait faire de son récit. Il ne connaissait en fait la femme que de vue, l'ayant croisée quelques fois et il avait retenu son nom car elle était nommée ainsi qu'une amie de sa famille. Il ne savait rien de sa vie avant qu'elle ne reçoive la besace et le bourdon. Et même depuis lors, il

ne pouvait prétendre l'avoir beaucoup fréquentée. Le prieur sourit discrètement, de façon paisible et se leva pour de prendre la parole.

« Je comprends mieux l'agitation en ce début de Sainte semaine. Les malheurs frappent chaque fois sans prévenir, telle la foudre qui s'est abattue sur nous voilà une dizaine d'années ²⁰. Mais, ainsi que notre église, nous en ressortons grandis, magnifiés par l'effort que demande chaque nouvelle épreuve. Dans son malheur, cette malheureuse a trouvé un ami pérégrin, par-delà la mort. J'en suis bien aise. »

Ernaut acquiesça avec hésitation, pas tout à fait certain de bien saisir toutes les implications engendrées par cette affirmation. Il allait répondre lorsque le prieur continua.

« Sois assuré que le destin de chaque âme qui foule ce lieu saint nous tient à cœur. En cette période de recueillement et, bientôt, de joie, nous tenons à être présents aux côtés de ceux qui ont cheminé jusqu'à nous. C'est bien sûr devoir de tout chrétien, mais nous plus encore devons nous y tenir. »

Il marqua une pause, laissant le temps à Ernaut de bien apprécier ce qu'il sous-entendait.

« J'aimerais donc savoir si tu serais prêt à nous aider en cette tâche ardue. »

Sans qu'il ne puisse se l'expliquer, Ernaut eut tout à coup l'impression d'être une musaraigne face à un gros chat. Il ne pouvait décemment répondre par la négative à une telle question. Il hocha donc la tête, avec toute la conviction qu'il pouvait manifester, glissant un « Bien sûr » quelque peu hésitant.

« Je te mercie, jeune homme. Cela échauffe le cœur de savoir que d'autres sont prêts à mettre leurs pas dans ceux du Christ. »

Il s'arrêta encore une fois, se penchant en avant et modulant sa voix avec doigté :

^{20.} Le 6 janvier 1146, elle a frappé l'église du Saint-Sépulcre et Sainte-Marie du Mont-Sion.

« De façon à pouvoir être le plus efficace possible dans notre bataille contre le démon, il me serait agréable d'être informé si grande nouvelle t'apparaissait. Si tu en as l'occasion, de temps à autre, laisse donc quelques messages à mon intention à l'un de mes frères. Peut-être enverrai-je après toi un coursier quérir nouvelles de temps à autre si le besoin s'en fait sentir. »

Il fut interrompu par le carillonnement d'une cloche, toute proche.

« Je suis désolé, il me faut mettre fin à l'entrevue, voilà vêpres qui sonnent et je me dois de m'apprêter pour l'office. Mille grâces de ton aide, jeune Ernaut. Que le Seigneur t'accompagne. »

Il lui tendit la main et fit signe au jeune chanoine d'approcher. Il était visiblement resté dans les environs tout le temps de l'entretien. Ernaut baisa l'anneau et se retira poliment, s'inclinant à plusieurs reprises. Tandis qu'il repartait vers la sortie, il se risqua à demander :

- « Voilà fort impressionnant prélat. Jamais je n'aurais cru avoir l'honneur de parler avec lui.
- Le père Amaury est homme du verbe. Il aime parler et sait bien le faire.
- Certes. Pourtant je vois mal en quoi modeste pérégrin tel que moi peut lui être d'usage. »

Le chanoine esquissa une rapide grimace de mécontentement avant de répondre.

« Nous sommes tous fort inquiets de ce qui se passe dans le quartier. Les frères de Saint-Jean ne se contentent pas de faire don de marcs d'argent à Sa Sainteté Adrien. Tout leur est bon pour nous affaiblir. »

Avant qu'il n'ait le temps de demander des éclaircissements, Ernaut était à la porte. Le chanoine le congédia d'un signe de tête affable et lui ouvrit le passage. Lui aussi devait être pressé de rejoindre la congrégation pour l'office. Ernaut sortit donc après avoir rapidement salué. Pour sa part, il n'avait qu'une envie : trouver de quoi

manger en rentrant chez lui au plus vite. La journée avait été bien longue et même lui aspirait à un peu de repos.

Chapitre 2

Jérusalem, parvis du Saint-Sépulcre, matin du dimanche 14 avril 1157

Déconcerté par sa discussion, Ernaut s'éloigna de quelques pas du saint Sépulcre, le visage fermé. Il alla s'asseoir sur le sol, dans la galerie, un peu à l'écart. Il savait que le chanoine avait raison, ce qui ne faisait que renforcer son trouble. Le pèlerinage jusqu'à Jérusalem et sa visite dans différents lieux de culte avaient été requis pour son bien et le Salut de son âme.

Comme un baume longtemps attendu sur une plaie vive, ce voyage devait apporter de la paix dans sa vie. Il avait donc assisté, avec le plus de sérieux et d'application dont il était capable, à toutes les cérémonies, baisé les tombeaux de nombreux saints censés intercéder en sa faveur. Mais le mal avait fait une telle irruption dans ce moment sacré qu'il n'avait pu le négliger et le mettre de côté. Certain de son bon droit, et confiant dans ses capacités, il avait eu le désir de joindre ses efforts à ceux des forces du Bien, pour repousser les démons qui profanaient ces lieux.

Les célébrations de Pâques apportaient l'espoir aux fidèles, qui voyaient le Messie triompher de la Mort, après sa crucifixion pour les Péchés du monde. Ernaut n'avait jamais tout à fait compris comment cela fonctionnait, mais il

se souvenait qu'il s'était toujours senti ragaillardi après ces quelques jours, comme purifié de l'intérieur, apaisé par les perspectives d'un avenir meilleur une fois ces mystérieuses cérémonies terminées. Et le saint Sépulcre était l'endroit où tout s'était réellement déroulé, où le corps du Christ avait attendu sa Résurrection.

Non loin de là se trouvait le Golgotha, où il avait été mis en croix. Les milliers de pèlerins qui venaient chaque année se recueillir en étaient les vivants témoins, nulle place n'était plus sainte sur terre pour les chrétiens. Ils voyageaient depuis fort loin pour avoir le privilège d'entendre la messe en ce lieu, de toucher le tombeau, de faire quelques offrandes. Le Sacré s'incarnait en cet endroit où les plus grands mystères de leur Foi s'étaient déroulés.

Jérusalem, abords du change latin, début de matinée du mardi 26 mars 1157

Partout dans la ville, les célébrants appelaient à l'office de prime et le vacarme des cloches couvrait l'activité humaine. On n'entendait même plus le pépiement des oiseaux qui voletaient d'une corniche à l'autre, attendant avec patience que des miettes soient égarées pour se jeter dessus en un attroupement confus. Occupé à remplir son panier, Ernaut ne prêta guère attention à l'appel à la prière. Il avait été pourtant enthousiasmé lors de leur arrivée par l'incroyable quantité d'églises et de couvents édifiés là. Puis, avec le temps, il s'était amusé de ce que certains prêtres faisaient sonner leur office les premiers, de façon à attirer le plus d'ouailles possible. Il avait fini par s'y accoutumer et, comme la plupart des habitants de Jérusalem, cela ne lui servait guère plus qu'à repérer le moment de la journée.

Il avait désormais ses habitudes et la vie trouvait sa routine. Pour l'heure, il s'achetait des rissoles à jour de poisson, sorte de beignets aux fruits qu'il appréciait tout spécialement. C'était censé être un plat de jour « maigre », donc adapté au carême et pourtant il incitait au péché de gourmandise. Ernaut se fournissait généralement aux mêmes endroits et entretenait des relations cordiales, presque amicales, avec la plupart des charcutiers, pâtissiers et cuisiniers qu'il fréquentait.

Il avait une affection toute particulière pour Margue l'Allemande qui, comme son nom ne l'indiquait pas, était originaire de Normandie, arrivée là encore enfant. Veuve entre deux âges, elle avait un tempérament volontaire et une gouaille qui parvenait parfois à impressionner Ernaut. Et elle savait accommoder les plats avec tellement de talent! Elle était présentement occupée à l'arrière de la petite boutique sombre, en haut de la rue du Mont Sion, peu loin du Change latin, surveillant le contenu des paniers que son marmiton avait rapportéé du four situé à l'étage d'un bâtiment tout près.

D'une certaine corpulence, elle était rapidement en sueur et le torchon qu'elle avait glissé dans sa ceinture servait autant à lui éponger le front qu'à essuyer ses mains. Alors qu'elle se retournait, les bras chargés de fouaces ¹ dorées, elle sourit en remarquant le jeune géant appuyé l'épaule contre son pilier, obligé de se pencher pour voir l'intérieur de l'échoppe. Elle lui lança, tout en clignant de l'œil :

- « Ça alors, on a planté nouvel arbre dans ma rue?
- Ne t'inquiète pas, maîtresse, je ne prendrai pas racine! C'est seulement la faim qui m'a mené ici. »

Elle posa son butin sur l'étal, répandant une bonne odeur de pâte chaude et de beurre et fit semblant de minauder.

- « Oui, je vois, tu n'as aucune sorte d'amitié pour moi, tu n'obéis qu'à ton gros ventre.
- Non, pas uniquement! Il y a moult échoppes bien agréables pour cela. Mais pour rien au monde je ne voudrais passer au-devant de toi sans faire salut. »

^{1.} Brioches.

Margue dodelina de la tête en faisant claquer sa langue et écarta son voile à l'aide de son avant-bras.

« C'est ça, c'est ça. T'es mignonnet! »

Ernaut cherchait une réponse spirituelle à faire lorsqu'une bousculade attira son attention au bout de la rue, en contrebas. Des lances montaient parmi la foule depuis la porte du Mont Sion, et quelques casques pointaient. Derrière ce petit groupe, un cavalier en gambison ² de soie avançait au pas, rendant parfois de la main un salut lancé par un commerçant. Margue se pencha par-dessus son éventaire pour voir ce qui se passait.

- « Ah!? Ce n'est que le vicomte Arnulf. Il pourrait tout de même démonter quand il passe en venelle. Ce n'est pas si large!
 - Surtout avec la foule en ces temps de mangeaille.
- D'un autre côté, il doit mieux voir de là-haut. On dit qu'il a œil de rapace pour dénicher fraudeurs. D'ailleurs je le préfère encore au mathessep. Celui-là, il ne pense qu'à obtenir faveurs en échange de sa bienveillance.
- Étrange, il m'a fait bonne impression. Je l'ai vu hier. Auprès de la pauvresse, il tentait de réconforter la pauvre gamine qui a trouvé la dépouille de la pérégrine. »

Le visage soudain déformé par une grimace boudeuse, Margue lâcha dans un rictus :

« C'est bien parce que tu n'as pas à subir son joug. J'ai dans la rue quelques compaings qui pourraient t'en causer deux mots, de ce bâtard. »

Réalisant ce dont Ernaut venait de parler, la femme se rapprocha et reprit un peu moins fort, s'exprimant du bout des lèvres, ainsi qu'elle l'aurait fait d'un sujet qui lui soulevait le cœur.

- « Je ne sais pas si tu as ouï : il se dit que cette pauvre femme aurait été victime d'un sarrasin!
 - Tu crois?

^{2.} Vêtement rembourré généralement porté sous le haubert de mailles.

— Je ne sais, beaucoup d'entre eux auraient grand dépit du tour que le roi leur a joué à Panéas en début d'année. Noradin³ lui-même aurait ordonné à des murdriers de venir venger les leurs. Elle ne serait que la première, grand massacre serait prévu pour le jour même de Pâques, dans le Saint-Sépulcre! »

Elle appuyait son discours d'un hochement de tête grave. Ernaut écarquilla les yeux et se gratta le nez, un peu circonspect.

- « Je ne vois guère comment ils pourraient faire.
- Toi, tu es jeune et bien bâti, alors forcément tu n'as jamais peur de rien. Mais crois-en une vieille folle comme moi : ces maudits païens trouvent toujours adroite façon de nous nuire. »

Achevant sa diatribe par une tape amicale enfarinée sur l'épaule d'Ernaut, la cuisinière s'éloigna alors, les sourcils froncés, inquiète apparemment de ce que faisait son apprenti à l'arrière. Se plaquant contre le pilier de la boutique, Ernaut observa le cortège des hommes d'armes et admira la prestance du vicomte tandis qu'il chevauchait paisiblement au milieu de la foule agglutinée.

Croisant un instant son regard, il baissa le chef respectueusement et obtint un hochement de tête approbateur en retour. Puis, déposant les quelques mailles ⁴ pour régler ses achats, il s'éloigna tranquillement après avoir salué amicalement l'employé qui avait garni son panier.

Il avait comme d'habitude l'intention de rejoindre la cour intérieure de l'hôpital par le passage depuis la rue de David, afin d'aller voir son frère. Le carrefour à la croisée des deux principales artères de la cité était comme toujours extrêmement fréquenté. La présence du change latin n'arrangeait rien, avec tous les voyageurs récemment arrivés pour Pâques. Par ailleurs, les trois ruelles qui

^{3.} Nūr ad-Dīn, fils et successeur de Zankī, homme d'état et chef de guerre d'origine turque (vers 1117/8 - 1174).

^{4.} Petite pièce de monnaie, de faible valeur.

partaient vers le nord, la Rue aux Herbes, Malquisinat et la Rue Couverte abritaient le plus important groupement de boutiques d'alimentation de la ville. On y trouvait de quoi se restaurer et s'abreuver à toute heure, des plats chauds et froids, selon des recettes en provenance d'Europe et d'ailleurs. Pourtant, l'agitation était plus intense qu'habituellement et les regards suspicieux des gardes surveillant le change inquiétèrent Ernaut.

Interrogeant un jeune garçon de course qui transportait un lourd panier empli de miches de pain, il apprit qu'on venait juste de repérer une nouvelle femme assassinée non loin de là, dans le marché aux volailles et au fromage à l'angle sud-est du Saint-Sépulcre. Incapable de résister à la curiosité, il partit droit vers le nord, oubliant sa résolution d'aller voir son frère. Il était en partie excité par la situation, mais également anxieux de découvrir qui était la victime. Il espérait secrètement, certainement comme la plupart autour de lui, que cela n'était pas une de ses connaissances.

La foule était de plus en plus dense en avançant, à tel point qu'il fallait se contorsionner pour s'approcher. Au débouché de la rue du Sépulcre, les curieux amassés avaient complètement bloqué le passage. Des rumeurs parcouraient l'assemblée, parlant de démons s'en prenant aux femmes. La description du corps devenait plus horrifique à chaque fois qu'elle était transmise et répétée. Certains pèlerins commençaient à s'agiter, invectivant un jeune homme casqué, le visage fin, qui se tenait à l'entrée du marché. Assez grand, il portait une épée au côté et ses yeux clairs cherchaient en tout sens une échappatoire à ce qui se transformait peu à peu en émeute. Anonymes, quelques cris fusèrent : « Que fait le roi? », « Réagissez, par la barbedieu! », « Combien en faudra-t-il? », « Punissez ces maudits païens! ».

Certains interpelaient même directement le sergent :

« Ça fait la seconde en deux jours! Lança une voix excitée, soutenue en chœur par les autres.

- À quoi sert le guet si on n'est même pas sauf en plein Jérusalem? Ajouta un second.
- Quand le berger se repose, le loup chie de la laine » renchérit un gros homme à face rubiconde, les poings posés sur les hanches.

Son panier toujours à la main, Ernaut força le passage, bousculant sans ménagement ceux qui le gênaient. Il eut droit à quelques œillades rageuses et plusieurs coups de coude agacés, mais, indifférent, il parvint sans encombre au premier rang. Le voyant s'approcher, le sergent eut un regard inquiet, sans reculer pour autant et cria d'une voix qui se voulait assurée :

« Demeurez cois. J'ai envoyé quérir le vicomte, nous allons nous occuper de cette pauvresse. »

Pour toute réponse, il n'entendit que des grommellements et des invectives. Un pèlerin portant besace et bourdon, large d'épaules, le regard franc, rétorqua :

- « On voit bien que vous ne faites mie. Allez-vous laisser nos femmes se faire meurtrir?
- Certes pas. Nous œuvrons de notre mieux. Il se trouve tellement de voyageurs en la cité qu'il nous faut du temps.
- Foutaises! Elle a eu droit à du temps, la morte? On est soucieux pour nos femmes, nos filles, nos mères! »

Un acquiescement général gronda, comme une sourde menace qui vrombissait alentour. Resté muet jusque-là, Ernaut fit face à l'homme :

« C'est ta femme qui a été meurtrie? »

Le pèlerin fut un instant décontenancé par la question, puis inquiété par la taille de son contradicteur. Son élocution était plus hésitante lorsqu'il répondit :

- « Non... Pourquoi pareille question?
- Parce que si elle n'est point de ta parentèle, tu n'as nul droit de demander justice, crâne de puce.
 - Que me contes-tu là? Cela n'a rien à voir...
- Bien sûr que si. Tu es là à crier comme goret, à quémander justice. A-t-on touché les tiens? »

L'homme secoua la tête en dénégation et s'apprêtait à répondre, mais l'adolescent ne lui en laissa pas le temps.

- « Alors laisse les hommes de la Cour du roi œuvrer plutôt que chercher noise. . .
- Et qui va protéger mon épouse, ma fille? Il y a démon en cette cité et nous demandons au roi d'agir.
- Je suis aise d'apprendre qu'il te faut chevalier couronné pour mettre à l'abri ta parentèle. Il me semblait qu'un homme digne de ce nom saurait défendre les siens. Peut-être n'es-tu qu'un escouillé en ce cas... »

La remarque arracha quelques rires alentour. Le provocateur accusa le coup, cherchant une répartie. Ne laissant aucune chance à son adversaire, Ernaut s'avança d'un pas, se tournant face à la foule pour faire front avec le sergent.

« Entendez-moi, j'ai nom Ernaut, j'ai pérégriné depuis Vézelay jusqu'en cette sainte cité. Comme vous tous, j'ai eu grande peine à la mort de la première marcheuse de Dieu. Et je suis touché de cette nouvelle meurtrerie. Mais j'assure devant vous que la Cour s'en préoccupe, et m'a questionné fort avant sur la première femme, que je connaissais quelque peu. Si des familiers veulent demander justice, je suis prêt à jurer qu'ils seront entendus par le vicomte et les bourgeois. Que quiconque pense que je parle de déshonnête façon s'avance et me face affront maintenant. »

Quelques regards circonspects se détournèrent, les chuchotements remplacèrent les cris. Le querelleur avait reculé, mais continuait à fixer Ernaut d'un œil noir. Une agitation reprit depuis la rue du Sépulcre, les curieux étant bousculés par un serviteur enturbanné, clairement autochtone. Derrière lui tentait de se faufiler une silhouette drapée de noir. Le petit chapeau de feutre blanc surnageait à peine, mais rien ne semblait l'effrayer. Lorsque frère Garin put trouver un peu de place, il lança de sa voix habituée à commander :

« Eh bien, eh bien! Qu'avons-nous là, mes frères? Est-ce bien lieu et place pour chercher rixe? »

Il sourit à Ernaut et au sergent, avant d'affronter la foule, confiant dans son autorité.

« Voyons mes frères, à quoi sert-il de s'agiter ainsi? N'ajoutons pas la violence outre la violence. »

Hésitants à s'en prendre à un homme de Dieu, les plus vindicatifs abandonnèrent et la pression retomba graduellement. L'agitation commençait à se faire moins forte et la foule moins dense, les derniers curieux arrivés repartaient, scindés en petits groupes, commentant entre eux l'événement. Frère Garin s'avança et salua le sergent ainsi qu'Ernaut.

« Par ma foi, jeune Ernaut, tu sais tout de même te rendre utile, d'aucune fois. »

Son sourire était amical, son regard inquiet malgré tout.

- « Alors, sergent, est-ce encore une pauvresse qu'on a trouvée?
- Oui, répondit le sergent, l'air contrarié. Découverte en une petite échoppe oubliée qui sert peu ou prou de débarras. »

L'hospitalier se tordit les lèvres quelques instants avant de poursuivre, d'une voix hésitante :

- « Vous croyez que c'est le même...
- Sans nul doute aucun. De même elle n'a pas été dépouillée et son visage pareillement écrasé. Tout n'est que bouillie sanglante. »

Frère Garin hocha la tête.

- « Quel horrible spectacle en cette semaine qui devrait être joyeuse! Avez-vous prévenu quelque officiel?
- Le vicomte doit être informé désormais. J'attends juste des renforts pour emporter la dépouille.
- Fort bien. Je me tiendrai à l'hôpital pour la préparer. À plus tard, sergent. »

Puis il reprit le chemin de l'hôpital par la rue du Saint-Sépulcre, suivi de son serviteur. Ernaut se tourna vers l'homme d'armes.

- « Peut-être pourrais-je la reconnaître aussi, si je peux voir.
- Comme tu le veux, la scène n'est guère attrayante. Je peux t'y mener si tu y tiens. »

Le jeune homme renifla et fit mine d'hésiter, mais la curiosité fut la plus forte, il opina du menton.

Tandis qu'ils avançaient dans le marché, à peu près vidé de ses clients, le sergent tendit la main.

« Grand merci pour ton soutien, jeune Ernaut. Sans toi je ne sais ce que j'aurais pu faire. On me nomme Eudes, Eudes Larchier. »

Ernaut accepta la poignée et serra vigoureusement.

- « C'est moi qui ai reconnu la pérégrine hier, que le mathessep a interrogé.
- On m'avait dit qu'il s'agissait d'un grand gaillard, je le vois donc de mes yeux répondit le sergent, le visage rapidement éclairé d'un sourire. »

Ils arrivèrent alors dans un recoin où des paniers déchiquetés et tout un fatras de vieux objets partiellement décomposés finissaient de pourrir, mêlés à de la paille, de la terre et des déjections d'animaux.

Abandonné dans une posture grotesque, les pieds en l'air et le buste ramassé sur le sol, cachant à demi la tête, le corps avait été une nouvelle fois hâtivement recouvert. Malgré toute sa bonne volonté, Ernaut ne put s'assurer qu'il connaissait la pauvre femme. Il s'en excusa auprès d'Eudes, qui compatit volontiers, le visage révulsé à cette vision.

- « Tu devrais peut-être nous compaigner à l'hôpital. Une fois lavée de ces immondices, peut-être sa face éveillera-t-elle quelques souvenirs...
 - Pourquoi la confiez-vous aux frères?
- C'est l'usage. Ils prennent soin des corps et des âmes de tous les pérégrins. Nous leur portons ceux qui meurent en

la cité. Au moins connaissent-ils chrétienne demeure pour leur dépouille.

— N'y a-t-il possibilité d'exposer son corps quelque temps en une chapelle, voir si des familiers la reconnaissent? »

Eudes, visiblement ennuyé par la question, soupira d'un air triste.

« Cela nous est difficile. Il y a déjà tant à faire pour les vivants et si peu pour s'acquitter des tâches. »

Le jeune homme marqua un temps, plissant les yeux, contrarié par ce qu'il croyait comprendre.

« Alors vous n'allez pas chercher le coupable? »

Le sergent hocha la tête d'un air désolé.

- « C'est pas notre rôle, mon garçon. C'est à la parentèle de se débrouiller, s'ils trouvent le mécréant et veulent l'accuser publiquement.
- Les chanoines du Saint-Sépulcre sont fort inquiets de ce qui se passe, ne faut-il pas répondre à leurs attentes?
- On a déjà suffisamment à faire avec les tâches habituelles, surtout en cette période. Si en plus on devait courir après les fous meurtriers...
 - Qu'est-ce qui vous dit qu'il est fou? »

Le sergent haussa les épaules et, le visage dépité, ouvrit les mains en signe d'impuissance.

« Le corps lui-même! Si ce n'était la trace du poignard, j'aurais cru que c'était œuvre de bête. Pareil acharnement, seul un damné en est capable. Je peux comprendre qu'on plante sa lame au parmi d'un adversaire, mais de là à le massacrer alors que son âme a déjà quitté les chairs! »

Un autre sergent, un peu âgé, demeuré à l'abri près du corps, hésita un instant avant de formuler à voix haute l'hypothèse qui venait de faire jour dans son esprit.

« Ou alors il voulait peut-être éviter que le corps soit en bon état pour le Jugement Dernier. »

Ernaut et Eudes tournèrent la tête vers le vieil homme au regard inquiet. Il avait l'air d'être effrayé par l'idée qu'il venait d'avancer et mangeait nerveusement sa lèvre supérieure, au risque d'avaler quelques poils de sa longue moustache grisonnante. Eudes se gratta la nuque, réfléchissant quelques instants à une proposition qui n'était pas si saugrenue, dans la ville Sainte.

« En ce cas, il devait avoir bien horrible haine envers elles, pour les damner à jamais! »

Matinée du mardi 26 mars 1157

La pièce était grande, éclairée par une poignée d'ouvertures en hauteur, partiellement occultées par des claustras. L'odeur qui y régnait était désagréable, malgré la présence de plusieurs petits braseros sur lesquels brûlaient quelques plantes aromatiques. On sentait les effluves douçâtres de décomposition, brassage souffré issu du mélange s'échappant des chairs mortes, des gaz des viscères, des déjections des patients décédés. Ce n'était pas la saveur métallique du sang, mais une puanteur bien plus âcre, fort poisseuse, très insidieuse. Elle semblait suinter des parois, jaillir des meubles, s'exhaler du sol et s'imprégner dans tous les vêtements de ceux qui y entraient.

Une trentaine de tables étaient posées en plusieurs rangées, accueillant chacune un cadavre, parfois enfermé dans un linceul, ou simplement recouvert d'un drap de toile grossière. Une demi-douzaine de valets étaient occupés à manipuler les corps, les nettoyer. Puis ces derniers étaient portés en une petite salle faisant office de chapelle, laissés à la bienveillance d'un Christ en croix, éclairés de quelques chandelles de suif et de cire.

Eudes Larchier semblait indifférent à l'atmosphère sinistre de l'endroit, seulement gêné par l'odeur fétide qui s'y déployait. Il se pinçait nerveusement le nez de façon régulière, attendant d'avoir la réponse d'Ernaut. À leur côté, frère Garin patientait, l'air débonnaire, surveillant du coin

de l'œil les domestiques affairés. Ils avaient été menés dans la salle de l'hôpital où l'on préparait les défunts avant de les inhumer. Il s'en trouvait parfois plusieurs dizaines dans la journée, selon les moments.

Ainsi que l'avait expliqué Eudes, tous les inconnus, les pauvres, les malades, les voyageurs qui n'avaient personne pour veiller sur eux, étaient récupérés, lavés, arrangés. Soucieux de leur garantir un corps pour recevoir leur âme au jour de la résurrection et du jugement dernier, les frères de Saint-Jean ne négligeaient pas leurs patients une fois leur âme partie. La défunte avait donc été longuement préparée, les soigneurs ayant eu grande peine à redonner un visage humain à ce qui n'était plus que chairs meurtries et os broyés. Plusieurs bandages maintenaient au mieux les parties qu'ils avaient reconstituées. Après un bon moment à tenter de retrouver ce que pouvaient être le nez, la bouche, ou le menton avant d'être pareillement massacrés, Ernaut remit le drap en place et confirma la connaître.

- « Elle était pèlerine françoise, je ne saurai affirmer d'où. Je crois qu'elle faisait partie du même groupe que l'autre.
- As-tu souvenance d'autres de leurs compagnons, demanda Eudes, se mordant la lèvre.
- Je ne saurais les décrire, mais pourrai les reconnaître. Plusieurs hommes, avec enfants, les compagnaient.
- Comment se fait-il que nous n'ayons aucune demande de la parentèle en ce cas? Que leur est-il tous arrivé? »

Le silence fut la seule réponse qu'il obtint. Ernaut se demanda s'il lui fallait prévenir le prieur du Sépulcre de cette nouvelle découverte. Ils avancèrent lentement vers la sortie, guidés par Garin. Celui-ci les mena à travers un dédale de salles, de couloirs et d'escaliers jusqu'à rejoindre un petit groupe qui discutait dans une courette entourée d'une jolie colonnade sur trois côtés.

Des étourneaux sansonnets sifflaient aux abords, occupés à installer leurs nids dans les corniches supérieures. L'impressionnante quantité de fientes déposées sur le sol et les reliefs des murs attestait de l'ancienneté de leur présence. Prudent, Ernaut ne s'aventura pas au-delà de la galerie couverte. Il se trouvait là un chanoine habillé de la même tenue noire de qualité que celle qu'Ernaut avait vue la veille, certainement un des religieux du Saint-Sépulcre. Le jeune homme esquissa un discret sourire, amusé de la rapidité de réaction du pouvoir canonial.

Le frère était assez âgé, un peu ventripotent, le visage rond avec des yeux fatigués, soulignés d'épais cernes. Sa calvitie ne lui laissait que peu de chance d'afficher une tonsure bien visible. Il se présenta comme Giraud. À ses côtés, un soldat arborait une épée tenue dans un fourreau suspendu à un baudrier assez sobre. Sa cotte, de belle facture, était assez simple pour ne pas paraître luxueuse, mais suffisamment pour montrer son statut, certainement élevé. Ernaut nota néanmoins qu'il ne portait pas d'éperons dorés. Il avait les cheveux mi-longs, et une barbe taillée avec soin, en pointe. Avec ses larges bajoues, son nez en trompette semblait minuscule, surmonté de petits yeux ronds. Il parlait en faisant de grands gestes à leur entrée. On lui présenta comme maître Fouques, un des hommes du vicomte Arnulf.

Enfin, de haute stature, soulignée par son ample manteau noir frappé de la croix blanche de l'Hôpital de Saint-Jean, un frère au visage émacié observait ses interlocuteurs sans desserrer les lèvres. Ses yeux caves et ses joues creusées renforçaient l'impression maladive de tout son corps. Sa barbe, pourtant visiblement soignée, était miteuse, et quand il parlait, une odeur atroce s'échappait de sa bouche, où ne trônaient que quelques chicots brunâtres. Ses manières et son élocution étaient néanmoins très distinguées lorsqu'il salua, indiquant qu'il se nommait Matthieu. Garin termina les présentations et, d'un geste, fit comprendre à Ernaut de se tenir en retrait, silencieux.

Apparemment, le souci était de savoir comment gérer le problème autour de ces femmes assassinées. On les retrouvait dans des zones qui tombaient sous la juridiction normale du Saint-Sépulcre et de l'Hôpital. Il fallait donc veiller à ne froisser aucune susceptibilité. La question aurait pu être simple à régler, vu qu'il s'agissait d'un crime de sang et qu'il appartenait alors à la Cour des Bourgeois du roi de s'en occuper, donc au vicomte. Mais depuis de nombreuses années, les deux établissements voisins s'affrontaient à la moindre occasion et ils semblaient bien décidés à ne pas rater une si affriolante opportunité de ranimer d'anciens griefs.

Ce fut Giraud qui commença, après seulement quelques instants passés à résumer la situation.

- « Bien grave situation que celle-ci. Il nous faudrait certes obtenir aval du Patriarche pour toutes ces questions. C'est là délicat problème que seul un saint homme éclairé peut résoudre.
- Vous pensez déranger monseigneur Foucher pour ces questions? Railla Matthieu.
- Certes oui. Il nous faut un guide avisé. Je n'en vois guère d'autres capables, d'autant que les meurtreries ont eu lieu en nos abords.
- Vous pensez pouvoir tirer parti de l'absence de notre maître Raymond! Quelle outrecuidance! C'est là également juridiction nôtre, vous le savez bien. Je ne saurai vous laisser vous comporter comme seigneur en son fief. »

Le gros chanoine déploya un sourire fielleux avant de poursuivre.

- « Je n'en doute guère, frère. Nous avons bien vu vos prouesses, après la prise d'Ascalon. Vous pensiez conquérir le saint tombeau du Seigneur les armes en mains!
- Fredaines! Cracha Matthieu. Nous ne faisions que batailler pour nos droits!
- Niez-vous avoir lancé des traits sur la sainte église du Christ? Menacé ouvriers et frères? La preuve de votre forfaiture est sue de tous, exposée en la chapelle du Calvaire. »

L'hospitalier serra la mâchoire et son regard se fit haineux lorsqu'il répondit.

- « Voilà bien venin du vieux Foucher issu par vos crocs! Vous avez les premiers cherché à nuire à l'édification de notre hôpital, destiné à pauvres et pérégrins...
- Et les cloches? Et les cloches? Que vous sonnez avant l'heure, et parfois durant les sermons de monseigneur Foucher! N'est-ce pas là motif de juste querelle?
- Mes amis! Mes amis! Lança Fouque, impassible. Revenez à de meilleurs sentiments, je vous en conjure. Nous sommes là pour tenir conseil, pas pour tenir plaid de nos griefs les uns envers les autres. »

Les deux clercs se reculèrent instinctivement, le souffle encore attisé par la violence de l'échange. Matthieu ajouta à mi-voix :

- « D'autant que Sa Sainteté Adrien nous a donné raison!
- Contre de bons marcs d'argent, certes! Rétorqua Giraud. »

Rouge de colère devant la provocation, l'hospitalier se mit à souffler comme s'il lui fallait évacuer le trop-plein de pression dans son crâne. L'œil mauvais, il cherchait quoi répondre quand la voix de Garin se fit entendre, bien calme en comparaison.

« Que préconisez-vous, maître Fouque? Qu'en pensent messire vicomte et les hommes du roi? »

Le sergent lança un regard alentour, vérifiant qu'on n'allait pas l'interrompre, puis il inspira avant d'apporter sa réponse :

- « Messire Arnulf est fort contrarié. Ce moment de l'année est fort occupé, pour nous tous, et celui où le nombre de pérégrins est le plus grand. Outre, il nous faut faire montre du sérieux avec lequel nous envisageons la chose, car vilain courroucé est à demi enragé...
- Une idée pour cela? Interrogea Giraud, apparemment calmé.

- Nous espérons trouver la famille, savoir si elle demande justice, si elle connait le murdrier. Pour l'instant, nous ne pouvons guère agir au-delà.
- Je crains que les pérégrins ne soient fort marris de se savoir si mal protégés ajouta Garin. S'ils répandent ces rumeurs une fois chez eux, cela nous causera grand tort. Il est déjà fort malaisé de peupler les casaux ⁵. »

Fouque hocha la tête, se sachant impuissant à endiguer les problèmes. Il fit plusieurs moues, cherchant ses mots. Matthieu en profita pour s'emparer de la parole.

- « Il nous faut être tenus informés de toute nouvelté sans retard. Fors cela, nous ne saurons apaiser sereinement nos hôtes.
- En ce cas, il nous faut en savoir autant que vous, car nous ne saurions guider nos fidèles si nous errons nousmêmes parmi le brouillard », ajouta Giraud.

Matthieu haussa les yeux au ciel à cette remarque, et s'apprêtait à répondre lorsque Fouque le prit de vitesse :

- « Voilà bien le moins que nous puissions faire. Mais ce qui nous manque, ce sont des bras pour s'atteler à la tâche...
- Comme pour chacun de nous, maître Fouque, je vous l'assure, répliqua Garin. Nous ne savons plus où donner de la tête. Rien que la nuit passée, il nous a fallu porter en terre sept de nos hôtes, en faire entrer trois nouveaux, en opérer six, et veiller trois malades de quarte fièvre. Ceci rien que dans ma rue. Je ne vous ferai affront de vous rappeler que nous nourrissons grand nombre de pérégrins...
- Sans compter les hommes partis s'emparer de Panéas » ajouta mezza-vocce Giraud

Garin ne releva pas et ne laissa pas le temps à Matthieu de le faire.

- « Bref, tout cela pour dire que nous ne pouvons détacher un sergent ou l'autre, à mon grand regret.
- Nous avons semblable souci avec les croyants à guider, conseiller, accueillir, autour du tombeau du Christ.

^{5.} Villages accueillant des colons venus d'Europe.

Tous nos frères se relaient pour apporter réconfort et soutien spirituel. Je ne vois guère où trouver un désœuvré à vous prêter.

— Peut-être pourrions-nous demander à maître Ernaut, ici présent, de nous porter assistance auprès des pérégrins, suggéra Garin. Je le sais présent depuis plusieurs mois ici et suffisamment alerte pour être utile. Tant que nous n'aurons pas trouvé les familles, il me semble raisonnable d'avoir un fidèle qui participe à nos recherches. »

Les présents hochèrent tous la tête en assentiment et se tournèrent vers le géant, qui suivait les échanges avec attention. Il inclina le buste avec solennité et déclara accepter l'honneur qui lui était fait, qu'il s'efforcerait de se montrer à la hauteur de la mission. Encore une fois, il n'était pas tout à fait certain de ce qu'on attendait de lui, ni s'il ne se lançait pas dans une tâche trop ambitieuse pour lui. Toutefois, ce qui lui plaisait avant tout, c'était qu'on l'autoriserait vraisemblablement à aller fouiner ici et là. Et il n'en fallait guère plus pour le contenter, quelles que soient ses appréhensions. Garin lui sourit avec chaleur et lui tapota le bras affectueusement.

- « Eh bien tout est dit mes amis, puisse le Seigneur nous guider en cette ténébreuse affaire.
- Amen! » conclurent Matthieu et Giraud spontanément, surpris l'un comme l'autre, et quelque peu contrariés, de cette réponse à l'unisson.

Fin de matinée du mardi 26 mars 1157

Semblant faire écho à l'atmosphère qui régnait dans le quartier, le temps était bas, d'un gris uniforme, et peu de lumière pénétrait dans la grande salle de l'hôpital. Des lampes avaient donc été allumées un peu partout, leurs flammes tremblotantes dans l'immensité apportant plus de réconfort que de clarté. Ernaut était assis sur le coffre au

pied du lit de son frère, comme souvent, et il regardait ses pieds, les coudes posés sur les genoux, l'air absent. Il venait de détailler par le menu les incidents récents, sans omettre sa courageuse intervention auprès des sergents de ville et son intégration à l'enquête. Lambert avait écouté patiemment jusqu'au bout et réfléchissait désormais en silence. Son visage était toujours aussi fatigué, mais ses yeux avaient retrouvé leur vivacité et il ne subsistait que de rares traces de fièvre dans son corps.

« Tu sais, Ernaut, il serait sage de ne pas t'en mêler plus avant. Nous n'avons rien à voir avec ces pauvres femmes. Laissons leur famille s'occuper de tout cela. Souviens-toi que cela ne te réussit pas de t'occuper des affaires des autres. »

Ernaut fit une moue, se mordant les lèvres. Il tendit le bras pour suivre du doigt une ligne imaginaire sur son soulier.

« Certes, pourtant il me semblait charitable de porter aide à ces deux femmes. Personne ne parle pour elles. Je voulais aider les sergents, sans plus. Je ne pensais être ainsi désigné par tous ces puissants ordres. »

Lambert se releva dans le lit, sortant son buste de sous les couvertures. Il se gratta et se pinça le nez, cherchant ses mots.

« Je suis sûr qu'il n'y avait pas malice. J'espère juste que tu n'as pas simplement suivi ta curiosité habituelle ou pis encore, commis quelque péché d'orgueil. Voilà aussi mauvais conseiller que la colère... Je sais que c'est dur pour toi d'être seul ici. Je vais bientôt sortir, nous allons achever nos dévotions pour Pâques. Ton vœu sera pleinement accompli et nous pourrons enfin nous consacrer à notre installation. »

Le colosse approuvait de la tête en silence, mais gardait les yeux fixés sur ses pieds. Il se leva doucement, comme s'il se réveillait d'une longue nuit de sommeil.

« Tu parles de raison, je dois surtout penser au pourquoi de ma présence en ces lieux! »

Il marqua une pause et reprit :

- « Je vais te laisser, il me faut m'occuper de mon souper et apprêter ma tenue pour les cérémonies des jours à venir.
- C'est vraiment dommage que je ne puisse être à tes côtés en cette magnifique occasion. »

Ernaut fit un sourire forcé et claqua amicalement son frère sur l'épaule.

- « Ne t'inquiète pas, il se trouvera bien d'autres occasions.
- Avant de partir, aide-moi donc à me lever, il me faut me rendre aux latrines. »

Ernaut prit son frère par le bras et l'assista le temps pour lui de s'emmitoufler dans un manteau et de chausser des savates. Puis il laissa Lambert s'éloigner, arrangeant rapidement les couvertures de la couche avant de s'en aller. Il enfilait sa besace lorsqu'il aperçut un homme aux cheveux grisonnants face à lui qui lui faisait un signe de l'index.

Pensant avoir affaire à un vieillard sénile, il ne releva pas et, après un dernier regard alentour pour vérifier qu'il n'oubliait rien, il s'apprêtait à partir. Mais l'ancien insistait et lui faisait désormais de grands gestes avec tout le bras. Comme il n'était qu'à deux lits de là, en outre sur le chemin de la porte, Ernaut décida d'aller voir ce qu'on lui voulait. La curiosité était toujours la plus forte.

- « Le bon jour, l'ancien. Qu'y a-t-il pour votre service?
- Approche-toi un instant, garçon. J'aurais besoin que tu m'aides à me rendre aux bains. »

Vexé d'être ainsi traité comme un vulgaire employé, Ernaut prit un air offensé.

« Je vais mander un des serviteurs de salle. C'est leur rôle normalement, non? »

Le visage ridé eut un soubresaut lorsque l'homme gloussa, les yeux pétillants de malice.

« Ne te froisse pas ainsi, j'aurai des choses à te conter par la même occasion. Je t'ai entendu. Je connaissais les deux pauvres femmes qui ont été tuées, j'ai prié auprès de leurs dépouilles. Il ne s'agit pas de me baigner, juste de m'accompagner jusqu'à la porte, où ma fille m'espère pour une petite promenade avant mes ablutions. »

Les cheveux argentés épars faisaient une drôle de couronne au crâne pratiquement sphérique du vieil homme. Sa barbe était bien taillée, signe des soins qui lui avaient été apportés. Son visage était recouvert de profondes rides molles car il avait dû beaucoup maigrir récemment. La peau retombait en cascade sur ses joues et dans le cou. Tout en lui indiquait qu'il venait de surmonter une difficile épreuve et qu'il était encore extrêmement faible. Ernaut essaya d'imaginer comment était l'homme avant cela, et crut effectivement se remémorer l'avoir vu en divers lieux saints. Il ne lui semblait pas l'avoir connu de près. D'ailleurs le vieillard ne paraissait pas non plus le laisser entendre. Tandis qu'Ernaut réfléchissait à tout cela, le malade tendit un bras presque décharné, le sourire aux lèvres.

« J'ai pour nom Sanson de Brie, maître huchier ⁶. »

Ernaut rendit le salut, poliment, en essayant de ne pas trop se dévoiler, intrigué par les propos.

« Ernaut de Vézelay, pérégrin et colon. »

Sanson fit un clin d'œil, guilleret à l'idée de se promener un peu à l'air libre, malgré le temps à l'évidence maussade.

« Alors, on y va mon garçon? »

Le jeune homme offrit son bras comme soutien et assista de son mieux le fragile malade, dont la volonté peinait à maintenir le corps en équilibre tandis qu'il avançait en flageolant.

« Je t'ai confié que je les connaissais, car nous avons fait commune visite en plusieurs lieux saints. Nous sommes tous originaires de France et nous sommes assemblés, pour être plus en confiance, tu vois... L'une s'appelait Ylaire, brave femme, dure à la tâche et peu causante, mais pleine de prévenance, et bonne mère avec ça!

— Elle était âgée?

^{6.} Fabricant de coffres, un type de menuisier.

- Moins que moi, si c'est le sens de ta question. Je ne sais, elle avait peut-être dans les quarante ans, à vue de nez.
 - Et l'autre?
 - Phelipote? Elle était plus jeune, plus jolie aussi. »

Ernaut hocha la tête en assentiment. Il ne s'était donc pas trompé lorsqu'il avait identifié la première femme. Espionnant sa réaction, le vieil homme retroussa les lèvres en un sourire qui dévoilait ses dents usées.

« Elles étaient compagnées par leurs époux ce me semble. Celui de Phelipote avait pour nom Nirart. Il prenait grand soin du gamin d'Ylaire, Oudinnet. Je ne sais plus trop pour l'autre. »

Ernaut s'arrêta de marcher, interloqué.

- « Nirart dîtes-vous? Pensez-vous qu'il soit toujours à l'entour?
- La dernière fois que je les ai vus remonte à quelque temps. Nous étions allés sur les berges du lac de Galilée, voir la table du Christ, la maison de sainte Marie-Madeleine...
 - Et depuis?
- C'est là que je suis tombé en fièvres, garçon. Nirart me faisait visite de temps à autre, quand il venait s'enquérir d'un sien ami, Amalric.
- Et celui-là, où peut-on l'encontrer? Il sait peut-être utiles choses pour le vicomte! »

Sanson osa un timide sourire, vite effacé, devant l'innocence de la remarque.

- « Il est désormais auprès du Seigneur, avec tous les Saints, emporté par quelque pourrissement de la jambe.
- Grand désolation que personne ne sache où dénicher la famille de ces pauvresses, qu'elles aient parent pour les défendre... »

Sanson lui serra le bras avec chaleur.

- « Libourc, elle, pourra t'en dire davantage.
- Libourc, qui est-ce?
- Ma fille, que j'espère retrouver dehors justement, grâce à toi. »

Le vieil homme se raidit un peu, l'air plus sévère, mais sa voix chevrotante n'arrivait pas à contenir toute l'autorité qu'il aurait souhaité y mettre.

« Et tiens-toi décemment, je l'ai bien élevée alors je n'accepterai pas qu'un damoiseau se conduise devant elle tel vulgaire valet de ferme. »

Étant donné le grand âge qu'il donnait à Sanson, Ernaut n'avait cure de faire le beau devant une matrone qui pouvait certainement être sa mère. Voire sa grand-mère pensa-t-il après un nouveau coup d'œil au vieillard.

Arrivé à la porte, il ne put donc empêcher sa mâchoire de béer lamentablement lorsqu'il vit s'avancer vers eux une charmante jeune fille aux longs cheveux bruns ramenés en deux élégantes nattes. Son visage n'était peut-être pas le plus éblouissant qu'il eut jamais contemplé, mais elle semblait tellement animée de vie, pleine d'enthousiasme, de gaieté et de grâce que le cœur du colosse fondit instantanément. Elle était habillée très décemment, comme il seyait à une pèlerine, dans de larges robes qui ne laissaient rien percevoir de façon outrancière de sa féminité; assurément aucun clerc n'aurait pu lui faire reproche de ses choix vestimentaires.

Lorsqu'elle les aperçut, un charmant sourire dessina des fossettes dans ses joues et elle vint à leur rencontre en saluant joyeusement son père de la main. Elle semblait ne pas avoir vu le géant à ses côtés ou du moins n'y prêtait guère attention, au grand dam du jeune homme, qui avait subitement l'impression d'être devenu un verre traversé de lumière. Pour sa part, Sanson s'agitait et arborait des mimiques qu'on réserve d'ordinaire aux bébés et enfants en bas âge. Il embrassa sa fille avec effusion, visiblement touché par l'aura de paix qui émanait de l'adolescente.

- « Mon enfant, quelle joie de te revoir! Le temps m'a paru si long!
- Et à moi donc, père! Si les sœurs ne s'étaient pas aussi bien occupées de moi, je crois que j'aurais perdu espoir.

Heureusement, j'avais nouvelles de votre santé chaque jour grâce aux valets. »

Sanson serra sa fille une nouvelle fois contre son cœur, avec tendresse, puis, réalisant qu'il se comportait de façon très malpolie, il se mit de côté et montra de la main le colosse blond à ses côtés.

« Ma fille, je te présente Ernaut, qui vient comme nous de France. Il a eu bonté de m'assister pour venir jusqu'à toi, acceptant de se voir traiter comme domestique alors qu'il est comme nous, pérégrin en ce lieu. »

La jeune fille se fendit d'une révérence rapide, assortie d'un sourire de circonstance, ses yeux bruns pétillants de malice. Elle semblait enfin intégrer Ernaut dans son univers, qui n'en demandait guère plus pour l'instant. Il se contenta de saluer en retour, la gorge un peu serrée et le cœur battant la chamade. Il avait peur que sa poitrine explose tandis qu'elle laissait son regard dériver sur lui, attendant peutêtre qu'il ouvre la bouche pour dire quelque chose. Mais c'était hors des capacités d'Ernaut. Heureusement, Sanson enchaîna assez vite pour éviter qu'un silence gênant ne s'installe.

« Ce jeune homme œuvre en mémoire de ces deux pauvresses assassinées. Je crains fort qu'elles soient de nos connoissances et je suis trop faible pour être utile. Tu sauras peut-être le guider quelque peu. »

Puis, se tournant vers lui, il ajouta:

« J'ai cru entendre que tu étais en contact avec les sergents de ville, c'est ça? »

Devinant une occasion de se mettre en avant et un sujet qui lui permettrait d'articuler plus de deux sons intelligibles, Ernaut s'éclaircit la voix avant de répondre.

« Certes. J'essaie de me rendre utile. »

La jeune fille le regarda, les yeux écarquillés, franchement admirative.

« Vous faites partie des hommes du roi?

— Euh, non, pas vraiment. J'ai pour mission d'aider les frères de Saint-Jean et le prieur du Saint-Sépulcre, ainsi que messire vicomte. »

Réalisant qu'il était en train de se dévoiler totalement à des inconnus, en plein passage à l'entrée du bâtiment le plus fréquenté de Jérusalem, il se mordit la lèvre, cherchant comment continuer. Il estima plus prudent, et tout aussi efficace de se mettre en avant par l'évocation de ses aventures précédentes.

« Je suis ami avec un chevalier du roi et j'ai déjà eu à traiter... Comment dire...? Des affaires délicates! Outre, en tant que pérégrin, j'ai à cœur que si horribles attaques ne demeurent pas impunies. Alors je vais ici et là, tentant de voir si mes maigres talents peuvent servir. »

Tout en parlant, Ernaut bombait le torse et se présentait à son avantage, appuyant parfois une syllabe ou l'autre en un phrasé un peu affecté. Il savait que Régnier d'Eaucourt n'avait rien à voir avec l'histoire, mais pouvoir s'associer à un chevalier lui semblait opportun en l'occurrence. Sanson approuvait de la tête, apparemment enthousiasmé.

« Je me suis dit que tu pourrais peut-être lui indiquer l'endroit où encontrer Oudinnet ou Nirart. Je ne sais s'ils se sont manifestés auprès des sergents, mais au loin de chez eux, ils sauront apprécier toute aide encontrée, surtout de la part d'un Français. »

Libourc hocha gravement la tête, le sourire s'effaçant de son visage pour laisser apparaître un air franchement inquiet qu'Ernaut trouvait encore plus touchant.

« Hélas, père, je loge chez les sœurs depuis si longtemps que je ne les ai pas vus. Je ne savais même pas qu'ils étaient revenus à Jérusalem. S'ils sont là, ils doivent certainement loger à l'Asnerie, à la porte Saint-Étienne, ainsi qu'ils le faisaient habituellement. Je crois que le groupe avait prévu d'aller à Bethléem car beaucoup ne l'avaient pas encore vu. Certains, récemment arrivés, ne connaissaient pas le

sépulcre de saint Lazare, à Béthanie, ni celui de la Vierge, vers le levant de la ville....»

Elle se tut un instant, faisant rouler ses yeux dans toutes les directions tandis qu'elle fouillait dans sa mémoire.

« Ils sont en général avec le père Ligier, il devrait être aisé de le dénicher. »

À l'évocation du nom, Sanson sourit pour lui-même.

« Ah oui! Mon garçon, il t'en coûtera guère de peine à les retrouver. Le prêtre qui les accompagne souffre d'un embonpoint conséquent et arbore une impressionnante barbe blonde. Outre, il a une voix à l'avenant de son physique, très impressionnante. »

Ernaut hocha gravement la tête. Il n'avait guère idée de ce dans quoi il se lançait, et avait totalement oublié les exhortations de son frère. Loin de son esprit était également sa rencontre avec le prieur Amaury ou sa désignation officielle par les autorités de la ville comme interlocuteur. Désormais, il faisait tout cela simplement dans l'espoir de retrouver au plus vite les deux globes brillants qui le regardaient avec une pointe d'admiration.

Milieu d'après-midi du mardi 26 mars 1157

La pierre projetée par le coup de pied roula dans un nuage de poussière, bientôt traversé par le marcheur empressé. Le bâton d'Ernaut frappait le sol de façon régulière, son mouvement de balancier l'aidant à garder un rythme soutenu. Tout en avançant, il maugréait dans sa barbe, mécontent d'avoir perdu son temps. Il était allé se renseigner sur les pèlerins du groupe de Nirart, mais les informations glanées étaient vagues, à savoir qu'ils comptaient aller sur les pas du père de saint Jean-Baptiste, Zacharie.

Il lui avait alors fallu choisir entre la maison et la tombe du saint homme. Par prudence, il avait préféré commencer par l'hypothèse la plus éloignée, donc la demeure, qui se trouvait à Encharim, à l'ouest de Jérusalem⁷, où la Vierge était venue visiter sa cousine Élisabeth. La sépulture n'étant guère distante de Jérusalem, sur le mont des Oliviers à l'est, il s'était dit que si les fidèles s'y étaient rendus, ils seraient de retour quoiqu'il arrive le soir même. Et bien sûr, son choix n'avait pas été couronné de succès.

Il avait bien retrouvé quelques voyageurs qui connaissaient le père Ligier et Nirart, mais eux-mêmes n'étaient pas là. Il rebroussait donc chemin, quittant l'agréable vallée de bien méchante humeur. Il ne prêtait aucune attention aux lacets qui s'enroulaient autour des légers reliefs, abrités par quelques sycomores qui bruissaient dans le vent ténu. Il s'arrêta néanmoins afin de ramasser quelques fruits, car il n'aurait guère le temps de manger avant le soir. Il ne s'était muni que d'une gourde et d'un peu de pain, et la faim le tenaillait. Les rissoles de Margue étaient bien loin dans son souvenir et plus encore dans son estomac.

Il finit par s'asseoir quelques instants, profitant d'un rocher accueillant. Malgré des températures plutôt fraîches et quelques nuages flottant dans un ciel dégagé, il était en sueur et s'essuya le front de sa manche. Le paysage était magnifique et, au loin, il apercevait un groupe de jeunes qui menaient un troupeau de chèvres. Quelques cultivateurs étaient affairés à tailler des oliviers dans une parcelle en terrasse, face à lui, de l'autre côté de la vallée. Les chants de travail parvenaient parfois jusqu'à ses oreilles, selon le sens du vent.

Un lézard s'était aventuré hors de sa cachette sur le muret qui délimitait le bord opposé du chemin et semblait fixer Ernaut de son œil immobile, profitant de la chiche chaleur du soleil. Tandis qu'il grattait les minuscules figues avant de les avaler, faisant tomber les parties gâtées par les insectes, il vit approcher un paysan et son âne qui

^{7.} Aujourd'hui Ain Karim, ou Ein Kerem.

revenaient de Jérusalem. L'animal était lourdement chargé de sacs et de sacoches. D'un bâton noueux, l'homme frappait régulièrement le derrière de sa bête histoire de la maintenir à un bon rythme. Il était voûté, presque bossu, protégé d'un simple *thawb* de laine et d'un long vêtement fendu sur le devant, retenu par une large ceinture d'étoffe. Son épaisse tignasse frisée, blanche et noire était surmontée d'un vieux chapeau de feutre, qui avait connu meilleure forme. Avisant Ernaut il fit un salut de la main, souriant poliment sans interrompre sa marche.

Le jeune homme le regarda passer et le suivit de la tête tandis qu'il s'éloignait, jusqu'à ce qu'il aperçut un petit groupe de voyageurs qui revenait d'Encharim. C'étaient certainement les pèlerins qui rentraient également à Jérusalem. Finalement, il se dit que ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée de les attendre. Dans sa déception, il n'avait pas pris le temps de discuter longuement avec eux quand il avait visité l'église. Comprenant que ceux qu'il recherchait n'étaient pas là, il avait voulu se dépêcher le plus possible, mais était tout de même allé prier pour lui et son frère auprès de la grotte qui avait vu naître le cousin du Sauveur. Quitte à avoir fait le trajet jusque-là, autant que ça n'ait pas été en pure perte, estimait-il.

Conscient que le soleil était déjà bien avancé dans sa course, Ernaut atermoyait, hésitant à repartir seul, rapidement car un peu inquiet d'arriver après la tombée de la nuit et donc de trouver les portes de la ville closes. Quant à visiter l'Asnerie, il pourrait s'y rendre au plus tôt le lendemain matin, dès l'aurore, afin d'être sûr de ne pas rater une nouvelle fois Nirart et le garçonnet. D'un autre côté, les quelques pèlerins qui le rejoignaient marchaient d'un bon pas et pourraient peut-être lui fournir quelques renseignements utiles tandis qu'ils chemineraient. Ils devaient savoir le temps qu'il leur faudrait pour

^{8.} Sorte de robe à manches longues, vêtement de base des populations moyen-orientales d'alors.

retrouver Jérusalem : ils lui avaient confié qu'ils souhaitaient justement passer la nuit en ville, continuant leur périple sur les pas de saint Jean-Baptiste, en se recueillant à l'église qui lui était dédiée dans le quartier de l'hôpital.

Très vite, leurs chants parvinrent jusqu'à lui, des psaumes scandés avec ferveur et une relative exactitude. Un des hommes âgés, avec qui Ernaut avait discuté, l'aperçut et lui fit un signe de la main, ayant compris que leur petit groupe allait accueillir un membre de plus. Ils stoppèrent tous autour de lui et certains l'imitèrent en ce qui concernait la cueillette de fruits.

- « Alors jeune homme, tu n'as pas désir de cheminer seul au final? Nous t'avons vu partir comme balle de fronde, nous ne pensions pas te revoir de sitôt.
- Disons qu'il m'est plus agréable de marcher en bonne compagnie.
- Sans compter les brigands qu'on dit fort nombreux par ce pays, crut bon d'indiquer une femme.
- Penses-tu! Aucun risque si près de la ville, répliqua l'homme. Les Sarrasins n'osent plus venir par ici depuis des années. Et les patrouilles des chevaliers suffisent à calmer les ardeurs des détrousseurs. »

Un troisième pèlerin, tout en ouvrant un fruit qu'il allait avaler, lança un regard amusé vers Ernaut.

- « D'autant qu'il faudrait être un peu fol pour vouloir dépouiller pareil géant qui ferait peur à Goliath lui-même!
- Je ne suis pas sûr que voilà chose à dire si près de la cité de David, tu sais! » Rétorqua l'homme âgé qui semblait être le meneur.

Il se tourna de nouveau vers Ernaut et tendit une main calleuse.

« Quelle que soit ta raison, sois le bienvenu en notre petit groupe. Plus tôt, je ne m'étais pas présenté, on me nomme Marcel l'Espéron. »

À tour de rôle, ses compagnons indiquèrent leur nom, ne laissant que peu de chance à Ernaut de se souvenir de la façon dont chacun s'appelait. Il sourit néanmoins à la cantonade et se présenta à son tour. Avant qu'il n'ait le temps de trop s'étendre, Marcel le coupa en lui pressant le bras d'une main ferme.

« Le pardon, mais il serait plus prudent de continuer à deviser en marchant, si nous ne voulons pas demeurer dans les faubourgs à la nuit. »

En moins de temps qu'il ne fallait pour le dire, chacun avait enfilé sa besace, empoigné son bâton et reprit la route. Chemin faisant, les pèlerins alternaient des chants religieux et des moments de silence, en particulier lorsqu'ils avaient une côte à monter. Ils avançaient malgré tout à bonne vitesse, leurs jambes s'étant fortifiées des récents voyages qu'ils avaient faits. Ernaut profita d'un ralentissement pour se rapprocher de Marcel, qui était en train d'avaler quelques gorgées d'eau de sa calebasse. S'essuyant la bouche du revers de la main, il en proposa d'un geste au colosse qui refusa d'un signe de tête.

« Dîtes-moi, Marcel, vous aviez bonne connoissance des deux malheureuses assassinées? »

Le vieil homme lui lança un regard en coin, intrigué ou inquiet de voir le sujet abordé. Un index nerveux vint gratter sa joue gagnée par la barbe.

- « À dire le vrai, non. La plupart d'entre nous sommes arrivés par nos propres moyens. Ce n'est qu'à force de se croiser ici et là, ou de cheminer parfois de concert, que nous avons appris à nous connaître. Pourquoi poses-tu la question?
- Sans raison particulière. Des amis à eux sont sans nouvelle et cherchent à savoir comment vont Nirart et Oudinnet. Je pourrais peut-être les assister dans ce moment difficile. D'ailleurs, en fait, je suis venu céans dans l'espoir de les trouver avec vous.
- J'étais un peu surpris de voir pérégrin esseulé, je comprends mieux. Je suis désolé de ne pas pouvoir t'en dire plus. Ça doit faire une poignée de semaines qu'on

se voit en Terre sainte. C'est d'abord Nirart et sa femme que j'ai encontrés pour ma part. Lui était un peu fatigué, alité à côté d'un mien ami. On a pris usage de donner de ses nouvelles à son épouse. Ils étaient français, comme nous, alors forcément. Comme on était parti depuis moins longtemps qu'eux, on a pu leur donner quelques nouvelles du pays.

- Ils sont là depuis quand?
- Je ne saurais dire. Mais ils ont été bien éprouvés, surtout le garçonnet, qui ne parle guère désormais. Ils ont été captifs des sarrasins pendant de longs mois et allaient finir comme esclaves si les frères de l'hôpital ne les avaient pas rachetés. »

Interloqué, Ernaut marqua un temps, manquant de se faire percuter par les voyageurs qui le suivaient.

- « Captifs? Tout leur groupe?
- Je ne sais exactement qui. Ylaire et Phelipote l'étaient itou, Dieu ait leur âme, ainsi que Nirart et le garçon. Certes ils étaient bien plus à avoir recouvré la liberté, les frères en ont ramené moult... Ils n'en ont jamais parlé directement, seulement quelques allusions entre eux de temps à autre, tu comprends.
- Cela voudrait dire qu'ils étaient tenus en fers depuis long moment, vu que le roi a signé une trêve depuis... »

Ernaut se creusa les méninges, il n'avait guère prêté attention à ce genre d'information. Il savait juste que la trêve avec Damas était censée toujours s'appliquer, malgré l'attaque récente du roi Baudoin sur les terres aux alentours de Panéas.

- « Ils auraient alors été engeôlés plusieurs années durant. Quelle horreur! Marcel prenait un air de plus en plus contrarié au fur et à mesure de la conversation et sa bouche arborait désormais un rictus amer.
- « Certainement traités comme des esclaves. Je n'ose imaginer le sort de ces pauvres femmes. Maintenant qu'elles étaient libres, un fol les a meurtries. Elles ne méritaient

vraiment pas si terrible sort! J'espère que Nirart saura venger son épouse.

- Il faudrait qu'il se présente à la Cour s'il veut se faire entendre. Peut-être a-t-il une idée de qui a fait le coup.
- Hmm. Je ne serais pas étonné qu'un de ces maudits sarrasins soit venu jusque dans la Cité sainte pour quelque obscure vengeance. En tout cas, si c'est bien ça, Nirart saura trouver des soutiens pour jurer à ses côtés, je peux te l'assurer. »

Début de la nuit du mardi 26 mars 1157

La muraille, habituellement couleur paille, avait pris une teinte orangée avec le soleil couchant. Quelques personnes s'activaient encore autour de la porte de David, sur le chemin de l'ouest qui partait vers Jaffa et la mer. Le faubourg qui s'y était développé bruissait de l'animation des quelques voyageurs qui allaient demeurer la nuit. Une petite troupe de cavaliers en armes attendait apparemment qu'on vienne s'occuper de leurs montures. Ils arboraient des couleurs vives sur leurs écus et la bannière de l'un d'entre eux, vraisemblablement un chevalier et ses hommes, en mission.

Lorsque les pèlerins du groupe arrivèrent dans le hameau, ils se hâtèrent de passer outre des valets qui déchargeaient des bûches pour les femmes lépreuses qui vivaient là, dans un couvent aux abords de la Ville. Ils ne ralentirent qu'auprès de la muraille, s'approchant de la monumentale porte de bois ferré. L'entrée était tenue par deux hommes casqués, l'un d'eux la lance à la main et l'autre, plus râblé, l'épée au côté. Ce dernier devisait gaiement avec un troisième, à la mise assez opulente, certainement un riche marchand local.

Derrière, on voyait les fonctionnaires des douanes en train de ranger leurs écritoires, coffrets et sièges pour la nuit, plus aucune denrée ne pouvant désormais pénétrer avant que le jour se lève le lendemain. Lorsqu'Ernaut et ses compagnons arrivèrent finalement près des gardes, ils étaient de nouveau seuls et se tenaient au milieu du chemin, devant la voûte qui traversait l'enceinte. Celui qui arborait l'épée était un peu en avant, les mains sur les hanches, attendant visiblement qu'on lui adresse la parole. Ce fut Marcel qui s'avança, saluant d'un geste de la paume.

« Le bon soir à toi, sergent. Nous sommes marcheurs de Dieu et revenons de la demeure de Zacharie, sur les traces de saint Jean-Baptiste, le cousin du Sauveur. Nous souhaiterions entrer en la sainte cité, si tu le permets. »

Le soldat fit une moue approbatrice puis sourit sans chaleur. Il détailla rapidement les tenues, s'attachant aux insignes de pèlerinages, bourdons et besaces, croix arborée sur l'épaule, vêtements et souliers fatigués.

- « Vous arrivez juste à temps. On allait clore pour la nuit. Vous savez où vous rendre dans nos murs?
- Je te mercie, nous sommes déjà venus et, pour certains, cela fait plusieurs semaines que nous demeurons ici et à l'entour. Nous avons donc usage. »

Le garde fit un signe du pouce, indiquant l'intérieur de la ville.

« Dans ce cas, vous pourrez entrer. Patientez juste un instant que les officiers de la douane aient fini de rentrer leurs affaires. »

Il s'avança un peu plus, se grattant le cou et inclinant la tête. Il avait visiblement envie de discuter un peu. Celui à la lance regardait d'un air absent, ses yeux hagards figés au loin. Il ne semblait pas un compagnon très expansif.

« Vous avez vu la grotte? »

Marcel opina du chef.

- « Nous y avons passé la nuitée.
- Fort bel endroit, cette vallée. Vous avez bu à la fontaine de la Vierge?
- Oui, bien sûr. Les frères nous en ont parlé. Nous avons également passé long moment à l'endroit où la Vierge a

visité sa sœur. Le prêtre nous a tout bien expliqué. C'étaient vraiment deux jours magnifiques.

- Vous restez jusqu'à quand?
- Cela dépend. Moi j'aimerais bien rester jusqu'après Pentecôte, mais ça va être malaisé si je veux être de retour chez moi pour l'été. Je sais que d'aucuns vont repartir après la fête de la Vierge, peu avant que les mers ne soient de nouveau fermées ⁹. »

Le sergent d'armes acquiesçait silencieusement, soucieux d'entretenir la conversation bien que n'ayant pas grandchose à dire. Il avait dû s'ennuyer ferme une partie de la journée et Marcel l'avait bien compris, mais il ne voyait pas ce qu'il pouvait ajouter de plus. Ernaut se permit donc d'intervenir dans la discussion.

« Vous savez s'il y a novelté sur la meurtrerie des deux femmes? »

Le garde se tourna, plissant des yeux et regardant le jeune homme comme s'il estimait une bête qu'il envisageait d'acheter.

« Du neuf? Pas que je sache. Il faut dire que je n'ai guère bougé de là depuis l'aube. Peut-être que demain, à la Cour, ils en parleront, si la famille se présente. »

Le soldat à la lance trouva d'un coup un semblant de vie et lança, d'une voix pâteuse :

 $\mbox{\ensuremath{^{\prime\prime}}}$ Moi, on m'a dit que ce seraient des Germains qui auraient fait le coup. $\mbox{\ensuremath{^{\prime\prime}}}$

Les têtes obliquèrent toutes vers lui et son compagnon souffla, les yeux au ciel.

- « Je crois surtout que tu devrais pourpenser à ce que tu répètes, Basequin.
- Bein quoi? Ça ne m'étonnerait pas. On les dit sournois.

^{9.} La navigation s'arrêtait de façon traditionnelle l'hiver en Méditerrannée.

- Réfléchis, face de Carême. Même si c'était vrai, c'est pas à nous de colporter ces fables qui risquent de remuer les sangs de tout le monde à l'approche des fêtes.
 - M'ouais, en tout cas, le beau-père il dit que...
- Ton ancien, il ferait mieux d'arrêter de chercher pensées au cul de ses gobelets de vin surtout! » Éructa son compagnon.

Le sergent à la lance prit un air buté, marmonnant pour lui-même :

« Il a peut-être grand goût pour le vin, mais lui au moins, il ne s'abouche avec des traîtres qui nous ont abandonnés ¹⁰. »

L'autre souffla, car la remarque avait manifestement fait mouche. Il pinça les lèvres et réfléchissait visiblement à la manière de punir cet affront. Marcel crut bon de s'immiscer, tendant la main vers le bâtiment des douanes.

- « Je crois qu'ils ont fini. Peut-être pouvons-nous rejoindre nos compagnons à l'intérieur.
- C'est ça, avancez, tonna le garde à l'épée, d'une voix contrariée, tout en faisant un geste agacé de la main. Puis, se radoucissant, il ajouta : j'espère que vous passerez bonnes fêtes ici. »

Le petit groupe se dispersa peu après avoir franchi l'enceinte. Ernaut salua ses compagnons puis entreprit de se rendre à la Citerne du patriarche, en passant aux abords du Marché aux Grains, juste au nord de l'endroit où il se trouvait. Il avait envie de patrouiller un peu dans les environs, dans l'espoir peut-être d'y apercevoir le meurtrier qui sévissait.

Son imagination le poussait à se voir en sauveur de la jolie Libourc, qu'il délivrerait des griffes d'un sordide agresseur avant qu'elle ne lui tombe dans les bras, séduite par tant de bravoure. Mais la réalité fut moins exaltante. Il croisa quelques poivrots pas loin du marché aux Cochons.

^{10.} Allusion à la Seconde croisade, en 1148-49, où croisés français et allemands, Latins de Terre sainte, se rejetaient la faute de l'échec du siège de Damas.

Bien qu'il n'y ait plus d'animaux pour la nuit et fort peu en journée en cette période de Carême, leur puanteur emplissait toujours l'air, aucune brise ne venant apporter la moindre fraîcheur à ce qui constituait une des zones les plus malodorantes du quartier du Patriarche.

Un jeune damoiseau, richement vêtu, était encadré de quelques domestiques, en route pour une agréable veillée parmi des personnes de son rang. Il passa sans un regard pour ceux qui l'entouraient, marchant délicatement dans la boue qui recouvrait le sol, résultat du piétinement par les bêtes et les hommes. Arrivé près de la citerne, le ciel s'était vraiment obscurci et il devenait difficile d'y voir dans les ruelles environnantes. Profitant d'une ouverture dans les bâtiments qui permettait l'accès au bassin, Ernaut s'assit sur un escalier aux abords de l'eau dans laquelle il aurait volontiers plongé pour se débarrasser de la sueur et de la poussière du voyage de la journée.

Il se sentait las, il s'ennuyait. S'allongeant sur le dos à même les marches, les bras croisés sous la tête, il regardait le ciel. Les derniers feux du soleil soulignaient d'un trait rouge les lambeaux de nuages qui s'effilochaient loin au-dessus de lui. Quelques oiseaux voletaient de façon désordonnée, pourchassant des insectes malchanceux.

Sans s'en rendre compte, il commençait à s'assoupir lorsque le bruit d'un cheval et d'hommes d'armes le dérangea. Il tourna la tête et observa une partie du guet, menée par le vicomte, qui descendait en direction de la rue de David. Ils venaient des abords du Saint-Sépulcre, sûrement du palais royal. Il se releva, s'épousseta d'une main nonchalante et reprit son chemin. Il n'avait guère envie d'aller les voir pour partager ses découvertes, il n'aspirait qu'à plonger dans son lit.

Malgré l'obscurité, il décida de rejoindre sa demeure par le quartier de l'hôpital, passant par les ténébreuses venelles qui serpentaient jusqu'au change des Hospitaliers. De là, il retrouverait rapidement la rue de l'Arche de Judas où il résidait, à une portée d'arbalète. Il avançait lentement, la main contre la paroi, et trébucha à de nombreuses reprises sur le sol irrégulier et encombré, la dernière fois sur un rat qui détala en couinant.

Débouchant sur la place au centre des hôpitaux, il vit que quelques acharnés s'y trouvaient toujours, les plus pieux chantant à la gloire de Dieu et les plus dissipés faisant rouler les dés ou poussant le pion sur un plateau. Il salua rapidement ceux qu'il reconnaissait, mais ne s'arrêta pas. La soirée s'annonçait calme. Peut-être n'y aurait-il rien à déplorer cette fois-ci, chacun se tenant sur ses gardes. La noirceur de la venelle qui permettait de quitter la cour parut soudainement inquiétante à Ernaut.

Afin de se rassurer, il empoigna le solide couteau offert par les marins du *Falconus* ¹¹. Un ivrogne urinant maladroitement au milieu du chemin fut le seul danger qu'il rencontra là. Lorsqu'Ernaut se montra dans le couloir d'accès à l'escalier menant à son logement, un garçonnet était en train de jouer avec des figurines de terre cuite. L'enfant eut un fugace moment d'inquiétude face au géant, mais, privilège de l'âge, il chassa bien vite ses idées noires et sourit au nouvel arrivant. Derrière lui, ses frères et sœurs s'amusaient à la lueur de quelques lampes dans le petit jardin d'agrément aménagé entre les hauts murs du bâtiment. Le jeune homme lui fit un rapide signe de la main et entama la montée quatre à quatre. Les propriétaires s'étaient réservé la jouissance d'une bonne moitié de la bâtisse et de la zone découverte au rez-de-chaussée.

Un escalier desservi par un couloir menant à une ruelle permettait aux différents locataires d'accéder à leur habitation sans déranger la maisonnée. Le premier étage était occupé par trois frères qui travaillaient dans la charpente. Ernaut les croisait souvent et avait même accepté une de leur invitation à boire un soir récent. Ils étaient originaires de Lorraine et participaient aux chantiers de

^{11.} Voir le premier tome, La nef des loups.

forteresses et d'églises qui s'ouvraient un peu partout dans le royaume. Ils étaient très fiers d'expliquer qu'ils avaient pris part à la construction du beffroi du Saint-Sépulcre.

Au-dessus d'eux résidait une famille discrète, presque effacée, habillée à l'orientale : un jeune couple et deux enfants en bas âge, qui s'enfermaient dans leur logement et ne faisaient aucun bruit. Enfin, au dernier étage, sur le toit-terrasse, se trouvaient deux petites cabanes dont l'une était occupée par Ernaut et l'autre par un vieux syrien au visage ridé, Saïd, qui n'avait apparemment plus toute sa tête.

Il rendait de nombreux services, allait puiser l'eau, chercher du bois, sortait les ordures ou balayait les abords. La pièce qu'il habitait était emplie d'un bric-à-brac indescriptible qu'il tenait à faire visiter à tout nouvel arrivant comme s'il s'agissait d'une attraction importante. Il était néanmoins d'agréable compagnie et parlait suffisamment bien français pour discuter le temps d'une veillée ou prêter assistance comme guide à l'occasion. En outre, il était incroyablement doué pour jouer aux mérelles ¹².

Ce soir-là, lorsqu'Ernaut déboucha sur la plate-forme, elle était déserte, en dehors de quelques pigeons à peine effrayés par son arrivée. La porte fermée face à lui indiquait que Saïd était absent. Après avoir fouillé dans sa besace pour en extraire sa clé, le jeune homme déverrouilla le local où il résidait, et poussa le vantail du pied. À peine entré il se laissa glisser à terre, face à l'ouverture. Il était las et avait grande hâte que ses devoirs religieux soient accomplis. Il ne se sentait guère en phase avec la plupart des dévots qu'il côtoyait tous les jours. Il était plutôt empli de curiosité pour ce nouveau monde, et aspirait à pouvoir le parcourir tout son soûl. Il espérait également ne pas s'être fourvoyé en acceptant la mission pour le Saint-Sépulcre, et les frères de Saint-Jean.

^{12.} Jeu de plateau où l'on cherche à faire des alignements avec des pions sur un cadre dessiné.

Tandis qu'il réfléchissait à tout cela, quelques moineaux vinrent se poser sur le muret qui entourait la plateforme. Sautillant bravement jusqu'auprès de lui, ils étaient en quête de nourriture. La journée s'achevait et, dans un dernier sursaut, la lumière rougeoyante du soleil embrasait littéralement le dôme du Temple et les reliefs à l'est. Le ciel était dégagé et la nuit s'annonçait fraîche. Attrapant la lampe à huile sur le coffre à l'entrée, Ernaut se décida à aller chercher du feu avant que les ténèbres ne s'installent tout à fait.

Lorsqu'il revint sur la terrasse, Saïd était en train de réchauffer sur un petit foyer un pot de pois chiches agrémentés de légumes. Heureux d'accueillir son voisin, il se fit un devoir de partager avec lui son maigre repas. Ernaut ajouta de sa réserve quelques dattes séchées et du pain qui lui restaient afin d'améliorer leur ordinaire, le tout arrosé d'un fond de pichet de vin. Assis sur sa natte, il avalait les bouchées les unes après les autres en silence, admirant l'apparition des étoiles à peine éclipsées par la lune à son dernier quartier.

Des bruits de fête parvenaient des environs, ainsi que quelques senteurs épicées, évadées d'une arrièrecuisine. Une douce quiétude semblait régner. Cette supposée tranquillité allait-elle une nouvelle fois dissimuler un horrible meurtre? Sans vraiment se l'expliquer, Ernaut en était persuadé, mais il n'avait aucune idée d'où et quand l'assassin frapperait. Plus inquiétant encore, il ignorait totalement qui succomberait. Tandis qu'il ruminait ces sombres pensées, il ne put s'empêcher de souhaiter que Libourc ne fût pas la prochaine. Ce soir-là, avant de s'endormir, il fit une des prières les plus sincères qu'il eut faites depuis longtemps.

Chapitre 3

Jérusalem, église du Saint-Sépulcre, matin du dimanche 14 avril 1157

Ernaut posa la tête sur ses genoux rassemblés. Il soupira, regardant devant lui le va-et-vient des pèlerins qui entraient dans le tombeau par petits groupes de quatre ou cinq. Il avait fait de même quelques semaines plus tôt, tandis qu'il était encore plein d'espoir. Il allait être racheté de ses pêchés, purifié, et pourrait alors commencer une nouvelle vie dans ces régions prometteuses. C'était ce qu'on lui avait laissé entendre, ce qu'il avait escompté jusqu'alors. Mais il avait finalement parcouru un autre chemin, plus tortueux, qui l'avait mené en un lieu bien ténébreux. Son embarras était d'autant plus vif qu'il n'était pas assuré de le regretter. Car il avait eu aussi l'occasion de découvrir une lueur de paix là où il ne l'attendait pas.

Sans son insatiable curiosité, s'il était resté sagement occupé à ses dévotions, il n'aurait certainement pas fait cette rencontre troublante, enivrante. Ce n'était pas cet amour-là qui était célébré dans les églises lourdes d'encens, pourtant il lui semblait ressentir une émotion similaire et même plus intense encore à l'évocation de sa première discussion avec elle. Il savait faire la différence entre le désir et l'amour, qui avait une tentation plus virginale, et il inclinait à croire

que c'était ce dernier qui animait son cœur, malgré toute la noirceur dont il se sentait recouvert. Peut-être cette lumière, porteuse d'espoir, constituait-elle une partie de la réponse à son problème.

À l'approche de tierce, un grand afflux de fidèles commençait à s'amasser vers le chœur de l'église du Saint-Sépulcre, à l'est, délaissant quelque peu le sépulcre du Christ. Ernaut se releva et continua à déambuler sous les voûtes jusqu'à rejoindre les abords de l'entrée principale. Devant les tombeaux des anciens rois latins se rassemblaient les files qui menaient vers le maître-autel. De nombreux habitants de Jérusalem s'étaient mêlés aux voyageurs, reconnaissables à leur fréquent recours à des éléments de costumes locaux. Parmi eux, quantité de marchands et de bourgeois de premier plan guidaient leur famille. Certains semblaient être là plus dans le but de rencontrer des amis et s'afficher zélés chrétiens que par foi véritable.

Pour autant, Ernaut ne leur jetait pas la pierre. Il se sentait relativement proche d'eux, finalement. Il ne fréquentait les lieux de culte que par habitude et n'avait que très rarement perçu la présence de Dieu en ces occasions. Il reconnut plusieurs visages de ceux qu'il avait aperçus à la Cour des bourgeois, quelques jours auparavant. Certains se contentaient de demeurer auprès du portail, discutant affaires avec leurs contacts tandis que leurs épouses, leurs enfants, se rendaient à l'office. Ernaut se demanda quelles étaient leurs véritables motivations. Il avait pu se rendre compte qu'un bon nombre se ralliait à quelques décideurs, et que parmi ceux-ci la plupart étaient pétris d'intentions louables, du moins en paroles.

Pourtant malgré toutes leurs richesses, leur volonté de bien faire, ils n'arrivaient guère à leurs fins. Quoique toutes les puissances locales aient été réunies lors de la tragique semaine de Pâques pour affronter l'adversité, rien n'avait semblé pouvoir s'opposer aux meurtres qui touchaient les pèlerins. Les frères de Saint-Jean, dont la vocation n'était jamais démentie, avaient apporté leur soutien et les chanoines du Saint-Sépulcre témoignaient de l'implication du Patriarche et de ses suivants. Malgré cela, des innocents avaient péri injustement, et les malfaiteurs les avaient nargués, dissimulés dans l'ombre.

Jérusalem, rue du Mont Sion, matin du mercredi 27 mars 1157

Sifflotant pour lui même, Ernaut remontait la rue le cœur léger. Il avait revêtu sa plus belle tenue, de laine teinte à la garance et des chausses neuves, de fine toile jaune. Il s'était rendu aux bains avec un plaisir non dissimulé. Il avait toujours apprécié l'eau et la découverte qu'il avait faite des établissements moyen-orientaux l'enchantait. Pour un coût modique, il pouvait profiter d'un confort dont bien des seigneurs fieffés auraient rêvé dans leurs demeures de pierre. En sortant, il s'était fait raser dans une des boutiques aux abords de la rue du Maréchal, un peu à l'est du quartier de l'hôpital.

Résultat de ces soins, son humeur était excellente malgré les quelques gouttes de pluie et le temps maussade et froid dont il se protégeait par sa chape de voyage. Il avait en outre tenu à se mettre sur la tête le turban, grâce à l'intervention providentielle de Saïd, qui transforma un échafaudage branlant en une véritable coiffe. Des rafales rabattaient de la poussière dans les rues, dont heureusement un bon nombre étaient couvertes, partiellement si ce n'était en totalité. Il avait l'intention de se rendre au palais de Baudoin, pour tenter de voir Régnier d'Eaucourt, car il comptait sur la sympathie qu'il inspirait au chevalier du roi pour demander un peu d'aide. Non pas qu'il s'attendait à ce qu'ils enquêtent une nouvelle fois ensemble, les deux femmes assassinées n'intéressant certainement pas un homme d'un tel rang. Mais il saurait être de bon conseil

et lui indiquerait les choses à faire et à éviter. En outre, si Ernaut avait l'occasion de reparler de Régnier, il espérait pouvoir impressionner davantage la jolie jeune fille brune qu'il chérissait secrètement. Alors qu'il arrivait aux abords du change des Syriens, il entendit un bruit de sabots : un important contingent de soldats montés, prêts au combat, avançait au pas, en direction du sud.

Couverts de poussière humide, ils avaient l'air d'avoir chevauché longuement, les épaules basses et le front légèrement affaissé. Ils étaient néanmoins imposants, la plupart habillés de mailles et le casque sur la tête, l'épée pendant sur la hanche. Le manteau noir marqué d'une croix blanche qu'ils arboraient par-dessus leur attirail militaire les désignait comme des frères en armes de Saint-Jean de l'Hôpital. Leurs chevaux éreintés, couverts de sueur épaisse, avaient également besoin de repos et seule une mission importante avait dû les obliger à chevaucher ainsi de nuit. Les bras croisés et les yeux emplis d'admiration, Ernaut assistait à leur passage comme s'il était devant un défilé. Plusieurs hommes habillés comme des colons avec quelques pièces de costumes locales mélangées à leurs tenues occidentales s'installèrent à ses côtés et commencèrent à commenter l'événement entre eux. Le plus âgé hochait de la tête tout en parlant :

« Ils s'en retournent de Panéas. Le connétable leur a fait don d'une part du fief et ils sont allés évaluer ses besoins, afin de la renforcer.

- Ils doivent craindre représailles des sarrasins, approuva son voisin, un grand échalas à l'allure de héron.
- Difficile de dire si Noradin va maintenir la trêve maintenant que le roi l'a rompue. Tel porte le bâton qui le fera battre.
- Quelle idée d'aller le moquer ainsi, tout était si paisible. Bien trop beau pour durer!
- Certainement encore idée de quelque baron qui avait appétit de cliquaille!. »

Le vieux pensa utile d'assortir sa remarque d'un crachat par terre, signe manifeste de son mépris.

- « Et c'est encore les frères soldats qui doivent recoller pots brisés. Ils ont grand mérite!
- M'ouais, ils reçoivent quand même force terres en échange, des casaux entiers et même solides forteresses. Ils devraient pas se mêler de mener batailles. Les chevaliers du Temple suffisent bien à ça. L'Hôpital devrait demeurer à soigner pauvres gens, comme à son début. Le pauvre Gérard ¹ doit se retourner en sa tombe!
- Et le grand hôpital qu'ils viennent de bâtir, tu crois que c'est aux fins de guerroyer? Ils ont dépensé sans compter, pour pouvoir accueillir grande quantité de malheureux...
- Pis il leur faut bien des terres, pour produire tout ce qu'ils donnent aux malades, ajouta un troisième larron, muet jusque-là.
- C'est bien pour ça qu'ils feraient mieux d'abandonner hauberts et lances et ne pas disséminer leurs richesses. Le frère Raymond est plus fier qu'un pet! J'ai l'impression qu'il se prend pour le patriarche, des fois, ou même le pape. »

La dernière remarque tomba alors que le passage était de nouveau libre et que le petit groupe s'éloignait tranquillement, continuant à bavarder de façon animée. Ernaut les regarda partir et entendit leur discussion se mélanger au brouhaha engendré par les commerces affairés, les acheteurs curieux, les cris des marchands ambulants et les simples badauds qui conversaient.

Le marché aux poissons du début de la rue qui conduisait vers le parvis du Saint-Sépulcre empestait l'air de senteurs salines. De massifs esturgeons occupaient l'étal que longeait Ernaut et un client au nez retroussé paraissait peu convaincu de leur fraîcheur. Une femme à l'ample voile, le visage presque entièrement recouvert passa devant lui, un panier plein de mulets de bonne taille au bras. L'endroit était toujours très animé, en ces temps de Carême, et les

^{1.} Fondateur de l'Ordre hospitalier de Saint-Jean au début du XIIe siècle.

éventaires se vidaient très vite de leurs plus belles pièces, ne laissant aux acheteurs fainéants que des prises à l'aspect fatigué, aux relents suspects.

Quelques oiseaux, corbeaux et pies-grièches traînaient aux abords, attirés par les insectes et petits rongeurs ou dans l'espoir éventuel de quelques mauvais coups au détriment des marchands. Alors qu'il dépassait les arcades qui longeaient au sud le parvis du Saint-Sépulcre, Ernaut fut tenté un instant d'y entrer. Quelques badauds déambulaient aux alentours comme toujour, et les marchands à la sauvette, vendant des colifichets souvenirs et des médaillons bénis, attendaient le chaland ou venaient proposer leurs produits aux croyants de passage.

L'escalier extérieur était envahi par une congrégation occupée à prier sous la direction d'un petit moine à la barbe drue. Le jeune homme leva la tête vers le beffroi qui surmontait le bâtiment, sur la gauche, presque aussi élevé que la coupole dont il apercevait le couronnement face à lui. Le long de la corniche au-dessus des portails sculptés, quelques pigeons déambulaient, grattant et roucoulant d'un air absent, indifférents à tout sentiment religieux. Un valet, armé d'un balai, dont la tâche devait précisément être de maintenir l'entrée propre malgré les volatiles, agitait d'un mouvement féroce son ustensile dans leur direction, sans grand effet.

Ernaut reprit son chemin tranquillement, car le palais royal se trouvait juste là, séparé par une ruelle des chapelles occidentales du parvis. L'accès en était d'ailleurs gardé par deux soldats à l'air taciturne, qui ne daignèrent même pas lever les yeux sur Ernaut tandis qu'il s'avançait vers la porte, sur sa gauche, en haut d'un escalier. Assis derrière une table sur le côté du passage, un sergent y était occupé à gratter avec un stylet plat une tablette de cire qui lui servait d'écritoire. Le cheveu court, il avait le visage tanné d'un natif, bien que ses traits semblassent plutôt occidentaux. En outre, sous ses épais sourcils bruns brillaient des prunelles

claires et vives. Il s'interrompit un instant, dévisageant d'un air interrogateur le géant qui s'était avancé vers lui. Ernaut le salua d'un signe de tête et, se voulant affable, souria.

« Voilà, je viens céans, car j'aurais aimé encontrer un mien ami... »

L'homme ne bougeait toujours pas, adoptant un air indéchiffrable.

- « Un chevalier du roi, nommé Régnier d'Eaucourt. Je ne sais comment le contacter. L'ultime fois où nous nous sommes vus, c'était à Acre. Le fonctionnaire sembla reprendre vie brutalement et se redressa.
- « Il n'est pas là. Ou, du moins, je ne l'ai pas vu. Vous avez message à lui délivrer?
- Rien d'important. Un conseil à demander simplement. »

Le sergent évalua Ernaut des pieds à la tête, fermant les yeux à demi comme s'il cherchait à découvrir un objet caché sur lui.

- « Vous pourriez peut-être tenter votre chance auprès d'un des bourgeois du roi. Il y aura conseil plus tard en la matinée.
 - Je dois m'y rendre justement, n'est-ce pas encore?
- Non, après tierce, revenez à ce moment. Vous pourrez demander aide et conseil à maître Salomon, ou maître Geoffroy de Tours. Ce dernier est toujours fort avisé. Vous avez souci de quel ordre?
 - C'est personnel, pas un problème légal.
- Ah, je vois. Désolé. Messire d'Eaucourt est absent pour long moment en fait. Si vous me laissez tablette ou message à son intention, je pourrai lui transmettre dès son retour. »

Ernaut secoua la tête en dénégation.

« Ne vous donnez pas cette peine. Ce n'était qu'avis amical que j'aurais sollicité. Pas de quoi déranger tout l'hôtel royal. »

L'homme sourit aimablement et entreprit de noter quelque chose sur sa tablette, feignant désormais d'ignorer son interlocuteur. L'entrevue était terminée. Ernaut lança un œil vers la porte entr'ouverte au bout du passage qui donnait sur un jardin. Il salua du bout des lèvres le fonctionnaire et redescendit l'escalier avec un faux entrain.

Quelques gouttes d'eau s'écrasèrent sur les pavés tandis qu'il sortait de la ruelle, ne provoquant toujours aucune réaction des deux sentinelles censées en garantir la sécurité. Sentant qu'une averse était en train d'arriver, il tenta de remonter sa capuche, mais en fut empêché par son haut turban. Malgré tous ses efforts, il ne pouvait rabattre le vêtement. Énervé, il arracha son couvre-chef d'un geste vif et le roula dans sa besace. Sa bonne humeur s'en était allée, disparue sans véritable raison dans les abords du palais royal. Il ne pourrait pas parler de son ami le chevalier à une jeune femme de sa connaissance.

Sans même y réfléchir, il emprunta la rue du Patriarche, remontant vers le nord. Arrivant devant l'escalier qui descendait vers la chapelle Sainte-Marie et, de là, vers le tombeau du Christ, il stoppa. Il sentait qu'un moment dans le lieu saint ramènerait le calme en lui. La ferveur qui s'en dégageait, les nombreux fidèles occupés à se recueillir, tout incitait à l'introspection en cette période. Il franchit les marches, passa sous la représentation de Marie l'Égyptienne puis obliqua à droite. Descendant les quelques degrés qui menaient au rez-de-chaussée de la rotonde ceinturant le tombeau, il dépassa quelques groupes de pèlerins qui étaient assis parmi les colonnes et se dirigea droit sur l'édicule central. Sous le haut dôme arborant les portraits des prophètes, du Christ, de la Vierge et de saint Jean-Baptiste, ouvert à son sommet, se trouvait le sépulcre qui avait accueilli Jésus jusqu'à sa résurrection. Entouré de piliers et d'arches de marbre, on accédait à ce dernier par un passage à l'est, surveillé par des gardiens qui ne laissaient pas entrer plus d'une douzaine de fidèles à la fois.

Accolé à la structure sur sa face occidentale, un autel était encadré de grilles de fer ouvragé surmontées d'un ciborium recouvert en partie d'argent et surplombé d'un crucifix et d'une colombe. Des lampes étaient suspendues sous chaque arcade. Ernaut était déjà venu plusieurs fois, seul et avec Lambert. Ils avaient eu l'occasion de se rendre dans le tombeau lui-même, s'agenouillant respectueusement pour y entrer. Ils avaient pu en baiser le rocher, comme tant d'autres avant eux. Il était étrange pour lui d'avoir pu toucher un tel endroit. C'était comme si tout ce que les prêtres lui avaient raconté depuis son enfance devenait réel. Il avait admiré de ses yeux tellement de lieux où le Christ était venu qu'il n'était pas sûr de se souvenir de tous. Mais le Saint-Sépulcre était à part, là où le plus grand des miracles était advenu, pour le Salut de l'humanité.

Ernaut n'était pas sûr d'avoir bien saisi comment cela fonctionnait, ni pourquoi c'était arrivé, mais il avait pris conscience du fait dans cette église au cœur du monde chrétien. Il était ébahi, comme frappé de stupeur, écrasé par la majesté du bâtiment, les riches décors de mosaïque, les icônes, les fresques, le marbre coloré, les statues d'or et d'argent, l'encens qui y flottait en permanence, le scintillement des cierges dans le moindre recoin. La messe à laquelle il avait assisté plusieurs fois lui était apparue comme un magnifique cortège, avec des officiants recouverts de soie bigarrée, manipulant de saints objets et chantant des hymnes solennels qu'il ne comprenait pas. Confusément, il sentait la présence palpable de Dieu en cet endroit, comme jamais il ne l'avait ressenti auparavant. Et cela l'apaisait. S'agenouillant parmi quelques fidèles en oraison devant l'autel de l'Anastasis, il se joignit à leur récitation du Credo.

Fin de matinée du mercredi 27 mars 1157

Les doigts du vicomte Arnulf tapaient en rythme sur la tête de lion qui décorait l'extrémité de son accoudoir, de plus en plus vite au fur et à mesure que son énervement allait croissant. Il avait passé la nuit en selle, à patrouiller dans les rues de la ville et il n'avait guère eu le temps de se reposer. Les jérémiades qu'il entendait commençaient singulièrement à l'agacer, lentement, mais sûrement. À l'approche des fêtes de Pâques, de nombreuses échéances tombaient et l'administration royale était donc bien occupée, ainsi que les bourgeois du roi qui apportaient leur concours à la bonne marche de l'ensemble. À chaque fois c'était le même cortège de récriminations. Sans compter les soucis récents, dont les meurtres de pèlerines n'étaient pas les moindres. N'écoutant plus vraiment, il finit par taper des phalanges sur le bois, demandant le silence. Les bouches se fermèrent et les visages se tournèrent vers lui. Il inspira lentement et se redressa sur son siège.

« Permettez-moi de vous rappeler qu'il n'y a nulle novelté dans les levées de cette année. Il faut que les cens ² soient versés au plus vite car, vous le savez, le trésor royal doit faire face à moult dépenses. »

Le mathessep, qui était resté silencieux jusqu'alors, s'avança de quelques pas.

- « Messire, je vous entends bien. Avec l'afflux de pèlerins, tous les ans à Pâques c'est la même chose. Nous ne suffisons pas à la tâche! Il faudrait au moins requérir une poignée de sergents en sus, le temps de collecter tout ce qui est dû.
- Si l'on doit distribuer en soldes le gain qu'on est censé faire, je ne vois guère la pertinence. De toute façon, la Grand Secrète ne m'a pas accordé pouvoir ni moyens d'embaucher, maître Ucs. Je le regrette, il va falloir faire avec. »

Un des jurés de la Cour des Bourgeois, au ventre indicateur de sa bonne fortune, tenta d'apporter une solution.

« Avec la trêve, grand nombre d'hommes d'armes se retrouvent désœuvrés. Il serait aisé de les recruter, à bas coût. »

^{2.} Genre de loyer.

Un de ses confrères, plus jeune, le nez aussi acéré que le regard, dodelina de la tête d'un air désapprobateur.

« Je ne pense pas qu'il soit souhaitable d'attirer des soudards en la cité, en leur donnant quelques monnaies et le temps de s'enivrer. Il y a déjà bien assez de soucis comme ca... »

Son regard de chien battu suffit à tous pour comprendre ce à quoi il faisait allusion. Le mathessep se retourna et hocha la tête en assentiment, l'air désolé.

« Ce n'est par malheur pas la première et ce ne sera pas l'ultime. Outre, apprenez que le mari de l'une d'entre elles est ici. »

Il fit un signe de la main en direction d'Ernaut, qui s'avança parmi la foule. L'homme ventripotent le détailla des pieds à la tête, circonspect.

« Es-tu son époux? Ou son fils? »

La double interrogation arracha quelques rires narquois, vite éteints par le regard noir du vicomte. Ernaut ne prit même pas la peine de relever.

« Je ne suis qu'un pérégrin qui les a vus, à moult occasions. Les deux pauvresses étaient amies, je le sais sans doute aucun. L'une avait fils et l'autre mari. »

La stupeur s'afficha sur quelques visages.

- « Sais-tu s'ils se trouvent en la cité?
- Il semble, maître. Tout le monde est ici pour les Pâques.
- Vont-ils demander justice? Savent-ils qui est le murdrier? »

Ernaut haussa les épaules, sans avoir le temps de répondre avant que le mathesse ne prenne la parole.

- « Je n'en sais mie pour l'instant. Aucun des sergents ne les a trouvés, mais ils cherchent. J'espère régler cela au plus vite.
- Il faudrait le faire dans les meilleurs délais, déclara avec emphase un jeune homme à l'allure vaniteuse et aux vêtements voyants. Si jamais cela se répand, les voyageurs

vont s'enfrissoner et leur nombre se réduira encore. Nous avons déjà bien des difficultés à les faire venir, depuis la honteuse défaite de Damas. »

Le gros homme du début s'empourpra, remuant la mâchoire tel un chameau, n'arrivant pas à trouver les mots devant pareille provocation.

« Comment osez-vous qualifier ainsi la campagne du roi? Il n'avait grand choix et c'était la plus sage des décisions. »

Le brouhaha recommença et les échanges s'envenimèrent rapidement, chacun tentant de faire valoir son point de vue sans même écouter l'autre. Seuls Arnulf, le mathessep qui s'était rapproché du vicomte et le jeune bourgeois aux traits fins gardaient leur calme, discutant entre eux sans s'invectiver. Lorsqu'ils parvinrent à un accord, qui se lisait sur les trois visages, Arnulf tapa dans ses mains pour ramener une nouvelle fois le silence.

« Maîtres! Je vous prie de rester dignes. Nous ne sommes pas dans un marché aux bestiaux. Il est vrai que ces meurtres doivent être traité comme il le convient et nous y veillerons. Nous allons voir tout de prime ce qu'en dit le mari et si le félon peut nous être livré. Je vous propose donc qu'ordres soient donnés pour qu'on le retrouve au plus vite pour savoir son sentiment. Les frères de Saint-Jean et les chanoines du Saint-Sépulcre seront informés de cela. Outre, nous seront plus vigilants lors des rondes, montrant bien par là que nous ne traitons pas la chose à la légère. »

Le bourgeois ventripotent, qui s'était échauffé au point de devoir éponger son large front d'un mouchoir, prit un air désolé.

« Messire vicomte, je ne crois pas que nous devrions nous en occuper. Les sergents doivent avant tout privilégier les opérations de collecte. En cette histoire, le mal est fait et nous ne pouvons plus rien pour ces malheureuses pérégrines, si ce n'est prier. Alors je vous proposerai plutôt de laisser la famille s'occuper de ses affaires, vu qu'apparemment il y a des gens qui peuvent faire valoir leurs droits. Nous serons toujours à temps de nous en occuper alors, en second. Après les paiements. »

Quelques visages opinaient alentour, montrant le soutien qu'il avait auprès de ses pairs. Pierre Salomon était un intellectuel dont le pragmatisme l'emportait sur tout, parfois même sur les considérations humaines. Geoffroy de Tours, le jeune bourgeois debout aux abords de l'estrade d'Arnulf, ne l'entendait pas ainsi.

« Je sais que vous parlez de raison, maître Salomon. Mais un homme comme vous sait que les négociants sont inquiets car le meurtre est toujours mauvais pour les affaires. »

Des murmures indignés répondirent à cette remontrance insultante, que le jeune homme apaisa d'un geste assuré.

« Mais! Je sais aussi qu'injustices vous répugnent, comme à cette cour. Comment pourrions-nous faire comme si nous ignorions que pareilles ignominies sont perpétrées à quelques pas de la dernière demeure terrestre du Christ? Comment pouvons-nous accepter en silence que cette cité sainte soit profanée par un murdrier? Et ceci au nez et à la barbe de nos sergents, bravant et donc insultant par là même l'autorité du roi Baudoin. »

Il s'avança peu à peu face à ses pairs, vivant son plaidoyer comme si la décision qui allait être prise pouvait entraîner la mort ou l'amnistie d'un proche.

« Nous sommes les bourgeois du roi, et à ce titre, devons meilleur service que routinières activités. Nous avons devoir de rendre visible pour tous la main invisible du souverain, qui s'abat sur quiconque menace la paix de Dieu. Peut-on trouver crime plus odieux que meurtrerie, en pleine Semaine sainte? Dans Jérusalem, notre cité? N'avons-nous pas tous juré, main sur les Évangiles, de préserver et d'appliquer les choix du souverain? Nous ne pouvons certes demeurer insensibles à cet appel à nos cœurs, lancé depuis leur tombe par ces femmes, mais nous avons également la charge de

montrer à tous que le pouvoir du roi est présent céans, et bien présent! »

Il marqua une pause, fixant un interlocuteur ou l'autre jusqu'à ce qu'il le sente gêné.

« Qu'ose s'avancer devant moi celui qui pense que nous aurions tort de porter si haut notre service auprès du roi Baudoin. »

Un silence gêné fit place à sa longue diatribe, lancée avec passion. Scrutant d'un regard d'aigle ses auditeurs, il posa lentement les mains sur les hanches et se tourna vers le vicomte, lui indiquant par là la décision prise par l'assemblée.

- « La cour semble décidée à ne pas laisser cet affront impuni, messire Arnulf. À vous de voir comment faire au mieux. Sans pour autant négliger les tâches qui vous ont été confiées par le trésor royal, de certes.
- Fort bien. Nous allons voir si l'époux peut se montrer et nous l'inviterons à s'exprimer en cette cour. Nous n'y consacrerons pas trop de moyens, car ce n'est pas en notre pouvoir. Le jeune Ernaut nous aidera en cela, ayant quelques liens avec ces pauvresses. Donc, maître Ucs, vous ferez dire aux hommes qu'ils doivent essayer de se renseigner, en voyant avec ce jeune homme, mais sans y perdre tout leur temps. »

Tout en parlant, il s'était tourné vers le mathessep, désignant de la main Ernaut d'un geste nonchalant. Puis il fit de nouveau face quelques instants à l'ensemble de la Cour et s'éclaircit la gorge avant de reprendre, à l'intention de Ucs de Montelh:

« Il faudra être prêt pour les collectes, le sénéchal a bien insisté là-dessus. Pas question que les versements se fassent en retard ou de façon confuse. Nous sommes tous bien d'accord là-dessus? »

Sa question, qui n'en était pas vraiment une, marqua la fin des discussions sur le sujet. Après quelques échanges approbateurs ou déçus, quelques jurés commencèrent à avancer vers la porte, profitant de ce répit dans les débats pour parler négoce ou aborder un point de droit sur une affaire qu'ils allaient juger.

Le vicomte se fit apporter de quoi se rafraîchir et indiqua au valet de proposer des boissons à tous les notables présents. La réunion risquait de durer encore quelque peu, ils avaient un problème d'héritage épineux à entendre, ainsi que plusieurs chartes à ratifier, concernant la vente ou le don de bourgeoisies ³. Ne sachant que faire, Ernaut se recula dans un coin, s'appuyant contre le mur. Il regardait de droite et de gauche, attendant un signe lui signifiant qu'il devait se retirer. Il n'était pas sûr de ce qu'il devait faire et personne ne semblait prêter attention à lui, malgré son imposante présence. Il en arriva donc à la conclusion que rien ne s'opposait à ce qu'il puisse assister à la suite des débats.

Près de la fenêtre, le mathessep admirait des serins au plumage jaunes qui bondissaient dans le jardin verdoyant sous la fine pluie qui s'abattait. Il pouvait en deviner les trilles, malgré le bruit ambiant. Il soupira un instant, se demandant comment il allait interpréter les instructions du vicomte. Il fallait toujours faire plus sans qu'on lui en donne les moyens. Et il devrait encore affronter les invectives et les regards désapprobateurs des habitants, sans compter ceux des pèlerins. Il avait saisi l'occasion lorsqu'on lui avait proposé cette promotion. Avec son épouse et ses enfants, ils vivaient d'ailleurs bien mieux, s'étaient installés dans une belle demeure et de sa situation découlait de nombreux avantages.

Malgré tout, il commençait à se dire que ce n'était pas si cher payé, vu les responsabilités qu'il avait. Ce ne serait pas en surveillant les fraudeurs ou arrêtant les meurtriers de vagabondes qu'il pourrait espérer attirer l'attention d'un riche seigneur qui ferait de lui un chevalier. Il se retourna

^{3.} Type de propriété immobilière roturière, se distinguant du fief qui concernait la noblesse.

vers la salle lorsque les discussions retombèrent. On venait de faire entrer quelques personnes, dont les échanges de regards haineux indiquaient que ce devait être encore une histoire d'argent qui allait être abordée. Il soupira et, les bras croisés, se cala contre la colonnette de la fenêtre, écoutant d'une oreille distraite les avantparliers ⁴ s'échauffer la voix de quelques formules ampoulées.

Midi du mercredi 27 mars 1157

Après avoir pris un repas rapide dans le Marché couvert, Ernaut était revenu dans le quartier de l'Hôpital. Il n'était néanmoins pas entré voir son frère, car il espérait en fait apercevoir Libourc, en provoquant une rencontre qu'il aurait prétendue fortuite. Cela lui avait donné l'occasion de croiser Gringoire, qui était d'une humeur bien plus volubile que la fois précédente.

Il venait d'apprendre que sa femme n'était pas malade, seulement enceinte, et que ça la fragilisait. Bien qu'il soit tout de même inquiet, la perspective d'avoir un enfant le rendait euphorique. C'était leur premier et il n'en finissait pas de bénir Dieu et tous les saints. Il avait offert à boire à tous les gens alentour et parlait encore plus fort qu'à l'ordinaire. Il avait déclaré avoir dépensé une vraie fortune en cierges à l'intention de la Vierge pour qu'elle protège le bébé à venir ainsi que sa mère. Il n'était plus de première jeunesse et attendait ce moment depuis très longtemps. Ce n'était pas sans fierté qu'il avait expliqué à Ernaut que ce serait le début d'une grande dynastie et qu'il s'accommoderait aussi bien d'un garçon, qu'il formerait comme il se doit, que d'une fille, qu'il destinerait à un mariage profitable.

Si le bonheur lui avait donné des ailes, il se serait pour sûr envolé dans l'instant. Malgré les battements de bras et

^{4.} Avocats, juristes spécialisés qui parlent en lieu et place des plaignants ou des accusés.

l'agitation que déployait l'heureux marchand, Ernaut s'était efforcé de surveiller les allées et venues aux abords des bâtiments réservés aux femmes, au cas où la jeune fille de ses pensées viendrait dans les parages. Bien qu'il ait espéré la vision depuis un moment, sa poitrine se gonfla d'angoisse quand il lui sembla reconnaître la silhouette qui s'avançait hors du portail.

Elle était habillée de la même façon, mais avait ramené sa capuche sur sa tête, dissimulant son épaisse chevelure brune. Elle s'arrêta un instant, le bourdon sur l'épaule, afin de fouiller dans sa besace. Le cœur battant la chamade, Ernaut s'engagea dans sa direction, faisant mine de ne pas la voir, toutefois sans vraiment trouver un point sur lequel fixer son regard. Il s'était convaincu d'attendre le dernier moment pour porter son attention vers elle et feindre la surprise. Quand il s'y risqua, il fut très désappointé de constater qu'elle était concentrée sur ce qu'elle faisait, la tête penchée sur son sac.

Il hésita un instant, ne sachant que faire. Heureusement, elle releva subrepticement les yeux et leurs regards se croisèrent. Pour Ernaut, le temps sembla se ralentir et le battement sourd de son cœur oblitéra l'effervescence de la place. Comme un somnambule, il leva la main et sourit à demi, obliquant dans la direction de la jeune fille. Il réussit à reprendre contact avec la réalité lorsqu'il arriva auprès d'elle.

« Le bon jour, damoiselle. »

Un sourire lumineux s'afficha soudain, tandis qu'elle inclinait légèrement la tête avec respect.

« Le bon jour à vous, maître Ernaut. »

Flatté et ravi de se voir ainsi appelé par Libourc, le jeune homme inspira largement, son sourire atteignant désormais ses oreilles.

« Quelle surprise de vous encontrer ainsi! Je venais juste de... »

Ernaut réalisa soudain qu'il n'avait pas réfléchi à l'excuse qu'il invoquerait. Sa voix se tut un instant et les mots qui lui vinrent se présentèrent un peu confusément avant de s'assembler de façon explicite.

- « Un ami vient d'apprendre qu'il va avoir enfançon. Nous fêtions l'heureuse nouvelle. Sa jeune épouse est actuellement en l'Hôpital, car cela la fatigue fort. Mais tout se passe bien, par chance.
 - J'en suis ravie pour elle.
- Je vous vois toute équipée pour le voyage, vous nous quittez donc, à la vigile du Jeudi saint?
- Certes pas. Avec mère, nous devons joindre quelques amis, car nous avons prévu de nous rendre au tombeau de la sainte Vierge. Nous allons y passer nuitée en oraison, de façon à être prêtes pour les célébrations à venir.
 - C'est elle que vous attendez?
- Non, elle s'en est déjà allée. Il m'a fallu demeurer en arrière pour pressante affaire. Je devais la joindre à la porte Saint-Étienne, en l'église, avec plusieurs autres également en arrière, mais il semble qu'ils m'ont oubliée. »

Ernaut fronça les sourcils.

- « Vous avez l'intention de vous rendre là-bas seule? Ce n'est guère prudent.
- Nous ne sommes tout de même pas si loin. J'ai grande habitude de la ville, désormais.
- Je serais heureux de vous accompagner si vous le permettez. Nul doute que votre père approuverait une telle décision. »

Bien qu'elle n'eût laissé paraître aucune anxiété jusquelà, Libourc sembla soulagée à l'idée d'être escortée par le jeune géant. Elle approuva de la tête chaleureusement, les yeux plissés par son sourire.

- « C'est très aimable à vous. J'espère que cela ne perturbera pas vos activités.
- Vous savez, je n'ai guère à accomplir. Nous sommes en Outremer depuis plusieurs mois et à Jérusalem depuis

des semaines. J'ai fait mes dévotions un peu partout et nous attendons juste les fêtes de Pâques. Puis nous chercherons bel endroit où nous établir, avec mon frère. »

Les deux jeunes gens commencèrent à avancer nonchalamment tout en devisant, maintenant entre eux une distance respectable qui les forçait à hausser la voix lorsqu'un badaud passait entre eux.

- « Vous allez vous installer ici?
- Oui. Nous sommes venus pour rester. Pas vous?
- Je ne sais, je vais là où mes parents décident. Difficile de dire ce que père a en tête, je dois l'avouer. Il me semble qu'il aurait bien envie de s'installer. Mais il n'a rien dit d'aussi clair jusqu'à présent. »

Tout en remontant tranquillement la rue Saint-Étienne en direction de la porte septentrionale du même nom, ils continuèrent ainsi à bavarder, parlant des villes et des lieux qu'ils avaient visités récemment ou de ceux qu'ils espéraient parcourir d'ici peu. La jeune fille était relativement réservée, néanmoins elle s'animait à l'évocation des sanctuaires où elle avait prié, aussi bien que des animaux étranges qu'elle avait découverts. Un de ses plus grands souvenirs était la vision d'un crocodile, tué par des chasseurs et ramené pour son cuir, qu'elle avait pris au début pour un dragon.

Le temps fila si vite qu'ils étaient encore en pleine conversation lorsqu'ils arrivèrent devant l'église placée à la sortie nord de la ville. Un groupe de pèlerins était installé sur les marches et alentours, discutant tranquillement. Une petite femme d'une quarantaine d'années, le visage gracieux malgré quelques rides, enfermé dans une guimpe très serrée, vint prestement jusqu'à eux. Sans même prêter attention au jeune homme, elle sourit à Libourc.

« Ah! Te voilà enfin. Il ne manquait plus que toi et la famille de Clarembaud pour que nous prenions la route. J'étais un peu inquiète d'avoir vu les autres nous joindre sans toi. Je n'aurais jamais dû leur accorder ma confiance! »

La jeune fille baissa la tête, adoptant un air contrit, comme si la faute était sienne et attendit patiemment que sa mère ait terminé de déverser son angoisse. Puis elle se tourna vers Ernaut qu'elle présenta de la main.

« Mère, je vous présente maître Ernaut, de Vézelay. C'est lui qui a aidé père l'autre jour. »

La petite femme ne parut pas du tout impressionnée par l'énorme masse qui la côtoyait, même si elle tiqua à la mention du titre de maître. Elle lança un regard rapide, qui ne semblait guère convaincu de ce qu'elle voyait. Bien qu'elle rendit une bonne cinquantaine de centimètres au jeune homme, elle parvenait à le toiser de haut, avec un naturel certainement dû à des années de pratique. Malgré tout, le visage autoritaire s'adoucit un peu à l'évocation de son époux.

- « Je te remercie d'assister ainsi mon époux, jeune homme. Serait-ce que tu as intention de rejoindre notre groupe? Je ne te vois pas équipé en conséquence.
- Pas du tout, j'ai juste rencontré votre fille aux abords de l'hôpital. Je ne pouvais la laisser ainsi seule en ville, c'était bien trop dangereux.
- C'est fort aimable à toi. Certains de nos compaings auraient dû prendre la peine de l'escorter, mais voilà leur façon de respecter leurs serments....»

Elle posa la main sur l'épaule de sa fille, l'invitant d'un geste à la suivre.

« Viens avec moi, nous allons réciter courte prière avant de prendre les chemins. Je te souhaite le bon jour, jeune homme, et merci de t'être donné cette peine. »

Libourc céda de bonne grâce, non sans lancer à Ernaut un regard désolé qu'accompagnait le plus charmant des sourires. Un des pèlerins s'avança, un rictus malicieux éclairant un rude visage que les ans n'avaient pas épargné. Un de ses yeux commençait à se recouvrir de cataracte.

« 'Tention mon gars. Défense de coudoyer la gamine. Sa vieille la garde comme lait sur le feu. »

Il tendit sa calebasse à Ernaut, qui refusa d'un signe de tête. L'air rigolard, l'homme s'approcha et murmura.

« Tu devrais goûter, j'y mets pas de l'eau, moi, ça corrompt les entrailles. Ça te redonnera un peu de cœur à l'ouvrage! »

Estimant qu'un peu de vin ne lui ferait pas de mal, Ernaut prit une gorgée, ce qu'il regretta immédiatement. La boisson tenait plus du vinaigre et sa saveur acide ne surmontait qu'à grand-peine le goût de pourriture. Il fit une grimace lorsqu'il l'avala, pour le plus grand plaisir du pèlerin qui gloussa avant de s'en envoyer une large rasade.

« Ça écorcherait la pierre, hein mon gars? »

Lui-même semblait fort apprécier sa mixture et se pourlécha les lèvres d'un air gourmand.

- « Elle a bein raison de tenir à l'œil un beau brin de fille comme ça. Surtout en ce moment. Avec tous ces maudits païens dans la région.
 - Vous avez eu souci lors de votre voyage? »

Le vieil homme souleva les sourcils, un peu surpris de la question.

« Ah non, aucun. Je pensais juste aux deux femmes qui ont été.... Elles faisaient partie des nôtres, tu sais. »

Comme l'homme semblait en veine de confidences. Ernaut prit son air le plus intéressé, invitant son interlocuteur à poursuivre par un hochement de tête encourageant. Il espérait bien découvrir où se cachaient le mari et l'enfant. Le vieux pèlerin fit un rictus qui dévoila quelques dents gâtées et usées.

- « Non pas qu'elles soient de chez nous. Mais ça faisait des semaines qu'on était tous comme grande maisonnée, tu vois. Il y a aussi le gamin et pis le mari, Nirart. C'est pour eux que ça doit être dur!
 - Ils sont ici avec vous?
- Ah non, y nous sont quitté v'là une semaine, le Nirart, les deux femmes pis l'gamin.

— J'ai entendu dire qu'ils avaient été rachetés par les frères de Saint-Jean. »

L'homme hocha la tête avec tellement d'enthousiasme qu'on aurait dit qu'elle allait se décrocher.

« C'est ça. Ils étaient un bon paquet à être arrivés ensemble à l'Asnerie, peu après les fêtes de la Noël. Moi j'étais là depuis peu avec bons compaings et on a vu arriver tous ces pauvres hères, dans un tel état! Plusieurs ont reçu fort longtemps les soins des frères. Puis ils sont repartis les uns après les autres. »

Sa voix mourut doucement et il examina Ernaut, les yeux plissés. Il semblait hésiter à s'accorder une gorgée mais reprit finalement :

- « De là, Nirart et son épouse, Ylaire et son gamin Oudinnet, ils ont marché avec nous. Au début ils étaient fort craintifs et restaient toujours entre eux, ne parlant à personne. On a réussi à s'accorder un peu, malgré tout. Pourtant, ils sont toujours restés à l'écart, vu qu'ils avaient traversé tous ces malheurs ensemble. Et pis ils étaient du même coin, ça compte ça aussi.
- Vous voulez dire qu'ils étaient venus par le même voyage, tous ensemble? Ils ne se sont pas rencontrés dans les geôles sarrasines?
- Ah non, ils étaient amis dès avant ça. Comme ils étaient les seuls à avoir retrouvé la liberté, ils se serraient les coudes. C'est normal! »

Un si long discours semblait avoir desséché la gorge de l'homme qui se fit un devoir de l'arroser, non sans en proposer à Ernaut, qui refusa poliment.

- « Certains des leurs ne sont pas revenus?
- Je sais pas de juste mais c'est ce que j'ai compris, oui-da. On raconte que ces galeux de païens traitent leurs captifs pire que des chiens. Alors on a jamais osé trop leur en demander, ça aurait pu leur remembrer mauvais souvenirs. »

Ils demeurèrent cois quelques instants, le vieil homme vérifiant que son petit groupe était toujours là. Quelquesuns étaient entrés dans la chapelle pour s'y recueillir avant de prendre la route. Ce fut Ernaut qui brisa le silence.

« Vous savez où je pourrais les trouver? »

Le pèlerin adopta soudain un air méfiant, presque renfrogné.

- « Pourquoi qu'tu veux les voir?
- Il se trouve que j'ai des amis dans l'hôtel royal ici. Et le père de Libourc, maître Sanson, m'a dit que je pourrais peut-être leur porter aide. »

L'homme se fendit d'un sourire rusé que n'aurait pas renié un renard, se tapotant l'aile du nez d'un air malicieux.

« Ah! Je vois, tu frottes le père pour cueillir la fille. »

Devant l'attitude outrée que prit Ernaut, l'homme lui flatta amicalement le bras.

« T'inquiète! T'as bien raison! Pas de fourreau sans couteau! J'aurais ton âge, je ferais la même chose. Quoi qu'il en soit, je ne peux te garantir l'endroit où ils sont pour l'instant. Quelques compaings avaient prévu de cheminer au sud, vers Bethléem et la tombe de Rachel. Vu que plusieurs d'entre eux étaient parmi les plus proches de Nirart, ils peuvent se trouver là. De toute façon, ils devraient tous être revenus pour la nuit, ça m'étonnerait qu'ils ne soient pas en ville à temps pour les cérémonies de demain. »

Ernaut soupira, il lui fallait une nouvelle fois aller de l'autre côté de Jérusalem, car les voyageurs revenant du sud rentraient généralement par la porte du Mont-Sion, ouverte en cette période. Il finissait par croire qu'il n'arriverait jamais à rejoindre la famille des victimes, qu'il serait perpétuellement en chasse de leurs traces. Il salua amicalement l'homme, lançant un dernier coup d'œil vers l'église où il espérait apercevoir la jeune fille, sans succès. Dépité, il retourna en ville sous le regard imperturbable des soldats de faction.

Début d'après-midi du mercredi 27 mars 1157

En descendant vers la porte sud de la cité, Ernaut se rendit à son domicile pour récupérer sa chape, ainsi qu'une gourde. Il ne savait pas combien de temps nécessiterait sa recherche et ne voulait pas être pris au dépourvu. Les rues étaient bien plus calmes dans cette partie de la ville et il pouvait avancer d'un bon pas. Il remarqua d'ailleurs plusieurs voyageurs à cheval.

Une fois la muraille passée, le chemin était plaisant, aisé, car il déclinait jusqu'à la vallée d'Hinnom qui ceinturait la région méridionale du Mont Sion. Beaucoup de fidèles se présentaient pour les célébrations qui allaient commencer le lendemain et pas seulement des pèlerins venus de loin. Ernaut croisa et salua au moins une dizaine de groupes avant même de parvenir de l'autre côté de la combe, abordant la remontée sur les contreforts du mont Géhon. À chaque fois, il n'obtint que des réponses négatives, quand il réussissait à se faire comprendre des voyageurs.

Tandis que les lieues défilaient, les nombreuses vignes lui rappelaient sa Bourgogne natale et les pentes environnants Vézelay. Le reste de la végétation était néanmoins bien différent, timides broussailles, fins cyprès ou modestes figuiers. Lorsqu'il arriva sur le plateau, le paysage lui apparut beaucoup plus aride. De grandes quantités de rochers affleuraient parmi les buissons, et les pins tordus se faisaient plus rares. Il apercevait au loin quelques hameaux. Le plus près, un peu sur sa droite, se ramassait au pied d'une haute tour, un autre s'étendait vers le sud.

Il n'était pas vraiment sûr de son chemin et se dirigea vers un groupe de bergers qui devisaient tranquillement tout en surveillant distraitement leurs bêtes. En s'avançant, Ernaut craint un instant qu'il ne s'agisse de musulmans. Il n'y en avait aucun dans la cité sainte elle-même, mais on pouvait en croiser dans certains villages de temps à autre. Il avait toujours fait en sorte de ne pas devoir les approcher,

redoutant qu'ils ne se montrent hostiles. En l'occurence il n'avait pas le choix. Du bout des doigts, il vérifia que son lourd couteau était bien dans son sac en bandoulière puis avança, l'air décidé.

Un petit chien jaune à poil ras grogna à son arrivée, vite rappelé à l'ordre par un sifflement rapide. Obéissant, il vint se coucher auprès des trois hommes, au pied d'un muret de pierres sèches. Parmi le troupeau, quelques ovins tournèrent la tête puis se replongèrent dans une activité plus intéressante, consistant à chasser les brins d'herbe. Un des bergers s'avança vers Ernaut. Il était vêtu d'un thawb de laine fatigué, avec une couverture drapée autour du corps. Sur son crâne, le turban avait pris la couleur de la terre. Il était difficile de lui donner un âge, avec son visage très marqué, mais sa barbe était d'un noir profond, sans une tache blanche. Il tendit les mains de façon accueillante en s'inclinant.

Ernaut pencha la tête également et tenta de se faire comprendre. Il cherchait la route pour Bethléem, pour le tombeau de Rachel et répétait ses mots en montrant alternativement les deux agglomérations qu'on devinait au loin. À un moment, son interlocuteur se mit à sourire, en faisant de grands gestes démonstratifs. Il rabâchait, hilare « Bayt lahm » en tendant le bras vers le sud. Il s'adressa à ses compagnons, qui l'imitèrent, non sans avoir échangé quelques remarques et regards de connivence. Ernaut se méfia et redemanda « Bethléem? » tout en indiquant de la main le chemin qui continuait droit sur le plateau.

Cette fois-ci, il obtint une réponse en chœur, un large sourire amusé illuminant les visages. Le petit chien, excité par toute cette agitation, se releva et décida de s'associer aux explications. Il courait en tous sens, émaillant ses dérapages d'aboiements stridents. Le jeune homme salua de la tête avec ostentation et reprit sa route.

Lorsqu'il arriva sur le chemin il se retourna et lança, de loin, de nouveau « Bethléem? », le bras pointant vers l'horizon. Une nouvelle fois, les bergers se mirent à faire de grands gestes, amusés, tandis que leur chien s'époumonait de plus belle. Il fallut à Ernaut faire un effort de volonté pour ne pas recommencer son manège après avoir un peu avancé. Finalement, ils ne lui paraissaient pas si dangereux que ça, les païens.

À l'approche du village, il croisa une caravane d'ânes menée par une demi-douzaine d'hommes. Parmi eux, un franc de forte corpulence, habillé en partie comme un latin, semblait diriger. Il portait sa récolte de toisons de laine à Jérusalem, depuis Bethléem justement. Il confirma donc le chemin et indiqua qu'ils se trouvaient pour l'instant à Tablie, à un peu plus de la moitié de la distance jusqu'au sanctuaire de Rachel. L'endroit était facile à repérer : une tombe avec une pyramide dessus, à côté d'une église, sur le bord de la route. Il s'y rencontrait d'ailleurs toujours quelques fidèles, généralement des femmes venues demander de l'aide pour avoir un enfant.

Le hameau ne présentait guère d'intérêt, semblable à ceux qu'Ernaut et son frère avaient traversés bien souvent ces derniers mois. Une puissante bâtisse de pierres bien appareillées surveillait le casal, constitué de maisons basses enduites de terre brune, aux rares fenêtres et modestes portes.

De nombreux enclos délimitaient des espaces privés et quelques gainiers de Judée aux fleurs rosées rivalisaient avec des pistachiers le long des façades. Des bandes d'enfants jouaient parmi les arbres de la place qui s'étendait au long du grand bâtiment seigneurial. Plusieurs chiens étaient allongés devant certaines entrées, parvenant ainsi à assurer leur fonction de gardien tout en s'octroyant une sieste.

Un groupe de femmes, assises sur un banc, se tenait un peu en retrait de la route. Elles préparaient des légumes, jetant les épluchures aux poules qui leur tournaient autour. Si près de Jérusalem, le va-et-vient de voyageurs était suffisamment fréquent pour ne plus constituer une attraction notable et elles levèrent à peine la tête pour regarder passer le jeune homme. Seuls les plus facétieux des enfants se risquèrent à une rapide sarabande dans son dos, chantant dans leur langue étrange, en sautillant, une phrase qui les amusait. Lorsqu'Ernaut fit mine d'être un méchant monstre, ils s'égayèrent dans toutes les directions, riant et criant.

Il n'eut guère à aller très loin pour trouver ceux qu'il cherchait : les marcheurs revenaient effectivement vers la cité pour y être avant la nuit. Parmi eux, un imposant blond, à la barbe fleurie, arborait un grand bourdon surmonté d'une croix. Sa tonsure disparaissait sous les mèches folles. Malgré son embonpoint, il progressait sans gêne et tonitruait plus qu'il ne chantait, dans un latin aussi approximatif que celui d'Ernaut, des cantiques que pas un clerc lettré n'aurait pu reconnaître. S'approchant avec entrain, Ernaut salua avec enthousiasme le groupe, s'attirant des regards surpris. Immédiatement, le prêtre s'avança vers lui, un sourire sur les lèvres, qu'on devinait plus qu'on ne voyait sous l'imposante moustache qui se noyait dans la barbe.

- « Salut à toi, ami. Cherches-tu compaings pour cheminer? Ou as-tu perdu ton groupe? J'ai nom Ligier et suis d'Artois, comme les âmes dont j'ai charge.
- Le bonjour, père Ligier, j'ai nom Ernaut de Vézelay et je cheminais jusqu'à vous par volenté. On m'a dit que je pourrais trouver parmi vous un nommé Nirart ainsi que garçonnet Oudinnet. »

Le prêtre fronça les sourcils et se frotta le visage, un peu embarrassé. Un vieil homme au crâne luisant, se présentant comme Pons de Mello, s'avança pour lui annoncer la mauvaise nouvelle : ils n'étaient pas avec eux.

- « Sont-ils restés à Bethléem? Demanda Ernaut avec empressement.
- Non pas. Nous étions important groupe à notre départ de Jérusalem, mais certains ont préféré se rendre à la grotte

des rois mages. Nous nous sommes quittés il y a plusieurs jours déjà. »

Ernaut se tint coi quelques instants, conscient d'intriguer le groupe de marcheurs. Il lui fallait néanmoins obtenir quelques réponses s'il voulait se montrer utile.

- « Vous connaissez bien Nirart et son épousée?
- Si fait, nous voyageons ensemble depuis bien assez longtemps. Les pauvres!
 - Vous avez pérégriné ensemble depuis la France? » L'homme secoua la tête, un peu effrayé.
- « Heureusement que non pour moi et les miens. Ils ont été long temps captifs des sarrasins... »

Ernaut prit un air de circonstance à l'évocation de ce malheur, espérant s'attirer la bienveillance de Pons lorsqu'il se permit de le couper.

- « Oui-da, on m'a conté par le détail cette fort triste histoire. Ils ont été rachetés par les frères de Saint-Jean, c'est cela? » Le prêtre, qui suivait jusqu'alors les échanges en silence, s'immisça alors dans la conversation :
- « Ils sont plus ou moins avec nous depuis... la micarême je pense. Nous sommes arrivés par la route de la Côte à ce moment, pour le dimanche de la Joie ⁵. Cela nous avait semblé fort bon signe d'ailleurs! Ils nous ont compaigné lorsque nous avons entrepris de suivre la Haute route, jusqu'à Nazareth. »

Le jeune homme pinça les lèvres. Il était désappointé d'avoir perdu du temps à cheminer jusque-là en pure perte. Attendant en silence de nouvelles questions, Ligier et Pons échangèrent un regard de connivence avant de se décider à reprendre la route. Sans plus un mot, il invitèrent d'un geste Ernaut à se joindre à eux.

Très vite, le rythme revint et les chants religieux furent de nouveau entonnés, avec plus ou moins d'exactitude et de talent, mais une foi sincère qui donnait du cœur aux

^{5.} Dit aussi de Laetare, quatrième dimanche du carême, où la liturgie se veut plus joyeuse.

jambes fatiguées. Les marcheurs avançaient d'un bon pas et ils seraient de retour en ville rapidement. Chemin faisant, Ernaut se décida à les interroger plus avant. Il demeura donc aux côtés de Pons qui lui avait répondu, ponctuant de temps à autre les silences de quelques questions anodines au milieu d'autres moins innocentes.

- « Vous avez eu grand temps de les bien connaître si j'entends clair.
- Si fait, mais en quoi cela te regarde-t-il, garçon? Je n'ai pas souvenance que Nirart m'ait parlé de toi, et je ne t'ai jamais vu t'entretenir avec eux.
- En fait, un mien compagnon est fort inquiet pour eux car il n'a nulle nouvelle de leur part depuis un long temps. Et comme il est fiévreux, tenu en la couche à l'hôpital des frères de Saint-Jean, j'ai fait promesse de l'informer. »

L'explication sembla satisfaire son interlocuteur qui demeura silencieux un long moment. Le chemin était aisé mais il se révélait un peu fatigué, certainement le résultat de semaines, sinon de mois, de privations et d'efforts quotidiens. Ernaut se surprit à l'examiner en détail.

Le dos voûté, le vieil homme lançait son bâton avec un geste régulier, levant à peine les savates à chaque pas, soucieux de s'économiser. Sa maigre besace ne devait contenir qu'une cotte de rechange et une paire de souliers ressemelés y étaient accrochés. Il devait cheminer depuis bien longtemps, espérait peut-être finir ses jours en Terre sainte. La vigueur qui animait ses mouvements, la vivacité de ses yeux sombres, l'enthousiasme de son chant semblaient venir d'ailleurs, tant son corps tout entier paraissait prêt à s'effondrer à chaque foulée. Au bout d'un moment, Pons sentit qu'on le dévisageait, et il se tourna vers Ernaut, d'un air de confidence.

- « À dire le vrai, je vois bien ces gens, mais ils étaient fort plus amis avec la bande au Gobert...
 - Qui est-ce?

- Un carrier qui a connu bien douloureux accident qui lui prit le bras. Il est fort en gueule, mais assez amical. Nirart surtout l'apprécie fort, du moins à ce qu'il me semble. C'est pour ça qu'il a dû se joindre aux autres, Gobert est là depuis peu, et voulait absolument voir la grotte des Rois Mages.
 - Vous devez les retrouver à la vesprée?
- Oïl! Nous devons nous joindre à la chapelle Saint-Mamilla, vers le Lac du Patriarche, à quelques jets de flèches de la porte de David. Nous veillerons aux abords de la cité tous ensemble pour y attendre le début des offices de demain. »

Ernaut essayait de calculer le temps qu'il leur avait fallu pour leur périple, puis estima plus simple de le demander directement :

- « Avez-vous souvenir du jour de votre partance de Jérusalem?
- Si fait, c'était deux jours avant Pâques fleuries ⁶. Nous étions désolés de ne pouvoir y être en la cité, mais nous n'avions guère le choix si nous voulions voir tous les saints lieux avant de rembarquer... »

Ernaut écarquilla les yeux de surprise, cela voulait donc dire que le groupe était parti avant le premier meurtre. Peut-être s'étaient-ils tous trompés dans leur identification. La réponse plongea le jeune homme dans le mutisme.

- « Si je comprends bien, tu es compaing d'un de leurs amis, ai-je bien ouï? Relança Pons.
- Certes, voilà exacte vérité. Il se trouve Ernaut baissa la voix – que de biens terribles mésaventures ont frappé Nirart et les siens semble-t-il et nul n'a de nouvelles de lui. Cela cause moult inquiétude. »

L'homme frotta son crâne d'une main parcheminée, toussant avant de reprendre.

« Adoncques, tu auras réponse tantôt, car nous voilà déjà à descendre en la vallée face à la cité de David ⁷. »

^{6.} Dimanche des Rameaux.

^{7.} Au $\mathrm{XII}^{\mathrm{e}}$ siècle, on croyait que la cité de la Bible se trouvait sur le Mont Sion.

Ernaut hocha la tête. En contrebas, la vallée de Hinnom remontait sur leur gauche, longeant le promontoire sur lequel le monastère de Sainte-Marie se tenait, au-devant de la muraille de Jérusalem en partie dissimulée derrière les frondaisons d'où pointaient quelques cyprès. Pour l'heure, ils allaient obliquer droit au nord, sans gravir les reliefs face à eux, et suivre le fond de la combe jusqu'à atteindre le quartier qui s'était développé auprès de la porte de David, au couchant de la ville.

En bas, un vent froid siffla à leurs oreilles lorsqu'ils sortirent du couvert de la végétation et ils entendaient les bannières du roi claquer au loin sur les remparts. Devant la porte de David et dans le faubourg de maisonnettes qui s'y attachait, on remarquait l'agitation habituelle de l'entrée principale de la cité. On ne voyait que peu de tentes noires aux alentours, les bédouins désireux de commercer avec les voyageurs ayant certainement pris peur de la récente attaque de Baudoin sur les tribus au pied du mont Hermon.

Pourtant, l'activité y était intense, une multitude de camelots profitait de l'aubaine pour écouler des souvenirs aux nouveaux arrivants, se proposant de les guider dans la ville auprès des lieux saints, de les mener chez le changeur le plus honnête ou le meilleur des taverniers. Dans un enclos, de nombreux animaux de bâts attendaient de repartir, ayant délivré leur chargement dans la cité, qui dévorait en cette période chaque jour ce qu'elle mettait habituellement plusieurs semaine à digérer. Sans le vent, l'endroit aurait été comme souvent recouvert de la poussière soulevée par les milliers de pieds, de savates, de bâtons, de pattes, de sabots qui foulaient chaque jour les environs.

Délaissant le tumulte de l'agglomération, le petit groupe continua quelques centaines de mètres jusqu'à atteindre une légère côte. Ils s'arrêtèrent bientôt auprès d'une vaste citerne, le Lac du Patriarche, entourée de bosquets d'aliboufiers et de pistachiers. À côté, une chapelle était enclose d'une ceinture de pierres sèches, délimitant une

zone parsemée de stèles funéraires. L'endroit n'était pour l'instant occupé que de deux serviteurs affairés à remonter une partie du mur et d'un autre arrachant quelques broussailles envahissantes le long du chemin.

Le petit groupe décida de s'arrêter là, profitant de la vue vers la cité sainte. D'où ils étaient installés, ils jouissaient d'une perspective magnifique depuis le nord-ouest. Face à eux, indiquant l'angle de la ville, la puissante tour de Tancrède étalait son imposante masse. Un marchand avait expliqué à Ernaut qu'on l'avait ainsi baptisée pour célébrer un vaillant baron qui, le premier, était entré dans Jérusalem. Avant cela on l'appelait la tour de Goliath. Étant donné son aspect grandiose, Ernaut se prit à rêver d'un jour où l'on pourrait la nommer la tour d'Ernaut, en l'honneur de tous ses exploits à venir.

Soirée du mercredi 27 mars 1157

Les ombres commençaient à s'étirer lorsqu'un groupe de voyageurs s'avança vers eux. Une douzaine de marcheurs, recouverts d'une pellicule grise, signe d'un long chemin parcouru, gravissaient tranquillement la pente pour les rejoindre. À peine eurent-ils aperçu Pons et ses compagnons qu'ils firent de grands gestes amicaux, et deux enfants se hâtèrent, faisant la course pour arriver le premier. Très vite, ce ne fut que congratulations, embrassades et réjouissances.

Seules quelques œillades à demi-inquiètes se tournaient de temps à autre vers le jeune géant qui n'était pas un familier. Ernaut, pour sa part, espérait pouvoir reconnaître Nirart simplement en dévisageant chacun des pèlerins l'un après l'autre, ce qui ne manquait pas d'alarmer encore plus. Ce fut Pons qui mit fin à l'intrigue soulevée par sa présence. Il avait discuté un petit moment avec un manchot au physique solide, bien qu'empâté, au visage étrangement fin. Faisant quelques pas vers Ernaut, il le présenta :

« Jeune maître Ernaut, voici Gobert, qui saura peut-être te montrer quelqu'assistance en ton questionnement. Mais je suis fort marri, point de Nirart avec eux... »

Déçu, Ernaut laissa s'échapper un soupir, n'eut pas le temps de prendre la parole que le carrier débita d'une voix rapide et chantante :

- « Tu espères après Nirart, l'ami? Je dois avouer que je serais bien aise d'avoir nouvelles. Nous avons grande inquiétude depuis notre départ hors la ville. Phelipote ellemême était bien troublée de le voir absent...
 - Vous avez vu Phelipote voilà peu?
- Si fait, elle était du mien groupe depuis quelque temps déjà, avec son époux et leur amie, Ylaire, ainsi que le petitou, Oudinnet. Nous avons avalé quelques lieues de concert depuis que nous faisons visitance en la Terre sainte. »

Le jeune homme se mordilla la joue sans y penser, ne sachant comment aborder la question qui lui brûlait les lèvres. Il laissa Gobert continuer.

« Nous devions départir pour faire oraisons en la grotte des rois mages et avions convenu de nous assembler à l'ancienne chapelle la Vierge, à une lieue à peine au bas de la cité, là où vivent des ermites au parmi de grottes. »

Pons fit une moue apeurée avant d'intervenir.

- « Bien étrange idée de se regrouper au Chaudemar, Gobert.
- Nous étions convenus de faire mouvance avec d'autres pérégrins venus de Normandie. Un des leurs était mort en fièvres voilà peu, et ils avaient volenté de le veiller la nuit au-devant. Il nous semblait de raison de les joindre là...»

Ernaut avait entendu parler de ce lieu qui angoissait tous les marcheurs de Dieu si tôt débarqués dans la sainte Cité. Sa réputation inquiétante était l'une des premières choses que l'on apprenait en arrivant. On murmurait son nom avec appréhension, craignant d'y finir ses jours. Des rumeurs prétendaient qu'il avait été acquis avec les trente deniers

payés à Judas pour sa trahison. Une église y veillait sur les morts étrangers, les voyageurs, les pèlerins, enterrés là ou, plus probablement, confiés à la vaste fosse commune maçonnée adossée à la falaise. Rien que d'y penser, il frissonna.

- « ...Nous avons espéré quelque temps l'arrivée de Nirart, sans succès. Alors nous avons pris la route fors lui.
- Et ses compaignes, Phelipote, Ylaire, elles vous avaient trouvés?
- Nul besoin, elles étaient parmi nous depuis bon moment. Nous avions perdu Nirart depuis la veille, Phelipote était fort inquiète et ne voulais s'en départir sans lui. Elle a donc choisi de s'en retourner en la cité. Et Ylaire ne voulait la laisser seulette, elle l'a donc compaigniée avec le sien fils, Oudinnet.
- Qu'est-il donc arrivé à Nirart? Demanda Ernaut d'une voix inquiète.
- Je ne sais. Il lui arrive fort souvent de faire absence. Ils sont assez secrets, ces quatre-là. Bien gentils, mais peu causants. »

Adressant un regard à Pons, le jeune homme se demandait comment annoncer la terrible nouvelle de la mort des deux femmes. Peut-être avaient-elles découvert un effroyable secret sur Nirart, qui s'était vu contraint de les supprimer. Après quelques instants de réflexion, il se décida à lancer, d'une voix faussement légère :

« Pensez-vous que Nirart ait pu avoir quelques ennuis? Était-il homme à s'engraignier facilement, à chercher querelle? »

Gobert s'esclaffa, un sourire aux lèvres.

« Certes pas. Si je disais le fond de ma pensée, je le verrais mieux chapon que coquelet! »

L'homme s'interrompit brusquement, une ombre passant sur son visage.

« Pons m'a raconté que tu t'inquiétais de Nirart pour un tien compaing. Serait-ce qu'il a quelques ennuis?

— Je ne sais, c'est là cause de mon trouble. Il me faut vous faire aveu de ce que les deux pérégrines ont été découvertes violemment meurtries, ce qui cause bien grand émoi en la cité. »

Gobert et Pons ouvrirent de grands yeux et se reculèrent un peu, frappés par la violence de la révélation. Autour d'eux, chacun se fit silencieux, conscient qu'un malaise se répandait.

- « Tu ne m'as pas dit pareille chose, jeune homme.
- Je n'ai pas fait menterie, je suis vraiment en quête de Nirart pour mon ami. C'est à cause des meurtreries qu'il est fort inquiet. »

Gobert se gratta le menton, embarrassé et visiblement contrarié. Il lui fallut quelques instants pour retrouver ses esprits:

- « Je ne sais quel malheur a bien pu encore les frapper, je ne peux croire que Nirart ait pu faire quelque mal à ces deux pauvresses. Il les protégeait comme mâtin ses ouailles... Et qu'en est-il du gamin?
- Nul ne sait. En fait, il semble qu'il ait disparu aussi. Le vicomte et ses hommes pensaient que Nirart demanderait réparation des grievances faites à son épouse, pourtant il ne s'est pas montré. »

Comprenant que le groupe avait pris en affection les deux femmes et leurs compagnon et enfant, Ernaut fit un rictus désolé. Il ne lui était pas venu à l'idée que des liens proches avaient pu être tissés par les deux victimes et que l'annonce de leur mort allait toucher plus férocement certains cœurs que d'autres. Il s'en voulut de sa maladresse et cherchait un moyen d'atténuer le choc de la nouvelle. Bizarrement, il se mit à fixer ses pieds comme s'il s'y trouvait la réponse à son trouble. Pons fut plus rapide que lui à sortir de ses pensées et reprit de sa voix éraillée :

« Juste une question, garçon, qui est donc ce mystérieux ami dont nous n'avons nulle connaissance? Tu le dis compaing de Nirart, ce qui m'interroge fort...

— Il a pour nom Sanson, vieillard malade, en l'hôpital. Ils s'étaient vus en différentes places et lieux. Chez les frères, il avait lit non loin d'un nommé Amalric, familier de Nirart, qui est trespassé voilà peu. Il semble que Nirart avait pris usage d'entretenir Sanson, et une certaine amitié s'était installée entre eux. »

Pons souffla, soulagé à la mention d'un nom familier.

- « J'ai bonne amitié pour maître Sanson, brave homme, soucieux d'autrui. J'ai eu grande peine à le savoir enfiévré. Tu es donc de son pays?
- Non. Il est tenu non loin de mon frère en l'hôpital. Nous avons appris à nous connaître. »

Pons esquissa un timide sourire, s'amusant soudain de ses pensées. Il examina Ernaut d'un air appréciateur, sans ouvrir la bouche. Il semblait s'être fait son idée sur les motivations d'Ernaut. Néanmoins, il ne dit rien et ce fut Gobert qui reprit, hochant la tête.

« Si fait, Amalric était de leur groupe, mais ne l'avons guère connu, si ce n'était de nom. Il était captif avec eux, ne s'est jamais remis semble-t-il, et le pourrissement de ses membres l'a emporté... »

Ils demeurèrent de nouveau silencieux un long moment, ce qui laissa l'opportunité au père Ligier de s'immiscer. Malgré son imposante circonférence, il semblait d'une délicatesse dont témoignait son regard affable et doux.

- « J'ai grand peine à ouïr ce que vous déclamez, amis. J'ai maintes fois tenté d'apaisier les âmes de nos compères, mais si grand malheur les avait frappés qu'ils semblaient perdus en bien sombres ténèbres. Il demoraient toujours un peu en retrait, malgré toute l'amabilité qu'on cherchait à leur témoigner. Même en notre alberge, ils ne se mêlaient guère et il me fallait aller les chercher pour qu'ils daignent nous rejoindre pour oraisons.
- Ils demeuraient avec vous en la cité aussi? Demanda Ernaut, soudain revigoré par la perspective de trouver le logement des femmes.

— C'était d'usage, oui-da. Pourtant souventes fois, ils choisirent de s'établir en l'Asnerie, car ils ne goûtaient guère d'être cellés en demeures fermées. Là-bas, ils reposaient en fenier, avec valets et palefreniers. Je n'ai guère réussi à les tenir en notre groupe que pour les nocturnes de prières, jamais en l'hôpital des frères, où ils auraient pourtant été bien mieux installés. »

Ernaut arbora soudain un large sourire, qui intrigua le prêtre.

- « Que voilà intéressante nouvelle, mon père. Je vais vite voir s'il m'est possible de m'enquérir d'eux en cet endroit. Par chance, je pourrais y encontrer l'un ou l'autre de nos amis...
- Puissent Dieu et tous les saints vous exaucer mon garçon », rétorqua le gros clerc en dessinant un vague signe de croix de sa main potelée. »

Sans plus de cérémonie, Ernaut fit un large salut du bras et de la tête, non sans l'appuyer plus solennellement à l'intention de Pons et Gobert, puis repartit comme une flèche vers la porte de David. En coupant à travers le quartier du Patriarche, il aurait le temps de visiter l'Asnerie avant la fermeture de la ville. Avec un peu de chance, il dénicherait en peu de temps des nouvelles intéressantes pour le vicomte, et de quoi briller devant Libourc, avant que la nuit ne s'installe.

Tandis qu'il parcourait les rues pleines de monde, il ne prenait pas garde aux autres et bousculait joyeusement tous ceux qui se trouvaient en travers de son passage ou qui avançaient trop lentement pour lui. Tout à ses pensées euphoriques, il était insensible aux exclamations et regards courroucés qu'il ne manquait pas de s'attirer à lui. Son enthousiasme fut pourtant de courte durée. Lorsqu'il sortit par la porte Saint-Étienne, fort encombrée à la veille du Jeudi Saint, il réalisa qu'il serait difficile de questionner les domestiques et serviteurs qui œuvraient là.

La foule des pèlerins qui n'avait pas pu trouver place en ville s'était agglutinée dans le faubourg, occupant le moindre recoin, le plus précaire des abris. De nombreux marchands forains s'étaient installés, vendant des denrées, réparant les souliers, proposant des tenues de voyage défraichies. Le modeste hôpital était bondé et même l'église Saint-Étienne était remplie de marcheurs épuisés. Beaucoup avaient forcé l'allure pour parvenir à temps à Jérusalem et arboraient une mine fatiguée, des traits tirés.

Il était illusoire de penser découvrir Nirart ou Oudinnet sans aide et déranger les domestiques risquait de ne lui attirer que des remarques désobligeantes. La charge de travail était immense et personne n'avait un instant à lui consacrer, pas plus qu'à ses questions. Décidé à ne pas abdiquer si facilement, Ernaut parcourut la plupart des bâtiments, demandant après Nirart et Oudinnet à chaque fois auprès de pèlerins qui ne parlaient pas toujours sa langue, ne comprenaient pas ce qu'il voulait ou avaient simplement envie qu'on les laisse tranquilles. Bien qu'il restât jusqu'à la dernière limite, juste avant la fermeture des portes, il n'obtint pour toute réponse que des visages interrogatifs, des hochements de tête désolés voire des invectives désapprobatrices de l'intrusion.

Début de nuit du mercredi 27 mars 1157

Un bleu ténébreux commençait à dévorer les ultimes flamboyances orangées du ciel lorsqu'Ernaut monta quatre à quatre les marches menant à l'hôpital. Il espérait voir Lambert une dernière fois avant que l'accès ne lui en soit interdit. Même s'il était fréquemment en désaccord avec lui, il savait qu'il demeurait son plus sûr confident et, à son corps défendant, s'avérait souvent de bon conseil. En outre, le fait qu'Ernaut tente à sa façon d'aider les pauvres femmes et leurs familles ne pouvait qu'attirer sa compassion.

La vaste salle scintillait des nombreuses lampes et torches, apportant une atmosphère chaleureuse. En fin de journée, l'activité était moindre, et on entendait surtout des toussements, des reniflements, quelques râles, des ronflements plus ou moins sonores. Des serviteurs s'employaient à allumer tous les luminaires, préparaient les malades pour qu'ils trouvent le sommeil. La plupart des domestiques étaient rentrés chez eux ou s'apprêtaient à le faire et seuls les gardes pour la nuit continuaient à s'affairer.

Lambert était allongé sur le dos, les mains derrière la tête et semblait perdu dans ses pensées. Néanmoins, il aperçut son frère immédiatement et l'accueillit d'un sourire lorsqu'il s'assit au bout de son lit.

« Alors, frère, te sens-tu prêt pour les jours saints qui... » Il s'arrêta brusquement, dévisageant Ernaut, les sourcils froncés.

« Mais qu'as-tu fait à ta belle cotte? On la dirait avoir été retornée parmi poussière et graviers! »

Le jeune homme réalisa qu'il ne s'était pas changé avant de partir pour ses recherches et qu'il avait donc sali le vêtement qu'il destinait aux jours chômés. Il adopta un air surpris, puis rassurant, agitant la main d'un geste négligent.

« Ce n'est rien, je la secouerai avant dormir. C'est juste quelque poudrée de la marche... Je voulais assavoir si tu étais en meilleure santé, et si les frères te pensaient vaillant assez pour me joindre aux cérémonies. »

Lambert secoua la tête, la mine contrariée.

« Nenni. Il va me falloir encore espérer en ma couche et prierai donc depuis là, je le crains. »

Ernaut posa une main amicale sur l'épaule de son frère.

- « Tant que ta santé le nécessite, cela est bonne chose à faire.
- Et toi? Es-tu aprêté pour les saintes fêtes? Tu en as terminé avec ces histoires de meurtriement? »

Voyant que son frère baissait la tête, ainsi qu'il le faisait depuis qu'il était jeune lorsqu'on le prenait en faute, Lambert soupira, sans trop d'aménité.

- « Ernaut! Tu ne peux te consacrer à meule et à four! Il sera bien temps de porter assistance aux bourgeois du roi une fois les Pâques achevées. Le Salut de ton âme me paraît moult plus important.
- Si fait, je le sais fort. Mais il se trouve que le mari et l'enfant ne sont plus là non plus. Oncques ne les a vus depuis vendredi de la Passion ⁸. Je crains pour leur sauveté. »

Lambert modula sa voix avec chaleur, incluant seulement une pointe de paternalisme.

« Je comprends ta peur et ta volonté d'aider ces pauvresses. Mais que pourrais-tu faire? Il y a sergents pour traquer méchants hommes. Évite périlleux sentiers, ce n'est pas ta voie, frère. Et s'ils sont morts, fais donc prières pour eux. De toute façon, même vifs, cela peut les aider. Outre, cela te sera plus utile à toi aussi. »

Les deux frères gardèrent le silence un petit moment, chacun regardant les alentours, évaluant le poids de ses dernières paroles et les arguments de son contradicteur. Puis Lambert se releva un peu plus et toucha le bras d'Ernaut pour attirer son attention.

« Moi itou, j'ai eu visite d'un bailli. Il avait ouï de notre désir de devenir colons. »

Il baissa la voix.

« J'espère que les frères de Saint-Jean ne m'en tiendront pas rigueur : il se trouve que le Saint-Sépulcre a beau casal à doter à quelque cinq ou six lieues au septentrion d'ici. Ils offrent bonnes conditions, modeste champart en plus de la dîme. Si on possède deux ou trois vingtaines de besants, il peut se trouver borgesie à acquérir. »

Ernaut écoutait attentivement, se mordillant la lèvre sans bruit.

^{8.} Le 22 mars pour l'année 1157.

« Il me faudrait faire le compte de ce qu'il nous reste, il est possible que nous puissions nous offrir un passage devant le vicomte et recevoir la verge pour notre bien. L'un de nous devrait bien sûr prêter serment aux chanoines, que nous ayons champart ou simplement dîme à leur verser. »

Lambert était visiblement excité par les perspectives et Ernaut peu enthousiaste, ce qui ne constituait certes pas la règle entre les deux frères. Le jeune homme finit par poser une question :

- « Où se trouve cette place?
- On la nomme la Mahomerie⁹, car il s'y trouvait quelque ancien lieu de culte des païens infidèles. On s'y rend par la maîtresse voie pour Naplouse. C'est outre Ramathes. Le bailli m'a dit qu'on pouvait guetter Jérusalem depuis le toit de l'église. N'est-ce pas merveilleux endroit?
 - Cela semble, certes. Les terres y sont-elles bonnes?
- Certains cultivent froment ou seigle et d'autres encore y taillent le cep. Les terrasses aiment donner arbres à fruits m'a-t-il dit. »

Ernaut hocha la tête, une moue sur les lèvres, comme s'il n'était guère convaincu. Lambert s'en émut et se pencha vers son frère.

- « Cela te semble mauvais endroit? Il me semble pourtant fort attrayant. Et même si les païens y venaient, il demeure une forte tour où l'on se peut abriter. De certes, ce n'est pas arrivé depuis fort longtemps...
- Je ne sais. Tout ce que tu me contes me semble bel et bon, mais je n'ai guère appétit à cela encore, je l'avoue volontiers.
- Je ne te comprends plus, frère, ne sommes-nous pas aussi ici pour nous installer? »

Ernaut demeura silencieux. Il n'avait pas envie de se chamailler avec Lambert, surtout qu'il n'était pas certain de ce qu'il voulait. Seulement, pour le moment, il ne désirait guère s'éloigner de Jérusalem, du moins tant qu'il n'en

^{9.} Aujourd'hui Al-Bira.

saurait pas plus sur Libourc. Sans pour autant occuper ses pensées en permanence, elle n'en était jamais longtemps absente. L'idée de se décider à ne plus la voir était pour l'instant insupportable au jeune homme. Il cherchait encore une façon de répondre à Lambert sans que celui-ci ne se froisse lorsqu'il aperçut un peu d'agitation au fond de la salle. Il se tourna vers son frère.

- « Voilà venir la procession de complies, il va me falloir te laisser pour cette nuitée.
- Certes mais apense à cette idée, nous pourrions être établis dès avant l'été et préparer notre terre pour la saison prochaine! »

Lambert souriait, heureux de cette perspective. Ernaut n'eut pas le cœur d'entacher ce timide bonheur par ses langueurs, qu'il ne s'expliquait guère lui-même d'ailleurs. Il s'efforça de montrer un peu d'enthousiasme avant de répondre.

- « Bien sûr, frère! Je verrai si d'aucuns connaissent ce casal et s'ils en vantent si fort les mérites. Nous aurons ainsi avis d'autre paroisse.
- Sage résolution. Il nous faut en savoir plus avant d'arrêter notre choix, tu es dans le vrai. Même si le lieu semble conforme à tous nos souhaits, comme si le Seigneur répondait à nos attentes. »

Ernaut se leva et salua son frère rapidement, voyant la procession arriver. À partir de ce moment, l'hôpital était fermé aux visiteurs, il fallait laisser les malades se reposer. Tandis qu'il prenait la direction de la sortie, le jeune homme tenta un bref coup d'œil vers Sanson. Mais celui-ci semblait caché sous ses couvertures, en plein sommeil ou bien décidé à le trouver au plus vite.

En quelques rapides foulées, Ernaut retrouva la noirceur de la nuit qui tombait. La lune était dans son dernier quartier, et elle illuminait le ciel étoilé d'une lueur blafarde. L'horizon était encore souligné d'un trait pastel, mais l'obscurité s'étendait partout dans les rues. De chaudes lumières perçaient par-delà certains murs, passaient à travers les fenêtres tandis que l'agitation de la journée disparaissait tout à fait. Les cris de quelques passereaux résonnaient parmi les sombres venelles, remplaçant les discussions animées des chalands.

Nuit du mercredi 27 mars 1157

Quittant le quartier de l'Hôpital par la porte donnant sur le parvis, Ernaut suivit la direction du sud, en direction de la rue Saint-Martin, ou de l'Arche de Judas, qui s'étirait en descendant depuis le cœur de la ville. Les boutiques avaient été fermées de panneaux de bois et la vie s'était déplacée dans les demeures situées dans les étages supérieurs.

Des voix, de temps à autre des rires ou des chants passaient à travers les volets ouvragés. Les plus bruyants, qui recevaient des amis pour les célébrations, avaient parfois les fenêtres ouvertes et des convives étaient visibles par moment, appuyés aux chambranles ou prenant l'air penchés à l'extérieur. Quelques fêtards ou invités, en retard, parcouraient le pavé, faisant fuir les rongeurs qui s'aventuraient à la recherche de nourriture.

La lune et le ciel étoilé apparaissaient dans les sections où la rue n'avait pas de toit. Le nez au vent, Ernaut déambulait doucement, profitant de la fraîcheur de la soirée. Il était fatigué de sa journée à aller et venir sur les chemins et en ville. Il commençait à se demander si le mari n'était pas l'assassin et s'il ne s'était pas enfui en territoire sarrasin pour échapper à la justice.

La faible clarté faisait qu'on trébuchait souvent et plusieurs personnes croisèrent le jeune homme non sans un sentiment de crainte face à sa stature. En arrivant aux abords du marché couvert, il entendit des voix qui beuglaient, dans l'espoir de ressembler à un chant. Peu décidé à rentrer chez lui, il prit la direction de la petite zone éclairée, où l'on vendait du vin à taverne et faisait rouler les dés.

Lorsqu'il pénétra dans le cercle de lumière de la place, il se rendit compte que plusieurs échoppes étaient toujours ouvertes, et même quelques marchands ambulants proposaient encore de quoi se restaurer. En humant les saveurs épicées d'une sorte de tourte, il réalisa qu'il avait faim et s'offrit de quoi se contenter. Il se dirigea ensuite vers le plus proche revendeur de boissons pour agrémenter le tout d'un pichet. Il dut poser ses plats sur un muret qui servait de banc et cherchait dans sa besace de quoi payer le vin et la consigne du récipient quand il sentit une claque dans son dos, assortie d'une exclamation que seul un ivrogne pouvait faire.

« Ça alors, voilà le curieux pérégrin! »

Il se retourna et découvrit, étonné, le sergent qu'il avait tiré d'un mauvais pas la veille. Mais il avait bien moins fière allure, habillé d'une cotte élimée, le cheveu roux en bataille et les yeux un peu fous. Il lui fit un large sourire, inquiet de ce que l'autre avait à lui dire.

- « Le bon soir, maître sergent!
- Foin de pareils hommages, mon gars, on est parmi compaings. »

La voix légèrement chuintante de l'homme d'armes incitait à croire qu'il était là depuis un moment. Il était encore clair, pourtant son élocution parfois traînante et son aspect bien plus négligé que d'ordinaire trahissaient son état. Il tendit la main à Ernaut.

- « Tu te plais en la cité, ami? Ça ne fait pas guère long temps que tu es ici, n'est-ce pas?
 - Qui vous l'a dit?
- Parce que tu crois qu'un gaillard comme toi passe inaperçu? La cité n'est pas si grande. On finit par reconnaître chacun, surtout ceux qui n'ont pas taille... disons, bien normale. »

Ernaut commanda rapidement son vin et regarda le sergent, mi-figue mi-raisin, ne sachant pas ce qu'il devait faire, ni ce que l'on attendait de lui. Le temps qu'Ernaut soit servi, le sergent avait rejoint quelques amis et parlait tout en montrant dans la direction du jeune homme. Il lui fit signe d'approcher.

« Je vous présente celui qui m'a évité cuisants soucis hier matin. Ernaut.

— Le bon soir à tous! »

La demi-douzaine de personnes installées dans un renfoncement du passage le salua sans entrain, quoique certains aient l'air curieux et intéressés par le nouveau venu. À l'exception d'un seul, tous avaient le faciès européen et s'habillaient à la française, cotte et chausses. Celui qui détonait avait le type méditerranéen, la peau mate, la barbe bien taillée grisonnante et de nombreuses rides le faisaient sans doute paraître plus âgé qu'il n'était. Il portait des vêtements amples, comme les sarrasins, et le turban qu'il avait sur la tête était un véritable défi aux lois de la pesanteur. C'est lui qui invita Ernaut à entrer dans leur petit cercle d'un geste de la main. Il tendit par la même occasion un bol contenant des olives agrémentées d'épices. Eudes ne lui laissa pas le temps de se sentir gêné.

- « Alors, dis-moi, mon gars, en dehors de fureter, à quoi t'occupes-tu?
- Bein, à pas grand-chose. On est là pour les fêtes de Pâques avec un mien frère. Il est actuellement soigné par les frères de l'Hôpital.
 - Vous comptez repartir quand?
- Jamais! Si on trouve belle terre où s'installer. On n'a encore guère pris le temps de prospecter, on était là avant tout pour visiter saints lieux. Mon frère a ouï parler d'un casal nommé la Mahomerie, reste à savoir si c'est là bon lieu.
- Des colons! Il y en a encore que ça tente de venir alors! S'exclama un bedonnant moustachu au nez en trompette. » Eudes lui lança un noyau en souriant.

« Nul mauvais esprit, Droart! Ne l'écoute pas Ernaut, il ne débite que sornettes. »

Un de leurs compagnons pouffa dans son gobelet, amusé par avance de sa propre blague :

« Des fois, il en fait aussi! »

La remarque tira des sourires à l'assemblée, Ernaut profita du silence pour entrer dans la discussion.

« Vous êtes tous des sergents de la cour? »

Eudes fit non de la tête.

« Seulement Droart et moi. Les autres ne sont que bons à rien. Sauf Abdul Yasu, ici présent, qui loue de ses montures lorsqu'on en a besoin. »

Au regard interrogateur d'Ernaut, l'arabe précisa jovialement :

« Je possède mules et ânes. Mais pas tels ceux qui lipent ici leur vin, des braves, de ceux qui ont grandes oreilles. C'est d'ailleurs ainsi qu'on les démêle de mauvais garçons comme eux. »

La discussion continua avec entrain, l'atmosphère se déridant au fur et à mesure que les hommes se découvraient. À peine plus âgés qu'Ernaut, d'une dizaine d'années pour la plupart, ils étaient tous, sauf Eudes et Droart, célibataires, et aimaient à s'enivrer tranquillement entre amis.

Comme ils n'avaient pas d'endroit où aller, ils se réunissaient là où on les tolérait. La bonne humeur coutumière d'Ernaut eut tôt fait de les séduire tous et ils s'amusèrent bien avant dans la nuit, sans prêter attention aux négoces qui fermaient autour d'eux. Ce fut Abdul Yasu qui fut le premier à partir, suivi de peu par la plupart des hommes, dont certains partageaient le même logement.

Il ne resta plus qu'Ernaut, Eudes et Droart. Ce dernier s'était conscienceusement imbibé, toutefois pas au point d'être complètement ivre. Il marchait de façon un peu saccadée et sa diction était embrouillée, mais il demeurait relativement maître de lui et ne se comportait pas comme un soûlard braillard. Peut-être en raison d'années de service

à réprimer ce genre d'agissements. Par prudence, Eudes et Ernaut le raccompagnèrent jusque chez lui, pas loin de la rue de Josaphat, dans le quartier nord-est de la ville. Ils le laissèrent aux bons soins de son épouse, qui n'appréciait visiblement guère de le voir rentrer si tard et dans un tel état. Le regard qu'elle lança à Eudes était d'ailleurs éloquent et les deux compères repartirent en riant du mauvais traitement qu'elle avait certainement envie de leur infliger.

Eudes confia à Ernaut qu'il n'avait pas le même genre de souci avec sa femme et qu'elle devait vraisemblablement dormir. Il s'arrêta donc devant un étroit bâtiment dont l'entrée était coincée entre deux boutiques, avant la rue des Tanneurs, non sans s'être fait confirmer une bonne demidouzaine de fois qu'Ernaut s'estimait capable de rentrer chez lui sans guide. Après un dernier au revoir, il poussa sans bruit la lourde porte de bois et disparut dans le couloir sombre.

Le jeune homme se retrouvait de nouveau seul, mais il se trouvait moins nostalgique que précédemment. Il s'était fait de nouveaux amis et avait de toute façon ingurgité suffisamment de vin pour se sentir guilleret. Le trajet de retour lui parut d'ailleurs plus long qu'il ne l'avait imaginé. Ses raccourcis n'avaient peut-être pas été aussi pertinents qu'il l'avait estimé. À demi assommé avant même de toucher l'oreiller, il se laissa tomber plus qu'il ne se coucha sur son matelas.

Chapitre 4

Jérusalem, église du Saint-Sépulcre, matin du dimanche 14 avril 1157

Depuis son enfance à l'ombre de la basilique de la Madeleine à Vézelay et encore plus dès l'instant où il avait entendu parler des voyages outremer pour combattre les infidèles ou mettre ses pas dans ceux du Christ, Ernaut avait toujours été persuadé qu'il existait quelques lieux à part sur terre. Des endroits d'où la souillure était exclue, où le mal n'avait pas de prise, où il serait à l'abri des démons qui l'assaillaient ou l'habitaient.

Contemplant les marchands à l'entrée du temple du Seigneur, il réalisait combien il avait été naïf et que le diable rôdait sans cesse aux alentours, qu'aucun sanctuaire ne restait longtemps inviolé, pour peu qu'un homme en foule le sol. S'intégrant aux groupes qui s'amassaient pour pénétrer sous la haute lanterne face au chœur, Ernaut s'efforça de ne plus penser à rien, cherchant à se fondre dans la masse des fidèles qui s'apprêtaient à assister à la messe matinale des chanoines. Après un petit moment où les serviteurs allaient et venaient sous le vacarme des cloches toutes proches, préparant le lieu à la cérémonie imminente, le silence se fit et le calme revint.

Les discussions se turent ou, du moins, baissèrent d'intensité. D'un coup éclatèrent les voix harmonieuses des clercs :« *Misericordia Domini plena est terra* ¹... » Séparés en deux files, ils avançaient depuis chacun des côtés du déambulatoire. Emplissant de leurs neumes élégants les hautes voûtes du sanctuaire, ils prirent place peu à peu sur les gradins entourant le maître autel. Tout de blanc vêtus, ils arboraient un air grave et sérieux, pénétré de la dignité de leur fonction. La messe commençait.

Malgré toute sa bonne volonté, Ernaut n'arrivait guère à appréhender ce qui se passait. Il était habitué au rythme des démonstrations, s'attendait à certains mouvements. Seulement, sans un clerc pour apporter des explications avant ou après la cérémonie à laquelle ils assistaient, la plupart des fidèles n'étaient pas en mesure de la comprendre. Concentré malgré tout sur ce qu'il regardait, il tentait à toute force d'y discerner la solution à ses problèmes, d'y voir jaillir le moyen de démêler le trouble qui l'habitait. Lambert était parti quelques jours à la Mahomerie, afin de se rendre compte de la réalité de l'offre qui était faite de s'installer là-bas, sur les terres du Saint-Sépulcre. Il s'était montré enthousiaste à l'idée de s'y rendre, bien qu'un peu déçu qu'Ernaut ait préféré demeurer à Jérusalem.

Devant le front soucieux de ce dernier, il avait vite compris que son frère avait ses propres problèmes à régler. Il était dans le vrai, mais ce n'était pas que cela. Ernaut répugnait à s'éloigner la ville où il savait pouvoir de temps à autre rencontrer Libourc à une occasion ou l'autre. Sanson était plus en forme, toutefois pas assez pour quitter l'hôpital définitivement et il faudrait encore quelques jours, sinon semaines, pour qu'il soit en mesure de partir de la cité sainte.

L'adolescent avait quelques réticences à rompre ainsi le timide lien qui le reliait à la jeune fille de ses pensées. Pourtant, il hésitait à provoquer des rencontres, craignant par son attitude ou sa présence seule d'effrayer les parents,

^{1.} Introït de la seconde messe après Pâques, Ps. 32, 5-6.

voire Libourc elle-même. Il savait que la pureté de ses intentions n'était pas forcément un gage pour l'avenir. À tout moment, les démons pouvaient faire dévier son chemin, sans espoir de Salut. Même lorsqu'on croyait être enfin arrivé dans la vallée des larmes, il s'avérait souvent qu'il demeurait encore un long parcours jusqu'au bout de l'horreur. Quelle qu'ait été la situation difficile dans laquelle on pouvait se débattre, il n'était jamais certain qu'on ne se retrouve rapidement en plus fâcheuse posture.

Jérusalem, abords de Saint-Martin, matin du jeudi 28 mars 1157

Ce fut la fraîcheur davantage que le bruit des cloches finissant de sonner qui parvint à réveiller Ernaut. Il avait tellement bougé qu'il n'avait plus de draps sur lui et se tenait pelotonné contre le mur. Lorsqu'il se décida à ouvrir un œil, il chercha du bras les tissus tombés au sol, grognant de mécontentement. Il s'aperçut également qu'un jour blafard filtrait sous la porte et le long des volets.

Estimant qu'il était trop tôt pour commencer sa journée, il frissonna, attrapa la couverture et se roula en chien de fusil, dans l'espoir de se réchauffer. Il avait la tête lourde, la langue pâteuse et n'avait nulle envie de se lever. Les oreilles lui avaient sifflé un temps et désormais il n'entendait que le vent qui chuintait par intermittence en passant sous l'huis, accentuant la sensation de froid.

Il demeura un long moment, retombant dans un demisommeil, se tournant dans un sens et l'autre, s'étirant parfois, cherchant à s'éveiller tout à fait avant de quitter son lit. Restant emmitouflé de son mieux, il s'assit d'un coup sur le bord du matelas, se frottant énergiquement le visage en espérant que cela le réveillerait tout à fait. Il réalisa qu'il avait peut-être bu plus qu'il n'aurait dû la veille et s'était vraisemblablement couché bien trop tard. Il lui fallut un bon moment pour se résoudre à affronter l'extérieur.

Il n'était vêtu que de ses braies et avait enfilé ses souliers en savate car il avait l'intention de se préparer dignement pour les célébrations de Pâques qui commençaient aujourd'hui. En premier lieu, il prévoyait de se faire raser par un barbier proche. Un ciel bas, gris et peu lumineux, ponctué de nuages ardoise, bouchait l'horizon et une brise froide et humide descendait des collines de l'ouest. La ville était calme, comme endormie, et Ernaut trouva l'atmosphère lugubre.

Il s'assit sur un tabouret, devant le seau que Saïd avait laissé à son intention et s'aspergea vigoureusement avant de faire une toilette sommaire. L'eau fraîche vint tout de même à bout de son engourdissement et, tandis qu'il enfilait ses beaux habits de laine, il se sentait ragaillardi. Il frotta énergiquement sa cotte, comme promis à son frère, parvenant à lui redonner un peu d'éclat. Il entreprit même de recréer sa coiffe enturbannée, avec un résultat, bien qu'encore imparfait, qui s'améliorait par rapport aux fois précédentes.

Après s'être fait raser, il avait l'intention de s'acheter de quoi se restaurer tout en se rendant à l'hôpital, comme il le faisait souvent. Il espérait également retrouver le groupe de pèlerins français où se trouvait Libourc et le chien de garde qui lui servait de mère. Pendant la procession, qui rejoindrait l'église Sainte-Marie au Mont Sion, au-delà du mur sud de la cité, il pourrait se rapprocher de la jeune fille sans que son gardien ne puisse faire un scandale, étant donné les circonstances.

Le cœur léger, sifflotant pour lui-même, Ernaut déboucha dans la rue marchande à côté de chez lui et fut surpris de voir que tous les commerces y étaient fermés. Interloqué un instant, il finit par se dire que c'était là chose normale pour un jour férié. Il oublia donc les soins capillaires et se dirigea d'un bon pas vers Malquisinat, où il y aurait certainement tout de même quelques vendeurs d'oublies, de fruits ou de pain, pour les voyageurs affamés.

Chemin faisant, il s'aperçut que les rues étaient quasi-désertes, y compris aux environs du change des Hospitaliers. L'activité y était généralement frénétique, avec les principales artères nord-sud et est-ouest de la ville qui s'y croisaient. Les volets des échoppes étaient rabattus et aucun badaud n'était en vue à part lui. Même pour un jour de célébrations, il y aurait dû y avoir quelques personnes se rendant auprès d'amis, rejoignant des compagnons pour aller ensemble à l'église et faire la procession de concert.

Inquiet de ce calme inhabituel, il pressa le pas vers le quartier de l'Hôpital, où il était certain de trouver du monde, le service des malades ne s'arrêtant pas pour les fêtes. Étrangement, la place devant était quasi-déserte. Quelques valets étaient affairés autour d'une charrette à bras auprès d'une poterne aux abords de Sainte-Marie Majeure. Un vagabond fouillait du bout de sa canne un tas d'immondices, déchets invendus du marché et restes de nourriture rejetés là par les négociants. La porte de l'hospice était fermée à demi, le passage barré par un domestique somnolant sur son tabouret. Ernaut le fit sursauter lorsqu'il l'aborda. L'homme était visiblement fatigué, les cernes noirs donnaient à son visage un aspect inquiétant, renforcé par un regard un peu fou et des cheveux bruns coupés aléatoirement, coiffés en bataille.

- « Qu'est-ce qu'vous faites là?
- Je viens visiter mon frère, comme chaque matin, ou de peu.
- Il doit être à la messe, à c'te heure. Vous y êtes pas, vous?
- J'irai à l'office principal seulement, j'avais à faire avant cela.
 - L'office principal? Mais il est débuté déjà!
 - Pardon?

— Vous parlez bien de la messe à Sainte-Marie, après la procession? »

Ernaut se mit à douter de l'intelligence de l'homme ou de sa propre intégrité intellectuelle, il n'aurait su le dire.

« Euh... Oui, bien sûr. »

Le serviteur regarda de droite et de gauche, comme s'il cherchait là une information qu'il ne détenait pas. Ou qu'il vérifiait que des complices n'étaient pas cachés, riant de la bonne blague qu'ils étaient en train de lui faire.

- « Les cloches ont sonné tierce voilà bien longtemps, et la procession est passée à côté depuis un petit moment.
 - Vous devez vous tromper. Je n'ai rien ouï.
- Alors vous devez être sourd. Les cloches ont battu à toute volée pour annoncer le départ de la procession du Patriarche. On a dû les percevoir jusqu'à Damas!Tout le monde y est, pour sûr. »

Devant l'air abasourdi d'Ernaut, le domestique eut un sourire qu'il s'empressa d'effacer, de peur de contrarier le tas de muscle, apparemment pas très finaud, qu'il avait en face de lui.

« Vous devriez vous hâter pour rejoindre l'église, je ne pense pas qu'ils aient beaucoup avancé. En vous empressant, vous arriverez peu après eux. Vous savez comment on y va? »

Mais l'homme n'eut jamais sa réponse. Ernaut partit comme une flèche, trottant plus que marchant avant de se mettre carrément à courir. Il montait et descendait les rues en bondissant dans les escaliers, rasant les murs et les angles aux intersections, au risque de culbuter quiconque aurait eu la mauvaise idée de venir en sens contraire.

Il savait que pour faciliter les déplacements, la porte du Mont-Sion serait ouverte, à peu de distance de l'église, et se dirigeait donc vers le sud avec toute la célérité dont il pouvait faire preuve. Malgré le temps frais, il eut bientôt des gouttes de sueur qui coulaient sur son front et il ôta son couvre-chef qui lui tenait chaud, sans ralentir le rythme.

Les gardes de faction à la porte de Belcaire ne purent saisir l'opportunité de se moquer du retardataire, il passa dans un souffle, profitant de la pente pour sauter en de larges enjambées. Les soldats, prudents, s'écartèrent, incapables qu'ils auraient été de stopper le taureau furieux qui arrivait en droite ligne depuis plusieurs centaines de mètres par la rue des Arméniens. Il fallut d'ailleurs quelques mètres à Ernaut pour freiner, au vu de l'énorme masse de pèlerins agglutinée aux abords de l'église, dans l'ombre de la grande basilique.

Ne voulant pas trop se faire remarquer, il continua son approche rapide, mais sans plus courir, et se contenta de marcher vivement, histoire de retrouver son souffle à l'abord des bâtiments. Lorsqu'il arriva, la foule amassée était silencieuse et finissait d'entrer dans le sanctuaire. Tentant de se faire petit, il s'efforça de se faufiler afin de progresser dans le flot de croyants qui remplissait peu à peu toute la cour. Il écrasa quelques pieds, bouscula des épaules et scinda des groupes, et parvint ainsi à pénétrer dans le grand patio d'où il avait une bonne vue sur l'édifice, ainsi que sur les fidèles.

Tout en avançant, il jetait de temps à autre un regard sur la foule amassée, cherchant la chevelure brune familière. Soufflant comme un bœuf, et s'essuyant le visage rougi par sa course, il fit quelques sourires désolés aux alentours, s'efforçant de retrouver une attitude plus digne, et moins haletante, pour un pèlerin. Il avait bien failli manquer le début des cérémonies les plus importantes de Pâques.

Sainte-Marie du Mont Sion, matin du jeudi 28 mars 1157

Les abords de l'édifice étaient remplis de tas de moellons, de poutraisons, de fosses de mortier, au milieu des loges des artisans. Les pèlerins se faufilaient partout où il n'était pas trop dangereux de s'installer, et certains n'hésitaient carrément pas à monter sur les échafaudages laissés là par les ouvriers occupés à reconstruire l'église.

Ernaut réussit malgré tout à forcer le passage jusqu'au niveau où l'ancienne basilique, couverte en charpente, laissait place désormais aux hautes voûtes de pierre qui avançaient depuis l'abside à l'est. Le fond du sanctuaire, la partie la plus sacrée, était même déjà ornée de peintures et de mosaïques, ainsi qu'il avait pris l'habitude d'en voir fréquemment en Terre sainte.

Sous les riches décors, dans le chœur, de très nombreux prélats s'étaient disposés, arborant souvent mitre et crosses en plus de leurs splendides tenues liturgiques. Au centre, plus somptueusement vêtu encore que les autres, croulant littéralement sous les orfrois de ses soieries, le vieux patriarche Foucher semblait achever d'une voix forte un sermon que les fidèles se répétaient en vague jusqu'aux plus éloignés. Le murmure des chuchotements finissait par couvrir ce qui pouvait s'entendre de la célébration.

Ernaut tournait les yeux en tous sens, dans l'espoir toujours de reconnaître les nattes de Libourc parmi les têtes hirsutes, échevelées ou sobrement voilées. Il lui fallut peu de temps pour apercevoir le petit groupe qu'il espérait, le long du côté nord de la nef principale, dans la partie ancienne non encore refaite. Profitant de ce qu'un cortège mené par un prêtre se mettait en branle, tous la tête basse, humblement vêtus et les pieds nus, il entreprit sa traversée, multipliant les excuses et les sourires sans tenir aucun compte du tumulte qu'il créait. Par moment, il jetait tout de même un coup d'œil vers le fond de l'église, suivant distraitement ce qui s'y passait.

Il s'efforçait d'arborer un visage de circonstance, dans l'éventualité où Sanson et les siens auraient l'idée d'observer derrière eux. Il n'était pas naïf au point de penser qu'il pouvait avancer parmi la foule comme un bœuf traçant son sillon en toute discrétion. Lorsqu'il parvint finalement à sa

destination, un *kyrie* ² puissant commençait à monter depuis le chœur.

Les remous de son arrivée attirèrent les regards sur lui et lui valurent une œillade désapprobatrice de la mère de Libourc. Cette dernière, pour sa part, se contenta d'un rapide sourire, avant de retrouver une attitude emplie de respect et de dévotion. Seul Sanson lui fit un signe de la main. Il était appuyé à une des anciennes colonnes du bâtiment, soutenu par une béquille, un pied bandé délicatement posé au sol. Comme toujours, il arborait un visage enjoué et serein, étrangement goguenard, et semblait s'amuser de ce qu'il voyait. Conscient de ce qu'il était là pour assister à l'office, Ernaut estima être assez près de la jeune fille pour ne plus trop se préoccuper d'autre chose que de la cérémonie.

Adoptant une posture de recueillement, il finit par se concentrer sur ce qui se passait dans le chœur. Alternant hymnes et antiennes, récitations et lectures, les prêtres offraient un spectacle édifiant à la foule amassée dans la nef et au-delà. Tout se déroulant bien sûr en latin, et le plus souvent sans être tourné vers l'assemblée, peu étaient capables de suivre, de chanter ce qu'il fallait au bon moment ou de comprendre la signification des déplacements, transports d'objets ou textes déclamés.

Ce n'est que pour les prières les plus usuelles, comme le *Credo* qui fut lancé par l'ensemble des officiants après une lecture par un des religieux, que les fidèles osaient s'associer avec assurance à la congrégation des clercs. Ernaut ne fut pas en reste, heureux de pouvoir enfin participer des lèvres et de la voix au lieu de se contenter d'assister passivement à quelque cérémonie magique.

Comme chaque fois, néanmoins, son enthousiasme et la puissance de son organe, combinés à sa prononciation plus qu'approximative du latin firent sensation, et amusèrent quelques-uns des pèlerins les moins dévots alentours. Ce

^{2.} Chant liturgique, *Kírie eléison*, « Seigneur, prend pitié » en grec, qui marque traditionnellement le début de la messe proprement dite.

n'est que lorsque l'*Ite missa est* ³ fut lancé que le public envisagea de s'agiter de nouveau. Le frémissement fut de courte durée, car les cérémonies continuaient au niveau du chœur. Une nouvelle procession s'assembla au nord-ouest et commença à s'étirer lentement vers le levant.

En tête deux possesseurs de candélabres aux cierges de cire enflammés ouvraient la voie, aidés par des valets audevant. Puis venaient deux célébrants, également vêtus de fine étoffe blanche, avec des croix. Les suivaient deux clercs avec des fioles contenant sans nul doute huiles saintes ou chrême, puis deux porteurs d'encensoirs. Enfin, en queue de cortège, des officiants, le visage fermé, lancèrent les chants des versets alors qu'ils s'avançaient dans la nef.

La progression était rendue difficile par la densité des fidèles, peu enclins à libérer leur emplacement, gagné souvent de haute lutte. Après un long moment, une nouvelle procession rejoignit la première auprès de l'autel, et les célébrations reprirent, alternant psaumes chantés et récitations psalmodiées. La ferveur de la foule était palpable devant ces divins mystères. Le père Ligier, qui était non loin d'eux, chuchotait de temps à autre la signification de ce qui se passait, permettant à tout le groupe de comprendre de la tête autant que du cœur les cérémonies auxquelles ils assistaient.

Peu à peu, le sentiment religieux avait gagné tous les présents. Le lavement des pieds de quelques pauvres méritants constitua un moment d'intense ferveur, certains n'hésitant plus à crier leur foi par des formules aussi pieuses que naïves. Malgré la longueur des célébrations, beaucoup furent surpris lorsque retentit une cloche qui annonçait le départ progressif de tous les officiants pour un lieu où les laïcs n'avaient pas leur place.

Emplie de volutes d'encens, l'église retomba dans un silence respectueux et semblait encore résonner de l'écho

^{3. «} Allez, la messe est dite ». Formule chantée qui indique la fin de la messe.

des chants. Ce n'est qu'après un long moment que des voix osèrent se faire entendre, tout d'abord quelques cris de ferveur, lancés par des fidèles enthousiastes, impatients de découvrir une éventuelle suite. Puis, très progressivement, les chuchotis gonflèrent, pour rapidement se transformer en clameur.

Reprenant pied après le magnifique spectacle sacré auquel il avait assisté, Ernaut commençait à avoir son estomac qui lui rappelait qu'il n'avait rien avalé depuis le vin de la veille au soir. Le souper de la fin de journée était encore loin, mais son système digestif ne semblait pas d'accord pour attendre jusque-là. Plusieurs pèlerins autour de lui partageaient d'ailleurs quelques encas, essentiellement fruits, pain et fromage. Des gourdes et des outres circulaient également de mains en mains.

La foule se faisait moins dense tandis qu'un certain nombre allait prendre l'air, visitait les environs, ou cherchait à repérer la fameuse tombe du roi David dont on disait qu'elle avait été récemment murée et dissimulée après sa découverte fortuite. Les plus enthousiastes se rapprochaient de l'autel, qu'ils touchaient et baisaient religieusement. Voyant que le jeune géant était démuni, Sanson lui fit signe de la main et lui proposa de boire à son outre dès qu'il fut assez près. Ernaut accepta avec chaleur et avala une large rasade de vin coupé d'eau.

Le vieil homme était visiblement fatigué, les traits tirés par l'effort que rester debout représentait pour lui. Néanmoins rien ne semblait entamer sa bonne humeur. Après un rapide coup d'oeil pour vérifier que tout le monde était occupé ailleurs, il indiqua à Ernaut de se rapprocher et lui déclara à mi-voix :

- « J'ai poignée de noveltés pour toi, mon jeune compaing.
- Auriez-vous eu encontré l'époux?
- Certes pas, sinon je te l'aurais dit fort avant. J'ai là bonne amie qui peut nous guider vers l'enfant. »

Il désigna de la main une petite femme, très mince, dont le visage à la peau desséchée paraissait avoir été posé sur un trop fin et fragile squelette. Visiblement édentée, elle s'efforçait d'attendrir un aliment qu'elle venait de mettre en bouche, le regard rivé sur les ornements colorés à l'extrémité de la nef. Ses yeux à l'iris blanchi par les années semblaient scintiller devant le décor qui s'offrait à elle.

Sanson l'appela avec douceur, mais suffisamment de fermeté pour la détourner de sa vision. La dénommée Hersant se retourna brusquement, comme si on l'avait trop tôt arrachée à un merveilleux rêve, faisant glisser en partie son voile. Une partie de ses cheveux gris cendre, ondulés, jaillissait désormais sur le côté de son visage, lui donnant une allure de folle. Sa démarche était sans hésitation et après s'être éclairci la gorge d'une toux grasse, elle répondit à l'appel d'une voix assurée bien que fluette, interrogeant Sanson du regard sur le géant blond qui la dévisageait.

« Hersant, voici Ernaut, le jeune maître bourguignon en quête de nos amis. Il serait peut-être de quelque usage que tu lui en apprennes à propos du jeune Oudinnet. »

À la mention du garçonnet, le visage sembla retrouver un peu de jeunesse et les pommettes surplombaient désormais des champs de rides, entourant un sourire ou pas une dent n'était visible.

- « Que voilà bien mignon marmot, par ma foi! J'ai terrible peine de l'avoir plus à bercer ces jours-ci!
- Comme tu l'avais en grande amitié, peut-être sauraistu porter aide à Ernaut en ses recherches? Nous avons grande peur que tragique destin n'ait frappé le marmouset, vu la triste fin de sa mère. »

La vieille femme se renfrogna en un éclair, se signant avec une vivacité insoupçonnable dans son corps maladif.

« Voilà bien horrible pensée en pareil endroit, maître Sanson. N'appelez pas le malheur sur sa tête ainsi, je vous en fais prière. Je sais bien qu'il est sauf! Je l'ai vu tantôt... »

Ernaut écarquilla des yeux ronds:

- « Vous l'avez vu dites-vous? Voilà long temps?
- Certes pas, je l'ai vu passer tandis que nous prenions place en la grand nef pour les offices. Ma vue n'est plus si bonne, mais je suis acertainée que c'était lui : bel enfançon, un peu maigrelet, avec vieille cotte de laine grise, rapetassée, et chausses baillantes. Sa chevelure n'était guère soignée, mais son brun pelage m'est connu, ainsi que sa façon d'être. Je lui ai fait signe, mais il ne m'a pas vu, il a disparu au parmi de la foule. »

Profitant de l'occasion, Ernaut se fit décrire en détail l'enfant, sa taille, sa corpulence, ainsi que le moindre élément qui pourrait servir à son identification. Hersant ne se faisait pas prier, le souvenir du garçonnet lui étant visiblement très cher. Elle était impatiente de le retrouver, et appréciait les efforts qu'Ernaut déployait en ce sens.

« Vois-tu, j'ai eu beaux garçonnets comme celui-là... Aucun n'a vécu bien loin, il me fait souvenance de mon Ayoul, paix à sa pauvre petite âme... »

La vieille femme était visiblement émue et ses yeux se mouillèrent rapidement, la laissant sans plus de voix. Sanson attira Ernaut à lui et murmura :

« La malheureuse a perdu ce qui lui restait de famille voilà quelques années, emportés par malines fièvres. On m'a dit que ce pauvre Ayoul avait été emporté après avoir eu le bras écrasé par meule de moulin. C'était du temps du Batailleur ⁴, elle n'a jamais pu oublier. »

Ernaut hocha la tête, ému par la détresse de la vieille femme. Lui-même n'avait jamais connu sa mère, seulement une belle-sœur qu'il trouvait acariâtre, et était troublé par la tendresse qui émanait de ce corps cacochyme, souffreteux.

Il fit un sourire de connivence à Sanson et salua Hersant, lui soufflant qu'il allait voir s'il pouvait dénicher l'enfant parmi la foule. En se penchant, il aperçut du coin de l'œil

^{4.} Louis VI de France (1081-1137, roi en 1108), surnommé également le Gros, père de Louis VII.

Libourc qui regardait discrètement dans sa direction, pardessus son épaule. Lorsqu'il s'éloigna, il avait le cœur gonflé d'un bonheur qu'il ne s'expliquait guère, sous les bénédictions silencieuses de la vieille Hersant que la joie rendait agitée.

Il s'appliqua alors à parcourir les nefs, passant d'un groupe à l'autre, interrogeant sur la présence d'un enfant ressemblant à Oudinnet et n'obtint que bien maigres confirmations, rien de définitif. Jusqu'à ce qu'il tombe sur une femme au long nez, le visage triste, qui parlait en faisant régulièrement siffler ses lèvres sur ses incisives. Elle était accompagnée d'un gros homme au regard jovial, qui n'émettait aucun son, se contentant prudemment de hocher la tête avec enthousiasme à tout ce qu'elle disait.

- « Pour sûr, je l'ai bien vu, le marmouset a bien failli me faire choir! Il courait presque! En la nave de l'église, je vous demande un peu! Nourri comme goret, mais guère éduqué...
 - Auriez-vous souvenance de là où il se rendait? »

La mégère fit une moue qui l'enlaidissait encore plus.

- « Je ne saurais dire. On aurait dit qu'il avait le feu lui arsant les fesses. Il regardait derrière lui au lieu de devant...
 - Il n'était pas seul?
- Si. Du moins je n'ai vu personne avec lui, sinon j'aurais expliqué à ses parents que c'était là fort impertinent enfançon. »

Ernaut, un peu agacé par le ton péremptoire, ne put se retenir

« Il n'a plus de parents, horriblement meurtris par féroces païens, et sous ses yeux en plus. »

Le visage de la femme s'allongea à tel point qu'Ernaut crut que sa mâchoire allait heurter sa forte poitrine. Évitant un sourire de triomphe qui lui aurait certainement valu quelques ennuis, il battit en retraite avant de devoir subir une nouvelle salve.

Il retrouva rapidement Sanson, qui discutait avec son épouse et sa fille, ainsi qu'avec le père Ligier. Ernaut n'osa pas les interrompre et entendit qu'ils se préparaient à veiller une partie de la nuit au jardin de Gethsémani, sur les traces de l'histoire du Christ. Réalisant qu'il n'avait guère prévu de moments d'introspection en dehors des grandes messes, Ernaut se risqua à demander la permission de se joindre à eux.

« J'aurais grand plaisir à ne point demeurer en priement tout seul en la nuit. Mon frère est toujours fort malade et tenu en l'hôpital. Rejoindre frères chrétiens en cette nuitée me paraît meilleure façon d'honorer mon vœu. »

Le père Ligier, qui encadrait le petit groupe acquiesça de la tête avec chaleur.

- « Si fait, voilà sages paroles. Je ne suis pas de ces curés qui exigent dîme pour faire oraisons. D'ailleurs on me nomme Ligier, pas Simon, ajouta-t-il, un sourire aux lèvres. Viens donc te joindre à notre procession, nous allons faire route d'ici peu.
- Je vous adresse force mercis, père Ligier. Je vous retrouverai en le jardin des Oliviers, il me faudra accomplir rapide tâche avant la fin du jour.
- Attention, garçon, ne va pas confondre pérégriner et balader. Tu n'es pas là pour fouler pavés et graviers, mais pour aller en les pas du Christ. Cheminer ainsi, à chevaucher deux destriers, te mènera le cul à terre. »

Le visage du père Ligier demeurait chaleureux tandis qu'il rabrouait Ernaut, comme en attestait la lueur amusée qui brillait dans ses yeux. Son message n'en avait que plus de force. Un peu contrit, Ernaut salua en bredouillant, assurant ses amis qu'il les retrouverait rapidement.

Début d'après-midi du jeudi 28 mars 1157

La foule refluait en désordre vers la cité. Quelques-uns, peu désireux de rester coincés à l'entrée, avaient décidé de lézarder un peu sur les versants exposés au soleil qui avait percé les nuages durant la longue cérémonie. Les plus prévoyants, dont Ernaut n'était pas, avaient même de quoi se restaurer et s'installaient un peu partout, jusque vers Siloé et la fontaine, en contrebas de la pente qui s'étirait vers le sud, rejoignant la route qui partait droit vers Bethléem.

Des cultivateurs, surveillant jalousement leurs parcelles en terrasses, vérifiaient que les pèlerins ne franchissaient pas les murets ni n'abîmaient les plantations ou les arbres. Quelques enfants jouaient en faisant remonter un troupeau de moutons en direction d'un abreuvoir de bois, loin en contrebas, sous un palmier. Pour les populations non chrétiennes, la vie continuait son cours, y compris les jours de fête.

Libourc et ses compagnons s'étaient avancés vers l'est et s'étaient rassemblés près d'un bosquet de cyprès. Ernaut hésita un instant à les rejoindre, mais la remarque récente du père Ligier, debout face à ses ouailles, incitait le jeune homme à la prudence. Il ne fallait pas se rendre indésirable mais laisser ces croyants enthousiastes jouir sereinement de leur voyage en Terre sainte. Il aurait bien le temps de profiter de la présence de Libourc durant la veillée.

Il était persuadé que si le garçonnet était si empressé, c'était parce qu'il était inquiet, voire poursuivi. L'agresseur n'avait certainement pas pu lui faire de mal au milieu de la foule, mais il avait pu l'effrayer. Suffisamment pour qu'Oudinnet s'enfuie et se rende, à son corps défendant, en un endroit où nul ne pourrait être témoin de sa mort. Plus il y pensait, plus Ernaut estimait la situation vraiment critique pour l'enfant. Il enrageait de n'avoir pas pu être là plus tôt et regrettait ses abus de la veille qui avaient permis cela. Il se jura de ne plus se laisser aller pareillement.

En attendant, il était indécis quant à ce qu'il devrait faire d'ici la nuit. Il était néanmoins persuadé qu'il ne pouvait tranquillement prier en sachant qu'un innocent était en grave péril. Lambert se trompait, la prière ne pouvait tout faire. Ernaut était un homme d'action, pas un contemplatif. La Rédemption, il ne la pensait pas possible autrement qu'en agissant, en s'avançant parfois au-devant des problèmes, pour les affronter avec vigueur, seule façon pertinente selon lui de les régler.

Pour l'heure, un peu dans l'expectative, il observait sans y réfléchir les grappes de personnes qui se détachaient de la colonne principale, cherchant sans trop y croire quelqu'un poursuivant un petit garçon apeuré. Il était concevable qu'ils soient déjà passés, ou que la foule les dissimule à la vue d'Ernaut. Sans compter qu'il n'était pas complètement certain de pouvoir reconnaître l'enfant. Finalement, il avança en direction de la muraille, ayant remarqué un ressaut et une pierre où il pourrait s'asseoir pour avoir à l'œil les voyageurs qui regagnaient la cité.

Le soleil était encore assez haut et il pensait attendre là que les fidèles se soient dispersés dans la ville. Il envisageait d'aller voir son frère par la suite, histoire de lui narrer la cérémonie comme habituellement. C'était compter sans son estomac, qui lui rappela assez vite qu'il n'avait rien avalé de solide depuis une journée et qu'il serait bien temps de songer aux nourritures terrestres.

Se décidant à satisfaire cette demande pressante, il se résolut donc à opérer un détour par l'échoppe de Margue l'Allemande, qu'il espérait ouverte. À défaut, il rencontrerait bien dans le quartier quelque vendeur de quiches ou de tourtes. L'idée de devoir retourner sa chambre pour y trouver un quignon qu'il aurait à disputer aux rats et à la vermine ne l'enchantait guère. Nettoyant de la main la poussière qu'il avait amassée sur sa cotte, il s'avança tranquillement vers la porte du Mont-Sion, admirant les murailles qui protégeaient la ville sainte et

suivant distraitement les rondes des rares soldats de faction derrière les merlons.

La route qui jaillissait à l'abri de la tour méridionale rejoignait Hébron, au-delà de Bethléem, et serpentait vers les territoires les plus méridionaux du royaume, Montréal et les monts du Sinaï. Ernaut savait que certains pèlerins s'y rendaient, et le nom du lieu lui était plus ou moins familier, mais cela représentait pour lui surtout une zone mystérieuse, un désert de rocaille et de sable à partir duquel commençaient les terres de légende.

Il avait désormais appris que la Babylonie n'était pas par là, mais vers le Levant, bien que les pays loin vers le sud fussent aussi aux mains des Sarrasins. Laissant son esprit divaguer, il en vint à se demander s'il n'allait pas se faire marchand pour pouvoir visiter tous ces endroits magiques d'où provenaient les épices, l'ivoire et tant de produits merveilleux.

La cité était plus animée que le matin, mais paraissait abriter une vie ralentie, les passants avançant dans le recueillement, murmurant plus que parlant. Même les soldats qu'on croisait de temps à autre semblaient se tenir un peu mieux; il n'en avait vu aucun en train de jouer aux dés pour tuer le temps ou de s'esclaffer joyeusement en roulant des yeux vers une jolie femme.

Aux abords d'une placette où l'on pouvait tirer de l'eau, un groupe en armes était occupé à discuter un peu plus bruyamment. Un soldat s'employait à faire boire un cheval de belle apparence, à la robe alezan mise en valeur par un harnois de cuir ouvragé et une selle peinte de couleurs vives. Face au vicomte, qu'Ernaut reconnut immédiatement, Eudes était en pleine conversation avec quelques autres, visiblement à propos d'un sujet plaisant.

Son physique atypique attira instantanément l'attention sur lui et Eudes le salua de la main, quittant ses compagnons en souriant. Arnulf suivit du regard son sergent et étudia quelques secondes le grand gaillard avant de se détourner. Eudes avisa le jeune homme des pieds à la tête, le visage amusé de le voir en si belle tenue.

« Dis-moi Ernaut, quelle prestance! »

Le sergent était, lui habillé d'une cotte de toile grossière, légèrement rembourrée, et de vêtements fatigués, quoique de bonne qualité. Il arborait comme à chaque fois en service son épée au côté et son casque en chef.

« Je reviens de la cérémonie. Si on ne s'habille beau en pareilles occasions, on ne le fait ja! »

Eudes acquiesça silencieusement, un large sourire marquant sa bonne humeur.

« On y a d'ailleurs peut-être entr'aperçu le garçonnet. Je ne suis pas complètement assuré, mais il est fort possible que le murdrier y était en chasse après lui. J'ai grande crainte pour ce petit. »

La bonne humeur d'Eudes disparut immédiatement et il fronça le nez, comme s'il sentait quelque effluve nauséabond l'environner.

- « Pour l'heure, nous le savons au moins encore vif! Par contre, toujours nul signe de l'époux. Il ne s'est pas fait reconnaître pour le meurtriement de son épousée. Il n'a peut-être guère idée du coupable.
- Ou il a peur aussi, s'il n'est pas le murdrier. On m'a dit que l'enfant était porchacié. »

Le sergent releva la tête, intrigué.

- « Pourquoi le penses-tu coupable?
- Je ne sais, ce n'est que simple idée. Oudinnet semblait fuir aucune chose alors qu'il était parmi pérégrins pour assister à l'office. Il saurait donc qui les assaille. Et pourquoi pas Nirart? Ce me semble raison possible. »

Les yeux dans le vague, réfléchissant aux arguments d'Ernaut, Eudes renifla plusieurs fois, une moue déformant ses traits. Finalement, son regard accrocha de nouveau celui du jeune homme, qui reprit.

« Malgré tout, nul n'a vu Nirart parmi ceux qui le connaissent. Donc je bats peut-être mauvais sentier. Je n'ose en parler, de peur de causer grande tristesse parmi ses compaings. Ou de m'en faire des ennemis.

- Tu as bien fait de m'en parler. On peut se retrouver demain au matin à l'hôpital pour peser nos idées. Je passerai après m'être reposé un peu, je suis de veille toute la nuitée. Mais ça devrait être calme. Il est rare qu'on ait des soucis durant les fêtes de Pâques. C'est souventes fois après que les gens se laissent un peu aller.
- Pour ma part, je me tiendrai toute la nuit à Gethsémani. Une veillée de prières est prévue là-bas, avec les habituels camarades de Nirart. Je tâcherai de garder les yeux aux aguets. »

Le sergent se rapprocha, levant l'index comme s'il allait interdire quelque chose à un enfant. Il se l'appliqua sur les lèvres, cherchant un instant ses mots.

- « Prends garde à toi, Ernaut, le murdrier a déjà fait nombreuses victimes céans, et ce ne sont peut-être pas ses premières.
- Pas de souci, je sais me défendre. Et j'ai ça qui ne me quitte pas. »

Le jeune homme sortit son solide couteau de sa besace, que le sergent apprécia d'un coup d'œil.

- « D'accord, mais ce n'est pas l'arme qui donne la victoire. Ni les muscles. Assaillir embusqué donne grande force. Alors, fais attention à toi! Je n'aimerais guère découvrir ta dépouille en sombre ruelle du prétoire.
- Ne t'inquiète pas, j'ai déjà eu affaire à un sournois murdrier. Je ne crois guère qu'il puisse s'en vanter. »

Eudes ouvrait la bouche pour demander des précisions par rapport à cette dernière affirmation péremptoire, mais Ernaut fut le plus rapide, et indiquait du doigt derrière le sergent.

« On t'appelle au service. Je te laisse, on se verra demain. »

Le soldat se retourna et vit le vicomte Arnulf qui lui faisait signe d'approcher. Il salua brièvement Ernaut et vint s'enquérir de ce qu'on espérait de lui. La patrouille s'était égaillée un peu partout aux alentours, ce n'était donc pas du départ que le chevalier voulait lui parler. Ajustant son casque sur sa tête, il s'avança respectueusement, attendant qu'on lui adresse la parole.

- « Dis-moi, Eudes, tu sembles bien connaître ce damoiseau, ou je me trompe?
- De vrai, depuis peu. Il m'a fourni bonne aide pour calmer petite rébellion. Il prend grande ardeur à chercher l'enfançon perdu, comme on le lui a mandé. »

Le vicomte demeura silencieux, indiquant d'un regard qu'il attendait d'en entendre plus.

« Il semble qu'ils aient amis communs, avec les pérégrines meurtries. Outre, il m'a conté qu'il avait déjà entravé desseins d'un murdrier. »

Le vicomte arborait un air mystérieux et personne n'aurait pu dire s'il était courroucé, intrigué ou simplement à demi endormi.

- « Selon ton estime, ce ne serait pas notre coupable, tout bonnement?
- Cela m'étonnerait fort, messire. Je le pense homme de droiture, et peu enclin à dissimuler. D'un seul bloc, à l'image de son physique, autant que je peux en juger. »

Arnulf toussa discrètement dans sa main gantée, les yeux fixés sur Ernaut, qui venait de reprendre son chemin. Il inclina doucement la tête de droite et de gauche, comme s'il soupesait une décision, puis révéla ce qu'il avait à l'esprit.

« Alors, vois s'il ne serait pas intéressé à rejoindre la sergenterie. Nous manquons de bras, tout le monde en convient. N'en souffle nul mot à personne, il est possible que nous ayons de nouvel quelques soldes à donner. Pareil gabarit en la patrouille épouvanterait les malandrins, à n'en pas douter. Sais-tu s'il a quelque science dans l'art d'escrimer?

— Je ne saurais vous dire. Il serait bien étonnant qu'il ne soit pas au moins bon lutteur. À partir de là, on peut lui enseigner les rudiments nécessaires. »

Arnulf demeurait silencieux, réfléchissant en clignant nerveusement des paupières.

« De toute façon, je ne vois pas quel fol serait prêt à affronter un tel ours, a fortiori armé de pied en cap, l'épée à la main. Même s'il ne sait employer sa lame que pour fendre la viande tel un boucher à l'abattoir. »

L'image fit sourire Eudes malgré le visage fermé et sérieux de son supérieur. Le vicomte avait une forte propension à conserver une humeur égale, maussade et taciturne, quel que soit le ton des phrases qu'il lançait, même lorsque tout indiquait que c'était une plaisanterie. Mais il ne s'offusquait guère de l'amusement qu'il provoquait de temps à autre, certainement à dessein de toute façon. Arnulf continua donc de sa voix monocorde :

« Très bien. Je compte sur toi pour me tenir informé de ce jeune Ernaut. Nous verrons s'il peut se mettre à notre service d'ici l'été. »

Puis, bombant le torse et élevant la voix, il donna l'ordre du départ. Un sergent lui mena son cheval par la bride et, une fois en selle, il se mit en chemin avec la patrouille en direction du site du Temple.

Après-midi du jeudi 28 mars 1157

Ernaut se rendit immédiatement à l'hôpital. Il y retrouva Lambert qui sommeillait à demi, impatient néanmoins d'entendre la description de la cérémonie. Il souriait à l'évocation des différentes processions et bénédictions, regrettant de n'avoir pu y assister lui-même. Rasséréné par le récit plus que précis d'Ernaut, qui y ajouta quelques éléments imaginés dont il estimait qu'ils bien auraient trouvé leur place, il s'assit sur son lit, le visage réjoui,

regardant dans le vague. Au bout de quelques instants, il réalisa que son jeune frère n'était pas aussi enthousiaste que lui et s'en enquit, le sourcil froncé.

- « Je te vois bien fâché, frère, en ce jour béni, je sais que nous entamons bien douloureuses célébrations, mais est-ce raison pour arborer si triste mine?
- Oh, je ne me chagrine pas pour cela, je sais que Christ ressuscitera, comme chaque année. C'est que j'ai découvert triste nouvelle... »

Comprenant qu'Ernaut était chagriné par ses recherches, même s'il les désapprouvait, Lambert posa une main amicale sur son bras.

- « Y aurait-il encore quelque pauvresse meurtrie?
- Nenni, fort heureusement, mais il m'apparait que l'époux de l'une l'est certainement, s'il n'est pas le murdrier. L'enfançon a été vu seulet, pourchacié par quelqu'un de sa connoissance. »

Ennuyé, Lambert fit une moue compréhensive. Il réfléchit, le regard vagabondant dans la salle jusqu'à l'arrêter vers l'entrée, sur une table.

- « Vois donc déjà s'il est passé outre. Tu devrais t'enquérir des morts récents. Ce sont les frères de Saint-Jean qui prennent soin des miséreux trouvés en les rues. Peut-être l'a-t-on découvert et mis en terre chrétienne. Ou peut-être qu'aucun corps ne sera tel que cet homme. As-tu idée du moment où on l'aurait occis?
- Certes oui, il serait passé voilà une semaine, ou depuis.
- En ce cas, va demander au frère hospitalier, à l'entrée de la grand'salle. Il pourra te prêter assistance, j'en suis acertainé. »

Ernaut acquiesça en silence, lentement, un sourire forcé lui barrant le visage. Il tapota doucement le bras de son frère, appréciant que ce dernier se montre si compréhensif et, même, lui apporte son soutien. Il s'avança donc d'un pas lourd vers l'entrée. Là, un des hospitaliers était occupé à

répartir un groupe de mendiants en piteux état qui venaient certainement d'être ramassés dans les rues par les valets.

De taille moyenne, il avait le dos voûté et les doigts pleins d'encre des hommes qui vivaient la plume à la main. Sur le plateau disposé devant lui se trouvait un large amoncellement de tables de cire, qu'il annotait et consultait fréquemment. Un visage lisse et jovial orné d'un nez un peu couperosé donnait une impression bonhomme que renforçait sa voix douce et chantante.

Pourtant il était le chef d'orchestre du lieu, dirigeant avec talent les arrivées et les départs de plusieurs dizaines de malades chaque jour, s'assurant des capacités d'accueil et de la transmission des instructions. Une fois les patients emportés vers des lits qui avaient été préparés à leur intention, il leva les yeux vers Ernaut qui s'avançait, tout en inscrivant quelques lignes de son écriture fine dans la cire à l'aide de son stylet de bronze.

- « Je peux vous aider, mon frère? Je vous ai déjà vu, non? , n Le visage affable adopta un air contrit de circonstance.
 - « Et il y a un souci?
- Ah non, aucun! Nous n'avons qu'à nous louer de la façon dont vous prenez soin de lui. En fait, je voudrais assavoir si vous aviez connaissance d'un homme meurtri voilà quelques jours. »

Le moine fronça les sourcils.

- « En quoi cela vous concerne-t-il? L'un de votre parentèle a disparu?
- Absolument pas. J'essaie de me rendre utile auprès des hommes de la Cour des Bourgeois, et l'on m'a demandé d'ester pour les pérégrins. »

Le moine hocha la tête, peu enthousiaste.

- « Et en quoi cela vous serait d'usage?
- Afin de voir s'il n'y aurait pas là quelque indice qui trahirait son murdrier.

— Je comprends. Auriez-vous des éléments sur le pauvre homme, que je demande autour de moi si cela appelle d'aucun souvenir? »

Ernaut lui décrivit en quelques phrases Nirart, en se basant sur ce que lui avaient dit Sanson et les autres. Bien qu'il n'ait jamais rencontré l'homme, il parvint visiblement à en faire une présentation suffisamment claire pour le moine.

« Je vais me renseigner, attendez donc aux abords. Les valets qui prennent soin des corps auront peut-être mémoire d'un tel homme. »

Après un bref sourire qui se voulait amical, le moine abandonna la table et se dirigea vers une porte, abordant quelque serviteur qui passait par là pour s'entretenir avec lui à voix basse. Ernaut se tourna, embrassant la grande salle d'un regard. Il décida d'aller patienter à l'entrée du bâtiment. Afin de tuer le temps, il finit par discuter avec le domestique chargé de surveiller les allées et venues, un fils de colons originaires de Champagne.

Quand l'hospitalier revint enfin, l'adolescent était devenu incollable sur l'art, tout relatif, d'identifier la provenance d'un pèlerin à sa simple tenue. L'homme y mettait une conviction et une passion que s'expliquait mal Ernaut, surtout lorsqu'il n'était question que de différences minimes. Il accueillit donc avec soulagement la venue du clerc. Ce dernier le mena à un valet qui sortait d'une annexe et lui ordonna d'emmener Ernaut à la chapelle ardente où on déposait les corps après les avoir nettoyés.

Emprutant différents corridors et traversant des zones où s'entassaient coffres de rangement, meubles cassés, draps et fournitures diverses en quantités incroyables, il fut guidé jusqu'à une salle où plusieurs cadavres étaient allongés sous la protection d'un imposant crucifix de bois peint. Chaque dépouille était protégée d'une couverture rouge à croix blanche, une bougie à ses côtés. Deux domestiques étaient justement en train de déposer un malheureux, certainement en provenance de la pièce où on les préparait, qu'Ernaut

avait visitée plus tôt dans la semaine. Voyant leur tâche achevée, il s'approcha d'eux, d'un air martial.

« Je peux vous distraire de votre labeur quelques instants? »

Le plus près de lui, affublé d'une profonde cicatrice de brûlure sur le visage, avait ramené de longues mèches sur sa joue gauche pour tenter de dissimuler son affliction. Malgré cela, il sembla tout à fait avenant à Ernaut et lui sourit, exhibant des dents plutôt rares. Il ne devait pourtant être guère plus âgé que le jeune pèlerin.

- « Que puis-je pour vous, maître?
- Auriez-vous souvenir d'un corps qui aurait été meurtri voilà plusieurs jours, vendredi. »

Le domestique regarda de droite et de gauche, comme si le corps allait apparaître sur la table à côté de lui. Il déambula alors dans les rangs et tandis qu'il énumérait silencieusement l'aspect des défunts autour de lui, il semblait gagner en nervosité.

« À quoi ressemblait-il? »

Ernaut recommença sa description de Nirart, vérifiant chaque fois mentalement de qui il tenait l'information, de façon à être certain de ce qu'il avançait. Il conclut en précisant que l'homme avait peut-être été frappé de plusieurs coups de couteau. Le serviteur arbora alors une mine déconfite et s'essuya nerveusement les mains à un chiffon qu'il avait passé dans sa ceinture. Il lança une œillade à son compère, resté un peu en retrait, comme s'il cherchait un soutien. Son collègue ne paraissait guère plus rassuré que lui.

« Que se passe-t-il? » Demanda doucement Ernaut.

Voyant que le géant semblait déterminé, le jeune homme finit par déclarer d'une voix hésitante.

« C'est que, vous voyez, nous sommes tenus de signaler lorsque les pauvres hères que nous découvrons ont connu malemort... »

Ernaut ne voyait pas où il voulait en venir et s'avança, adoptant un air menaçant sans même s'en rendre compte.

- «Et?
- Si nous avions fait découverte d'un tel corps, nous aurions dû le rapporter au frère hospitalier...
- Il n'a pas semblé avoir souvenance de pareille chose », déclara Ernaut, soudain dépité.

Le valet continuait à s'essuyer les mains, sans y penser, la mine fort désolée, hochant la tête en silence. Il semblait à Ernaut qu'il voulait parler plus avant, attendant qu'on l'y pousse. Le jeune pèlerin n'hésita pas longtemps.

« Y a-t-il autre chose? Vous semblez celer quelque secret. Confiez-le moi, je le tiendrai en bonne garde, sans le dévoiler... »

L'autre domestique lança un regard de travers, contrarié, mais n'empêcha pas son collègue de répondre.

- « De fait, nous avons eu un corps ainsi que vous le narrez. Il avait été occis par lame.
 - Et vous ne l'avez pas signalé, c'est cela?
- Il y avait tant de travail, nous avons oublié sur le moment. Et lorsque pauvresses ont été découvertes, nous avons eu peur qu'on nous en fasse reproche, alors nous avons préféré demeurer cois. »

Ernaut soupira, ennuyé. Il comprenait fort bien la réaction des servants qui risquaient leur place.

- « Et que lui avez-vous fait?
- Rien de plus qu'aux autres, il a été lavé, apprêté puis mené à Chaudemar. »

Le visage d'Ernaut se ferma instantanément. Le valet resta silencieux un long moment puis reprit, tentant de se montrer conciliant.

- « Il vous serait peut-être d'usage de voir Joris.
- Et qui est-il?
- Celui qui escure les corps. Il est rentré chez lui maintenant. Il faudrait voir avec le frère hospitalier, qu'il le fasse mander. »

Comprenant qu'ils ne tireraient rien de plus du servant, Ernaut hocha la tête et sortit. Le malheureux valet mit néanmoins un point d'honneur à l'accompagner jusque dans la salle, auprès du frère qui l'avait envoyé. Sans doute dans l'idée de se justifier s'il venait à être critiqué. Sans entrer dans les détails, Ernaut expliqua qu'il lui serait utile de rencontrer Joris, qu'il avait vraisemblablement aperçu le corps de l'homme recherché. L'hospitalier fit mander le domestique sans perdre de temps, retournant aussitôt à ses tâches. Ernaut se résolut une fois de plus à attendre. Néanmoins cette fois-ci, on lui apporta un tabouret et un verre de vin lui fut servi.

Tandis qu'il dégustait en silence l'excellent breuvage, il vit arriver le vieux Sanson, emmitouflé dans une couverture et un bonnet de feutre enfoncé jusqu'aux oreilles, qu'il laissait néanmoins bâiller largement face à la route. Le vieil homme expliqua qu'il avait préféré revenir se reposer, les festivités du matin l'ayant durement éprouvé.

Ernaut en profita pour lui confier à voix basse qu'il était possible que Nirart ait été occis avant même les deux femmes. Il n'eut pas le temps de développer lorsqu'on leur amena le jeune valet qui avait fait la toilette mortuaire. Certainement syrien, il s'exprimait avec un fort accent, mais trouvait ses mots avec aisance. Son visage fatigué et ses yeux cernés indiquaient qu'il avait été sorti de son lit, bien qu'il s'efforçât de faire bonne figure. Ernaut lui résuma la situation rapidement, laissant entendre qu'il ne lui tenait pas grief de n'avoir rien signalé et qu'il n'en parlerait à personne. Finalement, il lui demanda s'il avait remarqué quelque chose de spécial.

- « Rien de surprenant, non. Il était pas en très bonne santé, fort maigre.
 - Il avait connu geôles païennes, c'est pour ça.
- Ah, d'accord. À part ça, il n'avait rien de notable. Je l'ai préparé pour le couvrir du linceul et puis voilà. Je lui ai juste

laissé sa croix autour du col. Je me suis dit qu'il apprécierait d'être porté en terre avec. »

Sanson renifla bruyamment, attirant l'attention sur lui.

- « Quelle croix? Il n'en a jamais eu.
- Une petite croix, un pendentif d'argent, de deux pouces environ, vous n'y avez peut-être jamais prêté attention.
- C'est surtout que je sais qu'il a tout perdu en captivité. Et il n'avait certes pas les moyens de se l'offrir depuis sa libération.
- J'en suis tout à fait sûr. Elle a chu lorsque je l'ai dévêtu. Il l'avait sur lui. »

Ernaut se figea un instant.

- « Vous voulez dire qu'il ne la portait pas au cou?
- Non, elle avait dû se détacher, peut-être... juste avant qu'il ne trépasse. »

À son regard, Ernaut comprit qu'il ne voulait pas parler des coups de couteau, mais évoquait peut-être l'agression. Ernaut se pencha un peu vers Sanson, prenant conscience que le vieil homme faisait le même cheminement dans sa tête. Il murmura entre ses dents.

« Ou il l'aura arrachée à son murdrier en tombant! »

Soirée du jeudi 28 mars 1157

Tirant la porte, le garçonnet peinait à soulever en même temps le seau qu'il était chargé de vider à l'extérieur, dans le caniveau. Il s'arrêta un instant, estimant l'effort qu'il lui faudrait faire pour arriver à destination avec son lourd et nauséabond fardeau.

Il prit son souffle et se lança pour un dernier coup de collier, sortant la langue pour s'assurer un maximum de concentration. Il allait renverser le tout lorsqu'il remarqua une personne allongée sur le sol, un peu en contrebas, et qui risquait donc de recevoir sur elle le contenu fétide de son récipient. Il tenta d'interpeler l'inconnu sans conviction, ni résultat, puis opta pour rebrousser chemin et signaler le fait à quelqu'un de plus autoritaire que lui.

Il revint en trottinant derrière son père, un homme d'une cinquantaine d'années, la barbe fleurie bien entretenue surplombée par un nez imposant, le regard un peu éteint des esprits jamais en repos. Soulevant les pans de son long *durrâ'a*⁵, il avançait en faisant bien attention où il mettait les pieds dans la ruelle. Il tenta d'interpeler l'ivrogne allongé là, sans résultat. Il se força donc à s'approcher plus encore, intimant l'ordre à son fils de rester en arrière. Il poussa du pied légèrement l'épaule de l'homme en lui demandant de se lever. L'autre ne réagit toujours pas.

Tandis qu'il réfléchissait à la meilleure façon de se débarrasser du poivrot, il s'aperçut qu'un liquide s'écoulait en contrebas dans la rigole depuis le corps. La faible luminosité du passage l'empêchait de bien voir, mais il réalisa soudain ce qu'il avait sous les yeux et fut horrifié de sa vision. Il se pencha doucement, inquiet de vérifier si un souffle était perceptible. Il approcha son oreille du visage, tourné sur le côté. Il entendit une timide respiration, sifflante et gargouillante.

« Ne bougez pas l'ami, nous allons prendre soin de vous, ne bougez pas... »

L'homme déglutit et glissa péniblement :

« ... L'enfant, j'ai sauvé l'enfant... »

Le père se releva, recula doucement, portant la main à sa bouche. Une fois à bonne distance, il intima l'ordre à son petit garçon de rentrer, de façon plutôt sèche, puis appela son aîné par la porte restée ouverte. Il l'envoya chercher la patrouille du guet : une nouvelle victime répandait son sang dans la cité de Jérusalem pendant les célébrations de Pâques.

À peine arrivés les soldats constatèrent le décès du pauvre homme et posèrent sur son visage une vieille couverture poussiéreuse. Ils n'avaient aucune idée de

^{5.} Grande robe de dessus.

ce qu'ils devaient faire et préféraient attendre que des responsables les rejoignent. Ils faisaient partie de ces sergents à qui on pouvait confier la garde d'une porte, mais qui n'auraient jamais eu l'à-propos de la fermer à la nuit si on ne leur en avait pas donné l'ordre. Ce fut donc avec un certain soulagement qu'ils virent arriver peu de temps après la principale patrouille, menée par le vicomte.

S'avançant le premier, Eudes souleva puis reposa la couverture sur la tête de la victime, le visage tendu comme s'il s'estimait responsable de ce qui s'était passé. Il se releva et fit face à Arnulf, qui attendait, toujours en selle.

« Il a été transpercé par lame, messire. Et de face, à moult reprises. »

Arnulf fit claquer sa mâchoire. Ses lèvres avaient totalement disparu et de sa bouche ne subsistait qu'une fente noire au milieu de son visage. Son regard, perdu sous ses épais sourcils, n'était perceptible que par le reflet des lanternes dans ses yeux sombres.

- « C'est alors peut-être simple échauffourée. Une dispute entre poivrots qui a mal fini. Cela semble fort différent des agressions sur les femmes.
- Si fait. Pas de trace d'autre violence. L'agresseur est venu de face, ce qui ne ressemble guère à la façon de faire du fol murdrier. Il a plutôt usage de se comporter vilement. Là cet homme a pu se défendre, du moins tenter. Il n'était pas fort costaud, mais toujours plus que les deux pérégrines.
 - Est-ce que cela pourrait être époux de la seconde? » Eudes souleva les épaules, indécis. L'homme qui avait couvert la victime s'avança alors, la tête inclinée en signe

découvert la victime s'avança alors, la tête inclinée en signe de respect.

« Il a parlé d'un enfant, messire vicomte, avant de passer. Il disait l'avoir sauvé. »

À cette mention, Eudes sentit son cœur s'emballer. Ernaut avait donc raison, Oudinnet était traqué, et il ne devait apparemment son salut qu'à l'intervention d'un sauveur providentiel, éventuellement Nirart. Le malheureux

avait payé sa bravoure de sa vie. Il se tourna vers le vicomte, certain que celui-ci était déjà en train de réfléchir aux implications de cette déclaration. Arnulf cogita quelques instants, plissant les yeux comme s'il avait en face de lui tous les éléments qui lui étaient nécessaires pour prendre la bonne décision.

- « Il faudrait faire annonce demain matin à la première heure, en le quartier de l'hôpital et auprès du Saint-Sépulcre, c'est là que ce serait plus efficace. Néanmoins je répugne à pareilles déclamations, surtout en pareil moment... Votre ami, le géant, il ne pourrait pas le reconnaître?
- Fort possible. Il connait camarades qui le sauraient à coup sûr. Ses compaings de voyage à ce que j'ai compris.
- Il faut que je sache pour demain avant le mitan du jour. Vous pourrez faire cela pour moi? »

Comprenant par cette dernière phrase l'importance de la mission qui lui était confiée, Eudes prit une mine embarrassée.

- « Il est toute la nuit en oraisons au clôt de Gethsémani, messire. Il me faudrait sortir hors la cité. Les portes sont closes jusqu'à l'aube.
- Détail! Il nous suffit de remonter la rue de Josaphat, cela sera rapide. Je donnerai ordre pour qu'ils vous laissent rentrer une fois votre tâche faite. Vous irez avec un autre homme. »

Il reprit ses rênes correctement, révélant par là son intention de se mettre en route immédiatement. Eudes eut juste le temps de faire signe à un compagnon de le suivre et d'indiquer aux autres d'attendre le retour du vicomte.

Lorsqu'il sortit de la ruelle, le cheval trottait à bonne cadence, le bruit de ses sabots résonnant dans le silence de la nuit qui s'installait. Ils surprirent un chien galeux qui s'écarta en grognant de quelque trophée qu'il s'était accaparé à grand-peine. De temps à autre, un visage se montrait à une fenêtre, intrigué voire inquiété par le passage d'une monture pressée à un tel moment.

Quand ils parvinrent à la porte de Josaphat, les deux sergents respiraient péniblement et ce fut en soufflant qu'Eudes alla frapper à l'huis de l'homme qui devait être de faction. Au-dessus d'eux, un arbalétrier, tranquillement accoudé, surveillait la scène. Il ne fallut que quelques instants pour que le garde reçoive ses instructions et déverrouille un petit vantail dans la grande ouverture. Dehors, le maigre croissant de lune éclairait d'une lumière hésitante la vallée qui descendait vers le sud, conférant un aspect lugubre aux anciens cimetières qui se trouvaient là.

Le vicomte ne prit pas le temps d'attendre qu'ils aient franchi le passage et repartit si tôt ses ordres donnés, au galop cette fois-ci. Nullement impressionné par le lieu qu'il connaissait bien, pour y être souvent venu en famille lorsque les conditions climatiques le permettaient, Eudes commença à suivre le chemin tranquillement, fredonnant à voix basse une comptine bien triviale. Il pensait monter entre le tombeau de la Vierge Marie et l'église de l'Agonie-du-Christ, aux abords de laquelle se trouvait certainement Ernaut, les lumières de quelques feux indiquant que des pèlerins s'y étaient installés.

Le vent rabattait leurs voix au loin, mais par moment on entendait leurs chants s'élever depuis les oliviers, mêlé au bruissement des branches et des feuilles. L'apparition de deux hommes en armes inquiéta tout d'abord les fidèles qui se recueillaient autour des foyers, mais leurs craintes furent vite dissipées, Eudes expliquant qu'il avait besoin de retrouver quelqu'un. Il fournissait une description sommaire d'Ernaut, la taille imposante du personnage suffisant généralement à le reconnaître.

Il arriva donc rapidement auprès du groupe dans lequel on avait vu l'adolescent pour la dernière fois. Ce fut le père Ligier qui vint s'enquérir de ce qui se passait, perturbé de l'irruption de soldats alors même qu'ils discutaient entre eux de l'arrestation du Christ dans ce lieu quelques centaines d'années plus tôt, jour pour jour. Il ne sembla pas surpris d'apprendre qu'ils en avaient après Ernaut.

« Il ne fait pas vraiment partie de mes ouailles, entendez. Il a souhaité se joindre à nous, je n'avais pas cœur à le lui refuser. Mais. . . »

Eudes comprit que le gros prêtre craignait de se voir attirer des ennuis.

« Rassurez-vous, mon père. Nous n'en avons pas après lui. Il œuvre avec nous sur une affaire importante et nous avons besoin de son aide. C'est la raison pour laquelle messire Arnulf, vicomte de Jérusalem, m'a fait déclore les portes pour venir ici en pleine nuit. »

Le clerc écarquilla de grands yeux, ainsi que les pèlerins les plus proches, étonnés d'avoir parmi eux un homme si important, bien plus qu'ils ne l'auraient cru. Ligier tourna la tête, cherchant où il avait aperçu le colosse pour la dernière fois. Il était surpris de ne pas voir son visage dépasser au milieu du groupe. Puis il comprit pourquoi : Ernaut faisait partie d'un petit comité qui s'était retiré contre un muret, dans la pénombre aux abords du cercle lancé par les flammes, pour se reposer. Il le désigna à Eudes, souriant de façon gauche.

« Voilà le jeune homme que vous cherchez, sergent. »

Eudes le remercia, s'excusa pour le dérangement et contourna le groupe pour s'approcher du dormeur dont la respiration paisible indiquait qu'il avait sombré depuis un bon moment. Au moment où il se penchait pour réveiller Ernaut, il aperçut une jeune fille, pas très éloignée, qui regardait dans leur direction par-dessus son épaule. Il fit mine de ne rien remarquer et secoua énergiquement l'adolescent. Ce dernier ouvrit les paupières comme si on venait de lui jeter un seau d'eau froide au visage et redressa le buste, affolé, les poings faits, prêt à en découdre. Il manqua d'assommer le sergent d'un coup de tête dans sa précipitation.

Un rire féminin étouffé parvint aux oreilles d'Eudes depuis les rangs des pèlerins. Il attendit quelques instants que le jeune homme se remette : les yeux grand ouverts et guère plus mobiles que ceux d'une chouette, il dévisageait les deux soldats sans croire à leur présence. Eudes lui sourit amicalement.

- « Ernaut, j'ai besoin de toi. C'est le vicomte qui m'envoie. Nous avons souci et tu pourrais peut-être nous prêter assistance.
 - Euh, oui. Désolé, j'étais en plein rêve.
- Il n'est pourtant pas si tard, aurais-tu difficultés à te remettre de la nuit passée? »

N'attendant pas de réponse à sa question, le sergent s'accroupit et expliqua en quelques phrases à voix basse la découverte du corps et les inquiétudes du vicomte. Ernaut écoutait silencieusement et on n'aurait pu dire s'il était encore un peu ensommeillé ou simplement attentif. Lorsqu'Eudes lui demanda s'il était capable d'identifier le cadavre, il secoua la tête négativement.

« Nul besoin. Je sais où se trouve le corps de Nirart. Je ne peux t'expliquer en détail pour l'instant, mais il est acertainé qu'il s'agit là d'une autre victime. Souviens-toi, l'enfançon a été vu ce matin à Sainte-Marie de Sion, empli de peur. Ce ne peut être Nirart qui aurait voulu le protéger et sera tombé en le défendant... Pas plus qu'il n'a pu frapper. »

Eudes patienta quelques instants, réfléchissant à la conduite à tenir. Il ne pouvait demeurer dans le doute alors même qu'il avait en charge une importante mission confiée par le vicomte en personne.

- « Où se trouve la dépouille de Nirart? Il me faut le voir, me garantir certitude...
 - En Chaudemar! »

Eudes écarquilla de grands yeux, effrayé. Puis inspira lentement.

« Voilà évidence que nous aurions dû deviner. Le chemin est donc clos de ce côté.

— Pas nécessairement. Il porte sur lui bel indice qui nous mènera peut-être au murdrier. »

Ernaut lui expliqua alors qu'il était possible que le pauvre homme ait arraché une croix à son assassin, et qu'on l'avait enterré avec par mégarde. Un tel objet ne devait pas demeurer inaperçu, et saurait sans nul doute aider à confondre le meurtrier. Eudes soufflait comme un cheval rétif, effrayé de comprendre là où Ernaut voulait en venir. Il finit par se rendre à l'évidence.

« Mettons-nous tous deux en route sans tarder, nous devons demander quelques matériels à l'ami Abdul Yasu...»

Nuit du jeudi 28 mars 1157

Mile somnolait à peine, ayant perdu le sommeil lorsqu'il avait obtenu son travail. Il gardait les morts, surveillait que le charnier de Chaudemar demeurât tranquille. Pourtant les défunts n'en étaient guère reconnaissants et ne le laissaient pas en paix. Toutes les nuits, ils venaient peupler ses cauchemars, remontant par légion des fosses où on les précipitait. On disait que le lieu était hanté par toutes sortes de démons et seuls les plus aventureux osaient rester dans cette zone de la vallée de l'Hinnom.

Ce n'étaient désormais plus que des jardins, mais les cultivateurs fuyaient l'endroit dès que les ombres étaient un peu trop allongées, abandonnant les morts entre eux, avec Mile pour toute compagnie, Mile comme unique victime à torturer de leurs cris geignards.

Plusieurs coups frappés à sa porte firent sursauter le gardien. Le cœur battant à tout rompre, il releva la tête puis replongea sous ses couvertures, priant pour que ce ne soit qu'un mauvais rêve, un de plus. Une voix, insistante, s'éleva tandis qu'on tambourinait de plus belle.

« Ouvrez, par tous les saints, nous voulons juste vous parler! »

Mais Mile préférait rester dissimulé dans son lit, priant à voix basse pour que le jour revienne au plus vite. Peu après une autre voix se joignit à la première.

- « Il est peut-être parti faire une ronde?
- Nous verrions sa lanterne en ce cas, Ernaut. Il doit juste ronfler tout son soûl. »

Étonné que des esprits s'interpellent ainsi comme des compagnons, le nain sortit un œil de son abri de tissu et lança d'une voix mal assurée :

- « Qui êtes-vous? Que voulez-vous? Laissez-moi tranquille!
- Nous voulons juste deviser. Ne craignez nul mal de nous. Ouvrez, s'il vous plaît. »

À demi convaincu, Mile sortit de sa couche, frissonnant autant de peur que de froid et se rapprocha de la porte, hésitant toujours à l'ouvrir. Il demeura en retrait, tendant le cou avec réticence comme s'il craignait que des diables l'attrapent à travers l'épaisse boiserie.

« Qu'est-ce qui me prouve que vous n'êtes pas des démons? »

Levant les yeux au ciel, Eudes sortit de sa bourse un denier d'argent et le glissa d'une chiquenaude sous la porte. Ils n'attendirent guère que le gardien entr'ouvre l'huis, le visage à demi caché par le panneau de bois.

- « Que venez-vous faire ici au mitan de la nuit?
- Notre demande va vous paraître étrange, nous avons besoin de voir la dépouille d'un homme mené ici voilà quelques jours. »

Mile réalisa alors que les deux compères, dont l'un lui semblait aussi large et puissant qu'un ogre, vu de sa faible hauteur, devaient sans doute être des fous, perdus là dans la nuit.

« Pardon? Vous ne pouvez, voyons! On les met en la fosse dès qu'ils arrivent. On ne peut y accéder.

— Je sais fort bien tout cela, je connais le lieu. Nous sommes venus équipés. »

Eudes montra du doigt un âne, attaché à un buisson derrière eux, fort occupé à dévorer les feuilles tendres autour de lui. Sur son dos on voyait un long rouleau de corde.

« Nous avons justement désir de descendre. »

Convaincu désormais que toute raison avait quitté ces esprits, Mile écarquilla les yeux, aussi ébahi qu'effrayé.

- « Descendre? Au parmi de ça? Vous avez perdu le sens commun! Seuls les morts le font. Pour n'en plus remonter. Iamais!
- Voilà raison pour laquelle il nous faut nous y rendre. Ce que nous y cherchons ne pourra pas venir jusqu'à nous autrement. »

Se passant la main dans les cheveux nerveusement, le nain comprit alors où les deux compères voulaient en venir. Ce n'étaient que des pilleurs de tombes, des détrousseurs de cadavres. Il fit une moue de dégoût.

« Il n'y a rien à ramasser là. Les corps sont simplement couverts d'un linceul, aussi nus que le jour de leur venue au monde. Vous ne récolterez rien d'intéressant. »

Lâchant un soupir exaspéré, Eudes s'efforça de garder son calme et répliqua d'une voix plus cassante qu'il ne l'aurait souhaité:

« Nous ne sommes pas là pour rober les morts. Nous cherchons un objet mis par erreur à un homme ayant passé voilà peu. Une croix, qui n'a de valeur qu'à nos yeux. Il est de grande importance pour nous et le vicomte que nous mettions la main dessus. Vous pourrez vérifier que nous n'emportons rien d'autre. Et nous sommes prêts à vous verser compensation pour vous avoir éveillé en pleine nuit. J'ai là onze deniers qui ne demandent qu'à retrouver leur petit frère. »

Le nain réfléchit un instant. Plusieurs jours de gages, pour ne rien faire de fatigant. Et puis ces deux-là lui semblaient de bonne foi et avaient cité le seigneur vicomte, qu'il n'était jamais sage de contrarier, ni même d'invoquer en vain. Des détrousseurs se seraient introduits furtivement, au risque de lui causer des ennuis. Tandis que là, il ne s'agissait que de contenter un maître exigeant qui avait donné des instructions précises. Stupides, certes, mais définitives.

« Très bien, je veux bien détourner les yeux. Mais comptez pas sur moi pour surveiller. Les morts rôdent par ici. »

Ernaut, qui était resté silencieux jusqu'alors, s'intéressa d'un coup à la conversation.

« Comment ça, ils rôdent? »

Le nain le toisa comme s'il contait une histoire à un petit enfant effrayé.

« Nous sommes sur les terres que Judas Iscariote a payées de ses trente deniers. C'est là que les juifs abreuvaient de sang leurs dieux sanguinaires, sacrifiant enfançons et tous ceux qui leur tombaient sous la main. C'est pour ça que la terre est écarlate, elle est gorgée de la vie des innocents immolés lors de noires cérémonies ⁶. Il ajouta, baissant la voix : certains de mes compaings m'ont également assuré qu'on trouve à l'entour une des entrées de l'Enfer. »

Un peu inquiet à l'idée de se jeter dans la gueule du démon, Ernaut commença à se demander s'il avait eu raison de convaincre Eudes de la nécessité de retrouver la croix et d'examiner le corps. Pourtant, ce dernier ne semblait pas troublé. Impassible, il comptait les pièces qu'il faisait tomber dans la petite paume du gardien. Pour sa part, le nain avait recouvré tout son sang-froid.

- « Je vais vous cueillir feuilles de menthe, si vous voulez. J'en ai dans le jardin.
 - Pour quoi faire? Demanda Ernaut
- Tu n'as jamais vécu près de tanneurs ou d'équarrisseurs? Répliqua le petit homme.

^{6.} Le sol est argileux et a servi lors des temps bibliques à des cérémonies, dont le souvenir s'est mêlé à celui de la période où l'endroit a servi de lieu d'inhumation ou de dépotoir, avant de devenir des jardins.

- Non.
- Tu en arracheras quelques feuilles pour t'étouper les naseaux. Ça t'évitera d'être importuné par la fétide puanteur. »

L'affaire entendue, Eudes et Ernaut obtinrent, en plus des feuilles proposées, la possibilité d'allumer une chandelle de suif pour enflammer la lampe à graisse de leur lanterne. Puis Mile referma sa porte avec soulagement, impatient de retrouver le sommeil, quoiqu'un peu inquiet que les morts se vengent de cette intrusion.

Les deux compagnons attachèrent solidement la corde à une souche d'arbustes. Puis ils s'approchèrent d'une des lourdes trappes de bois qui obturaient les ouvertures. La fraîcheur qui s'échappa quand ils poussèrent le panneau les surprit. Pour l'instant, l'odeur devait encore être faible et ils ne sentaient que la menthe qui comblait leurs narines. Le sergent alluma une lanterne et la fixa à l'extrémité du filin, qu'il fit glisser doucement. Aucun d'eux n'osa se pencher pour examiner ce qu'elle éclairait.

Puis les deux hommes s'interrogèrent du regard, hésitant à s'aventurer en premier. Fanfaron, Ernaut s'avança avec vigueur, le reflet pâle de la lune révélant son sourire et ses yeux rieurs. Une fois la corde saisie, il perdit bien vite son air bravache et se concentra sur l'effort. Descendant à la seule force des bras, il n'osait pas observer vers le bas.

Le bâtiment, d'une dizaine de mètres de profondeur, était en fait accolé à une falaise, dont il développait et amplifiait le volume des grottes. Au-dessus de lui, Ernaut voyait la faible lueur de la lune et quelques étoiles, entourées d'un abîme de noirceur, comme des mâchoires d'ombre qui engloutissaient le monde qu'il quittait. Tentant de ne pas céder à la panique, il souffla un instant et continua à descendre.

Au moment où il pensait approcher du sol, il ferma les yeux, comme si ce contact allait être douloureux et sentit une surface souple sous ses pieds. Conscient d'être arrivé sur un cadavre, il pencha la tête avec angoisse, tout en reculant

avec précaution. La lumière tremblante de la lanterne éclairait crûment les linceuls des corps récemment jetés. On apercevait tout autour les squelettes de défunts plus anciens, dont les mâchoires souriantes semblaient prêtes à mordre. Quelques dépouilles éventrées, allongées dans des postures improbables avaient dû être visitées par des charognards et les chairs en putréfaction gisaient répandues, exhibant leurs entrailles.

La fraicheur et l'humidité du lieu le frappèrent, loin de ce que pouvait évoquer en lui l'Enfer. Pourtant ces tas d'ossements en désordre, ces tissus agglutinés en amas immondes, animés par la flamme dansante de sa lampe, lui paraissaient hostiles malgré la fragrance mentholée qu'il percevait. Il sentit la corde bouger dans sa main et s'arracha à la contemplation du décor morbide alentour, se concentrant sur la descente d'Eudes et s'arrangeant pour qu'il n'arrive pas sur un cadavre.

Il commençait à goûter l'odeur pestilentielle de la putréfaction, qui s'insinuait par sa bouche, ne pouvant se faufiler par le nez. Il frissonna à l'avance, à l'idée de devoir ouvrir les linceuls des corps qui venaient d'être jetés par les trappes du plafond. Eudes lui tapa amicalement sur l'épaule, le visage fermé, s'efforçant de donner à sa voix une tonalité enthousiaste.

« Je te rappelle que c'est ton idée! Hâtons-nous d'accomplir notre tâche. Je n'ai nulle envie de m'éterniser ici. »

Ernaut acquiesça, sans voix, une imposante boule lui nouant la gorge. Il se prit à remercier Dieu que son frère Lambert n'ait pas eu à subir une inhumation dans cet endroit horrible. Une tombe, ce devait être une petite fosse creusée près de l'église paroissiale, ornée d'une croix, fleurie par la famille les jours de fête. Certes pas un lieu aussi sinistre où le moindre craquement résonnait de façon lugubre entre les hautes voûtes.

Eudes avait sorti un canif pliant et commençait à découper la toile au niveau du visage du premier corps. Ernaut s'agenouilla afin de l'aider. Son regard croisa celui du sergent. Peu expressif, ce dernier lui adressa un sourire forcé.

« Je n'arrive pas à croire que je suis céans, occupé à profaner l'ultime repos de... »

Il n'eut pas le courage de terminer sa phrase, et se força à rester focalisé sur les gestes mécaniques qu'il accomplissait : couper le tissu, en écarter les pans, de façon à identifier le corps, puis chercher un pendentif en forme de croix autour de son cou. Il lui semblait que chaque seconde devenait une éternité, la vision de chaque visage entraînant l'apparition d'une nouvelle sueur froide. Mais ce n'était rien comparé à l'effroi de se rendre d'un tas de cadavres à l'autre, sous les ouvertures. La crainte de briser un os, de se coincer le pied dans un abject amoncellement le disputait à l'angoisse de trébucher et de tomber dans les tibias, crânes et vertèbres amassés là depuis des dizaines d'années, au mieux.

Il semblait à Ernaut qu'au-delà de leur petit cercle de lumière une vie hostile se manifestait, dont les longs doigts ténébreux cherchaient à les retenir, bousculant au passage quelques squelettes, soulevant de la poussière qu'on n'apercevait que du coin de l'œil. Il s'efforçait de ne pas regarder ailleurs que là où c'était nécessaire, désireux d'oublier les linceuls éventrés, les entrailles grouillantes de vermine, les nuées de mouches perturbées par cette lueur inhabituelle.

Les visages qu'il découvrait étaient souvent horriblement marqués par les maladies, suffisamment pour provoquer chez les deux hommes des nausées qu'ils avaient de plus en plus de mal à contenir. Ce n'est qu'après un intervalle de temps qui leur parut être une éternité et un trop grand nombre de dépouilles manipulées à leur goût qu'ils mirent enfin la main sur ce pour quoi ils étaient venus fouiller dans le ventre du démon.

Trop heureux de s'emparer du bijou, ils abandonnèrent finalement l'idée d'examiner le corps, leur courage étant à bout. Sautillant et enjambant, sans plus trop d'égard pour les défunts qu'ils piétinaient ni échanger un mot, ils retrouvèrent avec empressement la corde, le symbole de vie qui les reliait au monde des hommes, leur fil d'Ariane pour sortir de ce charnier putride. L'air frais qu'ils purent inspirer au sortir de la trappe leur sembla le plus suave des parfums, qu'ils avalèrent comme un doux nectar d'ambroisie, à grands traits.

Chapitre 5

Jérusalem, église du Saint-Sépulcre, dimanche 14 avril 1157

La messe terminée, il ne subsistait plus de ces instants sacrés qu'une vague effluve d'encens dans les lieux saints. Chacun retournait à ses affaires, et seuls de rares fidèles s'attardaient auprès des autels, cherchant à prolonger le lien surnaturel qui s'était instauré de façon éphémère. Ernaut dirigea ses pas vers la sortie puis décida d'obliquer vers la chapelle d'Adam. Là, au fond de l'abside, on pouvait voir le rocher au-dessus duquel la Croix du Seigneur avait été placée. Surtout, ce serait en ces lieux que se trouvait le crâne d'Adam, le premier homme, qui avait reçu le sang du Christ par la fissure encore visible, marquant par ce sacrement sanglant le rachat des péchés de l'humanité. Depuis lors, il était possible de connaître la Rédemption par le baptême et la dévotion, une vie pieuse et l'observance des règles indiquées par les prêtres.

Ernaut ne s'y attarda pas et monta l'escalier qui menait à la chapelle au-dessus, où un riche décor de mosaïque recouvrait les murs. Un modeste groupe de pèlerins en admirait justement la beauté, l'empêchant de s'approcher de l'endroit où la Croix avait été fixée. À tour de rôle, ils s'avançaient pour mettre leur visage dans l'encoche qui

l'avait accueillie. Par ailleurs, plusieurs déposaient de petites croix de bois qu'ils avaient amené avec eux depuis leurs lointaines contrées, ainsi qu'Ernaut l'avait fait en son temps.

Il patienta, hésitant à se recueillir devant le rocher. Puis il y renonça finalement et sortit directement par l'escalier qui donnait sur la façade. De là, il pouvait embrasser tout le parvis où se trouvaient comme toujours les marchands et les pèlerins affairés, certains heureux de découvrir le lieu tant espéré, d'autres pénétrés de la Foi qui les animait, les yeux pleins de dévotion. Ils venaient de toute la Chrétienté, mus par leur souhait de se rapprocher du divin.

Ernaut eut un reniflement agacé. Il ne voyait que gesticulations, populace avide et grouillante. Combien parmi ces gens portaient en réalité le démon en eux? Il leur suffisait de se rendre en cette église, de verser quelques monnaies, de suivre des processions, de parler à un prêtre et ils se croyaient lavés du mal qui les habitait. Était-ce si simple? Le jeune homme en doutait.

Il avait eu les mêmes inclinaisons, mais à son élan du cœur aucune réponse n'était venue. Il se sentait floué de l'amour de Dieu, sans pour autant abandonner l'espoir d'y être de nouveau confronté un jour. Il savait que le Seigneur se manifestait parfois en des lieux bien étranges, et qu'aucun endroit n'était hors de sa portée, à l'écart de sa bénédiction, quand bien même les ténèbres les plus noires le recouvriraient. La Sainte Croix avait sa place partout et apportait la lumière qui guidait sur le chemin de la Vérité.

Jérusalem, faubourg de la porte de David, matin du vendredi 29 mars 1157

Ernaut n'arrêtait pas de s'étirer et de bâiller, fatigué de la mauvaise et courte nuit qu'ils avaient passée dans les faubourgs près de la porte de David. Abdul Yasu les avait laissés dormir dans une de ses granges et ils avaient partagé l'endroit avec des pèlerins allemands, dont l'un ronflait si bruyamment que ça en devenait drôle, du moins au début.

Après avoir rapidement acheté quelques oublies pour leur déjeuner, ils se rendirent aussi vite que possible à l'hôpital de Saint-Jean. La cité s'éveillait à peine et l'entrée de Jérusalem était encombrée de marchands de légumes, d'animaux, de fruits, qui venaient, comme chaque matin, approvisionner la population qui vivait à l'abri des murs. Quelques cochons et porcelets étaient étonnamment présents en cette fin de Carême, certainement à destination du marché à l'ouest de la ville.

Comme les porchers menaient leur troupeau par les rues, bloquant le passage et obligeant Ernaut et Eudes à de fréquents détours, celui-ci réalisa qu'ils avaient dû être amenés plutôt pour nettoyer les caniveaux, en mangeant tout ce qui pouvait y traîner. L'odeur du lisier qui émanait des bêtes lui paraissait un parfum bien agréable comparé à ce qu'il avait subi précédemment.

Soulagé après cette épreuve, Ernaut fit d'ailleurs remarquer avec amusement que les porcs couinaient moins fort que leurs compagnons ronfleurs de la nuit. Lorsqu'ils entrèrent dans l'hôpital, ils en apprécièrent la fraicheur et le calme relatif, malgré l'effervescence qui y régnait. Ce n'était pas une agitation désordonnée, plutôt le tranquille et régulier fonctionnement d'une machinerie complexe et adroitement ajustée.

Ils se dirigèrent droit vers le lit de Sanson, afin de vérifier s'il était bien formel sur le fait que la croix n'était pas celle de Nirart. Ils le trouvèrent assis sur son matelas, occupé à deviser gaiement avec ses voisins. Il devait sortir ce jour, rejoindre une nouvelle fois ses compagnons et assister aux dernières cérémonies de Pâques, parmi les plus importantes. Son humeur était donc excellente et il badinait joyeusement, s'esclaffant régulièrement, ce qui redonna du cœur à l'ouvrage aux deux enquêteurs un peu las.

Le vieil homme jeta un coup d'œil rapide tout en secouant la tête, une grimace négative sur le visage. La croix faisait un peu plus de deux pouces de haut, en bronze émaillé de couleurs vives. À n'en pas douter, c'était un objet de quelque valeur.

« Ce n'est pas à lui, de sûr. Ou alors il l'aurait scellée à nos regards. Mais vu la belle qualité de l'objet, il l'aurait certainement montrée à un moment ou l'autre, ne serait-ce que pour recevoir bénédiction. Pour moi, elle n'a jamais été sienne. »

Eudes approuva de la tête.

« Nous devrions demander au frère en charge à voir de nouvel le valet qui a nettoyé la dépouille de Nirart. Il pourra peut-être nous en dire plus. »

Les deux hommes saluèrent donc Sanson, Ernaut de façon plus appuyée que son compagnon, et ils retournèrent vers la table derrière laquelle se trouvait assis le responsable qu'Ernaut avait vu la veille. L'hospitalier, toujours aussi affable malgré ses fréquentes digressions pour régler un problème ou l'autre, leur indiqua que le serviteur ne travaillait pas ce jour et le suivant. Il avait obtenu l'autorisation d'aller passer les fêtes en famille, dans un village au nord de la cité. Remarquant la croix qu'Eudes tenait encore à la main, il s'enquit de ce qu'elle avait à voir avec le domestique.

« Nous aimerions assavoir pourquoi il l'a mise à un des pauvres qu'il a préparés. »

Le frère parut ne plus rien comprendre, les sourcils froncés et le regard dans le vague.

- « Je ne saisis guère. Vous voulez voir l'homme qui a lavé la dépouille ou le serviteur de salle?
 - Pourquoi pareille question?
- Eh bien ce pendentif est celui d'un de nos valets de salle, Roussel. Mais il n'a pas charge des soins post mortem. Il assiste les chefs de salle exclusivement pour les soins aux vifs. »

Ernaut s'avança, incrédule.

- « Vous êtes acertainé?
- Bien sûr. Il l'a arborée peu après son entrée en notre hôtel, peut-être acquise avec ses premières soldes. Je lui avais fait remarque que c'était bijou bien voyant et onéreux. Il m'avait répondu que ce n'était que babiole par rapport à la Vraie Croix et qu'il espérait qu'elle le protégerait. »

Le moine marqua un temps, comprenant l'étrangeté de la situation.

- « Pourquoi pensez-vous qu'il l'aurait mise à un défunt? » L'air sombre, Eudes plissait des yeux, réfléchissant aux conséquences de ce que venait de dire le moine.
- « Si vous êtes sûr qu'il n'a pas aidé à la toilette du corps, est-il possible qu'il l'ait donnée pour que cela soit fait par l'autre valet?
- Le plus simple serait de le lui demander. Mais je crois que cela fait plusieurs jours qu'il n'est pas venu. Son chef de salle s'en est étonné auprès de moi, car il a toujours accompli sa besogne avec grand sérieux. »

Ernaut se pencha, de plus en plus intéressé par la conversation, laissant toutefois le sergent continuer son interrogatoire.

- « Cela fait longtemps qu'il ne s'est pas présenté?
- Je crois une semaine, depuis Pâques fleuries. »

Eudes ne pouvait empêcher sa voix de devenir fiévreuse tandis qu'il sentait que leur enquête avançait à grands pas.

- « Sauriez-vous où je peux le trouver?
- Moi non, mais certains de ses camarades savent peutêtre où il loge. Il faudrait les interroger. Il était affecté à la troisième rue. »

Tournant la tête pour vérifier la zone que le frère indiquait, une travée délimitée par les puissants piliers qui soutenaient les voûtes, Eudes avait les yeux brillants d'excitation.

« Pourriez-vous nous dresser rapide portrait?

- Il est de taille moyenne, a dû être assez fort, les privations l'ont désormais amaigri. Le cheveu bouclé, un peu plus foncé que paille, tirant fort sur le roux. Un de ses yeux regarde en oblique, ce qui lui donne un air un peu simplet, ce qu'il n'est pas. Toujours bien propre et d'un naturel obéissant.
 - Quel âge a-t-il?
 - C'est un homme fait, je dirai entre vingt et trente ans.
- Je vous mercie mon frère, vous nous avez été d'un grand secours. »

L'hospitalier porta la main à sa bouche, comme pour se retenir de poser une question. Eudes le remarqua, et avant de se détourner, il l'interrogea du regard puis l'invita à exprimer ce qu'il avait en tête. Le vieil homme était hésitant, comme s'il formulait à voix haute une idée qui prenait forme dans son esprit, sans qu'il soit bien convaincu qu'elle fut judicieuse.

« Je me demandais : comment avez-vous cette croix en votre possession si elle avait été accrochée au cou du défunt? Le corps était déjà parti pour Chaudemar... »

Les regards appuyés que se lancèrent les deux enquêteurs convainquirent le moine de ne pas aller plus avant.

« Ah... Ne m'en dites rien. Certaines choses ne méritent pas d'être sues ni contées. »

Il les salua d'un bref signe du chef et se replongea dans la lecture d'une tablette qu'il attrapa rapidement. Eudes invita silencieusement Ernaut à se retirer et ils avancèrent tranquillement au milieu de la cohue vers la travée désignée par l'hospitalier.

Ce jour commençaient les plus grandes cérémonies de l'année et beaucoup de pèlerins venaient s'enquérir de l'état de santé de leurs proches, anxieux de les voir participer aux célébrations du Samedi saint avec eux. Ernaut réalisa qu'il n'était même pas allé saluer Lambert. Il s'arrêta et interpella Eudes du regard.

« Mille pardons, il me faut visiter mon frère, voir s'il ne peut toujours pas venir à la messe avec moi. Outre, je ne peux manquer les festivités. Je suis céans pour ça avant tout. »

Le sergent prit quelques instants pour réfléchir et approuva silencieusement à l'avance ce qu'il allait dire, hochant de la tête.

« Tu as raison. Nous avons tous deux des choses à faire. La nuit a été longue et j'aimerais passer voir mon épouse et mes enfants. Puis il me faut au plus tôt avertir le sieur vicomte ou le mathessep de ce que l'époux est mort depuis plusieurs jours et que nous avons idée de qui serait le coupable.

- On a bien avancé, d'aucunes façons, non?
- Oh oui! Et avec chance, tu retrouveras le garçonnet que tu as manqué de peu hier. Ou même ce... Roussel. Si c'est le cas, ne tente rien, vois si tu peux le pister sans te faire voir et découvrir où il loge. On avisera après.
- Je demanderai si d'aucuns ont souvenance de ce valet, comme il me faut de toutes les façons saluer mon frère, soigné ici. »

Eudes se passa la langue sur les lèvres, peu enthousiasmé par l'idée de laisser Ernaut œuvrer seul.

- « Les frères de Saint-Jean ont donné accord pour questionner. Je serai prudent, sois acertainé.
 - D'accord » concéda-t-il finalement.

Eudes allait s'éloigner, se retint un instant, serrant d'une main ferme, mais puissante, le bras du jeune homme.

« Fais attention à toi, Ernaut. Si c'est notre murdrier, c'est un démon redoutable, quoi qu'en pense le frère hospitalier. Ne prends nul risque. »

Ernaut gonfla la poitrine et contracta les muscles de son dos, exagérant ainsi la force qui émanait de sa silhouette. Un sourire carnassier s'afficha presque de lui-même sur le visage pourtant sympathique habituellement. « Je pense plutôt que ce serait à lui de prendre garde s'il affronte un homme et non plus des femmes ou un malheureux à moitié squelettique. »

Eudes détailla silencieusement le colosse qui se tenait à ses côtés. À force de le fréquenter, il commençait à en négliger la stature. Il reconnut, in petto, qu'effectivement, seul un fou oserait s'en prendre à un tel adversaire. Mais n'était-ce pas exactement ce qu'ils pourchassaient?

Matinée du vendredi 29 mars 1157

Avisant la foule et le va-et-vient des serviteurs, Ernaut estima plus raisonnable d'attendre que la presse soit moins dense, et les domestiques moins affairés, pour aller poser ses questions. Il ne tenait pas à ce que tous les pèlerins entendent ce qu'il avait à dire.

Et surtout, il ne voulait pas prendre le risque que le meurtrier puisse se faufiler et espionner, caché parmi les voyageurs. Il préféra donc diriger ses pas vers la rue où était hébergé son frère. Malgré tous les soins dont il était l'objet et sa volonté de se remettre au plus vite, Lambert était encore bien fatigué et dormait profondément lorsqu'Ernaut le retrouva.

Le jeune homme n'eut pas le courage de le réveiller, estimant qu'il était plus profitable pour Lambert de rester à se reposer. D'autant qu'il n'était guère convaincu que ses dernières aventures seraient aisées à conter sous un jour favorable. Il ressortit donc en direction du Saint-Sépulcre, espérant trouver là quelques personnes de sa connaissance, avec une préférence pour une jeune fille, avec qui il pourrait patienter.

Le soleil maussade n'apportait qu'une lumière diffuse sur le parvis et aucune chaleur. Cela n'entravait en rien l'animation habituelle et de nombreux groupes étaient agglutinés un peu partout. En dépassant les colonnes, Ernaut entendit parler des événements récents. Chacun y allait de son commentaire à propos des attaques sur les femmes et surtout du fait que désormais, le fou semblait s'en prendre à n'importe qui. Les remarques étaient souvent aussi catastrophées qu'ignorantes de la réalité. Le plus souvent, ce n'était là que prétexte à moraliser un peu plus, se fustiger sur ses pratiques religieuses, ou admonester une forte tête.

Toujours à l'affût de ce qui se disait, Ernaut laissait traîner ses oreilles lorsqu'il entendait parler dans une langue connue. Il en retint que pour la plupart des gens, l'assassin était un dément, qui désormais frappait sans aucune distinction. La façon dont il accomplissait ses meurtres était également prétexte à inquiétude. Si la mort état une compagne inévitable et était familière à beaucoup, la rencontrer sous des coups sauvages, bestiaux, avec une simple pierre comme si l'on n'était que des animaux, constituait une grande source de frayeur.

Par ailleurs, l'identité du mystérieux agresseur faisait l'objet de toutes les suppositions, même les plus folles. Si, au départ, il s'avérait évident pour la plupart que ce ne pouvait être l'œuvre que d'un païen, un de ces maudits musulmans toujours avides de vengeance, beaucoup évoquaient des hypothèses moins habituelles. Les récits des conteurs, d'Europe et d'ailleurs, avaient visiblement bien alimenté les cervelles et on citait pêle-mêle un démon, un esprit malin, un génie du désert, voire quelque créature fantastique, croisement invraisemblable avec un ou plusieurs animaux.

Les remarques arrachèrent à Ernaut un rictus acerbe. Il savait que ce n'était malheureusement qu'un homme à l'origine de tout cela, ce qui était bien plus effrayant au final. D'autant qu'il ne semblait guère enclin à se calmer, sans qu'on ait idée de ce qui le motivait. L'élément le plus perturbant pour Ernaut était la nature des victimes. Ce n'étaient que des personnes fragiles, faibles, comme l'était le petit Oudinnet, qu'il espérait retrouver au plus tôt. On aurait

dit que l'assassin cherchait à éliminer ce qu'il y avait de plus précaire dans la cité.

Une telle lâcheté était inadmissible pour le jeune homme, qui n'avait aucun ressentiment envers ceux capables de se dresser face à un opposant de leur taille. Par contre, il ne supportait pas l'idée qu'on puisse s'en prendre à plus chétif que soi. Enfant, il avait frémi en entendant les hauts faits d'armes des chevaliers chrétiens. Si la violence lui apparaissait une façon légitime d'obtenir gain de cause, cela ne pouvait se concevoir qu'entre adversaires de force égale. Aucun de ses héros ne recourrait jamais à la lâcheté pour parvenir à ses fins. Cela était le symptôme d'un esprit malade, dérangé, veule. Il fallait qu'un homme se dresse sur son chemin et Ernaut ne doutait pas qu'il serait celui qui l'arrêterait.

Perdu dans ses noires pensées, il ne s'aperçut pas des signes que lui faisait un pèlerin assis sur les marches à droite de l'entrée. Ce ne fut que lorsque son nom fut crié qu'il fit face, le visage toujours fermé. Il avisa tout d'abord la silhouette du père Ligier, impossible à manquer. Le prêtre lui tournait à demi le dos, occupé comme toujours à s'entretenir avec ses fidèles. Parmi eux, Gobert le carrier lui faisait un sourire amical et l'attirait d'un geste enthousiaste. L'arrivée du jeune homme fendit le groupe comme un soc la glaise. Un peu surpris, le clerc l'accueillit d'une tape sur l'épaule.

- « Ça alors! Revoilà notre jeune ami. La sergenterie de la cité n'a donc plus usage de vos talents?
- Je suis désolé de m'être éclipsé ainsi à la veillée, père curé, c'était pour...
- Il n'y a nulle offense, voyons. Porter assistance à son prochain me semble bien chrétienne activité, autant que peut l'être la prière. Et si ton prochain est vicomte le roi en la sainte Cité, le devoir n'en est que plus impérieux. »

Rasséréné par cet hommage vibrant, surtout de la part d'un clerc généralement assez strict malgré sa faconde, Ernaut se contenta de sourire. Il chercha Libourc des yeux quelques instants puis, l'ayant trouvée, tâcha de ne pas la fixer, tout en s'efforçant de veiller ses réactions. Ce fut Gobert qui brisa le silence.

« La cour va-t-elle prendre le larron? Partout on ne parle que de cela. Chacun craint pour sa vie, et plus seulement pour son épouse ou ses filles. »

Ernaut hésita à dévoiler ce qu'il avait découvert, d'Eudes ou par lui-même. Son expérience sur le *Falconus* lui avait enseigné la prudence et la réserve. Moins on en disait, moins il était possible que l'adversaire apprenne où en étaient les traqueurs. Il se gratta le visage, cherchant une échappatoire à cette question trop directe à son goût.

- « Je ne saurais dire, ami. Une chose est sûre, ce démon remue trop de boue pour demeurer longtemps impuni. La main du roi s'abattra avec force.
 - Sait-elle seulement qui frapper?
- Le sieur vicomte ne me dit pas tout, mais il semble avoir son idée. »

Gobert hocha la tête en assentiment, apparemment convaincu. Ernaut se demanda ce qui avait poussé le manchot à se renseigner. Aurait-il un intérêt autre que la simple curiosité à en savoir plus sur l'affaire? Bien qu'amputé d'un bras, il demeurait suffisamment fort pour s'attaquer à quelqu'un, surtout des femmes fragilisées par une longue captivité. Il ne ressemblait nullement à ce fameux Roussel et n'aurait pu travailler à l'hôpital avec son membre manquant. Seulement, il pouvait tout à fait avoir partie liée avec l'assassin.

Néanmoins, la nuit dernière Gobert était avec eux, en dehors de la ville, et n'avait pas pu frapper le pauvre homme qui avait succombé dans la venelle. Ou alors avec quelques complicités de responsables d'une poterne ou l'autre. Ernaut avait appris récemment que certaines portes étaient confiées parfois à des communautés religieuses ou des notables qui acceptaient de temps à autre, contre paiement sonnant et trébuchant, de faire tourner la clef de l'accès sous leur

garde. Et il était loin de connaître toutes les astuces qui permettaient de quitter l'enceinte de la Cité de façon discrète.

Il fallait absolument trouver pourquoi ce Roussel avait été pris de folie et s'était acharné après un groupe précis de pèlerines. Se rapprochant du prêtre, auprès de qui, par chance, Libourc et sa mère se tenaient, Ernaut se pencha vers le gros homme et l'entraîna de côté, vers l'entrée attenante de la petite chapelle des Trois-Marie.

- « Dites-moi, père curé, tout le groupe est arrivé à temps cette nuitée pour la veille en le jardin?
- Si fait, personne ne manquait à l'appel. Fors ceux qui ont disparu depuis longtemps, ajouta-t-il, peiné.
- Vous n'avez rien remarqué d'étrange ces derniers jours parmi vos ouailles? Un rouquin que vous n'avez pas en charge... »

Le clerc fronça les sourcils, visiblement embarassé par la question. Il se mordit la lèvre avant de répondre :

- « Pas en mes souvenirs, non. Tu n'as tout de même pas croyance que ce loup se cache parmi mes brebis?
- Je ne sais, père, il est juste acertainé que ses victimes s'y trouvaient... »

Le père Ligier réfléchit quelques instants avant de reprendre d'une voix peinée.

- « Je n'ai rien vu ni entendu de semblable, et même à confesse, rien de tout cela, je peux te l'assurer. Il n'y a que chagrin et tristesse en ce groupe depuis l'annonce de la meurtrerie de nos amies. Et nous sommes tous fort inquiets pour le pauvre Oudinnet.
- Il n'y avait pas quelque pérégrin qui aurait quitté votre groupe depuis l'arrivée de ces deux femmes? Ou un de leurs compaings qui ne serait pas resté? Un qui aurait les yeux torves.
- Pas à ma connaissance. Je n'en ai vu aucun s'adresser à elles fors de notre petit groupe, et elles n'ouvraient guère la bouche, si ce n'est pour prier. Nirart lui-même était plus

piteux que Job. Tous nos efforts furent vains pour leur rendre quelque gaieté. »

Le prêtre se tint coi quelques instants, se passant la main sur la tonsure défraichie, visiblement déçu de ne pas pouvoir faire plus.

- « Peut-être que... Tu as ouï parler d'Amalric?
- Oui, fort peu, il est passé outre voilà déjà nombreuses semaines..
- Certes. Son trépas a fort secoué Nirart et les siens d'ailleurs. Il avait été captif avec eux. Je ne l'ai pas connu, si ce n'est de loin. Le pauvre n'a pas vécu assez pour quitter l'hôpital des frères de Saint-Jean. »

Ernaut se dit qu'il devrait tenter d'en savoir plus sur ce dernier, car il avait éventuellement parlé autour de lui tandis qu'on s'efforçait de le guérir de sa gangrène. Il était possible que se trouvât là le lien qu'il cherchait avec le soigneur disparu. Avant de mourir, un terrible secret avait pu être confié à un valet des environs. Roussel.

« Encore une question. Une de vos ouailles possède-telle ou possédait-elle belle croix émaillée, portée autour du col? »

Le gros clerc chercha dans sa mémoire un long moment, levant les yeux au ciel et marmonnant pour lui-même pour finalement secouer la tête en dénégation.

- « Non, pas en mes souvenirs. D'ailleurs, aucun n'a fortune suffisante pour se payer pareille frivolité. Beaucoup ont tout vendu pour venir ici, ou ont laissé leur bien en gages. Ils ne portent que la croix d'étoffe cousue en l'épaule, comme bon pérégrin.
- Je ne pensais pas forcément à fort onéreuse breloque, mais certes de quelque valeur. Personne autour de Nirart ou d'Oudinnet n'en portait de pareille?
- Jamais vu ce genre de chose sur les pauvres âmes dont j'ai la charge. C'est là plutôt bijou d'abbé ou de dévote ce me semble. Arborer semblable orfèvrerie ne s'explique guère si

on n'est pas fort croyant, et il demeure souvent grande peur de se le voire rober. »

Ernaut réalisa que le bijou avait peut-être joué sa part dans la tragédie qui se déroulait actuellement. Si sa valeur n'était pas que pécuniaire aux yeux de l'assassin, il était certainement en chasse pour la récupérer. Il s'imaginait sans doute que Nirart la lui avait dérobée, avant de mourir seul dans un coin, et qu'il avait eu le temps de la donner à son épouse ou à son amie. Pouvait-on seulement massacrer avec autant de sauvagerie pour remettre la main sur le symbole de leur foi à tous, qu'ils célébraient en ce moment même?

Ernaut serra les mâchoires, l'air mauvais. Il ne pouvait croire que le Seigneur laisserait une attitude aussi impie demeurer impunie. Il ne se rendit pas compte de la paire d'yeux qui l'observait attentivement, à la dérobée. C'était pourtant ce à quoi son cœur aspirait depuis un bon moment.

Fin de matinée du vendredi 29 mars 1157

Ernaut s'était finalement joint au petit groupe du père Ligier pour aller se recueillir dans la chapelle du Golgotha. L'attrait que représentait la jeune fille s'était ajouté à l'envie de prier, de libérer son esprit de toutes ses inquiétudes, ses tourments, ses interrogations. Étant donné l'affluence, ils n'avaient pas pu s'y maintenir très longtemps, de façon à ce que chaque pèlerin puisse y demeurer au moins quelques instants. En outre, malgré toute sa sincérité, Ernaut n'arrivait pas à se concentrer sur ses oraisons.

Il n'arrêtait pas de penser à l'affaire. Désireux de ne pas rester à attendre que le meurtrier frappe une nouvelle fois et s'en prenne alors à un jeune garçon, il cherchait un moyen de traquer Roussel, tournant et retournant ce qu'il savait de lui en tous sens. Estimant que l'hôpital serait plus calme désormais, il en arriva à la conclusion qu'il devait discuter dès que possible avec les hommes de salle qui côtoyaient le

suspect. Il aurait également ainsi la possibilité de s'enquérir de Lambert, faisant d'une pierre deux coups.

Après avoir salué les pèlerins avec chaleur, il prit congé de façon plus cérémonieuse avec Libourc et sa mère, se proposant de porter un message à Sanson. Ce pouvait être l'occasion de resserrer les liens, encore lâches, qui les reliaient. Devant le refus pincé de la femme, il n'insista pas. Il put néanmoins échanger quelques regards avec la jeune fille, qui chavirèrent son cœur malgré toute l'innocence qu'on pouvait y lire.

Il obliqua immédiatement après être entré dans le grand logis en direction de la zone où s'activait normalement Roussel. Là, plusieurs serviteurs s'employaient à changer les draps, nettoyer les malades ou porter les repas. Il avisa un valet à l'air joufflu, dont la dentition aurait rendu fou de jalousie n'importe quel cheval. Il était occupé à retourner et remettre en forme un lit qui allait certainement rapidement recevoir un nouveau pensionnaire. Du coin de l'œil, il comprit qu'on lui voulait quelque chose et il se tourna, le regard vide.

- « Y'a un problème?
- Non non, rassure-toi. J'aurais juste besoin de te poser questions. On m'a conté qu'un mien camarade besogne habituellement ici, or je ne le vois pas.
 - Qui ça?
- Roussel. Un blond tirant sur le roux, les yeux pointant l'un vers l'autre, pas très grand.
 - Ah oui. Je le connais. Il est pas là. »

Puis, satisfait de la pertinence de sa réponse, il se tourna de nouveau vers le lit et recommença sa tâche. Un peu décontenancé, Ernaut bafouilla lorsqu'il reprit.

« On m'a dit qu'il n'était pas venu à son service depuis plusieurs jours. Or, vu que je suis ici seulement pour les fêtes de Pâques, j'aurais aimé le voir quand même. »

Le valet se releva une nouvelle fois et le dévisagea, avec une vivacité dans le regard qui n'avait rien à envier à celle d'une poule. Il paraissait ne pas comprendre tout ce qu'on lui disait. Cela inquiéta un peu Ernaut, sa demande lui semblant d'une simplicité effrayante.

- « Bein, vu qu'il est pas là, je ne sais comment vous allez faire.
- Tu n'as pas idée où je pourrai le trouver? Connais-tu son logis? »

La demande sembla bloquer complètement le cerveau de son interlocuteur qui resta, le regard dans le vague, interrompu dans sa tâche. Une voix nasillarde et haut perchée se fit entendre derrière Ernaut, d'un timbre ferme et d'une élocution rapide, qui tranchait avec l'anônnement hésitant du serviteur.

« Que voulez-vous à mon client 1? »

Faisant volte-face, Ernaut se trouva devant un petit gabarit, tout en rondeur, le visage joufflu et l'air débonnaire, démenti par un regard perçant, caché dans les replis de graisse.

- « Mille excuses, mon frère, je ne voulais pas déranger. Je suis en quête de Roussel.
- C'est son ami, crut bon d'ajouter le domestique, dont le cerveau semblait montrer de nouveau des velléités de fonctionnement. »

L'hospitalier chef de salle se gratta l'oreille d'un air circonspect et inspira bruyamment.

« Un compaing à vous? »

Ernaut crut bon de se justifier, afin de ne pas s'empêtrer plus avant dans un mensonge qu'il avait proféré à l'origine pour se simplifier la tâche.

« Pas vraiment en fait. Je suis à sa recherche, je ne le connais guère. Je fais ça pour des amis. »

Le frère écoutait toujours, le visage imperturbable.

^{1.} Terme utilisé alors pour désigner ces serviteurs dans la hiérarchie de l'Hôpital.

« Vous m'avez peut-être aperçu, je suis venu à moult reprises déjà. Lambert, mon propre frère est soigné ici, peu loin. »

Le chef de salle parut se contenter de cette explication et invita de la main Ernaut à s'approcher tandis qu'il s'avançait un peu à l'écart.

« Vous êtes le jeune pérégrin qui œuvre avec l'accord du frère hospitalier, ce me semble, non? »

Ernaut hocha la tête en silence, étonné et flatté qu'on le reconnaisse aussi aisément. Il avait tendance à oublier facilement que son gabarit permettait une identification rapide. Le clerc continua :

« Si vous le trouvez, vous lui direz de ma part toute la déception qui est la mienne. Nous l'avons traité comme l'un des nôtres. Et il disparaît, tel vaurien. Au pire moment de l'année! Je suis fort mécontent de lui, oh ça oui! »

Tandis qu'il s'échauffait, le petit homme remontait les manches de son habit de laine noire, roulant son vêtement chaque fois plus haut.

- « Il m'a fait bonne impression, depuis le début. Appliqué, efficace. Plein d'initiative. Et sa loyauté me semblait acquise! Avec tout ce que l'Hôpital a fait pour lui, que d'ingratitude! Il mériterait qu'on le punisse de la façon appropriée : les mains percées au fer rouge, voilà qui lui apprendrait le respect! Sainte Vierge, venez-moi en aide, le simple fait de repenser à lui m'incite à lâcher jurons que je me suis engagé à ne jamais plus prononcer.
- Pourriez-vous m'en dire un peu plus? Je sais juste qu'il besognait ici. Vous le connaissez fort?
- Je le croyais. Nous l'avons recueilli et soigné durant long moment. Lorsqu'il est arrivé, il n'était que plaies et bosses. Il avait visiblement beaucoup souffert au cours de son voyage, sûrement aux mains des brigands turcs. Lorsqu'il s'est trouvé aller mieux, il a souhaité demeurer en notre hospital. D'abord en échange du couvert simplement,

puis nous l'avons loué comme valet lorsqu'une place a été libre.

- Que lui était-il arrivé selon vous?
- Je ne sais pas au vrai. Il ne l'a jamais conté. Un de nos serviteurs l'a peut-être trouvé demandant aumône en une venelle, et nous l'a mené. Heureusement, car sinon il serait de certes mort à l'heure qu'il est. Je préfère tout de même le savoir ingrat que passé outre.
 - Il était seulet?
- Oui, une pauvre chose abandonnée de tous, sauf de Dieu.
- Si je comprends bien, il n'a pas été racheté parmi captifs, à l'occasion de la trêve avec le soudan²?
- Pas que je sache. Le frère Raymond, qui s'occupe des tractations avec Abu Malik al-Muhallab est absent ces temps-ci. Il craint que les pillages vers Panéas ne rendent sa tâche bien difficile. Vous devriez demander à frère Rostain, c'est lui qui reçoit les malades. »

Ernaut se retourna machinalement en direction de l'hospitalier qui s'occupait de l'accueil, qu'il ne pouvait apercevoir, à l'autre extrémité de la vaste salle.

- « Qui est ce À Boule Male Cale Mourre à l'Arbre?
- Abu Malik al-Muhallab. Un négociant damascène. Il œuvre généralement à nos côtés lorsque nous essayons de racheter pérégrins indûment gardés comme esclaves chez les sarrasins. Il vient souvent en la cité, au service de parentèles ennemies pour verser rançons de captifs détenus en les geôles chrétiennes. Nous nous efforçons alors de l'assister, à notre tour.
- Vous vous souvenez quand vous avez recueilli Roussel?
- Au moment de Carême l'an passé, à quelques jours près. Pour Pentecôte, il était tout à fait remis sur pied et œuvrait pour nous.

^{2.} Terme attribué improprement au sultan, titre qu'Ernaut attribue par méconnaissance à Nūr ad-Dīn, seigneur de Damas et d'Alep.

- Et depuis lors, il est resté à besogner ici? Vous ne lui connaissez ni famille, ni camarades?
- Je dois avouer que mes tâches me prennent beaucoup et je ne pourrais vous assurer de rien. Il s'est montré très dévoué, jusqu'à sa désertion récente. Il laborait sans regimber, sans jamais trouver aucune tâche trop ardue ou se dire trop las pour s'en acquitter.
 - Par hasard, mon frère, sauriez-vous où il logeait?
- Nous lui avions indiqué un homme de notre connaissance, un fournisseur qui cherchait à louer. Il s'appelle Gushak, on le surnomme le Muletier, bien qu'il n'en soit pas un, je ne sais pourquoi. Vous le trouverez en la rue des Écrivains, vers le milieu de la rue du Mont Sion. Dites que c'est frère Stasino qui vous envoie.
- Mille mercis de votre aide, mon frère. Ces renseignements me seront fort utiles.
- Si vous le trouvez, dites-lui bien que je suis très marri et que je . . . »

Le moine parut soudain sur le point d'exploser, le sang lui montant au visage. Il brandit un doigt impératif vers Ernaut, les lèvres pincées.

« Qu'il a intérêt à avoir excellente excuse! »

Ernaut prit garde à ne pas sourire à cette sortie pour le moins cocasse et fit un signe de tête solennel.

- « Je n'y manquerai pas. Puis-je poser ultime question avant de vous quitter?
 - Faites.
- Avez-vous souvenir d'un nommé Amalric, qui fut ramené avec des captifs voilà quelques mois. Il était rongé de gangrène et serait mort en vos lits.
- Cela ne m'évoque rien dans ma rue, mais je peux vérifier si vous attendez quelques instants.
- Je ne bouge pas de là, j'ai visitance à faire au mien frère, juste à côté. »

Le moine hocha la tête, marquant son accord, avant de partir. Le jeune homme eut à peine le temps de faire quelques enjambées qu'il fut intercepté par un serviteur, un bassin et une aiguière à la main, une serviette sur le bras.

« Excusez-moi, je vous ai entendu parler avec le chef de salle, à propos de Roussel. »

Ernaut acquiesça silencieusement, invitant son interlocuteur à continuer d'un signe de tête.

- « Il l'aimait beaucoup et se fait du souci. Il sait que Roussel s'emportait facilement, mais le dira pas.
 - C'est-à-dire?
- Je l'ai déjà vu malmener d'autres valets ou s'emporter de colère, jusqu'à briser des objets. Heureusement, il a toujours réussi à se maîtriser face aux malades, du moins quand frère Stasino était là. Josselin, le simplet à qui vous avez parlé au début, pourrait vous en raconter sur ce gars!»

Ernaut était contrarié par ces confidences spontanées qui lui inspiraient de la méfiance. Il dévisagea l'homme, d'une cinquantaine d'années, qui ne paraissait pourtant pas fielleux.

- « Pourquoi vous me dîtes ça?
- C'est tout simple, je ne l'aime pas, Roussel. Il me paraît franc comme un âne qui recule. Je suis sûr qu'il a fait un mauvais coup.
- Il a fait des choses interdites ici? Il s'est attiré des ennuis?
- Oh non, certes pas. Toujours à faire du zèle, à aller prier pour un oui pour un non. J'ai toujours su que c'était un faux jeton. Maintenant qu'il s'est ensauvé, j'en ai la preuve. Alors quoi que vous lui vouliez, méfiez-vous-en comme d'un cheval boiteux!
 - Merci de ces nouvelles. Je saurai les garder en tête. »

Ernaut regarda le serviteur retourner à ses travaux, présentant le bassin et le broc aux malades pour qu'ils se lavent les mains avant le repas. Il paraissait plein d'attention auprès des indigents et leur parlait respectueusement, ainsi qu'on l'aurait fait à une personne d'importance. Son empressement ne semblait pas feint et l'accueil chaleureux

qu'il recevait de ses patients montrait bien qu'il était apprécié. Que pouvait bien avoir fait Roussel pour s'attirer l'inimitié d'un homme pareil?

Il en était là de ses réflexions lorsque frère Stasino le retrouva. Il lui confirma qu'il n'avait pas eu un tel patient dans sa rue, mais qu'il y en avait eu un dans celle d'à côté, pendant un long moment. Il avait été enterré depuis plusieurs semaines, ayant succombé à une gangrène qu'il avait contractée pendant sa captivité chez les païens. Il avait été racheté en même temps que des pèlerins ramenés là dans l'été dernier.

Cela correspondait bien au groupe de Nirart, Phelipote, Ylaire et Oudinnet. Ernaut le remercia avant de prendre congé. Il n'avait pas encore vu son frère de la journée et reprit la direction de son lit. Tandis qu'il était perdu dans ses pensées et marchait un peu comme un automate, il entendit passer dans la foule quelques serviteurs, frappant des bois l'un contre l'autre : l'Église appelait les fidèles pour les célébrations du jour, l'office de la montée au Calvaire. Le calendrier liturgique semblait résonner étrangement avec les sentiments du jeune Bourguignon. Abandonnant l'idée d'aller voir Lambert, l'esprit confus, il prit le chemin du Saint-Sépulcre, comme s'il avait lui-même la Croix sur les épaules.

Fin d'après-midi du vendredi 29 mars 1157

Tandis que les derniers plaignants sortaient, Arnulf en profita pour se réinstaller à son aise sur sa chaise curiale, dont le coussin avait glissé. Il attendit que la porte de la salle soit refermée, car le sujet qu'il voulait aborder ensuite, à la fin de cette réunion de la Cour des Bourgeois, était assez sensible.

Il laissa les notables assemblés discuter un peu entre eux, commentant la décision préalable ou anticipant des nouvelles qu'ils allaient apprendre. Il échangea quelques paroles aimables avec l'un d'eux, qui sortait d'une longue maladie, à tel point qu'on avait craint pour sa vie. Puis il frappa dans ses mains pour ramener le silence, toussant pour s'éclaircir la voix.

« Je vous en prie, maîtres, tôt maintenant il nous faut aborder soucieux problème, même s'il ne dépend de votre unique pouvoir. »

Il prit une pause, dévisageant les hommes au premier rang devant lui, marquant avec emphase ce qu'il allait dire.

« Vous l'assavez tous, nous avons derechef découvert mortelle dépouille d'un malheureux, frappé de moult coups de coutel. Outre, il s'avère que le dit Nirart, époux d'une des deux femmes, a été meurtri plus avant dans la semaine. »

Un léger brouhaha commença à monter à cette annonce. Arnulf leva la main en signe d'apaisement, indiquant qu'il souhaitait poursuivre.

« Néanmoins, la situation a changé. Le meurtrier ne les a pas violentés comme les autres et il a perdu objet qui devrait nous permettre de le dévoiler. Un des plus habiles sergents du mathessep n'épargne guère sa sueur en ce sens. Je suis désolé de ne pouvoir vous en conter plus, nous apensons qu'il est plus sage de rester discret sur cet élément. La surprise pourrait enfin être nôtre. »

Pierre Salomon, qui se trouvait au premier rang de ses pairs, fit un pas en avant, attendant l'autorisation tacite du vicomte pour prendre la parole.

« Il est aise de voir que vous pensez porter conclusion à ce souci. La situation va de mal en pis. Il ne faudrait pas que les pérégrins arrivés pour ces Pâques ramènent dans leurs foyers horribles fables qui effraieraient leurs proches et les inciteraient à ne pas venir en la cité. Mais aussi, je me demandais à quel titre nous pourrions nous immiscer pareillement en une affaire qui ne nous concerne pas directement. »

Il se tourna à demi vers les autres membres de la Cour, cherchant sans doute à s'y attirer des soutiens.

« Comprenez-moi, je suis certes conscient que nous ne pouvons laisser les choses empirer, sans compter qu'il est toujours possible que des familiers se fassent connaître et demandent réparation. Nous nous devons donc d'être prêts. Malgré tout, il faut absolument que nous n'allions pas audelà de notre mission. L'aspect légal est à considérer. »

Le menton dans la main, Arnulf hocha la tête en assentiment.

« Vous parlez vrai, maître Salomon. C'est un point qui m'inquiète aussi et c'est pourquoi je l'ai abordé avec le sénéchal. »

À cette mention, plusieurs bourgeois écarquillèrent de grands yeux, impressionnés de voir si important personnage s'impliquer dans cette histoire. La légère suspension dans le discours du vicomte montrait bien qu'il avait fait cette déclaration à dessein. Il continua de la même voix tranquille, certain désormais que beaucoup accorderaient une écoute attentive à ce qu'il était en train d'expliquer.

« Il m'a confié que le roi lui-même est fort troublé par cette histoire, qu'il prend très à cœur. Ces victimes tombent auprès du palais, et à bien effrayante rapidité. Outre, nous ne pouvons expliquer le pourquoi. Un meurtre pour larcin ou dispute, cela n'a que peu de gravité pour la communauté. Là, nous avons vrai souci, car c'est affront à notre pouvoir, ce danger qui menace sans que nous ne puissions remonter à sa source ni en débusquer les motifs. Il nous faut donc traquer les démons qui s'agitent en sous-sol afin, non pas de réparer car, vous le dites fort droitement, ce n'est pas à nous de le faire, mais pour prévenir tout débordement, afin d'empêcher que cela n'offense trop durement la communauté dont nous avons la charge. »

L'assemblée approuvait silencieusement, qui de la tête, qui d'une moue d'acquiescement. Geoffroy de Tours, jeune homme plein d'enthousiasme et au verbe haut, prit la parole et s'avança à son tour devant ses pairs, un sourire amusé passant sur son visage.

« Je suis heureux de voir que nous sommes en accord sur ce point. Cela n'est pas coutume, il m'apparait donc sage de le pointer. Toute cette affaire nous échappe, voilà évidence. C'est pourquoi je pense qu'il faudrait aller au-delà. »

L'assemblée retint son souffle, suspendue aux lèvres de l'orateur talentueux qui déclamait, une fois n'était pas coutume, assez sobrement, sans grands effets de manche.

« Nous devrions prendre leçon de toute cette histoire. Nous avons jusqu'à présent toujours laissé de côté ces affaires de meurtreries, nous contentant d'arbitrer entre plaignants et défenseurs. Voilà terrible faille que ne manque pas d'étendre le maudit qui nous nargue. Il frappe personnes sans nul moyen de défense, esseulées, loin des leurs, abattant chacun pouvant venir devant nous demander réparation. Nous sommes bien armés pour traiter des cas, disons normaux, mais lorsque le Malin brouille les pistes, nous sommes aussi démunis qu'Adam au sortir du jardin d'Éden. »

Un des jurés, habillé comme un Oriental malgré un physique nettement européen, l'interrompit, le sourcil froncé.

- « Que voulez-vous dire? Que les Assises et coutumes ne suffisent pas en cette affaire? Qu'il nous faudrait en quelque sorte établir nouvelle loi, ou du moins, agir différemment de nos usages?
- Justement! Loin de moi l'idée de trahir la mission sacrée pour laquelle le roi m'a désigné. Malgré cela, je ne pense pas qu'il soit contraire à l'esprit de cette tâche que d'œuvrer au maintien d'un équilibre profitable à tous. Voilà, je le crois, le vrai sens du rôle de notre noble cour. »

Pierre Salomon, qui n'était pas né de la dernière pluie, leva un doigt, comme pour interroger un professeur, ou ainsi que le ferait un enseignant souhaitant reprendre un élève.

- « Nous ne pouvons que vous suivre sur cette voie, bon ami. Tout ce que vous narrez là me semble évidence, ainsi qu'à tous nos féaux ici réunis. Mais où voulez-vous en venir? Quelle résolution souhaiteriez-vous nous voir adopter? Une déclaration d'intention n'est d'aucune utilité en l'occurrence. Ce qu'il nous faut, c'est une solution.
- J'y viens, maître, j'y viens. Nous devrions renforcer la sergenterie qui nous sert. Donc adopter une résolution qui demande au sénéchal de nous octroyer plus grands moyens de finance pour accomplir notre tâche. »

Le vicomte, un peu crispé, se tourna vers le mathessep qui ne bronchait pas, debout devant la porte, les bras croisés. Arnulf se demandait si son serviteur n'avait pas été dans la confidence. Il n'aimait pas être ainsi mis devant le fait accompli, et n'apprendre qu'en audience les projets et plans des hommes de l'assemblée, quand bien même il approuvait la motion.

Il allait devoir s'inquiéter de ce qui se tramait dans son dos tandis qu'il essayait de faire front à tous les ennuis. Apparemment, aucun autre juré n'était au courant de la suggestion de Geoffroy et, la surprise passée, si quelques-uns critiquaient une proposition conçue à la hâte, en réaction directe à des événements, trop influencée par les circonstances pour avoir un quelconque fondement intelligent, d'autres semblaient adhérer au point de vue présenté. L'orateur attendait, de côté, face au vicomte, espérant une première réponse de la part d'un de ses collègues. Aucun ne s'avança. Ce fut donc Arnulf qui prit la parole, se grattant la tête et s'exprimant comme à regret, lentement.

« Je ne voudrais peser sur le choix qui demeure vôtre, maîtres. Mais je me dois de vous signifier que le trésor royal n'est guère ventru. Comme vous le savez, la campagne avec les rois de France et d'Allemagne a grandement vidé les coffres et nous n'avons toujours pas retrouvé solide situation. »

Geoffroy prit quelques instants pour réfléchir puis répondit, de façon posée.

- « Il me semblait que les prises récentes en la région de Panéas avaient fait du mieux au trésor royal.
- De certes, bien que je ne pourrais vous en faire le détail, n'y ayant pas participé moi-même. Cela constitua certainement un geste du Seigneur envers son humble serviteur à un moment où cela devenait plus que nécessaire. Cela n'a pas permis d'amasser grandes réserves, seulement de combler déficits passés. »

Le jeune juré parut embarrassé, n'ayant visiblement pas escompté une telle réponse. Le vicomte s'en voulut, car il rejoignait le point de vue développé. Il aurait volontiers vu les effectifs à ses ordres augmenter et œuvrait également à cela de son côté. Il jugea donc nécessaire de ne pas laisser la proposition mourir ainsi.

« Toutefois je m'en voudrais d'influencer ainsi une décision qui demeure vôtre. Je tenais simplement à vous avertir de ce que la décision qui vous sera signifiée risque fort de se voir influencée par des questions d'ordre bassement comptable. Je ne peux préjuger pour autant de celle-ci. »

L'intervention du vicomte avait coupé l'effet d'annonce de Geoffroy et les jurés commencèrent à échanger entre eux, mais aucun ne prit la parole solennellement. L'orateur se tenait immobile, attendant de voir si sa recommandation allait tomber à plat ou faire son chemin dans la tête de ses compagnons.

Pierre Salomon fut le premier à s'avancer vers lui, cassant le rang qui s'était formé pour écouter. Il semblait intrigué et soucieux de la proposition, pourtant son attitude indiquait qu'il ne trouvait pas l'idée saugrenue. Il interpela amicalement Geoffroy et lui posa quelques questions, l'entraînant de côté.

Arnulf inspira lourdement, il était d'accord avec le principe de la demande mais il savait que l'administration royale n'accepterait certainement pas. Baudoin avait de nombreuses contraintes financières et préférerait naturellement attribuer ses moyens à l'armée, conscient que les hostilités avec le seigneur d'Alep³ allaient recommencer. D'autant plus que depuis le décès de leur allié Mu'in al Dīn Anur, Damas était entrée dans le giron du fils de Zankī.

Soir du vendredi 29 mars 1157

La rue de Malquisinat était un peu moins animée qu'à l'ordinaire. En cette journée de recueillement, après les cérémonies qui avaient commémoré la Passion et la Crucifixion du Christ, l'ambiance dans la ville était morose, aucune festivité n'étant bien évidemment autorisée. Partout, les croix étaient recouvertes d'un drap en signe de deuil, les statues voilées, et nulle cloche ne résonnerait plus jusqu'aux offices célébrant la victoire du Christ sur la mort. Une chape de tristesse semblait s'être abattue sur la Cité, ralentissant toutes les activités, incitant chacun à l'introspection.

Beaucoup de fidèles ne se contentaient pas de faire maigre et jeûnaient complètement dans l'attente de la Résurrection qui serait fêtée le dimanche. Plusieurs commerces étaient d'ailleurs fermés parmi les marchands de plats, dont celui de Margue l'Allemande. N'ayant prévu aucune réserve, Ernaut se contenta de pain non monté et de quelques fruits secs, ainsi que d'un pichet de vin coupé. L'après-midi passé à assister aux célébrations l'avait fatigué et ne lui avait été d'aucun réconfort. L'air abattu, il lançait aux quelques pigeons autant de miettes qu'il en avalait, avachi contre le mur, assis sur une pierre. Ce fut la voix amicale d'Eudes qui le sortit de sa torpeur.

« Je suis aise de te trouver finalement! J'avais crainte que tu ne sois encore hors les murs. »

^{3.} Nūr ad-Dīn, fils et successeur de Zankī, homme d'état et chef de guerre d'origine turque (vers 1117/8 - 1174).

Le jeune homme se tourna vers le sergent et lui sourit sans joie.

« J'ai nécessité de dormir en bon lit cette nuitée. Je n'ai pas joint le groupe du père Ligier, il me fallait tout de même aller quérir nouvelles de la santé de mon frère... »

Eudes hocha la tête et s'assit à côté d'Ernaut, l'interrogeant du regard avant de prendre une gorgée au pichet. S'essuyant la bouche du revers de la main, il adopta un air satisfait :

« J'ai appris quelques noveltés. Je sais l'héberge du négociant qui aide les frères de Saint-Jean pour les captifs. Ils le logent en une de leurs maisons de la Juiverie. »

La nouvelle anima les traits d'Ernaut, qui retrouva un peu de son énergie perdue.

- « L'as-tu vu? As-tu parlé avec lui?
- Pas encore. J'avais fort à faire. J'ai eu accord d'aller le questionner, et je me suis dit qu'il serait justice que tu sois à mes côtés. Si tu en as l'envie, tu peux te joindre à moi.
- Avec grand plaisir, d'autant que nous pourrons ensuite faire visite au logeur de Roussel, qu'on m'a indiqué. »

Acquiesçant joyeusement à la proposition, Eudes se leva et ajusta sa cotte, redressant le fourreau de son épée.

Ragaillardi par la perspective des avancées possibles, Ernaut se dépêcha de rapporter le pichet, à demi bu seulement, et suivit son ami, frottant d'une main les quelques reliefs de son repas qui s'étaient accrochés à son vêtement.

Il ne leur fallut guère de temps pour trouver la maison qu'on avait décrite à Eudes. Leurs pas rapides résonnaient entre les hauts murs, et les dernières lueurs de la journée tentaient d'insuffler encore un peu de vie dans les passages étroits, pratiquement déserts. De temps à autre, une lumière orangée jaillissait furtivement d'une porte, laissant entrer ou sortir une silhouette discrète. Aucun des deux amis n'ouvrit la bouche durant le trajet.

Un jeune garçonnet les fit pénétrer, après les avoir interrogés par un guichet et s'être enquis de ce qu'il devait faire. Il les mena jusqu'à une pièce spacieuse, dont les fenêtres avaient été fermées de volets de bois ouvragé. De nombreuses nattes et kilims recouvraient le sol. Un coffre peint et quelques tabourets octogonaux étaient disposés ici et là, portant plusieurs lampes à huile. Des coussins et traversins étaient disséminés dans la salle, servant visiblement de sièges.

Un syrien dans la force de l'âge les y attendait, habillé d'un simple *thawb* de laine à rayures, un petit bonnet sur le crâne. Pas très grand, il avait la musculature empâtée de quelqu'un qui avait renoncé à une activité physique qui l'avait puissamment charpenté. Son visage solide, massif, arborait un regard triste. Néanmoins, sous ses épais sourcils qui se rejoignaient presque, ses yeux s'agitaient en tous sens, jaugeant les deux hommes qui s'avançaient vers lui, et surtout le géant qui avait de la peine à passer sous les portes. Il leur sourit, faisant apparaître une dentition incomplète et les invita à s'assoir. D'un geste, il indiqua à son jeune domestique d'apporter de quoi se rafraîchir.

Ils eurent à peine le temps de se présenter que des verres et quelques friandises leur étaient proposés. Abu Malik fit le service, cordial, puis attendit, silencieux, qu'on lui explique les raisons exactes de leur venue. Eudes prit la parole.

- « Mille grâces de nous recevoir si tard en votre logis, nous avons si fort souci que nous ne pouvions attendre outre.
- Je vous en prie, j'ai toujours plaisir à prêter assistance aux amis des frères de Yahya ⁴. J'ai cru comprendre que cela a trait à captifs libérés?
- Si fait. Nous cherchons trace d'un homme, affranchi avant les Pâques dernières. Un rouquin aux yeux torts. Il était peut-être porteur d'une croix d'émaux. »

Le négociant sourit, chassant l'idée d'un revers de la main ainsi qu'il l'aurait fait d'une mouche.

^{4.} Nom arabo-musulman donné à saint Jean Baptiste.

- « Nulle chance qu'il ait pu conserver pareil bijou avec lui. Quand bien même ses geôliers auraient toléré pareil symbole de sa foi, ils n'auraient jamais hésité à s'emparer d'une valeur.
 - Il aurait pu la celer par-devers lui...
- On voit bien que vous n'avez pas idée de ce qui attend les victimes de ces prises! Ils ne valent guère plus que des chiens. On les parque, on les scrute, on les fouille, on les dépouille. De tout... Parfois même de leur âme. »

Ernaut ne put rester muet.

« Les païens font quoi à ceux qu'ils prennent? Et pourquoi le font-ils? »

Abu Malik tiqua et répliqua, un peu piqué au vif :

- « Nous ne sommes pas païens, ami. Nous croyons en un seul Dieu et en son prophète Muhammad Il fit un geste d'apaisement de la main Mais ce n'est pas là la question, vos frères chrétiens ne se montrent guère plus charitables lorsqu'ils mettent la main sur leurs ennemis.
- Vous êtes musulman? S'esclaffa Ernaut, qui prenait conscience du fait tandis qu'il le disait à voix haute. Je croyais que la cité vous était interdite!
- Oui, je le suis. Et certes, il m'est habituellement défendu de résider ici. Je n'ai le droit de voyager que par licence royale et de demeurer ici que par l'hospitalité des frères. »

Ernaut hocha la tête, un peu désolé de s'être emporté ainsi. Abu Malik lui sourit amicalement avant de reprendre.

« Je suis fidèle sujet du roi Baudoin et je m'acquitte du $kharaj^5$, ainsi que de mes cens, comme n'importe qui. Tant que je respecte mes devoirs, j'ai permission de vivre ma foi. Il y a même une mosquée en mon casal... »

Le négociant se pencha en avant, adoptant une attitude posée, cherchant ses mots, les mains jointes.

^{5.} Impôt spécial levé sur les juifs et les musulmans, qui n'avaient pas à s'acquitter de la dîme, payée uniquement par les chrétiens.

« Malgré les risques, je suis en la Cité en cette période, car il y a grande inquiétude des troubles qui pourraient jaillir de l'assaut du roi. La trêve rompue, Mahmud ben Zankī⁶ va sûrement sauter sur l'occasion de se venger. J'ai encore quelques amis à Dimashq⁷ qui peuvent aider à prévenir cela...»

Eudes s'avança à son tour, l'air intéressé.

- « Vous êtes un diplomate? Je vous croyais œuvrer au négoce.
- Pourquoi faire l'un excluerait l'autre? Je suis homme de paix avant tout et j'ai fui ma cité, soumise aux Turcs belliqueux et barbares. J'ai fini par être acertainé que tous ces malheurs n'étaient que le fait des hommes, de l'avidité à soumettre l'autre. De nombreux frères de Yahya partagent cet avis, et ne sont guère heureux de voir leur ordre s'armer. Alors, nous nous efforçons d'aider au mieux en œuvrant à libérer les captifs, où qu'ils soient. »

Les trois hommes demeurèrent silencieux un long moment, jusqu'à ce qu'Abu Malik reprenne, se tournant vers Eudes.

- « Pour en revenir à votre question, je n'ai pas souvenir d'un tel homme.
- Et sinon avez-vous aidé au retour d'un groupe, avec femme et enfançons, qui auraient rejoint la cité voilà une poignée de mois?
- Certes. Grâce à la trêve avec les Égyptiens, moult prisonniers ont pu être rendus à la liberté. J'étais en personne présent lors de leur arrivée. À quoi ressemblaient ceux que vous cherchez? »

Eudes décrivit rapidement le petit groupe, en terminant par Amalric, dont il ne savait que les soucis de santé. Ce fut lui qui déclencha un hochement de tête affirmatif chez le musulman.

^{6.} Partie du nom complet de Nūr ad-Dīn, qui ne reprend aucun de ses titres, pratique insultante.

^{7.} Damas.

- « Il y a avait bien ces gens, j'en ai clair souvenir. Ils n'étaient que peu à avoir assez de force pour tenir brancard pour les plus faibles. Ils étaient tous si piteux! Surtout le garçonnet, guère plus vaillant que nourrisson. Si maigre qu'il ne pouvait marcher qu'à grand-peine. Comment oublier son petit corps malingre?
 - Et pas de rouquin aux yeux torves avec eux?
- Non. Ils avaient été pris alors même qu'Asqalan ⁸ était tombé aux mains de Baudoin. De nombreux pirates écument toujours les côtes, capturant, pillant selon leur gré. Qu'on soit chrétien ou musulman leur indiffère, ils vendent à l'ennemi tous ceux qu'ils prennent. »

Eudes glissa un regard à Ernaut, au cas où ce dernier aurait eu envie de poser une question. L'adolescent hésita longtemps, ayant de nombreuses interrogations, mais aucune ne concernait directement leur affaire et il craignait de se montrer impoli avec leur hôte. Il était intrigué par l'apparente bienveillance d'un homme qui était l'ennemi de sa Foi. Il finit par se lancer, rendu confiant par l'excellent accueil qu'ils avaient eu jusque-là.

- « Une ultime question, si vous le permettez, maître Malik...
- J'écoute, répondit le négociant, inquiété par ce ton cérémonieux.
- Est-ce qu'il serait possible que les geôliers paï... musulmans aient converti un prisonnier? L'aient convaincu de venir ici, en se faisant passer pour chrétien, pour y répandre le mal? »

Abu Malik réprima un sourire, bizarrement amusé par l'hypothèse.

- « Impossible!
- N'avez-vous pas dit vous-même que chaque camp avait en ses rangs des hommes prêts à tout?
- Certes oui, mais il est interdit chez nous de garder un fidèle comme esclave. Si jamais cet homme s'était converti,

^{8.} Ascalon.

avait reconnu Allah et son prophète, suivi ce que nous dicte le Coran, il aurait été immédiatement affranchi. »

Eudes renchérit:

- « D'ailleurs, il est connu que lors de la prise des cités, il est offert de se convertir pour demeurer en son hostel.
- Le seigneurs francs font de même, y compris avec les Turcs, qu'ils n'hésitent pas à employer comme soldats, pour peu qu'ils aient accepté le baptême » ajouta Abu Malik.

Ernaut baissa la tête, convaincu par ces éclaircissements. Il ne voyait pas ce qui pouvait pousser cet ancien soigneur à frapper ainsi de pauvres femmes. En tant que pèlerin nouvellement arrivé, il pensait que des démons avaient pu s'emparer de son âme. La conversion à la foi ennemie aurait pu expliquer cela. Pourtant cela n'était apparemment pas possible.

De plus, Abu Malik en était la preuve vivante : des hommes de bien existaient chez les musulmans, prêts à tendre la main à ceux qui recherchaient également la paix. Et cette dernière découverte était encore plus troublante que les autres. Si l'adversaire n'était plus aussi facile à identifier et que la bonté se cachait en des endroits inattendus, comment pouvait-on débusquer le mal sans se perdre en chemin?

Nuit du vendredi 29 mars 1157

La ville était emplie de mendiants, de miséreux arrivés de tout le royaume pour assister aux cérémonies. Et malgré l'accueil que leur faisaient les ordres religieux, beaucoup finissaient dans la rue, dormant pelotonnés dans un recoin, abrités des courants d'air et du bruit du mieux qu'ils le pouvaient. Certains venaient en famille, avec femme et enfants, et repartaient aussitôt les célébrations achevées.

L'afflux de pèlerins européens était également à son apogée, tous ayant convergé pour ces quelques jours vers la cité sainte, qui n'était habituellement que moyennement peuplée. Obligés de traverser presque toute la ville, Eudes et Ernaut voyaient un grand nombre de ces voyageurs épuisés tandis qu'ils descendaient tranquillement vers le sud.

Pendant le trajet, Eudes commentait à Ernaut la hausse des denrées alimentaires qu'il avait pu récemment constater, sans compter les abus et les tentatives de fraude, plus fréquentes aussi. Selon lui, tous les ans, c'était la même chose. Les habitants veillaient donc à faire leurs provisions avant la Semaine sainte, dès Carême, pour ne pas avoir à subir l'inflation des prix engendrés par la forte demande. Mais les plus misérables, qui n'avaient pas la possibilité de faire l'avance, se trouvaient souvent en difficulté. Sans compter que c'était le moment où il fallait régler les loyers, les taxes. C'était pourquoi cette série de meurtres tombait vraiment mal. L'administration royale était déjà débordée et les hommes qui la composaient fatigués.

« Comme les attaques ont été commises dans le quartier du Patriarche il a fallu, ainsi que tu l'as vu, en référer à ce dernier, ainsi qu'aux chanoines du Saint-Sépulcre, qui l'entourent. Ils sont fort pointilleux quant au respect de leurs prérogatives. »

Ernaut souleva un sourcil étonné.

- « Vu que c'est un crime de sang, je croyais qu'ils n'avaient rien à voir.
- De vrai, mais ils sont toujours méfiants de voir des hommes du roi se balader chez eux, s'enquérir de choses et d'autres. Ils craignent qu'on empiète sur leurs droits. »

Le sergent réfléchit quelques instants puis reprit.

« C'est d'ailleurs idem pour l'hôpital de Saint-Jean qui, en plus, a souvent maille à partir avec les chanoines et le patriarche. Il y a peu, Foucher ⁹ est parti auprès du pape pour essayer de le convaincre d'annuler les privilèges accordés à l'ordre du vieux Raymond ¹⁰. Les chanoines

^{9.} Foucher d'Angoulême, patriarche de 1146 à 1157.

^{10.} Raymond du Puy (1080-1160), second supérieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui fut le grand artisan de son développement au XIIe siècle.

ont encore en travers de la gorge la mise en place de la grosse cloche par les frères, voilà deux ou trois années. Les hospitaliers prenaient grande joie à les sonner à toutes volées chaque fois que le patriarche tenait sermon. Pas vraiment de quoi calmer la situation! Au final, le pape a maintenu les exemptions, mais plus de retenue de leur part a été demandée. »

Fronçant les sourcils, Eudes parlait avec plus d'agitation.

« Je ne serais pas mésaise que le palais royal s'en départe de là, que nous n'ayons plus guère à nous rendre en service dans ces rues. À charge pour les clercs de garantir ordre et sécurité tout seuls! Ils encaissent taxes et loyers, qu'ils s'en débrouillent donc un peu. »

Tout en discutant, ils ne tardèrent pas à arriver à la rue des Écrivains. C'était un étroit passage qui partait à angle droit, montant doucement vers l'ouest, au sein du quartier arménien. On y trouvait toutes sortes de boutiques, surtout alimentaires et parmi elles quelques notaires qui rédigeaient contrats civils, inventaires après décès et autre paperasserie. D'où le nom de l'endroit.

Pour l'heure, tout était fermé et seuls quelques hommes étaient assemblés à discuter et boire autour d'un escalier. Ils échangeaient tranquillement, en faisant parfois quelques gestes de la main pour accompagner leur discours, dans une langue inconnue d'Ernaut. Plusieurs chiens dormaient, allongés en travers de la rue juste à côté d'eux. Quelques lampes à huile disposées aux abords de ce lieu de rencontre improvisé apportaient un peu de lumière. Eudes s'approcha sans parler, attendant qu'on fasse attention à lui pour ne pas déranger.

Le silence finit par se faire et l'un des hommes, parmi les plus âgés apparemment, une large barbe blanche étalée sur la poitrine, sourit et leva la main en guise de salut. Sa voix rocailleuse accrochait certaines consonnes comme des graviers roulés.

« Salut à toi, sergent. Il y a un problème? »

Eudes s'accroupit pour ne pas toiser de haut le vieillard qui se faisait accueillant.

- « Non, aucun. J'ai besoin d'encontrer Gushak, qu'on dit le Muletier.
 - Il a fait quelque mauvaiseté?
- Non. Il peut m'aider plutôt. C'est le frère de Jean, Stasino, qui m'envoie.
 - Ce n'est pas un peu tard?
 - Il en va de la vie d'un enfançon. »

L'ancien hocha la tête tranquillement, ses yeux ridés semblant se fermer. Puis il inclina du chef vers sa droite. Là, un petit homme replet, au visage d'aigle, les paupières qu'on aurait dit cernées de noir, fit mine de réajuster son turban.

« Je suis celui que tu cherches. Que puis-je pour ton service? »

Il parlait avec un très léger accent qui rendait sa voix agréable, voire sympathique. L'invitant d'un mouvement de la tête, Eudes se releva et rejoignit Ernaut, qui s'était tenu un peu en retrait, caressant une des bêtes qui était venue mendier un peu d'affection.

L'Arménien se mit debout à son tour, avançant en traînant des savates jusqu'à eux, près d'une arcade fermée servant de boutique en journée. Eudes vérifia d'un coup d'œil que personne ne pouvait les entendre et répondit en chuchotant.

« Nous sommes là, car un de tes hôtes a peut-être causé des problèmes. »

L'homme parut ébahi. L'indignation qu'il s'empressa de montrer semblait un peu trop marquée à Ernaut pour être tout à fait sincère.

- « Ça alors! Je n'arrive pas à croire que j'abrite un serpent sous mon toit. Qui est-ce? Qu'a fait ce maudit chien?
- Rien n'est sûr pour l'instant. C'est pourquoi il me faut le voir au plus tôt. D'où cette visite très tardive.
- Ne t'inquiète pas de cela. Je suis toujours heureux de porter aide aux hommes du roi. »

Le commerçant n'était apparemment pas tombé de la dernière pluie et savait se faire comprendre à demimot. Il n'était pas question pour autant de commencer à marchander avec lui sa coopération.

« Ce n'est pas à moi que tu rendras service. Mais à tous les habitants. L'homme est peut-être murdrier. Dieu seul sait la prochaine victime qu'il chasse! »

La remarque fit mouche et Gushak adopta un air pensif.

- « Quel est son nom? Souffla-t-il, comme à regret.
- On le nomme Roussel, un des sergents de l'hôpital. Ce sont les frères qui te l'ont adressé. »

L'homme explosa brutalement, haussant le ton, ce qui fit se retourner ses compagnons qui avaient repris leur conversation.

« Ah! Ça ne m'étonne mie! J'ai toujours su que c'était maudit larron! »

L'arménien se tut tout aussi brusquement et semblait hésiter à poursuivre, remâchant sa colère. Il reprit, d'une voix moins forte, toujours emplie de fureur.

« Il n'est plus chez moi. Je l'ai chassé. »

Ernaut ne put retenir un soupir de désappointement, adressant un regard ennuyé et nerveux vers Eudes, qui ne broncha pas.

- « Pour quelle raison? Il ne payait pas?
- Oh si, aucun problème de côté là! Il devait savoir que je me plaindrais aux frères en pareil cas. Mais... je ne l'aimais pas! »

Il accompagna sa remarque d'une grimace de dégoût, comme s'il allait cracher sur le sol. Il semblait ne pas savoir par où commencer la liste de ses récriminations à l'encontre de son ancien locataire. Il lui fallut quelque temps pour se décider, mais les deux enquêteurs attendaient patiemment, suspendus à ses lèvres.

« Il frappait les bêtes pour oui ou non, vous savez! Et ça, mon père, que Dieu le garde, m'a toujours appris à me méfier des hommes qui font ça sans nulle raison. C'est ça, de

prime, qui m'a déplu. Puis il y avait fréquentes disputes avec mes autres hôtes, pour n'importe quoi. On aurait cru qu'il aimait à faire problèmes! J'en étais venu à ne plus supporter sa voix, à force de l'entendre hurler. Pourtant, je me faisais raison, il travaillait pour les frères noirs de l'hôpital et je fais bonnes affaires avec eux, vous savez...

- Alors vous n'avez rien dit. »

Le regard de Gushak se fit affirmatif avant de devenir honteux.

« Non, et je m'en suis mordu les doigts par la suite. »

Le marchand resta coi quelques instants, visiblement ennuyé. Puis il revint à la charge, moins exubérant, comme si l'affaire le touchait vraiment.

« Je m'absente souvent. J'achète et je vends des fruits, frais et secs. Alors je vais de-ci de-là, visiter les casaux... bref, je m'occupe de mon négoce. Et un jour que je m'en revenais de Galilée, ma femme m'a conté que Roussel l'avait apeurée. »

Les bras croisés, Ernaut se rapprocha, curieux d'entendre la suite. Gushak eut un mouvement de recul instinctif, mais continua son récit.

- « Il n'avait rien fait de spécial pourtant elle avait grande crainte. Elle n'a su m'expliquer le pourquoi. À partir de là, elle refusait de sortir quand elle le savait à l'entour.
 - Qu'avez-vous fait? Vous l'avez chassé?
- Dieu m'est témoin que je ne juge pas sans preuve. Et vous connaissez les femmes! Elles ont tout un monde dans leur petite tête. Je ne pouvais pourtant rester sans rien faire. D'autant que je m'étais toujours méfié de lui. Alors je suis allé le voir, histoire de vérifier s'il n'avait pas maligne idée en sa sale caboche. Je lui ai indiqué qu'il fallait qu'il fasse attention, qu'on s'était plaint à moi de son attitude envers certaines femmes. En tant que Franc, on comprenait qu'il soit peu au fait de tous nos usages, mais il se devait d'être plus respectueux.
 - Qu'a-t-il répondu?

— Il s'est mis à rire et m'a assuré que ce devait être un malentendu. Que lui-même était marié et que son épouse devait le joindre d'un jour à l'autre. »

Eudes en resta bouche bée. Ce n'était pas un simple vagabond!

« Quand est-elle arrivée? »

Gushak pouffa de rire, sans joie.

- « Peuh! C'était du vent. Après, quand je le croisais, il disait tout le temps que son Asceline était en chemin. Qu'elle devait être retenue en route... Si au début je l'ai cru, j'ai finalement découvert que ce n'étaient que menteries. Vous comprenez, un homme marié, c'est quelqu'un de prude, de responsable, à qui un père a confié sa fille. Pareille marque d'estime m'incitait à l'indulgence. Alors quand j'ai réalisé qu'il se moquait de moi, de courroux, je l'ai chassé!
 - Ça fait longtemps?
- À peu près au moment où Baudoin était à Panéas. Lorsque le roi est rentré avec son butin, Roussel n'était plus là.
 - Et vous savez où il est parti?
- En enfer j'espère! Ou du moins, le plus loin possible d'ici. Il a créé suffisamment de torts! »

Eudes était visiblement contrarié et finit par regarder ses pieds comme s'il espérait y découvrir une solution à son problème. Ernaut, les mains sur les hanches, considérait les options qui leur restaient. Après un long moment de silence, Gushak, qui ne s'était apparemment pas calmé, interrompit leurs réflexions.

« Vous savez ce que ce gredin a eu front de me dire? Qu'il était bien aise de quitter mon petit logement, car son épousée préférerait grandes demeures! Quel impertinent! À mon avis, il était fou et son Asceline n'existait qu'en sa tête de dément. »

Voyant le désappointement des deux enquêteurs, Gushak finit par se taire, serrant des mâchoires pour contenir son énervement. Il fouillait dans sa mémoire, espérant y trouver quelqu'indice susceptible d'aider à nuire à son ancien locataire. Ce fut donc avec un visage mauvais qu'il annonça :

« Allez donc fureter à l'entour de la taverne près de la demeure d'Ibrahim, au nord de Saint-Julien. Il y avait ses usages, comme nombre de sergents de l'hôpital... »

Rasséréné par l'indication, Eudes sourit à Ernaut.

- « De vrai, il y aura certes quelques compaings pour nous en dire plus sur lui, en pareil endroit.
- Je crains pour vous que ce ne soit un peu tard pour vous y rendre. Le vendeur ferme tôt, surtout en ce jour. Il ne tient pas à avoir soucis avec les frères de Saint-Jean pour impiété. Le local leur appartient. »

Entendant cela, un sourire amusé éclaira le visage d'Ernaut. Il lui semblait que, où qu'ils aillent, l'endroit appartenait à l'hôpital ou au Saint-Sépulcre. À Vézelay, il se souvenait que les bourgeois avaient fort à faire pour se défendre face aux prétentions des clercs de la Madeleine. Ici, à Jérusalem, on aurait dit que la cité tout entière avait été partagée comme une tourte entre les puissants ordres religieux, sans que personne n'y trouve rien à objecter.

Chapitre 6

Jérusalem, parvis du Saint-Sépulcre, matin du dimanche 14 avril 1157

Retrouvant le parvis qu'il avait si souvent traversé, Ernaut jeta un rapide coup d'œil aux sculptures des tympans au-dessus de l'entrée de l'église. Il ne savait pas trop où aller, n'ayant pour l'instant aucune tâche particulière à faire. Il avait eu espoir de croiser Libourc à l'office, mais cela n'avait pas été couronné de succès. Il n'avait plus guère d'excuses pour se rendre à l'hôpital auprès de Sanson et ne se sentait de toute façon guère le cœur à cela.

Retrouver la jeune fille et discuter avec elle de choses et d'autres l'aurait empli de joie, mais il n'avait pas l'entrain nécessaire pour discuter avec son vieux père. Ernaut réalisa alors qu'il avait proposé de faire un don et n'avait pas encore tenu sa parole. Il rentra donc de nouveau dans l'édifice et se dirigea à gauche vers l'autel accolé à la tombe du Christ. Un tronc y était installé, sous la surveillance d'un valet. À ses côtés, un chanoine discutait avec des pèlerins dans une langue inconnue d'Ernaut. Il pointait les phrases qui couraient autour de l'édicule de marbre, les lisant à voix haute avant de les traduire en termes compréhensibles pour ses auditeurs. Puis il s'efforçait de leur en faire découvrir le sens caché.

Tout l'édifice, comme chacune des églises du monde, recelait maints prétextes pour les clercs à détailler les préceptes de leur Foi. Bien évidemment, le Saint Sépulcre contenait à lui seul suffisamment de riches décors et d'inscriptions d'or pour occuper les pensées d'un croyant pour de nombreuses années. Malgré tout, rien n'était accessible directement et il fallait chaque fois un intermédiaire, un lettré qui en dévoile le sens caché. Sans cela, on ne pouvait voir là que fioritures sans âmes, mosaïques orgueilleuses et peintures dispendieuses.

Ernaut comprenait désormais qu'il était difficile pour un simple fidèle de s'orienter dans son évolution spirituelle personnelle. Les cérémonies parfois ennuyeuses qu'il suivait depuis son enfance avaient pour but de célébrer le Seigneur et ses officiants avaient plus d'opportunité d'emprunter les bons chemins, de faire les choix judicieux. Les plus sincères ne se prétendaient pas supérieurs aux autres hommes. Ils avaient longuement médité sur la parole du Christ et savaient accoucher les âmes pour qu'il en sorte le meilleur. Il fallait simplement apprendre à se livrer à eux.

Jérusalem, abords de Saint-Martin, tôt le matin du samedi 30 mars 1157

Lorsque le vent frais caressa son visage au sortir de sa pièce, Ernaut inspira l'air à pleins poumons. Le ciel était à la pluie et quelques traces au sol indiquaient que la nuit avait connu plusieurs ondées. Couché peu après avoir visité l'Arménien, le jeune homme se sentait en pleine forme. Il avait tenté de brosser au mieux sa tenue, soucieux de se présenter sous son meilleur jour pour la cérémonie à venir.

Il avait tout son temps, l'office du Feu Sacré ne commençant qu'au mitan du jour. Il était néanmoins prudent de se diriger vers le Saint-Sépulcre suffisamment tôt, étant donné l'afflux de pèlerins qui s'y rendrait. Beaucoup avaient certainement dormi aux abords pour s'assurer une place de choix. On ne savait pas encore si le roi Baudoin serait présent en personne à la célébration mais l'effervescence qui animait la communauté des fidèles était à la hauteur de l'événement.

En plus d'une poignée de cierges, Ernaut avait acheté une petite lanterne de terre, dans laquelle il pouvait fixer une bougie de cire. Elle lui servirait à récupérer une fraction de la lumière sainte de façon à la partager avec Lambert. Une nouvelle fois, celui-ci n'allait pas assister aux festivités et en était un peu déçu. Ernaut voulait donc tout de même apporter un peu de joie à son frère. Dans son sac il emportait outre cela une gourde de cuir et quelques morceaux de vieux pain au cas où la flamme se ferait désirer.

On lui avait conté qu'il fallait selon les années prier un bon moment avant que le miracle ne survienne, éventuellement jusqu'au matin suivant. Impatient d'accomplir son vœu, Ernaut n'en oubliait pas pour autant la mission qui lui avait été confiée et s'en faisait une idée certainement plus ambitieuse que ce qu'on attendait réellement de lui. Il ne savait pas si Eudes aurait le temps de faire une visite à la taverne, mais lui avait prévu d'y jeter un œil, sur le chemin du tombeau du Christ. Saïd connaissait l'endroit en question et avait expliqué au jeune Bourguignon comment s'y rendre.

Il lui fallait plonger dans le quartier au nord de la rue du Temple, dans la zone qui jouxtait à l'est l'ensemble monumental de Saint-Jean. À faible distance du grand hôpital, il était logique que la boutique en voie passer de nombreux serviteurs. Il était suffisamment près pour y boire rapidement avec quelques compagnons et pas trop pour ne pas risquer de s'y faire sermonner par un frère trop zélé. En outre, Ernaut voulait également prendre le temps de saluer Lambert et de discuter un peu avec lui avant de rejoindre le Saint-Sépulcre.

Les rues étaient emplies de monde, presque tous les commerces étant fermés. Seuls ceux qui proposaient de quoi recueillir le feu, de la nourriture ou quelques accessoires utiles aux fidèles demeuraient ouverts. Les familles avançaient, en groupe, souvent sous la houlette d'un patriarche qui commentait d'une voix forte à l'intention des plus jeunes ce à quoi ils allaient assister. Des bandes d'enfants couraient, excités par l'agitation régnant partout. Même les animaux semblaient connaître un regain d'activité, des meutes de chiens errants se faufilant régulièrement entre les jambes des passants. On entendait parler toutes les langues de la chrétienté et au-delà et, avec sa haute stature, Ernaut admirait le plus hétéroclite assemblage de couvrechefs et de coiffures qu'il ait jamais vu : voiles, toques en pain de sucre, bonnets, capuches, turbans, chapeaux ourlés de fourrure, tonsure fraîches, nattes élaborées, chignons sévères...

Dans la rue du Temple, qui poursuivait celle de David en direction de l'est, coupant littéralement la ville en deux, la cohue était invraisemblable. On aurait cru que tous les peuples de la Terre s'étaient donné rendez-vous là. Les parfums se mêlaient à la sueur et à la poussière des derniers arrivants, les tenues bigarrées étaient arborées avec un sens consommé de la mise en scène. Le vacarme lui-même était assourdissant et Ernaut se dit qu'il n'était pas très grave que les cloches ne sonnent pas en ces jours. De toute façon, vu le bruit qui se répandait dans les rues, il n'aurait pas même entendu le tonnerre gronder au-dessus de leurs têtes. La presse était si forte qu'il fallait écarter les gens à chaque pas, comme si personne ne songeait à avancer, occupé à discuter avec ses voisins et amis, sa famille.

Pourtant, peu à peu, le flux se rapprochait indubitablement de sa destination, en direction du pôle qui les avait tous attirés là : le tombeau du Christ. Une fois parvenu dans les ruelles secondaires, il était plus facile de circuler, l'agitation devenait un vague brouhaha qui

s'éteignait rapidement au fur et à mesure des détours. Le soleil perçait chichement, éclairant d'une lumière diffuse les venelles, sans pour autant réussir à en atténuer la fraicheur.

La taverne se révéla relativement large, s'ouvrant en une unique arcade sur la chaussée. Seul un côté des panneaux avait été démonté et il fallait descendre quelques marches avant de se retrouver sur le sol de terre battue. Une odeur de vieux raisin, de poussière et de moisi délicat réveilla en Ernaut une foule de souvenirs. Son père possédait des vignes à Vézelay et faisait commerce de son vin, de bonne qualité, jusqu'en des régions très éloignées. Enfant, les barriques, les tonneaux et même le pressoir, à quelques rues de là, avaient constitué autant d'éléments de jeu.

La pièce était voûtée, toute en longueur, avec des fûts sur la droite, dont plusieurs étaient en perce. Un haut meuble contenait de nombreux pichets et pots, servant pour les clients qui venaient sans leur récipient. Au fond du passage, une porte donnait sur une cour au sol grossièrement pavé. Là, un chat allongé battait de la queue tandis qu'un enfant lui grattait le ventre. Le petit appela son père, qui se présenta rapidement à Ernaut. Assez grand, un peu voûté, il devait avoir la trentaine, le cheveu sombre coupé court. Le visage maigre se fendait d'un large sourire, accentué par des yeux rieurs. Il semblait savourer à l'avance les plaisanteries qu'il ne manquerait pas de faire. Il émanait de sa personne une affabilité et une cordialité évidentes.

- « Le bon jour, que vous faut-il, ami? J'ai là plusieurs bonnes cuvées...
- Vous êtes ouvert? Comme il n'y a personne, je n'ai pas volonté de vous déranger... Surtout en ce jour.
- Aucun souci. J'ai licence d'ouvrir ce jour, même si je ne peux le faire crier. Il faut bien que les voyageurs puissent boire. Mais il est vrai que beaucoup ont autre chose en tête en cette matinée. »

Il dévisagea Ernaut des pieds à la tête, sans s'en cacher, se grattant le front comme un galeux.

- « Vous n'êtes pas au sépulcre? Vous avez pourtant tout l'air du pérégrin venu pour cela.
- Je m'y rends. Il y a temps pour moi, on m'a dit qu'il fallait que le roi soit là pour que les huis s'ouvrent. Et ce ne sera pas avant la mi-journée. »

Le tavernier hocha la tête.

« De vrai, les chanoines n'ouvrent pas avant sixte. »

Il demeura silencieux quelques instants puis reprit, se tournant à demi vers ses fûts.

- « Vous avez goûtance de découvrir mes vins? J'ai plusieurs pièces qui ont bon succès, en provenance de Galilée, de Samarie, et même de Bezek, près de Bethléem.
- J'en serais aise, on m'a dit moult bien de votre commerce. C'est pourquoi j'ai eu envie de le voir en attendant l'office. Mais je préfère revenir en une future occasion pour déguster.
- Je comprends. Beaucoup font comme vous et c'est souvent le soir que la plupart viennent acheter. J'ai bonne clientèle du grand hôpital, les sergents qui ont achevé leur labeur aiment à boire après cela. Certains, plus tenus par leur épouse, envoient leurs enfançons quérir un pichet pour la veillée... »

Ernaut fit un large sourire, tout en embrassant le lieu du regard.

- « C'est justement un mien compaing au service des frères qui m'a parlé de vous. Il tenait la nouvelle de Roussel, qui semble fort goûter l'endroit.
- Roussel? Je ne vois mie. Il œuvre aussi à l'hôpital vous dites?
- Il est peut-être de ceux dont la femme porte braies! Rétorqua Ernaut, goguenard.
- Si fait, possible. Il faut dire que j'ai beaucoup de clients le soir, peut-être a-t-il eu affaire à mon valet... »

Ernaut hocha la tête en assentiment, comprenant qu'il n'apprendrait guère de chose pour l'instant. Il pouvait difficilement questionner plus avant le tavernier sans éveiller ses soupçons.

- « Je repasserai prendre un pichet, histoire de taster cela.
- Oui-da, ce sera occasion pour vous peut-être de croiser votre compaing.
 - Cette veillée, vous serez clôt ou pas?
- Certes pas. Si nous avons bonne fortune, le Feu Sacré descendra pas trop tard alors beaucoup auront à cœur de fêter cela en famille. J'ai espoir de faire bon commerce à cette occasion. Mais je ne vais pas tarder à clore pour la journée, je me rends avec ma parentèle aux cérémonies, bien sûr. »

Le jeune homme acquiesça et remercia son interlocuteur avant de rebrousser chemin, sous le regard inquisiteur du chat, qui s'était approché en bondissant de barrique en barrique. Il salua son départ d'un miaulement plaintif.

En peu de temps, Ernaut se retrouva à nouveau au milieu d'une foule dense. Les abords du change syrien étaient complètement bloqués et pourtant nul ne paraissait se soucier de ne plus avancer. Il semblait quasi-impossible de venir aux abords de l'hôpital pour pouvoir y pénétrer. Ernaut soupira, il lui fallait faire tout le tour du quartier de façon à s'éloigner un peu du Saint-Sépulcre. Il tenait à tout prix à indiquer à Lambert qu'il verrait d'ici peu une chandelle allumée au feu sacré. Il espérait ainsi le réconforter quelque peu.

Il n'était plus inquiet pour lui, son état de santé s'étant récemment fortement amélioré, mais il demeurait fragile et devait s'ennuyer ferme dans son lit, sachant qu'il ratait tous les offices pour lesquels il avait si longtemps voyagé. Ernaut avait un peu l'impression de voler le rêve de Lambert, lui qui assistait à tout, sans y accorder l'importance ni la dévotion de son frère.

Voyant la foule amassée dans la rue des Palmes, il obliqua par la rue aux Herbes, vers le sud, pour rejoindre par la place et l'entrée méridionale, le grand bâtiment où Lambert était tenu. Même dans ces lieux un peu plus distants de l'église abritant le tombeau du Christ, il lui fallut forcer le passage presque à chaque enjambée tout au long de son parcours.

Matin du samedi 30 mars 1157

L'entrée de la grande salle était barrée par deux valets de forte stature, l'air renfrogné. L'un d'eux tenait un balai qui aurait bien pu servir à d'autres usages si l'envie venait à un pèlerin de forcer le passage. Ils étaient là pour éviter qu'on ne prenne l'hôpital pour un accès au lieux saints, sa large porte débouchant directement sur le parvis. Inquiet de voir s'approcher un gaillard de la stature d'Ernaut, un des domestiques fronça les sourcils, comme si cela pouvait être efficace pour repousser un tel adversaire. L'homme aboya plus qu'il ne parla, peut-être pour se donner du courage.

- « Halte là, pérégrin, le passage est clos, passez outre...
- Le bon jour, je viens ici à dessein. Un mien frère est tenu en vos couches, malade. J'ai espoir de le réconforter avant de me rendre à la messe du Feu Sacré. »

L'éventualité d'une réponse structurée n'était visiblement pas venue à l'idée du portier qui fit danser sa mâchoire tandis que ses lèvres cherchaient quelques mots à formuler. Il lui fallut un long moment avant de sortir un son compréhensible.

- « En quelle rue qu'il est?
- Ce doit être la cinquième ou sixième, je crois. Vous n'avez qu'à me joindre, et vous verrez que je n'ai nulle intention d'abuser de mon passage en ce lieu. »

Derrière Ernaut venait de se présenter plusieurs autres voyageurs qui avaient peut-être une intention similaire. Le valet fit un geste de la main à Ernaut, sans prendre la peine d'ouvrir la bouche pour lui indiquer d'entrer. Puis il se replongea dans une intense activité intellectuelle pour

se préparer à formuler une nouvelle question aux derniers arrivants.

L'endroit semblait se tenir à l'écart de l'agitation de la ville, possédant son rythme personnel. Les domestiques allaient et venaient, portant comme à leur habitude de quoi nettoyer, des draps propres, des vêtements, ou aidant un malade à prendre place. Certains, l'air grave, emportaient sur un brancard un malheureux qui avait rendu son âme à Dieu. Les visites des médecins se faisaient toujours dans un ballet de serviteurs, allant et venant, les bras chargés de remèdes, de serviettes, de seaux, sous les indications précises et impérieuses des doctes savants.

Passant devant la table où le frère hospitalier était, comme chaque fois, fort occupé par ses documents et la supervision de l'endroit, Ernaut salua ce dernier d'un hochement de tête. Le clerc lui répondit d'un geste de la main puis se figea, comme s'il allait lui dire quelque chose, avant finalement de se replonger dans le déchiffrage d'une tablette de cire annotée. Ce qu'Ernaut ne vit pas, c'est qu'il eut le temps de faire un signe discret à un des domestiques, à qui il donna quelques brèves indications. Le valet disparut derrière une des nombreuses portes annexes.

Lambert était allongé sur le dos, des compresses de lin sur les yeux. Ernaut s'approcha et lui toucha le bras en le saluant.

- « Que t'arrive-t-il? Voilà nouvel remède?
- Depuis quelques jours, ils se contentent de me verser quelques gouttes dans les yeux plusieurs fois par jour. Le médecin a dit qu'il s'agissait de garum nabatéen ¹.
 - Est-ce là bon signe?
- Je le crois, oui. On m'a confirmé que je devrai pouvoir sortir d'ici peu. Juste après les célébrations de Pâques en fait. »

^{1.} Le garum est une macération salée d'entrailles de poisson. C'est un remède préconisé par Rhazès, grand médecin et spécialiste de la variole (865-925).

Lambert fit une moue, marquant bien sa déception de recouvrer la santé quelques jours trop tard. Ernaut allait s'assoir et lui répondre quand un valet s'approcha et l'interrompit dans son geste : un des frères souhaitait le voir. Le jeune homme hocha la tête, prit le temps d'expliquer à Lambert qu'il lui apporterait un peu du feu sacré lorsqu'il sortirait, demain au plus tard, et que ce serait une des prochaines choses sur lesquelles il pourrait porter le regard.

L'intention arracha un sourire à Lambert qui le congédia amicalement, conscient qu'on l'attendait. Après avoir traversé quelques pièces et emprunté plusieurs escaliers, Ernaut fut mené dans une grande salle, largement illuminée par un ensemble de fenêtres aux montants sculptés.

Les parois, couvertes de décors peints, étaient par endroits cachées de lourdes tentures, capables de dissimuler des passages. Plusieurs braseros éteints étaient placés le long des murs, et de nombreux bancs, ainsi que plusieurs chaises curiales y étaient installées.

Une estrade, sur laquelle on ne voyait aucun meuble, occupait tout le fond de l'endroit. Sur un des sièges, un gros homme était assis, habillé d'une tenue de sobre bure, de couleur indéfinissable. Il portait par dessus le manteau noir à croix blanche de l'hôpital. À ses côtés attendait frère Matthieu qui salua Ernaut d'un geste du bras quand il l'aperçut. Ce dernier s'approcha et s'inclina devant les deux clercs. Matthieu déploya sa longue carcasse, invitant de la main Ernaut à prendre place sur le banc.

« Je suis fort aise de te voir ici, jeune ami. Voilà le père Thomas, qui aurait notables éléments à te confier. »

Le clerc se leva et salua de façon cérémonieuse, dévoilant sa large tonsure. Comme nombre de prêtres à l'approche de Pâques, elle avait été refaite récemment et il n'arborait qu'une discrète couronne de cheveux bruns autour de son crâne. Son visage fin aurait pu laisser croire à une faiblesse de caractère que démentait la vigueur dans le regard. De petite taille, il bougeait avec grâce malgré son embonpoint. Sa voix, assez haut perchée, surprit Ernaut lorsqu'il prit la parole, presque dans un murmure.

« J'ai appris que vous êtes sur les traces du démon qui s'en prend aux pérégrins. Il me faut vous entretenir à ce sujet. »

Frère Matthieu salua et laissa les deux hommes seuls, s'éloignant vers les fenêtres afin de ne pas se montrer importun tout en gardant un œil sur ce qui se passait.

Le père Thomas dévisagea Ernaut quelques instants, puis lui adressa un timide sourire, comme s'il cherchait à instaurer entre eux une certaine intimité. Il se pencha vers son interlocuteur, de façon à lui parler d'un chuchotement.

- « Je ne peux entrer dans les détails, car certains faits ne m'ont pas été rapportés à moi directement, mais à Dieu lors d'une confession.
 - Je suis tout ouïe, mon père.
- J'ai grand peur que le mécréant que vous recherchez ne s'appelle Maciot, un pauvre hère que nous avions recueilli voilà quelques mois. »

Ernaut secoua la tête en dénégation, s'attirant un regard étonné du prêtre. Il se sentit obligé d'apporter une explication à son démenti.

- « Nous avons preuve qu'il s'agit d'un nommé Roussel...
- En êtes-vous acertainé? Je sais que Maciot avait connoissance des deux femmes, et des leurs, et qu'il a fait terrible chose...
- À quoi ressemble-t-il votre Maciot? Peut-être sont-ils deux à frapper.
- Il était fort fatigué quand je l'ai vu, lorsque nous l'avons recueilli. Donc plutôt malingre, guère plus grand que moi. Le poil roux et les yeux clairs, torves. Il délirait à demi quand je l'ai entendu, nous craignions pour sa vie.
- Roux de poil, les yeux torts? Ce pourrait être le même que ce Roussel alors, ou son frère.
- Maciot n'en avait pas, je peux vous en assurer. Du moins aucun qui soit parvenu jusqu'à nous. »

Thomas se mordilla les lèvres, cherchant clairement à faire le tri entre ce qu'il se pensait autorisé à divulguer et le reste.

- « Ce pauvre hère avait été pris par nos ennemis un temps. Il y avait été bien mal traité. Son corps n'était que plaies et bosses, lacérations de fouet et mauvais traitements.
- Cela se pourrait donc qu'il y ait là quelques liens, en effet. Mon Roussel a connu aussi païennes geôles, ainsi que les pérégrines murdries. »

Le prêtre remua la tête, oscillant entre l'adhésion et le désaccord.

- « Il y en a tant qui passent en ces terribles lieux! Nous en accueillons si souvent...
- Je vous entends, mais pourquoi ce Maciot serait-il le murdrier selon vous?
- On m'a dit les noms des deux pauvresses tombées sous ses coups. Ce pauvre Maciot avait cité ces noms, je m'en souviens fort bien, ainsi que Nirart et Oudinnet. Il doit craindre pour sa sauveté, je pense. Sa mécréance m'avait fort choqué à l'époque, bien que je ne puisse dire le pourquoi. »

Ernaut hocha la tête, à demi convaincu. Il demeurait un autre nom, qui n'aurait pu être cité par hasard, ou n'être que le résultat d'une captivité commune.

« A-t-il parlé de son épouse, Asceline? »

Le prêtre fit une grimace, clairement troublé par la question.

« Je ne peux répondre en détail. Il a cité ce nom, certes. Mais je ne dirai pas plus. »

Le jeune homme souffla, un peu irrité de cette révélation qui n'en était pas une.

- « Ne répondre qu'à demi ainsi lui permettra peut-être d'échapper à la justice royale, vous savez.
- Bien sûr que j'en ai conscience, je prie régulièrement à cause de cela. Il ne pourra échapper à la justice divine...

— S'il est venu à confesse, il n'a plus guère d'inquiétude à avoir de ce côté-là! » rétorqua Ernaut d'une voix un peu agacé, se redressant.

Le prêtre se figea et ses yeux s'emportèrent un instant, dévoilant le conflit qui l'habitait et la colère sous-jacente que la réflexion d'Ernaut avait éveillée.

- « Sachez que je n'ai pu l'absoudre, car il refusait de se rependre. Outre, il me semblait qu'il ne disait tout et que son forfait était bien pire.
 - Comment cela a donc fini?
- Je lui ai dit que je ne pouvais rien faire pour lui s'il n'ouvrait pas son cœur en entier. J'ai proposé de l'écouter s'il souhaitait s'épancher plus avant, que c'était nécessaire pour être lavé de ses pêchés. Il s'est alors tu, de façon définitive.
 - Vous n'avez rien fait pour le faire punir? »

La remarque attisa une nouvelle fois l'indignation de l'hospitalier et ce fut d'une voix sèche qu'il objecta.

« Il ne m'appartient pas de juger ou condamner, jeune homme. Je suis là pour soigner les âmes. J'avoue tristement avoir failli en ce cas. Je crains fort que le démon qui se logeait en sien coeur ne soit revenu, plus vaillant que jamais. J'ai grand peur que son âme ne soit en fort péril. »

Le jeune homme soupira, estimant que le prêtre cherchait à s'en tirer à bon compte, alors qu'il aurait pu empêcher tout cela.

- « N'auriez-vous pas pu faire en sorte qu'on l'interroge, qu'on l'entrave, au moins pour éviter qu'il ne recommence?
- Son forfait ne s'était pas déroulé ici, mais fort loin, et nul n'allait en demander réparation. Quant à prédire ce qui allait arriver, je n'ai certes pas cette prétention. »

Thomas marqua un temps, fixant soudain le mur, ressassant ses pensées, visiblement accablé de ce qu'il savait et de son impuissance à avoir traité pareil problème.

« N'oubliez pas qu'il existe toujours espoir que l'homme s'amende.

— Eh bien si ce maudit égorgeur n'est rapidement pris, vous devrez vivre avec le fait que par votre faute, un enfant a été meurdri. »

Le clerc se renfrogna, plus touché par les arguments qu'il ne voudrait jamais l'admettre.

« Il est toujours dangereux de se prétendre juge, garçon. Cela n'appartient qu'à Dieu de sonder les âmes, et de savoir ce dont elles sont capables. Le pire n'est jamais certain tant qu'il restera une parcelle de lumière en chacun de nous. »

Ernaut se leva, contrarié.

« Vous ne pouvez guère m'en dire et je ne pense pas que cela suffira à soulager votre âme, mon père. Si ce Maciot est bien le Roussel que je piste, alors par votre faute, des innocents ont péri. Ne comptez pas sur moi pour vous affranchir de votre dette envers leurs âmes. »

Le jeune homme repartit en direction de la porte, saluant d'un signe de tête contrarié frère Matthieu qui ne s'expliquait pas l'animosité qu'il avait vue naître entre les deux interlocuteurs. Il jugea bon d'intervenir, se plaçant sur le trajet d'Ernaut vers la sortie.

- « N'y a-t-il pas quelques nouveltés en ce récit? Frère Thomas était pourtant fort désireux de se confier à vous...
- Alors, qu'il apprenne que je n'ai pas pouvoir d'absoudre et qu'il devra voir directement avec le Créateur! »

Éberlué par la violence de la réponse, le grand hospitalier en eut le souffle coupé. Il demeura néanmoins en travers du passage, cherchant ses mots. Le jeune homme, voyant son trouble, se radoucit quelque peu.

« Si fait, il m'a dévoilé intéressantes choses, mais aussi bien tristes. Ces pauvresses innocentes ont peut-être péri par sa faute. Il savait et n'a rien fait. »

Le visage du frère se décomposa et ses commissures de lèvres s'affaissèrent, répandant devant lui une odeur fétide qui fit reculer Ernaut. Jetant un regard affolé vers le prêtre, toujours assis sur son banc, on aurait dit qu'il suffoquait. La bouche sèche, il trouva néanmoins la force de glisser dans un souffle, balbutiant :

« Quel blasphème! Quel sacrilège! Comment osez-vous dire cela? »

Comprenant qu'il était allé trop loin, Ernaut baissa la tête, cherchant à se calmer. Il n'avait pas réfléchi à la portée de ses propos et s'en voulait. Le confesseur avait tenté d'apaiser, de secourir et s'était trouvé devant un choix moral difficile. Fidèle à son engagement, il s'en était remis à Dieu. Qui lui avait répondu de bien étrange façon selon le jeune homme...

- « Pardonnez mon ire, frère. C'est juste que la nouvelle m'a fort troublé.
- N'allez pas répandre semblable idée, garçon! D'aucuns pourraient bien y voir occasion de médire des frères de Saint-Jean.
- C'est bien la dernière chose qui me viendrait à l'idée, j'en fais serment. »

Le visage bas, Ernaut adoptait une attitude honteuse, pourtant dans ses yeux continuait à briller un éclat de colère. D'un geste, Matthieu confia Ernaut à un domestique qui patientait près de la porte. Tandis que leur visiteur s'engouffrait par l'ouverture, le père Thomas sourit tristement à Matthieu qui l'interrogeait du regard, encore stupéfait par les propos qu'il avait entendus.

- « Voilà jeune homme plein de détermination et de courage, mais fort bien naïf des trames du Malin. Il croit aisé d'en discerner le cheminement en un cœur. Puisse le Seigneur ne pas lui apprendre la leçon trop durement.
 - Amen! » conclut frère Matthieu, le visage troublé.

Milieu de matinée du samedi 30 mars 1157

Lorsqu'il ressortit de l'hôpital, Ernaut était de mauvaise humeur. Il ne comprenait pas les raisons qui avaient poussé le prêtre à se taire. Il lui semblait que la meilleure des décisions quand on se trouvait face à un dangereux individu, c'était de s'assurer qu'il ne recommence pas ses forfaits. Espérer en l'amélioration de son prochain relevait d'une naïveté qu'Ernaut n'avait jamais eue, du moins dans son souvenir. Il fallait que les frères de Saint-Jean soient bien candides pour croire en de pareilles fadaises!

Tournant et retournant les arguments dans tous les sens, il n'en arrivait qu'à s'agacer encore plus. Du coup, il cheminait sans ménagement droit devant lui, en direction du parvis et des flammes qu'il y voyait, propulsant plus que bousculant les personnes qui entravaient son avancée, étouffant d'un regard noir toute tentative de rébellion. Il réussit donc à rejoindre aisément le petit groupe de sa connaissance, autour du père Ligier, de Gobert, de Sanson et sa femme et surtout de Libourc.

Tout le monde était assemblé aux abords du feu où des serviteurs du Saint-Sépulcre jetaient de modestes croix de bois. Il salua les présents avec le plus de chaleur qu'il le put, mais chacun sentit bien qu'il était contrarié. Seul Sanson osa l'apostropher, une note de gaieté un peu forcée dans la voix :

- « Adoncques, jeune Ernaut, que t'arrive-t-il de si sombre en cette belle journée? Il y a occasion de fort se réjouir, ce me semble. C'était hier qu'il fallait se lamenter.
- Faites excuses de ma mauvaise humeur, maître Sanson, elle n'a nul rapport avec vous ou ce jour. Je viens d'ouïr nouvelles qui m'échauffent le sang. »

Sanson baissa le ton et se rapprocha.

- « Aurais-tu trouvé bonne piste pour le démon qui a frappé récemment?
- Non, et ce qui me chagrine, c'est qu'il était à portée de main de certains qui l'ont laissé filer, avec force bénédiction. »

Le vieil homme comprit que continuer sur ce sujet ne ferait qu'accroître la fureur de l'adolescent et garda un silence prudent. Chacun se contentait donc de fixer devant lui, regardant les valets gérer le brasier sans vraiment les voir. Finalement, donnant un coup de coude dans les côtes du géant, Sanson indiqua d'un coup de menton le spectacle

« Bien étrange de brûler des croix en ce jour, non? »

Ernaut opina du menton, affichant plus d'intérêt qu'il n'en avait réellement. Il ne voulait pas se montrer impoli avec le vieil homme. Non seulement il avait pour lui une certaine estime, mais il savait qu'il ne serait guère sage de se l'aliéner, dans l'espoir qu'il entretenait de resserrer ses liens avec sa famille. À leurs côtés, le père Ligier intervint, d'une voix forte, pour répondre à cette question qu'un grand nombre de ses fidèles devaient se poser.

- « Il n'est plus temps pour nous de penser à la sainte Croix en ce jour, c'est le jour où nous allons faire réjouissance de ce que Christ a triomphé de celle-ci et de la mort...
- Et pis faut bien faire la place pour les croix des aut' pérégrins ajouta Gobert, un sourire de bon sens marqué sur la figure. Sinon la chapelle du Calvaire serait tôt pleine!
- En ce cas il devraient aussi arder les flèches qu'on y voit. Je ne me souviens pas pourquoi elles sont là. Nul Romain n'a décoché sur le Christ! » Lui répondit un de ses compagnons.

Gobert pouffa, mimant rapidement un crucifié recevant des flèches. Le père Ligier n'eut pas le temps de le rabrouer qu'il cessa et lança à la cantonade :

- « Ils préfèrent les garder en souvenance des mauvaises actions des frères de Saint-Jean!
- Pourquoi dis-tu ça? Releva Sanson, les sourcils froncés.
- Ce sont des traits décochés voilà peu, lorsque les frères ont carrément assailli le Sépulcre. »

Le vieil homme ferma à demi les yeux, intrigué par cette affirmation.

« Je ne te crois point! En pleine Cité sainte? Pourquoi se seraient-ils battus?

— Demande à qui tu veux! Riposta Gobert, sarcastique. Je n'en sais fichtre rien, il est juste acertainé que ce sont là vestiges de récente bataille et non pas relique des temps anciens. »

Un pèlerin d'un groupe voisin, dont on ne voyait que l'imposant nez au milieu du visage émacié, interpella les deux hommes :

- « On m'a narré que les hommes des chanoines avaient tenté de faire taire la cloche des frères de Saint-Jean, pour éviter qu'ils la sonnent pour couvrir les sermons du Patriarche.
- N'était-ce pas le vieux Foucher lui-même qui avait commencé les hostilités en les invectivant depuis les marches, là? Répondit Pons de Mello, désignant l'escalier qui montait à droite de la façade.
- Bah, il avait ses raisons, de sûr. Un saint homme comme lui... »

Le père Ligier fit un geste de la main pour apaiser ses fidèles, interrompant la discussion.

« Mes frères, mes frères! Il n'y a nul bienfait à évoquer cela en ce jour. Il ne nous appartient pas de répandre si honteux commérages et certes pas maintenant. »

L'assemblée adopta rapidement une attitude de contrition qui le satisfit et il continua en lissant d'une main sa longue barbe, tourné vers Gobert.

- « Si les serviteurs brûlent les croix, c'est aussi pour marquer la victoire de la lumière sur les ténèbres, sur le symbole de la mort de Notre Seigneur. Nul besoin de railler avec tes sarcasmes.
- Amen! » Fit le manchot, mi-figue mi-raisin, en se signant furtivement.

Le soleil était désormais de la partie, assez haut dans le ciel pour apporter un peu de clarté sur la place, frappant la façade du Saint-Sépulcre. L'impressionnante majesté du bâtiment écrasait de toute sa hauteur les fidèles assemblés là, ondoyant de temps à autre selon les mouvements de

quelques groupes en son sein. On attendait le roi Baudoin qui avait fait annoncer sa présence.

De nombreux pèlerins priaient, à voix basse ou à plusieurs, de façon plus voyante, mais la plupart se contentaient de patienter en silence. Ernaut était de ceux-là, le visage tourné vers le beffroi, dont les pierres récemment maçonnées luisaient comme du miel sous un ciel où, au final, le bleu rongeait implacablement le moindre lambeau de nuage. Quelques pigeons voletaient aux abords, dévisageant, intrigués par l'amas à leurs pieds, faisant le guet depuis les moulures ornant la façade.

Alors qu'il était perdu dans ses pensées, le jeune homme sentit qu'on lui tirait sur le vêtement, et il se surprit à espérer que ce soit Libourc. Mais quand il tourna la tête, ce fut pour voir le vieux visage ridé de Hersant de Bondies, une inquiétude voilant son air habituellement affable. Elle lui fit signe d'un geste de se pencher vers elle.

- « Je n'ai pu m'empêcher d'entendre ce que tu as déclaré tantôt, jeune Ernaut. Le péril est donc fort grave pour ce malheureux enfançon...
- Certes oui, je le crains confirma Ernaut, le visage fermé.
- En ce cas, veille à ne point trop t'éloigner de moi. Ainsi, si je l'aperçois, je pourrais te le désigner. Avec ta stature d'ours, tu auras tôt fait de parvenir à lui. »

Ernaut acquiesça, souriant par politesse. L'idée n'était pas mauvaise, bien qu'excessivement simple. D'ailleurs, parfois, c'était celles qui fonctionnaient le mieux. Tandis qu'il échangeait avec la vieille femme, il crut apercevoir subrepticement sur sa droite le visage de Libourc scrutant dans sa direction, l'air avenant. Il n'osa néanmoins pas se tourner, craignant de se dévoiler trop ouvertement. S'accordant un instant pour retrouver le cours de ses pensées, il reprit :

« Auriez-vous souvenance d'un quelconque Maciot ou Roussel?

— Nenni, pas récemment. J'ai bien connu un Roussel, un affreux valet qui soignait les porcs en mes jouvences, je ne crois pas que cela soit celui qui t'intéresse. »

La vieille dame offrit un sourire largement édenté à Ernaut, vite effacé devant l'air grave qu'elle obtint en retour.

- « Est-ce là si sombre nom?
- Peut-être. Sachez qu'il peut y avoir péril pour d'autres, s'ils ont eu connoissance de cet homme. Veillez donc à me faire savoir si vous en entendez parler. »

La vieille femme opina en silence, avant d'ajouter :

- « Il serait bon que tu demeures aussi en mes côtés pour la grand messe de demain. Si jamais nous ne voyons Oudinnet en ce jour, cela se peut demain. . .
- Tu n'as qu'à te joindre à nous pour la veillée, Ernaut, ajouta Sanson, qui avait suivi l'échange. Il est fort fréquent que le Feu Sacré ne se voie guère avant la nuit. Nous pourrons demeurer pour un rapide souper après. Ainsi tu auras encore plus de chance de voir l'enfançon. »

Le jeune homme se retourna vers le vieillard, un sourire joignant alors une oreille à l'autre. Il n'ajouta rien à ce qui venait d'être dit, se contentant de hocher de la tête en assentiment. Ce faisant, il pouvait enfin admirer clairement tout son soûl le doux visage qu'il aimait tant voir. L'apaisement gagna son cœur et toute trace de colère disparut progressivement de ses traits. Il était ravi de découvrir que les deux yeux qui le fixaient ne se montraient guère rétifs.

Soudain il y eut comme une vague qui se propagea dans la foule : les portes venaient de s'ouvrir, laissant la marée humaine déferler à l'intérieur de l'édifice saint. Malgré toute son énergie et sa force, Ernaut fut emporté par l'irrépressible mouvement. Il trouva juste assez de ressource pour se maintenir à proximité de Libourc pendant toute la bousculade, profitant de la ruée pour échanger avec elle de fréquents regards tandis qu'ils étaient remués comme par une houle puissante.

C'était également pour le jeune homme l'opportunité de devoir souvent suivre la cohue qui le pressait vers elle. Acceptant ses excuses muettes à chaque fois d'un sourire charmant, Libourc ne semblait pas en être peinée outre mesure. Cela n'était certes pas le cas de sa mère, dont le visage se fermait un peu plus alors qu'elle assistait au tête-à-tête. Elle n'avait nullement la capacité de s'opposer à la foule qui les manœuvrait et ne pouvait s'interposer entre les deux adolescents, qui ne faisaient d'ailleurs rien de véritablement répréhensible.

Mais elle savait, aussi sûrement que si elle les entendait s'exprimer à haute voix, ce qu'ils se répétaient l'un à l'autre. Finalement, bien que fort mécontente, elle abandonna, préférant se préparer à l'office qui s'annonçait, décidée à l'avenir à ne pas abdiquer sans avoir farouchement combattu.

Après-midi du samedi 30 mars 1157

Après des oraisons et des lectures auprès du maîtreautel, la célébration comportait un certain nombre de processions autour de la tombe du Christ, suivant un petit groupe de croyants sélectionnés, parmi lesquels se trouvait un porteur pour la Croix. Les pieds nus, précédés de candélabres et d'encensoirs, ils imploraient le Seigneur, entourés de chanoines. À chaque tour, la tête du cortège faisait une station solennelle devant l'entrée de l'édicule, et tous s'agenouillaient dévotement, bientôt imités par la foule présente dans l'église. Régulièrement, un ecclésiastique s'approchait des portes scellées du sépulcre, espérant y découvrir le Feu sacré envoyé par le Très-Haut. Jusqu'alors leurs attentes avaient été chaque fois déçues.

Le groupe d'Ernaut avait été dilué peu à peu par les déplacements et le jeune homme se trouvait désormais en périphérie, à la limite de la galerie circulaire qui entourait le tombeau. Tandis que la procession tournait, les fidèles avaient rejoint le chœur des chanoines qui avaient lancé le Kyrie. La pureté du chant originel des clercs était devenue un grondement sourd, qui montait et descendait sans être véritablement intelligible. Toutefois, il rendait bien compte de la ferveur qui s'emparait des esprits. Certains finissaient par se contenter de psalmodier, criant de temps à autre quelque phrase issue d'un mélange de leurs suppliques et du latin ou du grec qu'ils avaient compris.

Hersant se trouvait toujours à proximité du jeune homme, mais n'était guère encline à lui indiquer l'enfant. Elle était plongée dans une sorte de transe extatique, se laissant tomber régulièrement les genoux au sol, les mains jointes ou tendues vers la coupole, implorant le Seigneur de sa voix chevrotante. Ernaut s'efforçait de la protéger lorsque le flux des fidèles les poussait, accompagnant l'avancée des processionnaires. Cela faisait déjà plusieurs fois qu'ils faisaient le tour de la rotonde, coincés contre les colonnes et les piliers. À chaque fois qu'ils arrivaient près de la nef, il fallait véritablement à Ernaut s'arc-bouter pour ne pas être éjecté de la marche, une foule de pèlerins tentant de s'infiltrer par les abords.

Il était néanmoins aidé en cela par la présence de solides sergents qui faisaient bloc autour de la personne du roi et des principaux ecclésiastiques, assemblés aux abords de l'omphalos². Lorsqu'il levait la tête, il apercevait de nombreux croyants à la galerie supérieure, parmi lesquels on remarquait de riches tenues, et qui assistaient à la cérémonie avec plus de calme. Régulièrement, il jetait un coup d'œil làhaut, espérant y voir apparaître le visage familier de Régnier d'Eaucourt.

De temps à autre, il était emporté par l'enthousiasme des pèlerins assemblés, et ajoutait son chant à celui des présents, mais il demeurait la plupart du temps comme un guetteur attentif. Il observait l'assistance dans l'espoir d'y discerner

^{2.} Pierre marquant le centre supposé du monde.

un roux au regard torve. Et, parfois, il posait les yeux sans vraiment y penser sur une tête brune, ornée de longues nattes. Cela n'était généralement que très furtif, la jeune fille étant visiblement sincèrement absorbée par la cérémonie, joignant souvent le geste à la parole tandis qu'ils tournaient en rond autour du saint édicule.

Profitant d'un moment de calme pendant qu'une nouvelle tentative était faite dans l'espoir que le feu serait là, Ernaut risqua un coup d'œil plus attentif vers la galerie extérieure qui entourait la rotonde. Il aperçut alors un enfant suivi d'un homme dont la chevelure claire tirait apparemment sur le roux. Sans éclairage dans l'édifice, il demeurait difficile de l'établir précisément. Ils se dirigeaient vers la chapelle septentrionale, Sainte-Marie, d'où on pouvait sortir vers la rue du Patriarche par une longue volée d'escaliers.

Le sang d'Ernaut se mit instantanément à bouillonner : il lui semblait qu'on tentait d'emporter le petit Oudinnet à l'écart, où il serait plus aisé de lui ôter la vie. Sans plus réfléchir, il s'élança, poussant les gens autour de lui comme si ce n'étaient que des branchages qui gênaient la progression dans un sous-bois. Son mouvement entraîna de nombreux reproches et des réprimandes sévères, car il dut faire tout le tour du tombeau. Il eut tout de même la présence d'esprit de passer par l'ouest, afin de ne pas risquer de provoquer une catastrophe, en bousculant des membres de la procession.

Jouant des mains et des coudes, il cheminait rapidement, les yeux braqués sur l'homme et l'enfant. Il était désormais certain que l'adulte tenait le plus jeune par le bras et le menait de façon autoritaire. La vie d'un innocent était en grand péril, incitant Ernaut à redoubler de vigueur. Il manqua de renverser de nombreuses personnes et escalada en partie la base d'une colonne, sous les regards désapprobateurs de la foule environnante. Néanmoins, son

sans-gêne lui permit de provoquer un mouvement de recul à son approche, ce qui lui facilita l'avancée.

Il n'était plus qu'à quelques pas lorsque l'homme, réalisant soudain qu'il était la cible d'un taureau furieux, se retourna. Il ne semblait pas loucher, mais avait un visage sévère, et on ne pouvait dire ce qu'il avait en tête. Il tenait d'une forte poigne un petit garçon de cinq ou six ans. Voyant Ernaut arriver dans sa direction, il se recula instinctivement afin de lui laisser le passage.

L'adolescent s'arrêta net, le dévisageant de toute sa hauteur, prêt à réagir à tout mouvement qu'il estimerait suspect.

« Alors, ami, que faites-vous avec cet enfançon? »

L'homme ne parut pas comprendre, ce qui obligea Ernaut à se répéter, le visage commençant à s'empourprer de colère. Cela ne déclencha qu'une hébétude plus grande dans les yeux de son interlocuteur.

- « Quoi? Que voulez-vous?
- Non, que voulez-vous, vous? Lâchez donc son poignet, ou il va vous en cuire! » Intima Ernaut, d'une voix qu'il s'efforçait de contenir, malgré la tension qui l'habitait.

Craignant de recevoir quelque mauvais coup d'un homme qui paraissait si déterminé, et qui devait faire le double de son poids, le suspect obtempéra, s'attirant un regard curieux de l'enfant, qui lui lança:

« Père, j'ai vraiment envie... »

Interloqué, Ernaut se pencha vers l'enfant, qui se recroquevilla de crainte, inquiet de recevoir également quelque mauvais coup. D'une voix fluette, il répéta sans conviction ce qu'il venait de demander. Le doute commençait à s'instiller dans le cerveau du jeune Bourguignon.

- « Est-ce là... un vôtre marmouset?
- Si fait, confirma l'homme.
- Pourquoi le menez-vous de pareille façon en dehors de l'église en plein office? »

L'homme adopta une mine grise et un air troublé.

« Il n'est pas bien et a besoin de soulager ses entrailles, il me faut bien le mener! Je n'ai guère envie de rater l'apparition du feu sacré, mais il est hors de question que je laisse mon fils seul avec le démon qui hante les rues de la cité. »

Ernaut renifla, tout en jetant un coup d'œil à l'enfant. Il n'était visiblement pas à l'aise, la paume sur le ventre, le regard anxieux. Il semblait avoir bien plus peur du géant qui l'avait interpelé que de l'homme qui l'accompagnait.

Dépité, Ernaut les laissa partir d'un geste de la main. Il échappa un soupir et tenta de faire machine arrière. Il comprit bien vite qu'il serait difficile pour lui de réussir l'opération, le vide tracé par son avance ayant été rapidement comblé par des pèlerins désireux de mieux suivre ce qui se passait. Une clameur se propageait, depuis le centre de la rotonde, car on venait de voir un embrasement dans le tombeau. Le porteur de la croix ressortit alors, un énorme cierge dans les mains, brillant d'un fort éclat dans l'édifice où l'obscurité commençait à gagner.

Tandis que la chandelle était acheminée vers le patriarche et le roi, chacun se dépêcha de fouiller dans son sac et de brandir de quoi recueillir à son tour un peu de la lumière qu'ils avaient tous longuement espéré. Ernaut lui-même se hâta de préparer deux bougies. Le temps qu'il soit prêt, la vague de lueurs vacillantes s'était rapprochée, chacun faisant profiter ses voisins de sa flamme. Alors, d'une voix puissante commença à monter un *Te Deum* vibrant de joie. La difficulté du morceau et l'empressement des croyants à se consacrer à la diffusion du Feu sacré permettaient au chant des religieux expérimentés d'emplir tout l'espace, sanctifiant la propagation de la lumière divine.

Un long moment, la ferveur de la foule absorba Ernaut, effaçant les soucis qui l'obnubilaient un instant plus tôt. Il se contentait de fixer avec joie la flammèche qui vacillait dans sa main. Lorsque le silence revint, chacun pouvait désormais

brandir son cierge illuminé, remplissant l'édifice, jusqu'alors assez obscur depuis le Jeudi Saint, d'un impressionnant flamboiement. Une bénédiction fut lancée, pour ce feu descendu du Ciel, dorénavant partagé entre tous les fidèles présents.

Ernaut eut à peine le temps d'entendre des explications d'un clerc voisin qu'à nouveau un chant montait depuis le rang des chanoines. Cette fois beaucoup de pèlerins commentaient à mi-voix l'événement, plus intéressés à se montrer avec joie la flammèche vacillante qu'ils tenaient. Lorsqu'un cortège de religieux se forma et prit la direction du maître-autel, le relâchement fut encore plus perceptible. Il allait s'ensuivre un office, avec des stations auprès des fonts baptismaux. Mais de nombreux autochtones préféraient célébrer la messe dans leur paroisse avec leur propre clerc ou entre amis.

Perdu au milieu de la foule, Ernaut chercha le groupe qu'il avait quitté, se laissant entraîner par la file qui se rendait vers le parvis. Il prit néanmoins le temps d'allumer la petite lanterne qu'il avait achetée, soucieux de ne pas voir s'éteindre la lumière qu'il avait espérée tout l'après-midi. Il hésitait encore entre assister à la messe au complet et porter au plus vite ce cadeau à son frère.

Lorsqu'il se trouva près de la porte, il réalisa que le jour s'achevait et qu'il était donc bien plus tard qu'il le croyait. Du coup, il se hâta, escomptant que l'hôpital demeurerait accessible, étant donné le caractère particulier de cette journée. Chemin faisant, il aperçut Gobert et Sanson en grande discussion et fit un détour pour s'approcher d'eux. Le plus âgé sourit à Ernaut quand il le vit s'avancer.

« Fort belle cérémonie, n'est-ce pas, jeune Ernaut? Je suis fort aise de l'avoir vue de mes yeux... »

Ne trouvant rien à répondre, Ernaut demeura silencieux, un sourire sur les lèvres, sa lanterne à la main.

« Nous allons encore ce soir nous rassembler pour veillée de prière, si tu veux te joindre à nous comme je te l'ai proposé. Le père Ligier sera là, il a entrepris de nous expliquer quelque peu ce qui se passera demain et ce que nous avons pu admirer ce jour.

- Ce sera avec grand joie, maître Sanson. Il me faut juste retrouver mon frère Lambert, qu'il puisse également prier devant la sainte Lumière que j'ai pu lui prendre.
- Charitable pensée! Nous n'aurons pas temps de sortir de la ville pour aller près les oliviers comme l'autre soir, alors nous demeurerons près de la porte Saint-Étienne, où se trouvent quelques jardins.
- Je vous y retrouverai aussitôt quelques prières partagées avec mon frère, soyez-en remercié! »

Le vieil homme hocha de la tête, satisfait, puis s'accrocha à Gobert, qui l'aidait visiblement à marcher. L'interminable attente avait éprouvé Sanson, mais il semblait pourtant rayonner d'un certain bonheur. Il avait pratiquement accompli son vœu, assisté aux cérémonies qu'il espérait depuis de longs mois de voyage et de privation. La moindre parcelle d'énergie était mobilisée pour aller jusqu'au bout de ces quelques jours. En le regardant s'éloigner, Ernaut sentit une bouffée d'affection le gagner, au souvenir de son propre père, également âgé, demeuré à Vézelay.

Soirée du samedi 30 mars 1157

Dès son entrée, Ernaut remarqua que l'hôpital accueillait une activité inhabituelle : de nombreux pèlerins avaient apporté un cierge à un ami, un frère ou un fils, pour leur permettre de s'associer à l'importante célébration qui venait de se dérouler. On aurait dit la grande salle d'un riche seigneur apprêtée pour un banquet, avec toutes ces chandelles. Aucune n'était de taille imposante, mais leur foisonnement emplissait le lieu d'une impressionnante et chaude lumière.

Malgré l'affluence, l'ambiance était recueillie et le murmure qui se réverbérait dans les hautes voûtes était le résultat de quantité de chuchotements pieux plus que d'exubérance dans les échanges. Ernaut et Lambert ne dérogeaient pas à la règle. Ils avaient récité quelques prières devant la lanterne, le premier agenouillé et le second simplement assis dans son lit. Il avait été touché de l'attention de son frère et se sentait empli d'une félicité qu'il s'expliquait mal. Il était encore faible, mais cela l'avait convaincu de l'importance pour lui de se rendre le lendemain au grand office de Pâques. Ernaut avait bien tenté de l'en dissuader, pourtant rien n'y fit et il avait pris la résolution d'en parler au plus tôt aux hospitaliers qui s'occupaient de lui. Après un dernier *Pater*, le jeune homme se mit debout en se signant.

Il voyait que dehors la nuit gagnait et avait hâte de retrouver le groupe du père Ligier avant qu'il ne fasse tout à fait noir. La simple présence de Libourc l'apaisait, tout en le troublant à la fois. Lambert aperçut le coup d'œil de son frère vers l'extérieur et lui sourit.

- « Il ne faudrait certes pas tarder si tu dois joindre ces pérégrins pour veillée, la noirceur avance vite.
 - Ce n'est guère éloigné, à l'abord la porte Saint-Étienne.
- Je m'en voudrais que tu y arrives trop tard juste pour avoir discuté avec moi. De toute façon, il va bientôt être temps pour nous d'assister à la procession de la nuit. »

Ernaut hocha la tête et passa une main amicale sur l'épaule de Lambert.

- « Demain, au matin, je passerai te quérir. Nous irons ensemble à la grand messe.
- Je suis impatient d'entendre voler les cloches pour cela, frère. Nous avons tant cheminé pour nous tenir ici. Je te l'ai déjà dit, il me tarde de voir notre vœu accompli. »

Ernaut craignait que Lambert ne fasse cela également pour le surveiller, conscient qu'il avait la tête un peu ailleurs. Que ce soit pour ses recherches du meurtrier ou son inclinaison pour une jolie fille, il existait de nombreuses raisons pouvant s'ajouter à l'habituel désintérêt d'Ernaut pour les célébrations religieuses. Ce que Lambert n'arrivait pas à saisir, c'était que son jeune frère ne pouvait demeurer sans comprendre, sans satisfaire son insatiable curiosité.

Assister aux divins mystères ne lui apportait guère de réconfort, n'éveillait que peu de choses en lui, si ce n'était une formidable envie de se faire expliquer ce qu'il voyait. Mais ce n'était pas là travail habituel de clerc et il lui aurait fallu de nombreuses années d'études cathédrales pour en découvrir la signification. Et Ernaut n'avait ni le désir ni la patience de se consacrer à un tel sujet si longtemps.

Saluant Lambert d'un sourire, il se dirigea d'un bon pas vers la sortie méridionale, ayant l'intention de trouver quelque boutique ouverte dans Malquisinat ou la Rue aux Herbes pour s'acheter de quoi manger pour la soirée. Il n'avait rien avalé en dehors de vieux quignons de pain depuis plusieurs heures et son estomac se rappelait régulièrement à son souvenir.

Lorsqu'il avait franchi la porte, la fraîcheur s'était instantanément abattue sur lui et, tout en avançant, il levait le nez dans l'air froid. Le ciel dégagé était zébré de quelques filaments cotonneux qui accrochaient la lumière rouge sang du crépuscule sur un fond bleu marine étoilé. Alors qu'il était en train de régler ses quelques emplettes à un jeune garçon qui proposait des morceaux de tourte aux herbes, il sentit une main se poser sur son bras, attirant son attention. En se tournant, il découvrit Eudes à ses côtés, un large sourire sur le visage.

« Alors, Ernaut, tu as pu assister à l'arrivée du Feu Sacré? »

Le géant répondit d'un coup de menton affirmatif, déposant sans ménagement ses achats dans sa besace après avoir donné une piécette au vendeur. Les deux amis commencèrent spontanément à avancer vers le nord tout en parlant.

- « C'était fort belle cérémonie... quoiqu'un peu longuette pour mon goût.
- J'y ai souventes fois assisté, et j'ai souvenir d'avoir patienté parfois jusqu'au mitan de la nuit... Cette année le Seigneur devait être plus satisfait de nos accomplissements.»

Ernaut grogna, à demi convaincu. Le sergent lui sourit et fit mine d'inspecter son sac du regard.

- « Tu n'as pas encore acheté de quoi boire?
- J'ai ma gourde avec moi, cela suffira, je pense.
- Ne veux-tu pas goûter quelque vin d'ici?
- Aurais-tu idée en tête à poser pareille question, ami? »
 Eudes s'esclaffa amicalement et tapa joyeusement dans le dos de son compagnon.
- « Tu commences à trop bien me connaître, dis donc! En fait, je fais chemin vers la taverne où Roussel a ses habitudes. Tu pourrais y prétendre venir faire achat...
 - Je connais déjà l'endroit, j'y ai fait passage au matin.
 - Ah? Tu y as découvert intéressantes choses?
- Rien du tout. Il n'y avait que le tenancier, son fils et un chat. De notre chasseur rouquin pas l'ombre de la queue... »

Eudes souffla bruyamment, se grattant le visage où une barbe de quelques jours avait pris place. Il n'eut pas le temps de répondre qu'Ernaut continuait.

« Il est possible qu'il y ait plus de monde en cette veillée, du moins le vendeur l'espérait. Allons donc y faire un petit tour. Il s'y trouvera bien quelques futailles à mon goût ajouta-t-il en faisant claquer sa langue. »

De fait, l'ambiance n'était plus du tout celle du matin. De nombreux consommateurs étaient attroupés aux abords, discutant joyeusement, faisant rouler des dés malgré la période, échangeant des anecdotes avec force braillements, esclaffements et rires bruyants. Le négociant courait en tous sens, fort affairé, des pichets en main, souriant à tous, interpellant jovialement ses clients. En chemin pour aller

déposer quelques récipients à l'intérieur, il salua l'arrivée du géant et de son acolyte d'un hochement de menton.

Ernaut et Eudes le suivirent, découvrant que des buveurs étaient également regroupés dans la petite cour, à la lueur de quelques lampes. La taverne elle-même était vide d'occupant, si ce n'était un jeune homme d'une vingtaine d'années en train de tirer du vin et de deux enfants qui rinçaient les brocs dans un tonneau d'eau claire avant de les mettre à sécher, à l'envers, sur les étagères de bois. Tout en haut du meuble trônait le chat, enroulé sur lui même, la queue battant selon un rythme que seul le félin entendait. L'endroit était illuminé de plusieurs lampes à huile, qui apportaient autant de lumière que de fumée ainsi qu'une odeur âcre.

S'essuyant les mains à un torchon qu'il avait noué autour de sa taille, le marchand s'avança, réalisant qu'Eudes avait une épée au côté. Son regard s'attarda quelques instants à ses pieds et détailla sa tenue, vérifiant s'il avait affaire à un chevalier ou un simple sergent.

Satisfait de son inspection, il les salua d'un signe de tête que les deux hommes lui rendirent. Puis le silence s'installa, personne n'osant commencer la discussion. Ernaut finit par prendre les choses en main et cogna du doigt sur un des tonneaux en perce.

- « J'ai finalement eu désir de faire goutance de votre vin, maître. Pourriez-vous m'en tirer pichet?
- Avec joie », répondit le tavernier, soulagé de n'avoir affaire à eux que comme clients et s'emparant avec empressement d'un pichet.

Tout en débloquant le coin de bois pour laisser s'écouler le vin, il se détendit. Il pensait que les deux hommes n'étaient finalement là que pour acheter de quoi boire. Commerçant avisé, il craignait toujours les entrevues avec les sergents de la cité. Ils représentaient la justice royale, mais aussi et surtout une administration fiscale prompte à se montrer exigeante, surtout en cette période de paiement de

certaines taxes et loyers. Habitué, Eudes le comprit et tourna la tête, faisant mine d'admirer l'échoppe et ses clients.

- « Vous avez là beau commerce, maître. On me l'a fort vanté.
- Grand merci, votre ami me l'a dit au matin. Un vôtre compaing, nommé...
 - Roussel précisa Ernaut.
- Oui. Il me faudra le mercier, de m'envoyer ainsi acheteurs. Je n'ai malheureusement guère mémoire de lui. Il faut dire que nous avons souventes foi beaucoup de monde ici. »

Tout en parlant, il remit à Ernaut le pichet plein, indiqua le prix comprenant la consigne du pot et encaissa l'argent dans un repli de son tablier. Ce faisant, il avisa son valet qui passait, les bras chargés de brocs vides.

- « Dis-moi, Garnot, as-tu connoissance d'un nommé Roussel?
- Certes oui, maître, acquiesça le serviteur, le visage expressif.
- Il nous envoie bons clients, il faudra lui porter mon merci...
- Ce sera avec plaisir, maître. Mais je ne l'ai vu depuis quelque temps... J'en ai fait la remarque voilà peu au Boiteux.»

Le tavernier eut un sourire à l'évocation d'un nom connu.

- « Il est donc compaing avec Blayves? On retombe chaque fois sur les mêmes personnes. . .
- Qui est donc ce Boiteux dont vostre valet nous parle? Interrogea Eudes.
- Un homme faisant négoce d'ouailles, qui a ses habitudes ici. On le nomme ainsi, car il a jambe folle. Vous ne le connaissez pas?
- Je ne crois pas. Je vois tellement de monde avec mon travail. »

Le tavernier approuva en silence, attendant peut-être une réponse, mais finit par reprendre la parole. « Il est âgé assez, le poil brun mangé de blanc par endroits. Il est souvent hors la ville, pour acheter moutons aux nomades, au-delà du lac de Galilée, sur les hauts plateaux. Je ne crois pas qu'il soit marié... »

Eudes se tourna vers le domestique, qui repassait, cette fois-ci avec des récipients pleins.

- « Et ce Blayves, est-il en ville pour les fêtes?
- Je ne sais... Pas vu depuis quelque temps. Il a peutêtre préféré aller acheter des bêtes en prévision de l'arrivée de tous les pérégrins justement. Cela fait bien une ou deux semaines... »

Ernaut, qui avait écouté attentivement tout en humant son vin, et Eudes remercièrent chaleureusement avant de s'éloigner. Le tavernier semblait soulagé de les voir partir, bien qu'il n'ait aucunement changé d'attitude. Lorsqu'il rendit le pichet à Ernaut après l'avoir goûté, le sergent fronça les sourcils, contrarié.

- « N'y a-t-il pas une âme encore en ville qui pourrait nous conduire à ce satané soigneur? On dirait qu'il a fait le vide autour de lui.
- Crois-tu qu'il aurait aussi occis le marchand de moutons?
- Comment savoir? Si l'homme a usage d'aller et venir selon son gré, sans famille, qui aurait pu s'en soucier? Ce qui m'échappe, c'est le pourquoi. »

Ernaut ne pouvait qu'adhérer à ce questionnement. Il ne semblait y avoir aucune logique dans les meurtres de ce dément. Peut-être était-il effectivement possédé par un diable. Il hésita un moment à dévoiler à Eudes ce qu'il avait appris auprès du confesseur de l'hôpital. Puis il convint qu'il ne pouvait garder pour lui une si importante information, quitte à ne pas s'étendre sur son origine. Indécis quant à la façon de l'amener, il annonça donc sans préambule que leur assassin avait certainement changé de nom, abandonnant celui de Maciot.

« Comment sais-tu pareille chose?

- Je ne peux m'étendre, car j'ai fait serment de garder cela secret. Cela vient des frères de Saint-Jean.
 - Ils ont bonne connoissance de ce félon?
- Non, seulement son nom, et qu'il est dangereux, certainement lié à ces meurtreries.
- Ils auraient pu le faire assavoir plus tôt! Grogna Eudes.
- Sincèrement, je pense que c'était compliqué pour eux. De toute façon, cela n'a aucune utilité pour le retrouver. »

Le sergent ne répondit pas immédiatement, serrant la mâchoire, les yeux lançant des éclairs.

- « Comment pouvons-nous porter aide si chacun tire à soi la couverte? Cela va fort contrarier le sieur vicomte, de sûr. Les frères se croient déjà seigneurs en la cité, rejetant toute autorité du Patriarche. Ils en viendront à s'en prendre à celle du roi si cela continue... Ont-ils ajouté quelques éléments qui pourraient nous aider?
- Il est possible qu'il ait été tenu en fer chez les païens, pourtant il n'a pas été libéré par les frères, ils ne savent donc pas quand ni où. Mais cela serait notre lien avec les pauvresses.
- Certes.. Nous ne savons encore pourquoi ce soigneur tue plutôt qu'il n'aide pérégrins. Ils devaient se connaître avant et le mystère y trouve sa source. »

Débouchant sur la rue de saint Jean l'Évangéliste, les deux amis se quittèrent, ayant convenu de se retrouver le lendemain. Eudes était de service jusqu'au matin et aurait peut-être l'occasion de suivre de nouvelles pistes. Ernaut lui indiqua où il passerait la veillée, avec la possibilité pour lui d'y demeurer en attendant l'aurore.

Lorsqu'il parvint aux abords des jardins, il faisait pratiquement nuit noire et il se félicita d'avoir gardé avec lui la lanterne, ayant confié les chandelles à son frère. Il trouva sans mal le groupe, sur un carré de terre à l'abri de quelques palmiers parmi d'autres pèlerins. L'assemblée était installée aux abords de l'enceinte, où aucun vent froid ne se

faufilait. Au-dessus d'eux, un des hommes de faction sur la muraille était accoudé, assistant lui aussi au spectacle qui devait égayer quelque peu sa rude tâche.

Le père Ligier était en plein sermon, détaillant avec conviction et de nombreux gestes démonstratifs le récit du retour du Christ après sa descente aux Enfers. Il était aidé en cela par une installation qu'Ernaut avait déjà pu apercevoir plusieurs fois depuis qu'il était arrivé en Outremer. Un drap clair avait été tendu, illuminé par l'arrière, et un bateleur s'employait à faire bouger des silhouettes de parchemin, mimant et illustrant le propos développé par le prêtre.

Ernaut s'approcha et vint s'assoir aux abords, sans faire de bruit. Il reçut quelques saluts silencieux issus de pèlerins, mais ni Sanson ni Libourc ne tournèrent la tête. Le spectacle attirait tous les regards. C'était la première fois que le jeune Bourguignon assistait à semblable récit. Les personnages semblaient vivre sous ses yeux, pourtant simples pantins articulés de cuir coloré. Lorsque le Christ se présenta à ses disciples, il sourit de l'innocence de Thomas, qui toucha du doigt les plaies du Seigneur. Et il admira l'Esprit Saint qui descendait, tel un oiseau, depuis le ciel, de plus en plus net au fur et à mesure qu'il se rapprochait des apôtres.

Enthousiasmé par pareille démonstration, le public était aux anges, applaudissait fréquemment ou s'unissait aux prières déclamées. De nombreuses bénédictions tombaient de temps à autre sur les héros du récit. Pour beaucoup, ce fut l'occasion d'enfin comprendre certains passages obscurs ou de bien identifier certains personnages des Évangiles . Leur foi populaire ne cherchait pas à décrypter tous les non-dits et la complexe symbolique des choses, mais s'émerveillait des histoires fabuleuses, des aventures des saints et des apôtres.

Chapitre 7

Jérusalem, tombeau du Christ, église du Saint-Sépulcre, matin du dimanche 14 avril 1157

Aux abords du tombeau sacré, Ernaut prit un instant pour admirer les arcades de marbre qui entouraient le ciborium 1 embellissant la sépulture. À l'extrémité ouest, derrière un autel secondaire, un magnifique panneau de fer ouvragé bloquait l'accès, au-dessus duquel courait une inscription en latin. Tandis qu'il en lisait les lettres, sans en deviner le sens, le jeune homme sentit un regard qui le dévisageait. Lorsqu'il se tourna, il vit le visage souriant du clerc qui avait fini de discuter avec les pèlerins et cherchait visiblement à se rendre utile. Il comprit ce qu'Ernaut était en train de faire et lui récita le texte, sans même avoir besoin d'y jeter le moindre coup d'œil. Puis il le lui traduisit :

« Ici la mort est détruite et la vie nous est rendue. Un sacrifice acceptable a été offert, l'ennemi est tombé et les péchés effacés. Les cieux se réjouissent, les régions infernales versent des larmes et la loi est rénovée. Ces choses nous enseignent, Ô Christ, combien sacré est ce lieu. »

Troublé, Ernaut fronça les sourcils.

« Cela veut-il dire que toujours l'innocent doit payer?

^{1.} Baldaquin surmontant un autel.

— Surtout que Christ est mort pour nous sauver. »

Voyant que sa réponse ne satisfaisait pas son interlocuteur, le clerc ajouta d'une voix apaisante :

« Par ailleurs, connaissez-vous quelque bienfait qui n'ait demandé de sacrifice? Cela ne donne que plus de valeur à l'accomplissement de la tâche. »

Ernaut baissa la tête, réalisant combien la remarque était juste. Remerciant du bout des lèvres, il tendit quelques pièces à verser dans le tronc au jeune clerc, un peu éberlué de sa réaction, puis s'éloigna sans un mot de plus. Il commençait à comprendre ce qui lui arrivait.

Jérusalem, porte de David, matin du dimanche 31 mars 1157

Eudes était appuyé contre la devanture d'une des maisons face à la porte de David, regardant les fermiers qui franchissaient la muraille, afin de vendre leur production au marché matinal. Ils n'étaient pas très nombreux, mais certains marchands pouvaient tout de même tenter de se faufiler pour ne pas avoir à s'acquitter de toutes leurs taxes.

Malheureusement pour eux, les hommes du roi connaissaient les visages des habitués et étaient familiers des ânes et des mulets qui croulaient sous les vivres nécessaires pour l'approvisionnement quotidien de la ville. Ils interceptaient les contrevenants et les aiguillaient vers les douanes, non sans indiquer à leurs collègues de se montrer particulièrement exhaustifs dans la détermination des droits d'entrée à percevoir.

C'était leur dernière tâche avant de passer le relais à l'autre équipe, dirigée par le mathessep. Le vicomte était déjà rentré au palais et, tout aussi certainement, de retour dans un lit douillet pour une courte nuit. On disait en ville qu'on savait l'âge d'un des sergents du roi au nombre

de cernes sous ses yeux, vu leurs patrouilles nocturnes régulières.

Eudes ne faisait pas exception. L'agitation des derniers jours l'avait achevé et il baillait à s'en décrocher la mâchoire, se contentant d'ahaner en guise de réponse aux rares questions de ses compagnons, tout autant épuisés que lui. Il fallut le remue-ménage causé par le renversement d'un chargement pour le sortir de sa torpeur. Un tel incident risquait de bloquer la rue et de retarder l'approvisionnement en vivre de la cité, ce qui n'était pas envisageable en ce jour de Pâques.

Ils ne furent pas trop de quatre hommes pour chasser les pigeons et tourterelles attirés par le grain qui se répandait hors du sac. Le paysan, un vieux syrien aussi fripé qu'une figue séchée, maudissait à qui mieux mieux son âne, les volatiles et tous ceux qui piétinaient son précieux produit, incluant parfois les sergents qui s'efforçaient pourtant de l'aider.

Échauffé par ce bref pic d'activité, Eudes avalait une gorgée de sa gourde lorsqu'il distingua la face rubiconde de Droart qui fendait la cohue, le ventre en avant comme un éperon de navire. Il semblait d'excellente humeur et les arômes qui s'échappèrent de sa bouche indiquaient que sa jovialité était peut-être due également à une conséquente ingurgitation de vin. Après un rapide salut à la cantonade, il se tourna vers Eudes.

« Je sais où ton gars se cache... »

Stupéfait de ce que venait de dire son ami, Eudes se rapprocha instinctivement et manqua de recracher sa gorgée.

- « Le pardon?
- Le Boîteux, là, le marchand de bestiaux, on m'a indiqué où le trouver. J'arrive de la porte des Tanneurs, où ils voient passer tous les animaux qui viennent à la foire. Le gars est un habitué, il habite d'ailleurs à côté. »

Un peu déçu qu'il ne s'agisse pas du meurtrier comme il l'avait cru de prime abord, le sergent sourit à son ami et tapa à plusieurs reprises sur l'épaule de Droart, enthousiaste.

« C'est peut-être la fin de cette horrible série de meurtres, mon vieux. Excellente nouvelle! Tu me rappelleras de te payer godet la prochaine fois qu'on ira chez le père Josce. »

Après avoir informé brièvement ses compagnons, Eudes prit avec allégresse le chemin du sud, par la rue de David qu'il quitta pour celle de l'Arche de Judas, descendant à grandes enjambées, se faufilant dans la foule, pourtant déjà compacte, comme un poisson entre des algues. Lorsqu'il lui annonça la nouvelle, il ne fallut que peu de temps à Ernaut pour se préparer, malgré son réveil récent, tant était grande son envie d'attraper le malfaisant.

Le cœur léger, ils se rendirent rapidement à la maison indiquée aux abords du foirail. La place était calme, aucune bête n'étant présente. Les agneaux qui allaient servir pour le repas de fête du midi avaient été achetés et abattus depuis quelques jours déjà et il ne subsistait là que la puanteur animale, de nombreux parcs et barrières, ainsi que des stocks de paille nauséabonde et de foin pourri que le vent éparpillait selon son gré. L'homme avait une modeste boutique d'où s'échappait une forte odeur de suint, où il faisait donc commerce de la laine de ses bêtes. Un petit fenestron bloqué d'un volet surplombait l'arcade d'entrée, donnant certainement sur une mezzanine où il devait avoir aménagé un espace à vivre.

Interpellé par les deux enquêteurs, il passa un œil ensommeillé par là, avant de descendre ouvrir un des grands panneaux. Immédiatement un gros chien au pelage sombre, de bonne taille, vint renifler les intrus d'un air curieux. Familier, il chercha rapidement les caresses et retourna se lover à l'écart lorsqu'il n'en obtint plus suffisamment à son goût. La pièce n'était qu'un entrepôt où s'entassaient des sacs vides, des toiles et des paniers dans un

coin, ainsi que de la laine, en vrac dans de vastes contenants en vannerie.

Dans un angle, une zone était entourée de barrières de clayonnage, avec un peu de paille. Certainement une resserre où garder quelques agneaux fragiles ou animaux malades le temps qu'ils se portent mieux. Une échelle menait à une plateforme du côté de la rue, où on apercevait quelques coffres. Malgré l'odeur forte qui se dégageait de l'endroit et la poussière accumulée, le lieu était plutôt bien entretenu. Le Boîteux, un peu inquiet d'être réveillé par un sergent de la ville les invita à prendre place sur un banc qu'il installa face à lui, assis sur un tabouret rustique. Puis il attendit, circonspect. Il devait avoir la trentaine, son visage en lame de couteau supportait un grand nez aquilin séparant deux yeux légèrement bridés.

Son sourire gêné, aux lèvres épaisses, dévoilait des dents irrégulières dont la blancheur tranchait fortement avec sa barbe vieille de nombreux jours, d'un noir sale. Bien qu'il ne soit pas très gros, il arborait un ventre qui tendait sa cotte. Ses mains étaient celles d'un homme habitué à travailler dur, comme son regard l'attestait. Ernaut n'aurait pas voulu être une bête de son troupeau. Eudes finit par les présenter rapidement avant d'en venir au fait.

- « Nous assavons que vous êtes fort compaing avec un nommé Roussel, et il nous faut le voir au plus tôt. Il n'est plus en son logis, donc peut-être pourriez-vous nous porter aide?
- J'en serais heureux, mais je rentre à peine en la cité, je ne l'ai donc vu depuis plusieurs semaines.
 - Vous étiez...
- Parti au nord, ramener quelques moutons avec des confrères, des agneaux pour les fêtes. Nous avons coutume d'en tenir quelques têtes pour les repas de Pâques. Il y a toujours bonne demande en cette saison. Et vu le nombre de pérégrins, il convient d'aller s'approvisionner plus loin qu'habituellement. »

Contrarié, Eudes hocha la tête.

- « Vous ne savez où il pourrait se trouver?
- Certes non. Il n'est guère bavard comme compagnon. C'était peut-être dû à sa capture...
- Vous êtes certain qu'il a été pris? Le coupa Ernaut, subitement intéressé.
- Que oui! Je l'ai trouvé alors qu'il venait de leur échapper, à peine plus vif que mort. »

Blayves stoppa un instant, le regard perdu dans le vague, comme s'il se remémorait quelque chose de pénible.

- « Le pauvre n'était qu'os et peau! Et cette dernière était cinglée de coups de fouet. Ça, il a dû subir bien atroce capture, mais n'en a jamais parlé.
 - Où l'avez-vous trouvé?
- Pas loin de Panéas, voilà un peu plus d'une année. Je m'y rends souvent, car je commerce avec les nomades venus là pour faire paître les bêtes. C'était le moment de l'Aîd al-Adha², bonne saison pour mon commerce. Des gamins l'avaient trouvé à demi mort parmi broussailles et comme les pasteurs suspectaient que c'était un fugitif, ils ne voulaient pas d'ennuis ni avec les Turcs ni avec les soldats francs. Ils ont donc préféré me le confier. »

Eudes secouait la tête, attentif, tentant d'intégrer ces nouvelles à ce qu'il savait déjà, vérifiant si tout prenait sa place de façon intelligible. Sans y penser, il laissa Ernaut continuer de poser des questions.

- « Il était seul?
- Oui. Il m'a narré par la suite qu'il s'était enfui d'un camp de travail au nord. Il travaillait à la réfection de murailles. Je crois qu'il parlait de Baalbeck, dont on dit que les Turcs la renforcent. Mais je n'en suis pas sûr. Par contre, il évoquait souvent son épouse, Asceline.
 - Elle était avec lui? Il l'avait abandonnée?

^{2. «} Fête du sacrifice », appelée aussi Aïd al-Kabïr, très importante fête musulmane qui commémore la soumission d'Abraham à la volonté de Dieu, le 10 de dhou al-hijja. On y sacrifie traditionnellement un ovin en mémoire.

— Non, apparemment ils avaient été séparés. Une femme n'aurait certes pas supporté les mauvais traitements qu'il avait subis et les tâches qu'on lui confiait. On aurait dit qu'ils voulaient véritablement le tuer de labeur. »

Ernaut se mordilla la joue, plissant les yeux tandis qu'il passait en revue mentalement les questions qui lui semblaient les plus pertinentes. Ce fut Blayves qui reprit spontanément.

- « Il a beaucoup souffert de cela et priait souventes fois pour que le Ciel vienne en aide à la pauvresse. Cela ne lui a rien apporté au final.
 - Il ne l'a jamais revue?
- Non, pas que je sache. Je l'ai confié aux soins des frères de Saint-Jean une fois de retour en la cité. Il a d'ailleurs fini par œuvrer à leur service, certainement dans l'espoir qu'il pourrait en apprendre plus sur l'éventuelle libération d'Asceline. Jusqu'à ce que je parte voilà deux semaines, son espoir était resté vain.
- Il n'a retrouvé aucun ami qui aurait été tenu en geôle avec lui?
- Non. Il faut dire que sa capture datait, dans l'hiver un an après la prise d'Ascalon³. Peu auraient pu survivre à ce qu'il a enduré, le pauvre vieux. »

Le marchand hésita un instant comme s'il cherchait ses mots ou répugnait à continuer sur son idée, pourtant il finit par se décider.

- « Il a gardé naturellement forte rancune envers les pirates et les marchands d'esclaves. Il me tançait souventes fois de commercer avec des musulmans. Mais il m'était aussi reconnaissant de l'avoir sauvé, alors il se calmait aussi vite qu'il s'échauffait les sangs.
- Il n'a jamais cité un certain Nirart, son épouse Phelipote ou Ylaire et son garçonnet Oudinnet?

^{3.} Soit l'hiver 1154-1155.

— Je n'en ai pas gardé souvenir. Il ne parlait que d'Asceline, mais pas si souvent, car cela lui causait grand trouble, forte douleur. »

Voyant que le marchand n'avait guère plus de choses à leur apprendre, Eudes et Ernaut finirent par prendre congé, remerciant de l'aide apportée. Blayves tenta d'en savoir un peu plus sur les raisons de cet interrogatoire, mais devant les hésitations d'Eudes, il préféra ne pas insister. Il les salua poliment puis referma le vantail derrière eux lorsqu'ils sortirent. Les deux compagnons se regardèrent, circonspects, puis reprirent lentement le chemin du cœur de la cité, vers le nord. Eudes fut le premier à briser le silence.

- « Crois-tu qu'il se pourrait qu'une des pauvresses soit son épouse? Qu'il lui ait tenu grief de quelque trahison, ou supposée?
- Je m'interrogeais pareillement. Car en tel cas, il y aurait eu menteries de leur part. Car l'une disait être épouse de Nirart et l'autre avait Ylaire pour nom et s'occupait d'Oudinnet, grand garçonnet qu'elle disait sien...
- Peut-être justement qu'il s'agit là de l'enfançon de Roussel, dont il n'a parlé mie, persuadé de le savoir mort.
- Pourquoi aurait-il occis de si horrible façon la femme qu'il aimait tant, visiblement? Et pourquoi pourchasserait-il son fils?
- Rien ne nous dit que c'est pour l'occire, ami, rien du tout. »

Ernaut fit une moue, peu convaincu.

« La chasse me paraît moult sauvage pour fonder pareil espoir. M'est avis qu'il s'est passé fort horrible chose en les geôles païennes. C'est là le nœud qu'il nous faut délier. »

Début de matinée du dimanche 31 mars 1157

Avec la fatigue de la nuit, Eudes avait besoin d'aller prendre un temps de repos. Il quitta donc Ernaut peu après Saint-Martin, pour rejoindre sa famille et, surtout, son lit. Ils avaient convenu de se retrouver peu avant la grande messe qui débuterait au Saint-Sépulcre en milieu de matinée. Le jeune homme était intrigué par ce que Blayves leur avait appris.

Il avait toujours envisagé la capture par les musulmans comme la fin du voyage et il se rendait compte que la vie ne s'arrêtait pas pour autant. Il lui fallait en savoir plus sur ce qui était infligé aux captifs, comment on les traitait, ce qui pouvait éventuellement expliquer la lente descente en enfer qu'avait connue Roussel. Il était tout à fait possible qu'il ait été envoyé en pèlerinage en condamnation, pour expier une grave faute passée.

Le cas était fréquent, mais le fait qu'il ait été marié incitait Ernaut à chercher ailleurs. Il n'avait qu'une personne vers qui se tourner pour demander de telles informations : Abu Malik al-Muhallab. Malgré toutes ses préventions, Ernaut n'avait pu s'empêcher de le trouver agréable et il s'était montré fort bien disposé à leur égard la première fois. Peut-être accepterait-il de lui donner quelques éléments plus précis sur ce qu'il savait des conditions de vie des prisonniers.

Chemin faisant, Ernaut croisait de nombreux groupes de pèlerins qui se rendaient au Saint-Sépulcre. Le grand office de Pâques n'allait pas tarder, les églises résonnaient déjà des premiers appels du matin. Toutes les congrégations de la ville se retrouveraient pour l'occasion dans la cathédrale et le roi serait de nouveau présent. Néanmoins, Ernaut savait qu'il n'avait pas à se hâter; il avait prévu de rejoindre Sanson et son groupe peu avant tierce, lorsque la messe proprement dite commencerait. Avant cela, il lui fallait passer prendre Lambert, ce qui n'était pas possible de bon matin, le temps pour lui d'avaler son déjeuner et d'être apprêté par les domestiques.

Du coup, pour l'heure, Ernaut se rendait chez le musulman, la tête baissée pour se prémunir contre le vent insistant qui parcourait les rues en sifflant, apportant des nuages gris annonciateurs de pluie. Les gens autour de lui étaient habillés chaudement, et arboraient un nez rouge de froid, mais rien ne semblait entamer leur enthousiasme.

Ernaut savait que le quartier de la Juiverie n'abritait plus aucun juif depuis bien des années. Comme tous les noncroyants, ils avaient été chassés lors de la prise de la ville et il leur était théoriquement désormais interdit d'y résider. En fait, il était surtout peuplé de Syriens et d'Arabes, dont beaucoup venaient d'Outre-Jourdain, établis là depuis près d'un demi-siècle. Beaucoup appelaient d'ailleurs l'endroit le quartier syrien. Comme un certain nombre, bien que chrétiens, n'étaient pas catholiques ou ne suivaient pas le même calendrier, leurs célébrations étaient un peu décalées et l'ambiance paraissait plus calme, moins effervescente.

Dans quelques ruelles, des hommes discutaient, balayant les abords, transportant du bois ou menant un âne avec quelques provisions. Au détour d'une placette, des gamins jouaient à s'arroser avec l'eau d'une fontaine, indifférents au froid, au grand dam de quelques femmes occupées à remplir des jarres, fort mécontentes d'être ainsi trempées. Un peu plus loin, un petit groupe d'enfants et plusieurs adolescents étaient fort affairés à courir après des volailles peu coopératives qui s'étaient faufilées hors de leur enclos. Bien qu'il soit déjà venu, il fallut quelques demi-tours à Ernaut pour se repérer, non sans avoir fait quelques erreurs dans son cheminement. Enfin parvenu à destination, il frappa à la porte, espérant que le négociateur serait dans la maison.

Une fois encore, un jeune visage entrouvrit l'huis, avant de le pousser en grand, dès Ernaut reconnu. Le géant expliqua qu'il avait besoin de s'entretenir avec son maître s'il acceptait de le recevoir. L'enfant referma, laissant Ernaut sur le pas tandis qu'il allait quérir une réponse. Ce dernier se recula, jetant un œil à droite et à gauche, levant le nez pour humer l'air et apprécier le temps à venir. Deux

jeunes femmes escortées d'un vieil homme passèrent, sans un regard pour lui, suivies d'un petit chien fureteur. Elles étaient voilées, habillées de larges vêtements sombres. Leur chaperon les menait littéralement à la baguette, qu'il tenait d'un geste menaçant ainsi qu'il l'aurait fait d'une badine pour guider un animal de bât. Seul le chien parut se rendre compte de la présence du géant. La petite voix qui venait de la maison ramena Ernaut à ses affaires.

Abu Malik était cette fois habillé d'une large 'aba 4, de toile rayée multicolore, qui avait dû coûter un bon prix. Il était coiffé d'un curieux chapeau de feutre, en forme de cône tronqué. Il se leva à l'arrivée d'Ernaut et le salua chaleureusement, l'invitant à s'assoir sur un des coussins. Après quelques formules de politesse, il s'inquiéta de ce que le jeune bourguignon attendait de lui. Estimant qu'il n'avait guère le temps de développer une entrée en matière, Ernaut adopta la méthode qu'il affectionnait le plus, à savoir l'approche directe.

- « Vous m'avez semblé être fort informé du destin de mes frères en les fers sarrasins. J'aurais besoin d'en apprendre plus.
 - Que voulez-vous savoir en particulier?
- Comment les tient-on? Sont-ils tenus comme bétail ou en des salles, entravés... »

Le musulman inspira lentement, profitant de l'arrivée de son jeune domestique porteur de boissons pour réfléchir un petit moment. Le sujet lui déplaisait visiblement et il ne parvenait pas à une présentation qui le satisfasse. Sa réponse fut donc extrêmement laconique.

« Leur traitement est souvent fonction de leur statut, de leur valeur, ainsi que de ceux qui les capturent. Certains Turcs n'hésitent guère à faire des exemples, même parmi riches et puissants. Le destin encontré peut varier ainsi que celui d'un grain de sable porté par le vent...

^{4.} Large robe aux manches amples.

— Selon vous, qu'arriverait-il à pérégrins pris en mer par pirates égyptiens? »

Abu Malik eut un demi-sourire, vite réprimé puis prit un peu de temps pour réfléchir, profitant du retour de son domestique pour inviter d'un geste Ernaut à piocher parmi quelques friandises proposées.

« Les biens portant seraient triés et sélectionnés pour être vendus comme travailleurs, certainement sur la côte d'Ifriqya ⁵. Les femmes pourraient être achetées par quelque amateur, si elles possèdent des talents... »

Le musulman s'arrêta, voyant la grimace d'Ernaut.

- « Il ne s'agit pas que de cela. Certes, les plus belles peuvent bien finir ainsi, mais on estime fort une servante qui sache bien la cuisine ou manie l'aiguille ou la navette avec adresse. Ce sont d'ailleurs les plus coûteuses. Il est rare que jolie fille soit prise et plus encore qu'elle demeure... intacte, après sa capture. Certes en ce cas, elle peut également être cédée à bon prix.
 - Les hommes finissent donc au travail?
- S'ils ne sont pas de quelque valeur, c'est certain. J'ai même connu un évêque qu'on avait affecté à de durs labeurs pour le briser et lui rabattre son orgueil. D'ordinaire, on préfère céler pareils captifs, en raison de leur grande valeur de rançon. »

Ernaut avala quelques gorgées de la boisson qu'on lui avait servie, à base de lait, puis grignota des amandes qu'il tenait en main depuis un moment. Pendant ce temps, Abu Malik continua.

- « Comprenez que les anciens usages veulent qu'on montre sa mansuétude envers ceux que l'on prend par la guerre. Certains, comme les Turcs, ne respectent pas toujours cela, tuant parfois sans raison.
- Auraient-ils intérêt à maltraiter un homme une fois qu'ils le tiennent?

^{5.} Afrique du Nord, du Maroc à la Lybie.

- Selon leur gré, pourquoi pas, mais cela m'étonnerait. Une fois épargné, un captif finit généralement entre les mains d'hommes qui en connaissent le prix. Le blesser l'amoindrirait sans nul doute, ce qui n'est pas dans leur intérêt. Il faudrait qu'ils aient bonnes raisons à cela.
 - Quelles pourraient-elles être?
- Elles sont si nombreuses! Il aurait très bien pu tenter de s'échapper ou s'essayer à quelque sabotage, comme de blesser un autre captif. »

Ernaut fronça les sourcils à cette dernière hypothèse, n'osant interrompre le marchand.

- « Il faut bien comprendre qu'on les estime comme animaux en une ferme. Comme pour eux, on rabroue celui qui porte atteinte à la valeur du troupeau. Suffisamment pour qu'il ne recommence pas, quitte à l'abîmer pour le ramener dans le rang. Sinon on le met à l'écart et on l'exploite au mieux, en tentant de minimiser ses défauts.
- Selon vous, un prisonnier maltraité, affecté aux travaux de force, aurait pu se trouver là en punition de mauvaises actions? »

Abu Malik hocha la tête, faisant une moue indécise.

« C'est dans l'ordre du possible, il y a autant d'éventualités que de situations. »

Il marqua une pause, adoptant un visage contrarié, comme s'il renâclait à aller plus avant.

« Il faut bien que vous compreniez, lorsqu'on est pris par l'ennemi, on n'est plus considéré comme un enfant d'Allah. Dans le meilleur des cas, on devient une simple marchandise comme du papier, du grain ou des dattes. On est vendu, passant de mains en mains, sans pouvoir rien y faire et les propriétaires, même s'ils ne sont pas mauvais hommes, voient en vous une source de profit, rien de plus. Alors vous pouvez être entassés comme des poulets en une resserre, travaillant aux champs toute la journée avec un maigre gruau pour toute nourriture, rendu incapable d'espérer au-delà du jour suivant. Vous pouvez aussi bien

être mené pour creuser des galeries, arrachant au soussol ses richesses... Femmes et hommes sont mêlés comme bétail, sans aucun souci de leurs conditions. La honte et la crasse vous avilissent, font de vous moins que des bêtes. »

Il renifla, son récit amenant clairement des images en son esprit. Sa voix se brisait régulièrement, et se réduisit bientôt à un souffle.

« J'ai vu si grande misère, des hommes rendus fous par la faim, la soif... Des femmes dont les pauvres corps se trainaient tout en remuant de lourds fardeaux. Des enfants se battant pour une poignée de riz mal cuit. Je ne suis pas grand dévot, je le reconnais avec humilité, mais je ne crois pas qu'Allah ait voulu que nous agissions ainsi. S'il avait voulu faire de l'homme une bête, nous irions à quatre pattes, tels des chiens. »

Ernaut se demanda d'où venait la véhémence de ces propos. On aurait dit qu'Abu Malik se sentait personnellement touché par tous ces destins brisés. Craignant de se montrer discourtois, le jeune homme demeurait impassible, approuvant silencieusement de la tête, sans trop se dévoiler. Le musulman finit par se taire, regardant les motifs du tapis à ses pieds un long moment. Puis il reprit son récit.

- « Cela fait de longues années que nous travaillons, avec les frères de Yahya, à émanciper les pauvres tombés en de mauvaises mains. Il m'est de plus en plus difficile de supporter cela, surtout maintenant que j'ai une famille. J'ai toujours crainte qu'il leur arrive pareil destin.
- Leur sort ne serait guère mieux en nos geôles vous voulez dire? »

Abu Malik secoua la tête, comme ennuyé de confirmer cela.

« Les captifs que je ramène de vos états ne sont souventes fois guère en meilleure santé que ceux que j'y conduis. Cette terre n'est que souffrance depuis le temps des grands-pères de mes grands-pères... J'en viens à me demander si Al-Quds⁶ n'est pas une malédiction autant qu'une bénédiction. »

Ernaut n'osa pas demander ce qu'était ou qui était ce « alcoudze », mais hocha la tête en assentiment, comme s'il avait compris. Ce fut un petit chat venant ronronner contre leurs jambes, à tour de rôle, qui les sortit de l'étrange torpeur dans laquelle cette dernière réflexion les avait plongés. La félicité du doux animal sous leurs caresses leur mit un peu de baume au cœur pour achever leur entretien. Ernaut avait obtenu les réponses qu'il espérait et ne pouvait s'attarder. Il remercia chaleureusement son hôte et prit congé.

Lorsqu'il se trouva dehors, il était un peu perplexe, déconcerté par ses découvertes. S'engageant dans la direction de l'hôpital afin d'aller chercher Lambert, il rejoignit rapidement la rue du Temple. Là, il se sentit complètement étranger à ce qu'il voyait autour de lui.

Il suivit quelque temps une procession de fidèles qui venaient d'une paroisse de l'est, emplissant l'espace de leurs chants sacrés, inondés de joie et de ferveur. Guidés par un bourdon sur lequel trônait une grande croix de fer ouvragé, symbole de leur foi, ils poussaient de nombreux cris d'allégresse, d'imprécations saintes et de bénédictions. Le Sauveur n'allait plus guère tarder à être là, rachetant leurs péchés, purifiant leurs âmes, allégeant leurs cœurs. Pour le moment, celui d'Ernaut était bien trop ébranlé pour se sentir touché par cette grâce.

Milieu de matinée du dimanche 31 mars 1157

De nombreux malades gardés par les frères de Saint-Jean étaient prêts à faire un grand effort pour pouvoir assister à la messe de Pâques. Les familles, les amis, les compagnons de voyage, étaient réquisitionnés pour aider à porter, soutenir, épauler. Quelques éclats de voix se faisaient entendre ici et

^{6.} Nom arabe de Jérusalem.

là parmi les lits, lorsque certains patients se voyaient refuser l'autorisation de se rendre au Saint-Sépulcre. Faisant fi de toute l'abnégation de ceux qui les avaient soignés jusque-là, certains n'hésitaient pas à déverser leur frustration sur les valets ou les chefs de salle qu'ils jugeaient trop précautionneux. Lambert, pour sa part, était prêt. Il était assis sur son coffre, habillé de ses affaires personnelles qui avaient été nettoyées. Comme à tous les malades, ses biens lui avaient été retirés à son arrivée et ne lui étaient rendus que maintenant, après avoir été entreposés à l'écart.

Entretemps, on lui avait fourni de quoi se changer régulièrement, s'assurant qu'il était toujours vêtu proprement en dépit de ses maux. Il finissait de manger un morceau de pain, les yeux vers le sol. Le voyant dans sa tenue de voyage habituelle, Ernaut s'aperçut combien son frère avait maigri. Malgré l'abondance et l'excellence de la nourriture servie là, Lambert flottait désormais dans la cotte qu'il avait portée depuis leur départ de France.

Son visage était en outre grêlé de cicatrices et son regard semblait encore légèrement fiévreux. Il avait avec lui sa besace et son bourdon et s'était protégé de sa chape, avec la croix du pèlerin sur l'épaule. Il sourit à l'approche d'Ernaut et, se levant avec précaution, lui donna une accolade, une lueur fervente illuminant ses traits.

« Nous voilà prêts pour l'office, frère, après toutes ces lieues parcourues! »

Le géant inspira lentement, approuvant du regard.

- « Si fait, voilà bientôt pleine année que nous avons quitté Vézelay et ses vignes pour nous perdre sur les chemins.
- Nous perdre, mais aux fins de nous retrouver en saint lieu, frère. Et il est là, à quelques pas de nous... »

En disant cela, une joie presque enfantine semblait l'animer, tandis qu'il frappait amicalement le bras de son frère.

« J'aurais si grande joie à faire savoir cela à père!

- N'y aurait-il pas quelque voyageur de Bourgogne qui pourrait lui porter message de notre part?
- Je n'en ai vu aucun. Je garde malgré tout espoir de trouver un pérégrin faisant la route à rebours, qui pourra décrire à notre famille combien nous sommes heureux en cette nouvelle terre. »

Alliant le geste à parole, Lambert arborait désormais un air béat, serein, comme il n'en avait jamais eu au cours de leur voyage. Ils étaient sur le point d'honorer leur sainte promesse et auraient accompli un grand devoir chrétien. Profondément croyant, Lambert voyait là une occasion magnifique de se réjouir qui confinait à l'état de grâce. Avisant l'agitation autour d'eux, il réalisa qu'il lui fallait encore faire quelques efforts avant d'atteindre son but.

S'appuyant d'une main sur son bâton, il tendit le bras vers son frère. Ernaut hocha la tête et aida Lambert à se lever. Puis ils se rendirent de concert vers la porte méridionale du bâtiment. Ernaut craignait que la sortie principale vers le parvis du Saint-Sépulcre ne soit trop encombrée et avait l'intention d'emprunter un étroit passage qui serpentait entre le domaine de l'hôpital et celui de l'église voisine de Sainte-Marie. Ce passage débouchait par une arcade dans la rue des Palmiers.

Malgré tout, même là se rencontraient de nombreux fidèles ayant eu semblable idée. Le flot avançait lentement, mais Ernaut n'eut pas le cœur de bousculer de droite et de gauche comme il en avait l'habitude. De toute façon, la presse se faisait de plus en plus dense alors qu'ils s'approchaient du sanctuaire, accentuant leur difficulté à progresser. Lorsqu'ils débouchèrent dans la grande rue, le soleil qui inondait la façade leur fit cligner des yeux.

Dégagé par le vent, un ciel d'azur, avec quelques nuages blancs qui flottaient en altitude, surplombait le monument de belle pierre taillée, récemment rebâti. À ses pieds, le parvis était rempli d'une foule attendant de pouvoir pénétrer dans l'édifice, piétinant d'impatience.

Aux abords des portes, il était visible que la place commençait à manquer à l'intérieur et qu'il allait falloir se faufiler pour s'introduire dans le Saint-Sépulcre. Il s'avérait désormais illusoire de penser pouvoir progresser autrement qu'en se laissant porter par la cohue. Nonobstant, Ernaut ne se privait pas de jouer de son physique pour ménager un peu d'espace à son frère et lui.

Assis sur les marches menant à la chapelle du Calvaire, quelques gardiens surveillaient l'avancée des fidèles, l'air sévère. Parmi eux, Ernaut eut la surprise de voir Eudes, qui lui faisait de grands gestes amicaux de la main. Il était habillé d'une belle tenue lui aussi, et ne portait pas son épée au côté comme habituellement. Il lui fit comprendre de s'approcher, d'un signe impérieux. Avec la densité de la foule, il fallut un petit moment aux deux frères pour parvenir jusqu'à lui. Après quelques saluts rapides, Eudes s'expliqua:

- « Tu vas monter avec moi par la chapelle du Calvaire, nous allons être menés auprès de Hersant de Bondies. Elle est placée, avec ses compagnons, sous la grande arche. J'y ai laissé mon épouse et mes enfançons.
- Y a-t-il quelque raison à ces faveurs? » S'interrogea Lambert.

Eudes fronça les sourcils, un peu interloqué et répondit, l'air innocent.

« Nous avons encore quelque espoir de grapper ce démon. Les frères du Saint-Sépulcre en ont suffisamment volonté pour nous assister en cela. La nommée Hersant connaît bien l'enfançon que ce fou recherche pour le tuer ou autre, elle saura nous indiquer si elle le voit. Il est de notre devoir de le mettre en sauf lieu. »

Pour toute réponse, Lambert se contenta de renifler, peut-être trop fatigué pour envisager de se lancer dans une longue diatribe. Informés, les sergents laissèrent le petit groupe monter l'escalier, sous les lazzis de quelques jaloux qui voyaient d'un mauvais œil un tel traitement de faveur, surtout en ce jour saint entre tous. Malgré leur entrée facile,

les trois hommes eurent toutes les peines du monde à retrouver la place qu'Eudes leur avait indiquée.

Là, sous le grand arc qui faisait la liaison entre le chœur à l'est et la rotonde entourant le sépulcre du Christ, à l'ouest, se tenaient les quelques familiers d'Ernaut, qu'il avait appris à apprécier ces derniers jours. Il eut droit à plusieurs signes de tête amicaux et d'aimables paroles de la part de Gobert, du père Ligier et d'autres. Malheureusement pour le jeune homme, Libourc était tenue à distance par sa mère, qui faisait barrage entre le groupe et sa fille.

Il avait néanmoins pu lui adresser un bonjour muet tandis qu'il avançait. Son cœur avait fait un bond dans sa poitrine lorsqu'elle lui avait souri et salué familièrement de la main en retour, les yeux enjoués. Un instant, la richesse du bâtiment, son décor flamboyant, la rumeur née de milliers de chuchotements, l'air lourd de l'odeur de l'encens, tout cela n'avait plus aucune existence : seul comptait ce doux visage qui le fixait. Il lui fallut un petit moment pour reprendre pied et réaliser qu'Hersant de Bondies, qu'il avait finalement rejointe, lui parlait de sa voix fluette. Il se pencha vers elle, faisant mine de n'avoir pas bien entendu jusque-là. Alors qu'en fait, il n'en avait rien écouté.

- « Je suis fort enjoyée que de jeunes gens comme vous s'inquiètent de ce pauvre Oudinnet. J'ai si peur pour lui, expliquait la vieille femme, se signant rapidement sans même y penser.
- Nous le trouverons, et vif, de sûr, répliqua Ernaut, avec plus de véhémence et de conviction qu'il n'en éprouvait véritablement.
- Je prie pour cela, garçon, la sainte Vierge et tous les saints.
 - Vous avez espoir de le voir ici en ce jour? »

La vieille femme sembla stupéfaite de la question, comme si on lui demandait de confirmer l'évidence.

« Que oui! Je suis acertainée qu'il ne saurait manquer pareil office!

- S'il est empli de peur, osera-t-il seulement quitter sa cache?
- Ce voyage représentait tant pour les siens! Il est peutêtre le dernier de son groupe encore vif. Sans en percevoir la raison, il sait qu'il est important pour lui d'être ici ce jour. Il y a eu trop de sacrifices pour cela, il ne saura rester en retrait. »

Avisant l'air impérieux de Hersant, Ernaut comprit qu'elle projetait sur l'enfant plus qu'il n'était en réalité. Il semblait peu évident qu'un petit garçon comme Oudinnet ait pu saisir ou alors peut-être intuitivement, toutes les implications du voyage jusqu'en ce lieu, pour cette cérémonie en particulier.

Jugeant inutile de heurter un sentiment qu'il devinait profond, Ernaut fit une moue qui se voulait affirmative puis leva le menton, embrassant l'assemblée des fidèles du regard. Pour l'heure, seuls les abords du maître autel, le chœur, étaient plus ou moins libres. Il doutait qu'Hersant puisse reconnaître qui que ce soit dans une pareille foule et moins encore un enfant dont la tête ne saurait émerger largement.

« Vous devriez peut-être monter quelque peu sur la base de la colonne, vous y auriez meilleure vue. Prenez donc appui sur moi pour ne pas choir. Ainsi, vous pourrez rapidement m'indiquer le gamin si vous le voyez. »

Surprise, la vieille femme n'avait visiblement pas envisagé de se prêter à de telles acrobaties, surtout à son âge. Posant une main sur la colonne, dubitative, elle interrogea le sergent du regard. Demeuré un peu en retrait, Eudes hocha la tête avant d'ajouter :

« Fort bonne idée! Pour ma part, je vais rejoindre les miens et le reste du groupe, vers Sanson. D'aucuns pourront peut-être me désigner l'enfançon s'il passe par là-bas. Un de part et d'autre du passage, ainsi nous aurons bonne vision. Il ne devrait pouvoir nous échapper. »

Alors que le sergent amorçait son avance, écartant les gens d'un bras autoritaire, commencèrent à résonner les cloches dans le campanile récemment édifié. De plus en plus violemment, les tympans frappaient les bourdons de bronze, emportant dans l'air la joie du temps de la Résurrection. C'était la première fois depuis le Jeudi Saint qu'on les entendait de nouveau. Très rapidement, le tintamarre se propagea à travers la ville, chaque congrégation participant avec entrain à ce moment d'allégresse.

En théorie, c'était pour appeler les fidèles à l'office, mais la plupart attendaient déjà depuis l'aube dans l'église du Saint-Sépulcre le début de la messe solennelle. Après un long moment de sonneries joyeuses, le rythme ralentit pour mourir peu à peu. Avant que le silence n'ait le temps de s'installer, un chant s'élança depuis la zone orientale. Très rapidement, chacun tendit l'oreille pour s'efforcer d'entendre les voix des chanoines qui s'avançaient depuis le cloître. La grande messe de Pâques était en train de commencer.

Jamais Ernaut n'avait admiré une telle magnificence dans les tenues des célébrants, ni une pareille profusion d'hymnes et d'antiennes. Comme habituellement, il fut vite noyé par le déroulé, mais cette fois-ci, peut-être en raison de la présence de son frère qui ne perdait pas une miette du spectacle, il était proprement ébahi face à la majesté de ce qu'il voyait. Le chœur des chanoines présentait une cérémonie fascinante, dont la complexité confinait à la magie pour les non-initiés.

Les chants, les processions, l'exhibition des différents objets de culte constituaient une liturgie d'une munificence éblouissante. Le dernier des impies n'aurait pu lui même demeurer de marbre en présence d'une semblable célébration. Par instants, il sembla au jeune homme qu'il pressentait le caractère divin de ce qu'il voyait là, juste devant ses yeux, et il se surprit à s'interroger sur la présence de Dieu en ce lieu au moment où l'Eucharistie commença.

Reprenant contact avec la réalité de temps à autre, lorsque l'activité des clercs retombait un peu entre deux moments forts, il vérifiait que son frère n'était pas trop épuisé ou que Hersant était toujours correctement installée. Depuis sur sa vigie, elle pouvait assister au service avec un plaisir qui se lisait sur son visage empli de félicité. Le jeune homme effectuait également de temps en temps un rapide tour d'horizon qui se focalisait bizarrement vers sa gauche, près de Sanson et, surtout, de sa fille. Cette dernière demeurait concentrée sur ce qui se déroulait dans le chœur et ne lui adressait pas un regard. Ernaut tentait de se convaincre que c'était dû non pas à un désintérêt pour sa personne, mais à la profondeur de sa foi.

À un moment, il s'aperçut que Lambert commençait à peser plus lourdement sur son bourdon, les traits tirés, les yeux papillotants. Midi était passé depuis longtemps déjà et la célébration continuait. Ernaut fouilla dans son sac et en sortit l'outre de cuir qu'il avait portée et la proposa à son frère après lui avoir tapé sur l'épaule avec douceur. Au même instant, il sentit quelques légers coups dans son dos.

Pensant que Hersant avait également soif, il se tourna, la gourde à la main, prêt à la lui donner. La vieille femme ne le regardait pas, tendue comme un chien d'arrêt, fixant un point quelques mètres devant eux. Elle souffla à Ernaut : « Oudinnet! Il est là! » tout en remuant le bras dans sa direction. Lorsque le géant se retourna, il vit un petit garçon, le visage maigre, les cheveux hirsutes, qui quémandait apparemment de droite et de gauche.

Hersant s'agitait de plus en plus, au risque de tomber de son perchoir. Jusqu'au moment où les deux regards se croisèrent et qu'elle se figea, attendrie, parlant à distance au jeune enfant. Ernaut n'osa pas intervenir, de peur d'effrayer le gamin qui pourrait facilement se faufiler dans la foule, contrairement à lui. Il se contenta donc de vérifier aux alentours qu'aucun rouquin aux yeux bizarres ne rôdait. Finalement Oudinnet s'approcha, un peu apeuré, visiblement soulagé.

Il avait une dizaine d'années, le corps chétif. Ses vêtements étaient sales et abimés et son visage aurait eu besoin d'un bon nettoyage. Il jaugea Ernaut d'un regard appréciateur avant de rejoindre Hersant. Sautant plus que descendant, cette dernière manqua de tomber et elle s'empressa de serrer l'enfant contre elle, lui susurant des paroles aimables à l'oreille. Elle leva la tête vers Ernaut, les yeux pleins de larmes.

« Dieu nous a entendus, il l'a mené jusqu'à nous après tous ces jours de douleurs. Il nous revient, comme Christ ressuscité d'entre les morts! »

Incapable de parler plus, la gorge nouée, la bouche sèche, elle cajolait l'enfant, le rassurant de son mieux.

« Vois le grand homme à mon flanc. Il est là pour te défendre, ne crains plus rien! Tu es sauf désormais. Il te protégera. »

Ernaut s'efforçait de se montrer aimable envers Oudinnet, conscient qu'il devait lui paraître tel un monstre gigantesque. Il tenta une première approche, ébourriffant d'une main amicale la tignasse emmêlée du garçonnet. Il n'y prit pas garde, mais tandis qu'il établissait ce premier contact, le chœur des chanoines entamait d'une voix forte et solennelle le *Sanctus*.

Après-midi du dimanche 31 mars 1157

La foule dans l'église était telle qu'il semblait illusoire de chercher à rejoindre l'entrée principale. Lambert proposa donc à son frère d'aller au nord et de sortir par la petite chapelle Sainte-Marie qui débouchait sur la rue du Patriarche par les marches. La presse y était moins dense et cela éviterait la cohue du parvis, sur lequel devait s'amasser une quantité phénoménale de pèlerins.

De quelques gestes, ils s'entendirent avec Eudes, qui prit la même direction, coincé avec les autres membres du groupe. Hersant se tenait aux côtés d'Ernaut, couvant Oudinnet du regard, gardant toujours le contact avec lui de la main voire du bras. Derrière eux suivait Lambert, d'un pas lourd, aidé de son bâton. La fatigue se lisait sur son visage, il avait certainement hâte de retrouver son lit, même s'il était heureux d'avoir assisté à la cérémonie.

Ernaut aimait passer dans cette partie de l'édifice et il profitait de leur lente progression pour admirer l'endroit. Sur le mur est de la petite chapelle, une immense fresque représentait la Vierge consolant Marie-Madeleine, dont les magnifiques cheveux rappelaient au jeune homme de bien prosaïques souvenirs. En même temps, il menait mécaniquement Oudinnet, le maintenant collé devant lui, les deux mains sur ses épaules. Il réalisa que son frère, plus faible, devrait peut-être s'avancer en premier pour monter les escaliers à son rythme.

Lorsqu'il se retourna pour le lui proposer, il aperçut du coin de l'œil un reflet métallique qui l'intrigua, au niveau des hanches d'un des fidèles qui attendaient derrière lui. Identifiant en un éclair le regard torve, il n'eut que le temps de pousser l'enfant sur le côté qu'il sentit la morsure de l'acier qui glissait en tranchant les chairs de son avant-bras. Sans même y réfléchir, il envoya son coude dans le visage de l'homme. Sa main armée se retrouvant soulevée par le geste d'Ernaut, ce dernier esquiva sans difficulté en se jetant sur les pèlerins qui allaient entamer l'ascension.

Il détala comme un félin, vif et rapide après sa tentative avortée, bousculant et culbutant tous ceux qui le gênaient dans sa montée. Sur ses traces, Ernaut, tel un étalon furieux, finit de renverser les rares qui avaient réussi à se maintenir tant bien que mal sur les premières marches. Mais il était plus imposant que sa proie, moins preste dans les degrés et accusa vite un certain retard.

Lorsqu'il déboucha dans la rue, l'assaillant courait vers le nord, cherchant à s'éloigner de cette partie de la ville densément occupée par les croyants qui sortaient de la messe. Jetant de temps à autre un regard en arrière, il ne pouvait que constater qu'à défaut d'être souple et agile comme lui pour se faufiler, Ernaut avait la détermination du sanglier forcené, projetant du sang de son bras blessé, sans aucun égard pour les personnes, les animaux ou les étals qui lui barraient le chemin.

Comprenant qu'on risquait de se méprendre sur ce qui se déroulait, le colosse essayait de crier parfois d'une voix essoufflée « À l'assassin! Au meurtre! » sans pour autant ralentir ni se montrer plus précautionneux. Les badauds se trouvaient poussés sur le côté après avoir senti le passage vif de Roussel, et rien ne semblait pouvoir arrêter le gigantesque chasseur, dont la fureur était décuplée par l'effort de la poursuite.

Un âne qui avançait bâté d'un amas de fourrage fit un écart tellement violent lorsque le jeune homme le bouscula qu'il échappa à son propriétaire et détala dans la foule en brayant avec frayeur. Lorsqu'ils tournèrent dans une venelle qui partait vers la tour de Tancrède, Ernaut sourit pour luimême : l'assassin était en train de s'enferrer tout seul.

Il hurla comme un dément pour faire s'enfuir des enfants occupés à jouer au milieu du chemin, qui s'égayèrent comme des moineaux apeurés. Il ne restait guère de monde qui osât demeurer en pleine rue devant le spectacle effrayant de ce colosse, le bras ruisselant de sang, le teint rubicond, la bouche crispée et le visage tel celui d'un démon, qui ronflait comme un feu de forge.

Malgré tout, il perdait du terrain sur son agresseur dont l'avancée était plus leste, plus agile. Les deux coureurs venaient d'obliquer dans une rue qui serpentait désormais de nouveau vers le nord, en direction de l'enceinte qui n'était plus très loin. Ils filaient entre les hauts murs de jardins, où peu de gens déambulaient en ce jour de fête, et où la pente se faisait moins raide, au grand soulagement du poursuivant. Débouchant sur une petite place, ils découvrirent un attroupement d'hommes habillés de vieux

vêtements, le visage emmitouflé de haillons, dissimulant des corps bossus et des moignons honteux. Des lépreux!

Ernaut tenta de freiner pour ne pas renverser le groupe tel un jeu de quilles tandis que Roussel se faufilait avec adresse jusqu'à une poterne qui perçait la muraille. Grondant comme un fauve, Ernaut profitait de la surprise et de l'appréhension des lépreux pour progresser sans avoir à trop les toucher.

Lorsqu'il passa à son tour l'ouverture, il avisa le corps d'un moine qui était en train de se relever dans la poussière, certainement bousculé par l'assassin. Il fit un écart, manquant de s'affaler dans le sol meuble du fossé, tout en essayant de lancer une phrase d'excuse dans un souffle, sans qu'aucun son intelligible ne sorte de sa gorge.

Devant lui, le fugitif avait pris une belle avance et longeait la muraille, le long du bord extérieur de la tranchée, en direction du faubourg de la porte Saint-Étienne. Il se tenait le côté d'une main et avait un peu ralenti le rythme. Rasséréné par cette vision, Ernaut s'épongea le front d'où coulait une sueur abondante qui ruisselait sur ses yeux, son visage, jusqu'à répandre une saveur salée dans sa bouche écumante.

Lorsqu'il arriva aux abords du hameau, Roussel obliqua vers un grand caravansérail dont une petite entrée avait été laissée ouverte et dans laquelle il disparut. Lorsqu'Ernaut s'y engouffra, il découvrit une vaste cour intérieure où de nombreux chameaux étaient en train d'être nourris par des valets. De larges entrepôts et des arcades où l'on apercevait des marchandises accueillaient une armée de domestiques et d'employés au repos, sous le contrôle des commanditaires et négociants surveillant leurs biens depuis les voûtes du premier étage.

Parmi ces hommes de belle allure, à la posture digne, l'adolescent remarqua une silhouette qui se faufilait avec célérité, le plus discrètement qu'il lui était possible. Cherchant un escalier, il repartit sur les traces de son

assaillant, trottinant en jetant des regards un peu partout, tout en essayant de retrouver son souffle. Il ne manquait pas d'attirer l'attention sur lui, le visage écarlate, soufflant comme un taureau, le bras gauche sanguinolent répandant de façon régulière des gouttes autour de lui.

Il aperçut Roussel au moment où celui-ci disparaissait dans un passage permettant certainement d'accéder à la terrasse. Sortant son couteau de sa besace, Ernaut monta avec précaution les marches, inquiet de tomber dans une embuscade, de chasseur devenir proie. Le toit où il aboutit était relativement grand, et quelques ballots y étaient entassés, ainsi que des matériaux de construction, briques, feuilles de palme, bois, sable... qui servaient à la réfection en cours du bâtiment.

Le jeune homme tentait de se souvenir de ce qu'Enrico Maza lui avait appris ⁷ et se déplaçait désormais plus souplement, assurant ses appuis, cherchant tous les endroits d'où pouvait surgir le danger. L'agresseur avait parfaitement pu cacher ici une arme et s'en prendre à lui avec bien plus redoutable qu'une petite lame. Il entendit le crissement du gravillon derrière lui et se retourna, preste comme un félin, le couteau prêt à trancher, pour se retrouver devant celui qu'il avait traqué jusque-là, qui faisait enfin face.

Les cheveux châtain roux collés sur le front, Roussel avait le visage enfiévré et haletait sans bruit, la bouche ouverte, tentant de se rafraichir les lèvres d'une langue sèche. Il était plus grand qu'Ernaut n'en avait eu l'impression, bien que relativement fluet. Ses joues creuses et ses yeux caves indiquaient qu'il avait connu meilleure santé, mais la volonté qu'on y sentait briller n'augurait rien de bon.

Sans le quitter du regard, le jeune homme attrapa sa besace et s'enroula grossièrement la bandoulière autour du poignet gauche, comptant s'en faire un bouclier dans leur affrontement. Il sourit sans joie, dévoilant des canines de

^{7.} Voir le premier tome, La nef des loups.

prédateur, le visage empli de haine, les globes injectés de sang.

Pourtant, le meurtrier n'hésita pas un seul instant. Il se jeta violemment sur lui, tentant de bloquer la main droite d'Ernaut de son bras gauche tout en frappant de son poignard la poitrine. D'un bond, le jeune homme s'effaça et laissa passer l'acier devant lui, envoyant sa sacoche sur son opposant d'un mouvement circulaire.

Celui-ci fut heurté de plein fouet dans l'épaule, projeté sur le tas de matériaux voisin, lâchant son arme dans sa chute, le souffle coupé par le choc. Ernaut en profita pour lui asséner un coup de couteau vertical, suffisant pour décapiter un bœuf, mais sa lame ne rencontra que le sol, son adversaire ayant roulé avec célérité. Ramassant une poignée de poussière, graviers et sable mêlés, il la lança dans le visage du géant. Puis il chercha son poignard des yeux, qui avait glissé vers le bord de la plateforme. Il se jeta pour le récupérer, mais fut happé dans son bond par le sac qu'Ernaut, à demi aveugle, avait une nouvelle fois fait tournoyer comme un fléau.

Il s'effondra et, emporté par son élan, manqua l'arme qu'il escomptait retrouver, ses jambes et une partie de son buste dérapant hors de la terrasse, bien près d'être complètement entraîné. Il labourait avec désespoir le sol de ses longs bras, projetant de la pierraille tout autour de lui sans parvenir à se hisser, glissant inexorablement. Un instant, le temps se ralentit pour Ernaut, à demi courbé devant son adversaire, le visage recouvert de saleté, de sueur et de sang. Encore à demi-aveuglé, il s'essuya à l'aide de sa manche, y déposant plus de sang qu'il n'enlevait de poussière. Puis il plongea ses yeux dans ceux de l'assassin et lui renvoya la même image de folie que celui-ci avait l'habitude de donner. La terreur et la fureur meurtrière avaient changé de camp. Alors, sans hésitation, un sourire barbare aux lèvres, Ernaut décocha un violent coup de pied

dans la tête de Roussel, qui lui fit lâcher prise tandis que son cou cédait dans un craquement sinistre.

Le silence fut alors total et seul le vent qui lui rafraichissait le visage rappelait à Ernaut qu'il était toujours vivant. Inspirant lentement, il sentit également ses veines palpiter dans son cou, dans son bras blessé et la douleur commença à se manifester. Il s'assit par terre, s'essuyant de nouveau les yeux à l'aide de son vêtement, un peu hébété. Sans qu'il ne puisse être tout à fait certain de ce qui s'était passé, il ne put s'empêcher de repenser à ce qu'il avait cru entendre. Alors même qu'Ernaut le contemplait, le visage empli de fureur de Roussel s'était calmé un bref moment, et, plein d'espoir, il avait articulé, presque murmuré un prénom, « Asceline ». Juste avant qu'Ernaut ne le tue.

Fin d'après-midi du dimanche 31 mars 1157

Ernaut était assis sur un petit tonneau dans la cour, non loin du cadavre désarticulé qui avait été pudiquement caché d'une toile. Une main secourable lui avait fait passer un chiffon et un seau d'eau et il s'efforçait de reprendre figure humaine, les muscles endoloris et le corps couvert d'ecchymoses.

Plusieurs sergents étaient arrivés, Eudes parmi les premiers, et s'employaient à empêcher les badauds de s'approcher, dans l'attente de la venue du mathessep qui avait également été prévenu. Les plus curieux étaient dans la galerie juste au-dessus et tendaient l'oreille dans l'espoir d'en apprendre plus sur le drame qui s'était déroulé dans leur hôtellerie. Eudes avait aidé le jeune homme à rassembler ses affaires et avait insisté pour qu'il se débarbouille avant de répondre aux questions. Puis il avait ensuite longuement étudié la dépouille de Roussel, était allé inspecter le lieu du combat sur le toit.

Désormais, il attendait, assis sur le rebord d'un des abreuvoirs de pierre, silencieux, le regard sombre. À l'arrivée de Ucs de Montelh, tout s'anima de nouveau. Le mathessep fronça les sourcils à la vue du corps, mais s'avança sans colère ni animosité en direction d'Ernaut.

« Alors, jeune Ernaut. Conte-moi ton histoire. Comment ce pauvre hère s'est-il retrouvé le corps brisé, étendu en cette cour? »

Ernaut inspira longuement, espérant trouver comment résumer tout cela de façon claire.

- « C'est de certes le murdrier qui frappait les femmes, maître Ucs. Il a tenté de frapper l'enfançon en pleine église.
 - Et pourquoi a-t-il fait ça?
- Je ne saurais dire. Il a frappé les deux femmes et le pauvre Nirart, le premier. Puis semble avoir pourchacié l'enfant. Nous avions pensé un moment que c'était peut-être son fils et que l'une des femmes était son épouse qui l'avait trahie. Vu qu'il a tenté de poignarder et l'enfançon et la mère, je ne le crois plus.
 - Était-ce pérégrin? »

Ernaut acquiesça vigoureusement.

- « Nommé Maciot. Il avait été capturé en même temps que ses victimes, peu après la prise d'Ascalon. Il est parvenu à fuir tandis qu'il œuvrait à des remparts, au nord.
 - À Baalbeck précisa Eudes.
- Oui, c'est cela. Il a été retrouvé et confié aux frères et a trouvé emploi comme valet chez eux, se faisant appeler dès lors Roussel. Jusqu'à ce qu'il traque ces malheureux à leur libération. »

Ucs de Montelh, les mains sur les hanches, écoutait avec attention, la tête penchée, tout en laissant son regard dériver sur l'assistance et les environs. Estimant qu'il voulait en savoir plus, Ernaut reprit.

« Le garçonnet pourra peut-être nous narrer les faits. Il est sauf, j'en suis acertainé, c'est mon bras qui a reçu le coup qui lui était destiné. J'ai pris sur moi de le traquer et il m'a mené ici, sur les toits, où nous nous sommes affrontés. C'est de là qu'il est tombé... »

Interrompant Ernaut, Eudes s'avança alors, en présentant un solide poignard.

« Voilà l'arme de ce meurtrier. Il l'avait encore à la main. »

Un peu surpris, Ernaut tourna la tête vers le sergent, s'apprêtant à le reprendre, mais voyant que l'autre l'ignorait, il se retint. Le mathessep se tut quelques instants pour réfléchir.

- « C'était sa seule arme?
- La seule que nous ayons trouvée était sur lui. Rien làhaut. »

Ernaut repensa alors à son couteau, qu'il n'avait pas pris la peine de ramasser sur le toit . Pourtant, il n'ouvrit pas la bouche.

- « Et c'est la chute qui a tué l'assassin?
- Oui, il a le corps brisé. Aucune autre blessure. » Acquiesça Eudes.

Ucs de Montelh tendit la main pour saisir l'arme et l'examina d'un air détaché, se tournant de nouveau vers Ernaut.

- « Il n'a pas touché l'enfant? Seulement vous?
- En fait, il pointait Oudinnet. C'est parce que je l'ai mis de côté que mon bras a reçu navrure.
- Et malgré cela, vous avez décidé de le poursuivre, sans arme, aux fins de le capturer dites-vous? »

Ernaut fit bien attention à ne pas lancer de regard vers Eudes lorsqu'il proféra son mensonge. Il se força à fixer le corps allongé sans vie à quelques pas d'eux.

« C'est ça. Je me disais qu'il était bien maigrelet et que je pourrais sans nul doute le maîtriser. En cela j'ai fait erreur. »

Le mathessep rendit le couteau à Eudes et soupira ostensiblement. On aurait dit qu'un lourd fardeau venait de disparaître de ses épaules.

« Il faudra vérifier que certains peuvent abonder en votre sens et peut-être vous faire garantir des témoins, jeune homme. Au cas où de la famille de ce chien viendrait à demander réparation. Mais pour ma part, tout est clair, vous n'avez fait que vous défendre et je ne vois pas là nécessité de vous engeôler dans l'attente d'une éventuelle plainte. C'est une histoire terminée, qui a fin comme début, de sang. »

Lorsqu'il prononça ces derniers mots, son regard demeura accroché à celui d'Ernaut, cherchant à y lire une entente tacite, un accord à ce qu'il venait d'annoncer officiellement au vu et au su de tous. Puis il se détourna. Il allait s'en retourner lorsqu'il se ravisa. Il revint près d'Ernaut, adoptant une posture un peu solennelle. Son visage arborait un sourire énigmatique tandis qu'il parlait.

« Et si d'aventure vous envisagez possible de servir le roi Baudoin, il est prévu que nous recrutions nouveaux sergents d'ici peu. Vous pourriez intéresser le vicomte, j'en suis acertainé. D'autant que je peux le constater, vous comptez déjà compaings parmi nous. Alors, réfléchissez-y jeune homme. »

N'attendant pas de réponse, il donna quelques ordres puis repartit sur le chemin de la ville. Ernaut se tourna alors vers Eudes, qui était toujours là, à jouer machinalement avec le couteau de l'assassin.

- « Il ne nous a pas crus, si?
- Aucune idée. D'aucunes façons, je ne suis pas sûr que cela ait conséquence. Il est heureux du dénouement : le calme va revenir, les troubles sont terminés. »

Il ajouta:

- « Il laisse la justice à d'autres » en pointant son index vers le ciel.
- « Pourquoi avoir menti? Le couteau était en haut, je le sais bien, et le mien devait être avec, d'ailleurs.
- Pourquoi pas? Cela a évité moult questions ennuyeuses. C'était lui le murdrier, un bien dangereux fol, il l'a prouvé. Inutile de s'empêtrer parmi détails et risquer des ennuis. Dieu a décidé qu'il devait tomber de là-haut, alors ergoter des jours durant pour savoir si tu étais bien

en train de batailler pour ta vie, je n'en vois pas l'intérêt. Sa mort nous fait économiser le pain et l'eau qu'il aurait goboyé en attendant sa pendaison. Maître Ucs l'a bien dit : fin de l'histoire. »

Ernaut acquiesça en silence. Cependant, il repensait au coup de pied qu'il avait donné. Un sacré coup de pouce à la volonté divine! Il n'était pas suffisamment orgueilleux ou impie pour s'être cru la main de Dieu en cette occasion. Il ne regrettait pas vraiment son geste, s'interrogeait juste sur le plaisir que celui-ci lui avait procuré. L'impunité qu'on lui accordait contribuait grandement à sa stupéfaction. Il s'était abandonné à une rage meurtrière et pour tout châtiment, on lui offrait une opportunité de travail qui ne serait pas pour lui déplaire. Le royaume du Seigneur sur terre lui réservait bien des surprises...

Finissant de se débarbouiller, il indiqua le corps, dépité :

« Le pire, c'est qu'on ne sait même pas pourquoi il a fait tout ça. Les raisons pour lesquelles il les a meurtris, pourquoi il parlait sans arrêt de sa soi-disant femme à tout le monde. »

Eudes haussa les épaules.

« L'enfant nous en dira peut-être plus. Je n'ai pas encore abandonné tout espoir de comprendre ce dément. »

Tourmenté, Ernaut fronça les sourcils.

- « Y a-t-il vraiment usage à cela, le pouvons-nous seulement?
- La vérité n'est pas toujours belle à savoir, mais sa lumière peut nous éclairer à l'avenir. Sans cela, il me serait difficile de supporter pareils outrages. Il me faut entendre comment celui qui a été baptisé en Dieu peut devenir tel un démon. Pour m'en garder. Jamais je ne veux finir comme l'un d'eux, la bave aux lèvres. »

Soirée du dimanche 31 mars 1157

Assis sur un banc, Ernaut sirotait le verre de vin qu'on lui avait servi. De retour de la muraille nord, il avait été conduit avec quelques autres jusqu'à la salle où siégeait habituellement la Cour des Bourgeois. Il y avait retrouvé son frère Lambert, Hersant et Oudinnet.

L'enfant était recroquevillé, grignotant quelque friandise sous le regard compatissant de plusieurs personnes. Se trouvait également là Fouques, l'homme du vicomte, qui avait été le premier sur les lieux, peut-être celui qui les avait tous fait mener ici. Il était habillé de fort belle manière et s'entretenait avec chacun des sergents qui pénétraient dans la pièce. Pour l'heure, il échangeait à voix basse avec Eudes, se tournant de temps à autre vers certains des membres de l'assemblée. Puis entra le chanoine Giraud, l'air toujours aussi las.

Son visage renfrogné indiquait clairement à tous son exaspération, tout en n'incitant guère à lui en demander la raison. À peine arrivé, il se fit servir de quoi boire et demeura un peu à l'écart, étudiant les présents les uns après les autres. Lorsqu'il croisa le regard d'Ernaut, il lui offrit un rictus qui tenait autant de la grimace que du sourire. Le jeune homme, circonspect, se contenta d'un salut appuyé, inclinant la tête.

Enfin, entra dans la pièce frère Matthieu, dont on aurait dit qu'il était encore plus mal en point que précédemment, accompagné du père Thomas. Le premier, drapé dans un manteau de l'ordre à croix blanche n'était habillé que d'une bure fatiguée, bien trop ample pour lui. Son compère était mieux vêtu, mais il arborait néanmoins une tenue d'une grande simplicité, de toile de laine non teinte, de couleur peu uniforme. Leur allure paraissait étonnamment modeste par rapport à la magnifique étoffe du chanoine. Ils n'eurent pas le temps de saluer tous les présents que Fouques prit la parole d'une voix autoritaire.

« Nous voilà tous présents. C'est parfait. Le vicomte voulait faire assavoir à tous que cette sombre histoire est terminée. Le vaillant jeune homme que voici – il désigna Ernaut de la main – a mis hors d'état de nuire le démon qui s'en prenait aux pérégrins. »

L'annonce déclencha un bruissement spontané, signe de relâchement de la tension qui les habitait tous.

- « Ce fou a même tenté de frapper le garçonnet pendant les cérémonies en l'église du Saint-Sépulcre, mais n'a point réussi, ajouta Fouques.
- Était-ce cela qui explique la cohue?, intervint frère Giraud.»

Ernaut hocha la tête et Fouque confirma d'une voix forte.

- « Certes. Le jeune Ernaut a dû intervenir et l'a poursuivi, au péril de sa vie. Vous voyez d'ailleurs qu'il a reçu navrure en le bras à cette occasion.
- Le sang a été versé en un saint lieu, quelle tragédie! Quel sacrilège! Il va nous falloir le purifier... continua le chanoine.
- Peut-être pas, intervint Ernaut, car le coup me fut porté alors que j'arrivais à l'escalier. Nulle certitude que ce soit en saint lieu... »

Un peu rasséréné, le clerc pinça la bouche, à demi convaincu. Examinant Ernaut des pieds à la tête, il semblait le considérer comme le responsable de cette profanation. Fouques continua :

« Il faudra faire annonce, aux fins de rassurer le peuple assemblé en la cité, avant qu'il ne reparte. Ne laissons pas méchantes et fausses rumeurs être colportées au retour. »

Tout le monde hocha la tête en silence. Puis frère Matthieu, se grattant le menton, interpella l'assemblée, prenant à témoin l'homme du vicomte.

« Savons-nous pour quelles raisons ce pauvre diable a frappé mortellement ces femmes?

— Et deux hommes ajouta Fouques. Non, pas de sûr, peut-être que cet enfançon saura nous narrer le fin mot de l'histoire. »

Le petit groupe se tourna alors vers Oudinnet, qui était toujours collé à Hersant. Lambert s'était également efforcé de le rassurer, lui parlant d'une voix douce. Devenir soudain l'objet de l'attention de tous déclencha chez lui un repli instinctif et son visage se ferma, tandis que ses yeux roulaient, comme fous, pointés vers le sol. Voyant cela, Eudes s'agenouilla et s'adressa à lui comme il l'aurait fait à un de ses propres enfants.

« N'aie crainte, Oudinnet, tu n'as ici qu'amis. Nous aimerions juste que tu nous narres ton histoire. »

N'obtenant qu'un silence renfrogné pour toute réponse, il tenta plusieurs approches, aidé à la fin par Lambert. Petit à petit, l'enfant reprit courage et commença à s'exprimer par monosyllabes, par des hochements de tête, avant de s'enhardir. Pour ne pas le brusquer, le sergent ne lui avait posé au début que des questions simples. Il en arriva peu à peu à leur faire récit de leur épouvantable histoire.

Oudinnet, sa mère, Nirart de Carville et son épouse Phelipote, Adequin le Foulon et sa femme Asceline, ainsi que Maciot Point-L'Asne, Amalric et quelques autres étaient du même village et s'étaient embarqués ensemble pour l'Outremer, ayant fait vœu de visiter le tombeau du Christ. Un moment, Ernaut avait tenté d'interpeller l'enfant sur le fait qu'il devait faire erreur à prétendre Asceline mariée à un certain Adequin, mais voyant qu'Oudinnet s'entêtait, il finit par le laisser continuer.

Le destin avait voulu qu'ils soient capturés par des pirates musulmans peu avant l'hiver 1155. Ils avaient longtemps attendu, parqués derrière des grilles de bois dans des sous-sols humides. Répartis en petits groupes, ils se soutenaient les uns les autres, de la voix lorsqu'ils ne partageaient pas la même cage. Leur seul réconfort était issu de leurs prières, de la chaleur qu'ils se communiquaient les

uns aux autres. Parfois, leurs geôliers venaient en chercher un certain nombre, vidant progressivement les différents enclos, n'emmenant que les jeunes femmes, les hommes les plus costauds ou un ensemble indistinct.

Peu à peu ils avaient perdu le compte du temps qui s'écoulait. Plusieurs prisonniers avaient fini par décéder des mauvais traitements, de fièvres malignes ou des suites des blessures lors de leur capture. En outre, il n'y avait plus d'arrivée de nouveaux captifs, sans qu'ils sachent pourquoi. Fouques expliqua que c'était certainement dû à la trêve et à une meilleure protection des côtes. Oudinnet acquiesça, sans être trop sûr de comprendre puis continua de sa petite voix.

« Il ne demeurait que mère, maître Nirart et son épouse en notre geôle. Il y en avait une autre, où ils tenaient les malades et les blessés, confiés à Maciot et Asceline. Elle avait prodigué force soins à son époux et à Point-l'Asne quand ils avaient eu des fièvres et seul Maciot avait survécu. Depuis, les païens leur confiaient la tâche de s'occuper des... plus faibles. »

L'enfant s'arrêta, ressassant un mauvais souvenir. Il fallut qu'Hersant le berce doucement un petit moment avant qu'il ne reprenne.

- « Ils faisaient de leur mieux, mais n'avaient guère espoir. Leur geôle était emplie de morts et, la nuit, on entendait Asceline pleurer et Maciot lui chuchoter réconfort. Jusqu'au jour... où il lui a fait du mal.
 - Comment ça du mal? Interrogea Fouques.
- Il... Je ne sais pas. Je... dormais. Ses cris m'ont éveillé, elle hurlait comme démente, et lui était sur elle. Mère s'est mise devant moi et a tenté de me boucher les oreilles. Mais j'ai bien ouï qu'il lui faisait mal. »

Les hommes regroupés autour de lui échangèrent des regards entendus, comprenant à demi-mot ce qui s'était passé. Lambert invita Oudinnet à poursuivre.

« Et ensuite?

- Ça a recommencé. Plusieurs fois, des jours durant. Nous ne pouvions rien, et personne ne venait aider la pauvre Asceline. Et puis un jour, il s'est passé quelque chose, il lui a crié dessus, il lui disait qu'elle ne devait pas le frapper. Alors il l'a battue, souvent. Aussi souvent qu'il... Et puis un jour elle n'a pas crié.
 - Personne n'a rien fait, rien dit? » Demanda Eudes.

L'enfant renifla, hésita un court moment puis rétorqua d'une voix fluette.

« Les païens étaient fort mécontents. Ils ont tapé Maciot et l'ont mené hors. On l'a plus jamais revu jusqu'à ce que les frères nous libèrent. »

Le petit groupe souffla et se redressa, ayant obtenu la réponse à la question qui les taraudait tous. Ils pesaient chacun dans leur tête le poids de ces révélations. Ernaut fut le premier à briser le silence qui s'était installé.

- « Le pauvre bougre était complètement fol depuis lors. Asceline n'avait jamais été sa femme, malgré ce qu'il prétendait.
- Un fieffé coquin, oui, un menteur, un violeur, un murdrier! » Répliqua Giraud, l'air emporté, d'un timbre de plus en plus véhément, s'éteignant dans les aigus.

Ne laissant pas se développer la gêne entre eux, Frère Thomas intervint de sa voix fluette.

- « Il s'est efforcé au bien un temps. Il œuvrait à l'hôpital, avait cherché à soulager son âme, mais n'y était pas parvenu, malgré mes suppliques. J'entrevois désormais l'abîme de noirceur dans lequel il était plongé. Jamais je n'aurais pensé pareils abysses.
- Comprenez, frère, il disait partout à chacun, et même à ses amis, qu'elle devait bientôt le rejoindre. Il en était persuadé. Le démon a pris possession de son âme en ces geôles! Répliqua Ernaut.
- Il a succombé à la chair et a eu grand hontage, voilà tout. Il n'était guère plus que bête! Il grillera en Enfer ainsi qu'il sied à pareil animal. »

La déclaration péremptoire de Giraud stoppa toute velléité de réponse de la part des présents. Frère Thomas échangea un regard désolé avec Matthieu puis Ernaut. L'hospitalier était peut-être plus enclin au pardon, ayant l'occasion de fréquenter d'anciens captifs, et toute la misère du monde.

Néanmoins le jeune homme fut troublé par l'affirmation. Il lui apparaissait que les démons de Maciot lui faisaient croire que ses actes étaient guidés par l'amour. Pourtant il ne propageait que haine et destruction autour de lui. Il repensa à son coup de pied et à l'horrible craquement. Il en avait éprouvé une grande joie sur l'instant. Ne venait-il pas d'ouvrir en grand son cœur à l'influence du diable?

Épilogue

Jérusalem, église du Saint-Sépulcre, fin de matinée du dimanche 14 avril 1157

Depuis les tragiques événements de Pâques, Ernaut s'était cru sur la voie de la damnation, son âme déchirée entre ses aspirations et la terrible réalité de ses actes. Au final, il lui fallait simplement admettre qu'il ne pouvait arriver à rien s'il n'était prêt à un certain renoncement. Il n'était pas tout-puissant, un être parfait, mais un modeste pécheur. Dieu l'avait certes fait à l'image de Samson et avait instillé en lui l'amour de son prochain. Il en était persuadé, convaincu de cela par son envie impérieuse de porter assistance à ceux qui n'avaient pas les capacités de se défendre.

Bien évidemment, son chemin ne pouvait être que de lumière, il n'était pas un saint. Il devait accepter la part de noirceur qui le constituait et tenter de s'en servir à une juste cause. Ce qu'il avait fait à Roussel n'avait attiré sur lui nulle condamnation, n'avait entraîné nul trouble. Bien au contraire, il avait apporté la paix, y compris au pauvre fou qui poignardait les malheureuses pèlerines. Après tout, Dieu n'avait-il pas sanctifié la guerre en son nom, pour reprendre l'endroit même où il se trouvait en ce moment?

Par ailleurs, alors qu'Ernaut était encore hébété de son geste, Eudes l'avait soutenu, quand bien même il ne savait pas tout. Désormais, Ernaut comprenait la raison de tout cela. Ici en Outremer, dans un pays perpétuellement assailli par des ennemis implacables, les plus forts n'étaient pas raillés ou décriés, mais distingués, sortis du rang et mis en avant. On leur offrait leurs désirs sur un plateau au lieu de les punir pour ce qui n'était, après tout, qu'une façon bien naturelle d'employer les talents dont Dieu les avait pourvus.

Il souriait pour lui-même quand il retrouva le soleil à la porte du Saint-Sépulcre. Les mains sur les hanches, il leva le menton vers le ciel, comme s'il pouvait s'adresser directement à Dieu, le remerciant en un familier signe de tête. Lorsqu'il baissa de nouveau le visage, il découvrit Eudes qui s'approchait, l'épée au côté et le casque coiffé, un gros sac dans les bras. Il lui sourit avec chaleur.

Le sergent lui répondit poliment et lui tendit son baluchon, qu'Ernaut entrouvrit, empli de curiosité.

- « Un vieux casque et une épée qu'on m'a prêtés, en attendant que tu achètes les tiens...
 - Grand merci, ami.
- Il te faudra aussi bonne tenue gamboisée, tu devras en faire tailler une à ta stature. Rassure-toi, il n'en est nul besoin encore. Avant tout, tu dois m'accompaigner au palais royal, que tu y prêtes serment comme tous l'avons fait. Ce n'est qu'alors que tu seras de vrai un sergent de la cité. »

Eudes remarqua le sourire béat de son compagnon.

- « Je vois que cela t'apporte moult gaîté de rejoindre nos rangs.
 - Certes mais je ne m'enjoie pas que pour cela.
 - Ouoi d'autre?
 - Je me disais que j'allais me plaire ici. »

À suivre...

æ

Addenda

Notes de l'auteur

L'importance des récits de croisade, de combats et de batailles et l'attention qu'on leur consacre occultent trop fréquemment le phénomène du pèlerinage qui se trouvait pourtant à la source de ce mouvement. L'afflux de voyageurs était constant, en toute période, et bien sûr, il se vit renforcer par l'implantation de royaumes d'origine européenne au Moyen-Orient. Ce fut l'occasion de reconstruire et de développer les lieux susceptibles d'intéresser les marcheurs de la foi chrétienne, catholique en particulier. Autour de cela, logiquement, des ordres religieux prirent en charge les populations déracinées qui arrivaient depuis l'autre côté de la Méditerranée. L'ordre de Saint-Jean de l'Hôpital (qui est désormais communément appelé l'ordre de Malte) fut certainement celui qui connut le plus fort développement en cela, et la plus grande prospérité. Pour en apprécier l'histoire et la réalité, je ne saurais trop conseiller les travaux de John Riley-Smith, The Knights of St. John in Jerusalem and Cyprus c.1050-1310 (McMillan St. Martin Press, Londres, 1967). Pour la compréhension de l'organisation du travail au sein du vaste complexe dédié aux soins et à l'hébergement, je me suis basé essentiellement sur le témoignage d'un clerc conservé dans le manuscrit Clm4620 de Munich. Alain Beltjens en propose une excellente traduction et analyse dans le bulletin numéro 14 de la Société de l'Histoire et du Patrimoine de l'Ordre de Malte (numéro spécial, 2004).

En ce qui concerne l'aspect des bâtiments en euxmêmes, ce sont les travaux d'Adrian Boas qui ont été ma référence : Jerusalem in the Time of the Crusades (Routledge, New York: 2001). D'ailleurs cet ouvrage m'a également été très utile en ce qui concerne la topographie générale de la cité de Jérusalem, ainsi que pour la mention de particularités intéressantes. C'est à sa lecture que j'ai découvert Chaudemar, dont le potentiel dramatique me fut évident dès cela. Son autre ouvrage sur l'archéologie de la vie quotidienne m'a beaucoup aidé à mettre de l'animation dans les rues dont je percevais l'organisation et m'a fourni beaucoup de pistes pour les récits futurs (Domestic Settings Sources on Domestic Architecture and Day-to-Day Activities in the Crusader States. Leiden - Boston: Brill, 2010). En outre, j'ai préféré ses théories sur l'implantation du bâtiment de soin des frères de Saint-Jean, qui remontent à Conrad Schicks, à celles de Denys Pringle, dont j'ai néanmoins largement utilisé le colossal ouvrage, The Churches of the Crusader Kingdom of Jerusalem - A Corpus. Vol. III The City of Jerusalem (Cambridge University Press, Cambridge, 2007). Ses descriptions extrêmement précises, ses analyses complètes, puissamment étayées par de nombreuses sources de tous ordres m'ont permis de découvrir le Saint-Sépulcre comme si j'avais pu le visiter moi-même aux côtés d'Ernaut. Par ailleurs, son volume Secular Buildings in the Crusader Kingdom of Jerusalem (Cambridge University Press, Cambridge, 2009) est toujours à portée de main pour les précieuses indications sur les agglomérations du royaume.

Pour l'arrière-plan historique général, il est toujours bon de se référer au travail de Joshua Prawer (*Histoire du royaume latin de Jérusalem*, Paris, CNRS éditions, 2001) qui permet de retrouver à grands traits les événements majeurs de la période des croisades qui nous intéressent. L'ordinaire

de l'administration de la cité a été longuement analysé par Marwan Nader dans *Burgesses and Burgess Law in the Latin Kingdom of Jerusalem and Cyprus (1099-1325)* (Ashgate, Aldershot : 2006), ce qui m'a servi de trame pour mettre en place la structure qu'Ernaut intègre à la toute fin de ce volume.

La liturgie de la semaine sainte qui sous-tend la chronologie de toutes les présentes aventures d'Ernaut a été publiée par Charles Kohler (« Un rituel et un bréviaire du Saint Sépulcre de Jérusalem (XIIe-XIIIe siècles) », Revue de l'Orient Latin 8 (1900-1), p.383-500). On peut désormais trouver cette publication sur le site de téléchargement de la BnF, Gallica (http://gallica.bnf.fr). À noter que le docteur Iris Shagrir propose de nombreux travaux qui complètent et enrichissent la vision qu'on peut se faire de la liturgie qui pouvait s'offrir aux pèlerins médiévaux. Elle en propose un certain nombre en téléchargement depuis sa page de l'Open University of Israel (http://www.openu.ac.il/Personal_sites/iris-shagrir/).

Si vous avez envie de prolonger l'aventure au-delà de la lecture de mes romans, j'ai mis en place un site Internet. Vous y trouverez toute ma production littéraire sous licence libre en téléchargement gratuit, des liens vers des endroits où vous en procurer des versions papier ainsi que des éléments de réflexion sur mon projet. Vous pourrez y prendre contact avec moi, y récupérer les sources de mes textes, ainsi qu'y trouver un moyen de soutenir mon travail, de devenir un de mes mécènes, en faisant un don ponctuel ou régulier.

http://www.hexagora.fr

Capitulum

Plan de Jérusalem	j
Plan du Saint-Sépulcre	iii
Liste des personnages	v
Prologue	
Monastère bénédictin de la Charité-sur-Loire, hiver 1223	1
Chapitre 1	
Jérusalem, rue de David, matin du dimanche 14 avril 1157	5
Jérusalem, Temple du Seigneur, matin du dimanche 24 mars 1157 .	9
Matin du lundi 25 mars 1157	19
Milieu de matinée du lundi 25 mars 1157	28
Fin de matinée du lundi 25 mars 1157	36
Après-midi du lundi 25 mars 1157	44
Soirée du lundi 25 mars 1157	53
Chapitre 2	
Jérusalem, parvis du Saint-Sépulcre, matin du dimanche 14 avril 1157	65
Jérusalem, abords du change latin, début de matinée du mardi 26 mars 1157	66
Matinée du mardi 26 mars 1157	76
Fin de matinée du mardi 26 mars 1157	82
Milieu d'après-midi du mardi 26 mars 1157	90
Début de la nuit du mardi 26 mars 1157	96

Les Pâques de sang

Chapitre 3

	Jérusalem, église du Saint-Sépulcre, matin du dimanche	
14	avril 1157	
	Jérusalem, rue du Mont Sion, matin du mercredi 27 mars 1157	107
	Fin de matinée du mercredi 27 mars 1157	113
	Midi du mercredi 27 mars 1157	120
	Début d'après-midi du mercredi 27 mars 1157	128
	Soirée du mercredi 27 mars 1157	136
	Début de nuit du mercredi 27 mars 1157	142
	Nuit du mercredi 27 mars 1157	147
Cl	napitre 4	
14	Jérusalem, église du Saint-Sépulcre, matin du dimanche avril 1157	153
	Jérusalem, abords de Saint-Martin, matin du jeudi 28 mars 1157	155
	Sainte-Marie du Mont Sion, matin du jeudi 28 mars 1157	159
	Début d'après-midi du jeudi 28 mars 1157	168
	Après-midi du jeudi 28 mars 1157	174
	Soirée du jeudi 28 mars 1157	181
	Nuit du jeudi 28 mars 1157	188
Cl	napitre 5	
	Jérusalem, église du Saint-Sépulcre, dimanche 14 avril 1157	197
29	Jérusalem, faubourg de la porte de David, matin du vendredi mars 1157	198
	Matinée du vendredi 29 mars 1157	204
	Fin de matinée du vendredi 29 mars 1157	210
	Fin d'après-midi du vendredi 29 mars 1157	217
	Soir du vendredi 29 mars 1157	223
	Nuit du vendredi 29 mars 1157	229

Chapitre 6

Jérusalem, parvis du Saint-Sépulcre, matin du dimanche 14 avril 1157	237
Jérusalem, abords de Saint-Martin, tôt le matin du samedi 30 mars 1157	238
Matin du samedi 30 mars 1157	244
Milieu de matinée du samedi 30 mars 1157	251
Après-midi du samedi 30 mars 1157	257
Soirée du samedi 30 mars 1157	263
Chapitre 7	
Jérusalem, tombeau du Christ, église du Saint-Sépulcre, matin du dimanche 14 avril 1157	273
Jérusalem, porte de David, matin du dimanche 31 mars 1157	274
Début de matinée du dimanche 31 mars 1157	280
Milieu de matinée du dimanche 31 mars 1157	287
Après-midi du dimanche 31 mars 1157	295
Fin d'après-midi du dimanche 31 mars 1157	
Soirée du dimanche 31 mars 1157	
Épilogue	
Jérusalem, église du Saint-Sépulcre, fin de matinée du dimanche 14 avril 1157	313
Addenda	
Notes de l'auteur	317